92-94

Palat. E 2

547807

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES

De Madame DU NOYER,

CONTENANT

Différentes Hiſtoires, Avantures, Anecdotes curieuſes & ſinguliéres.

NOUVELLE ÉDITION

Revûe, corrigée & augmentée d'un ſixiéme Tome, avec une Table des Matiéres à chaque volume qui manquoit aux Editions précédentes.

TOME CINQUIE'ME.

A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. XXXIX.

SUITE DES LETTRES NOUVELLES,

Galantes, Hiſtoriques, Morales, Critiques, Satyriques & Comiques.

De deux Dames de condition, dont l'une étoit à Paris & l'autre en Province.

LETTRE I.

JE me ſerois fait un ſenſible plaiſir, Madame, de vous apprendre plûtôt ma réſidence à Paris, ſi je ne me fuſſe imaginée que votre retraite hors du Royaume étoit celle du monde, & de tous vos amis : Je me ſentois, auſſi-bien que ceux & celles qui étoient de ce nombre, diſpoſée à vous pardonner votre ſilence. Ce n'étoit point, Madame, ce que vous m'avez fait eſperer, lorſque vous voulûtes bien me conſulter là-deſſus : Notre petit commerce, me diſiez-vous, en ſera plus agréable, ſurtout dans un pays qui ne vous étoit pas inconnu, & par le ſéjour que vous deviez faire dans des Cours auſſi brillantes que ga-

lantes : Eh quoi ! Mad. pas une ſeule fois de vos nouvelles : il faut que le hazard m'enſeigne le lieu où vous êtes Ce n'eſt point que malgré votre négligence je ne m'en ſois pluſieurs fois informée. Ce fut même la premiere demande que je fis en arrivant à Paris ; j'allai voir Monſieur *Deſnoyers* dans ſa retraite au (1) Temple ; mais il me parut ſi affligé des chagrins que la vôtre lui avoit cauſez, auſſi-bien que de la récente perte de votre cher fils, que je n'oſai dans ces premiers tems lui faire connoître l'empreſſement que j'avois de vous donner de mes nouvelles & de recevoir des vôtres : Je me trouvai même un jour chez lui lorſqu'on apporta une de vos lettres. Je me flattai dans ce moment de pouvoir ſatisfaire ma curioſité ; mais point du tout. Voilà, me dit-il, une Lettre de votre ancienne & bonne amie, voici le cas que j'en fais, & la jetta ſans l'ouvrir au feu. Elle a bien tort, continua-t'il, de me perſécuter par ſes Lettres, c'eſt le ſort de toutes celles que j'en recevrai à l'avenir. Il eſt étonnant que cette femme, après m'avoir ruïné, & emporté avec elle pour plus de quarante mille livres de bons effets, qu'elle a emprunté à droit & à gauche, ne m'ait encore écrit que pour lui envoyer des ſecours. S'imagine-t'elle que ſes Créanciers après ſon départ ne

(1) *Refuge des Banqueroutiers à Paris.*

ne ſont point venus en foule me demander ce qu'elle leur a emporté ? Pour peu que vous ayïez de curioſité, Madame, me dit-il, je vous en montrerai les Mémoires, & afin que vous ſçachiez juſques où elle a pouſſé ſon extravagance, je n'ai pas encore eu une de ſes lettres par laquelle elle ne m'ait exhorté d'en faire autant, de courir après elle, & de lui mener feu mon pauvre fils. Je n'oſai, je vous l'avoüe Madame, rien lui répliquer, il ſurvint du monde, la converſation ſe changea, & je me vis, comme toute autrefois, obligée de ſortir auſſi ſçavante comme j'étois entrée.

Je ne ſçavois enfin plus à qui m'adreſſer, lorſqu'en revenant, il y a quelques jours du Palais, je vis approcher de mon carroſſe un grand homme d'une figure aſſez extraordinaire, qui me demanda ſi je voulois acheter des livres de Hollande, de ces livres, me dit-il, Madame, qui ſont défendus. Vous connoiſſez la curioſité des François, & ſurtout celle de notre ſexe là-deſſus; je lui dis de me ſuivre, & ſi-tôt que je fus arrivée chez moi, je lui fis retourner un grand ſac qu'il portoit ſous ſon bras. Le premier de ces livres qui me tomba ſous la main, ce fut le premier volume de vos Lettres Galantes. Il y en a deux, me dit cet homme; ils ſont de cette ſçavante & illuſtre Madame *Deſnoyers*. En voici

encore trois de ces Mémoires, il n'y a rien au monde de mieux écrit. Vous me rendrez assez de justice, Madame, pour croire que je n'avois pas besoin de l'approbation de ce Marchand, pour en rendre une parfaite aux beaux talens dont la nature a pris tant de soin de vous pourvoir. J'examinai tous ces Livres, je n'y trouvai non-seulement rien de meilleur ; mais même qui approchât de la délicatesse & du stile de vos Ouvrages. Et si tôt que mon Marchand fut parti, je me jettai dans un fauteüil auprès de mon feu, je commençai à parcourir vos Lettres Galantes ; je ne fus pas, je vous l'assure, peu surprise de m'y reconnoître pour votre fidelle correspondante : Je tremblai à chaque feüille d'y trouver mon nom. Je n'étois pas moins surprise que vous ayïez rendu public un badinage que nous n'avions établis que pour notre plaisir ; je ne puis même m'empêcher de vous répréſenter, que vous avez un très-grand tort de n'avoir pas masqué les personnages dont elles sont remplies : Je ne puis même comprendre l'intention que vous avez euë de faire imprimer toutes ces bagatelles. Pour moi, je vous l'avouë, je ne serois jamais si hardie. J'aurois toûjours, quoique femme, préſent à mes yeux ce fameux Boileau, dont en pareil cas les épaules furent cruellement affligées. Dans quelque

quelque Pays, dans quelque Etat du monde où je me trouverois, je ne ſerois jamais ſans appréhenſion. Je veux croire, Madame, que celui où vous habitez, joüit d'une grande liberté; qu'on y eſt à couvert de la vengeance de ſes ennemis : mais cependant je remarque dans vos Mémoires que vous avez eu de fréquentes allarmes; que la crainte de vous voir précipitée dans quelques-uns de ces canaux dont la Hollande eſt remplie, vous a ſouvent obligé de vous retirer plûtôt que vous ne l'auriez ſouhaité : J'y reconnois auſſi que les juſtes eſperances dont vous vous êtiez flattée, n'ont point été remplies ſelon ce que vous vous l'étiez imaginé. Il ſemble même que vous n'avez pas eu ſujet de vous louer des perſonnes de votre Nation & Religion. Je m'étonne fort qu'une perſonne de votre mérite n'ait pas fait plus d'impreſſion ſur leurs eſprits; ils auront été ſans doute jaloux de vos belles qualitez; peut-être n'auront-ils pas été contens de vous avoir vû poſtuler des penſions, lorſqu'ils auront appris l'abondance dans laquelle Monſieur *Deſnoyers* a pris ſoin de publier que vous étiez partie. Je croirois facilement que ce doit en être une des principales raiſons, d'autant plus que celle que vous auriez pû obtenir auroit cauſé un tort conſidérable à quelqu'un qui ſe trouve

véritablement dans le beſoin. Au ſurplus, Madame, ce n'eſt point à moi d'examiner les motifs que vous avez eu, auſſi-bien que ceux qui vous ont engagé de mettre au jour tous ces Ouvrages. Mon intention n'eſt point de les critiquer. Celle que j'ai véritablement, eſt de vous marquer le ſenſible plaiſir que je reſſens de vous avoir recouvrée, celui que j'aurai toute ma vie de vous donner des marques ſinceres de l'amitié que j'ai pour vous. Et ſi la vérité de vos diſgraces ſe trouve telle que vous la dépeignez dans vos Mémoires, & que ceux de Monſieur *Deſnoyers* ne ſe trouvent point juſtes, vous m'obligerez infiniment de vous ſervir de moi comme de vous-même.

Je me flatte, Madame, que vous ne ſerez point fâchée d'apprendre le ſujet qui m'avoit conduite au Palais. C'eſt un fameux Plaidoyé, qui peut-être n'a jamais été, & ne ſera jamais. C'eſt beaucoup vous avancer, il eſt vrai ; mais lorſque vous ſçaurez que c'eſt la réſurrection d'une très-aimable Dame, j'eſpere que vous en conviendrez avec moi, le cas eſt bien extraordinaire : Le voici tel qu'il eſt.

Depuis environ trois ans un Gentilhomme des environs de Poitiers ſe trouvoit pour ſes plaiſirs à Paris. Il eſt homme bien fait, ne manque point d'eſprit, il a un bien raiſonnable,

raiſonnable, de bonne Compagnie; il ſe trouvoit aſſez ſouvent dans une où ſe rencontroit une très-aimable Demoiſelle. Il en devint amoureux; il lui déclara ſa paſſion. Ses vœux furent acceptez, & après s'être donnez un naturel engagement, ils le communiquerent à leurs parens. Leur bonheur étoit ſur le point de s'accomplir, lorſque ce Gentilhomme reçut des avis de ſa Province, que ſa mere étoit à l'extrêmité. Il communiqua cette fâcheuſe nouvelle à ſa Maîtreſſe, lui répréſenta la néceſſité où il ſe trouvoit de s'abſenter pour quelque tems. Il lui promit que ſi-tôt la mort ou la convaleſcence de ſa mere, il ne manqueroit point auſſi-tôt de revenir. La Demoiſelle trop raiſonnable pour ne pas ſe rendre à de ſi juſtes raiſons, ne s'oppoſa point à ſon départ. Leur ſéparation fut des plus tendres, ils prirent des meſures pour ſe donner de leurs nouvelles; ils jugerent plus à propos de les adreſſer à un ami commun auquel ils avoient une entiere confiance, que de les recevoir par les voyes ordinaires. Cet ami leur témoigna une ſenſible ſatisfaction & reconnoiſſance de l'honneur qu'ils vouloient bien lui faire de ſe confier à lui, les aſſura d'être fort ponctuel de part & d'autre. Ce Gentilhomme dans l'eſpoir d'avoir une Maîtreſſe & un ami fidelles, partit, & ne manqua point ſi-tôt de leur donner de

ſes nouvelles. On ne peut être plus exact dans les commencemens que fut ce confident à ſes amis. La Demoiſelle le regardoit ſi bien comme tel, qu'elle ne recevoit, ni n'écrivoit aucune lettre qu'elle ne lui en fit part. Il ſe trouva charmé de toute la délicateſſe des ſentimens dont elles étoient remplies ; il découvroit tous les jours quelque nouvelle qualité dans cette aimable Demoiſelle, & lui en trouva à la fin tant, que celle d'ami & de confident qu'il avoit, ſe convertit en celle du plus amoureux des hommes. L'horreur de ſe trouver coupable de perfidie à un ami, lui fit faire tous les efforts imaginables pour ſe guérir de ſa nouvelle paſſion ; mais ayant tous les jours l'objet préſent à ſes yeux, il lui reconnoiſſoit un mérite infini. La confiance avec laquelle elle lui déclaroit les plus ſecrettes penſées de ſon cœur, l'abſence de ſon ami, tout enfin lui inſpira l'envie de ſatisfaire, à quelque prix que ce fût, ſa paſſion. Il imagina cent ſortes de moyens. Celui de les broüiller fut celui qu'il jugea le meilleur : Choſe à la vérité bien difficile. Mais il n'y a rien dont l'amour ne vienne à bout ; il n'y a rien de plus entreprenant, ni de plus induſtrieux qu'un homme amoureux ; il s'expoſe à tout, il ſacrifie honneur, biens, amis, & tout ce qu'il a au monde de plus cher. C'eſt, Madame, ce que vous allez connoître dans ce confident.

dent. Jaloux du bonheur prochain de ſon Rival, il croyoit que s'il n'y apportoit aucun obſtacle, il ſe trouveroit le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. Que fit-il ? Il reçut des lettres de ſon ami, qui lui marquoit, que la maladie de ſa mere le retiendroit plus long-tems qu'il ne ſe l'étoit imaginé ; que c'étoit une maladie languiſſante. Il le prioit de voir ſouvent ſa Maîtreſſe, de lui faire bien ſa cour, de lui témoigner le chagrin qu'il reſſentoit de ſon éloignement, & de vouloir bien lui porter la lettre qu'il lui envoyoit. L'abſence de ſon ami, qu'il prévit plus longue qu'il ne l'avoit auparavant cru, lui donna tout le tems d'executer ſes projets. Il commença par ne point rendre la lettre qu'il avoit reçue à cette Demoiſelle, & en écrivit une à ſon ami, par laquelle il lui mandoit que depuis ſon départ il avoit appris bien des nouvelles ; que la maladie de ſa mere étoit venuë fort à propos, ſans quoi il ſe trouveroit embarqué dans une très-mauvaiſe affaire ; qu'il avoit été pluſieurs fois chez ſa Maîtreſſe ſans qu'elle eût voulu le voir ni recevoir ſa lettre ; & la lui renvoya toute cachetée, & lui diſoit, qu'après de très-exactes perquiſitions, il avoit découvert qu'un dépit amoureux ſeul l'avoit engagée avec lui, qu'elle avoit un amant qui pour une légere diſpute s'étoit broüillé avec elle ;

mais qu'il étoit revenu à ſes genoux lui proteſter qu'il étoit le plus fidelle & le plus conſtant des hommes; que ce raccommodement s'étoit de part & d'autre fait avec tant de ſincerité, que dans deux jours au plus tard ils devoient ſe marier. La confiance que le Gentilhomme avoit en ſon ami, la lettre qu'il reçut comme il l'avoit envoyée, ne lui firent nullement douter de cette nouvelle; la maniere dont il lui en faiſoit le détail, fit même tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que ſe croyant ſacrifié & mépriſé, au lieu de ſe fâcher de la perte d'une telle Maîtreſſe, il en témoigna ſa joye à ſes amis, & n'oublia point celui qu'il croyoit l'être. Il le remercia même avec les termes les plus expreſſifs des bons avis qu'il lui donnoit, & ſur la fin de ſa lettre il lui marquoit qu'il ſe trouvoit aſſez d'auſſi aimables Demoiſelles dans ſa Province pour le venger de l'infidélité de la Pariſienne.

D'un autre côté la Demoiſelle fort ſurpriſe du ſilence de ſon amant inquiete du ſujet qu'il pouvoit avoir de la négliger, envoyoit tous les jours chercher le confident, qui dans ces commencemens lui en donnoit de mauvaiſes raiſons; tantôt il excuſoit ſon ami, tantôt il le blâmoit, & continua ce petit manége juſques à ce qu'il crut voir cette aimable Demoiſelle ſenſible à croire ſon amant infidele; & ſi-tôt qu'il la vit

vit à ce point, il lui tira un jour une lettre d'une écriture ſi ſemblable à celle de ſon ami, que tout autre s'y ſeroit trompé. Cette prétenduë lettre annonçoit que la mort de la mere de notre Gentilhomme avoit changé terriblement ſes affaires; que par ſon Teſtament, pour des intérêts de famille elle l'avoit engagé à une Demoiſelle de la Province, & qu'en cas qu'il n'executât point ſes dernieres volontez, elle le deshéritoit entierement; qu'il ne pouvoit, ſans faire un tort conſidérable à ſa fortune, ne point adhérer à ſes dernieres volontez; qu'il le prioit d'aller trouver ſa Maîtreſſe, de lui bien demander pardon; qu'il ne vouloit point l'abuſer; que s'il ſuivoit ſon inclination, il ne ſeroit jamais à d'autre qu'à elle; qu'il avoit conſulté ce Teſtament chez les plus habiles Avocats de la Province; qu'il ne ſe trouvoit aucun moyen de le rompre, & qu'enfin il étoit au déſeſpoir de voir ſon inclination forcée; que deux jours ne ſe paſſeroient point ſans qu'il ſe vît dans ce funeſte engagement. Il y a déja quelque tems, dit ce faux ami à cette Demoiſelle, que j'ai reçu cette Lettre: Je n'ai point oſé vous annoncer de ſemblables nouvelles que je n'euſſe la confirmation de ſon mariage. C'eſt ce qu'il m'apprend aujourd'hui par une autre lettre que voici, & même que malgré ſon inclination forcée, il ne peut

s'empêcher de rendre juſtice à celle qu'il a épouſée, que c'eſt une perſonne fort raiſonnable, avec laquelle il eſpere heureuſement paſſer ſes jours. Il faut vous conſoler, Mademoiſelle, dit ce faux confident, c'eſt un mal ſans remede; il ſeroit en quelque façon excuſable, ſi vous n'étiez pas la Demoiſelle du monde la plus parfaite: Pour moi, je vous avouë, qu'il n'y a rien ſur la terre que je ne ſacrifiaſſe au plaiſir d'être toute ma vie avec vous. Je vois bien, lui répondit cette aimable Demoiſelle, avec toute la prudence & modeſtie imaginable, qu'il ne faut pas ſe fier aux hommes, & congédia civilement ce mauvais meſſager, pour ſe livrer entierement à ſa douleur.

Ce faux confident, ou plûtôt cet amant paſſionné, après avoir ainſi joüé ſon rôle des deux côtez, perſuadé, ſelon la correſpondance qu'il entretenoit avec ſon ami, qu'il ne penſoit plus à ſa maîtreſſe, employa tous ſes ſoins à la conſoler de cette prétenduë infidélité & peu-à-peu la croyant détachée de ſa paſſion, il s'inſinua dans ſes bonnes graces. Elle ne ſe doutoit nullement du tour qu'il lui avoit joüé. Elle l'écouta favorablement, rendit même quelque eſpece de juſtice aux prétenduës raiſons de ſon amant. Le parti au ſur-plus, quant à la qualité, la perſonne & les biens, étoit également convenable, à celle de traître & de

faux

faux ami près. L'amour le rendit tel. Bref, ils se marierent, & vécurent ensemble deux années, après lesquelles cette aimable Dame fut attaquée par une maladie qui la conduisit au tombeau, d'où nous allons la voir ressuciter.

Dans ce tems-là notre Gentilhomme apprit de quelques-uns de ses voisins & amis revenus depuis peu de Paris, que la nouvelle du mariage de sa maîtresse étoit fausse, qu'il avoit été pris pour duppe, qu'il s'étoit confié à un homme qui l'avoit trahi, que lui-même l'avoit épousée, & qu'il en avoit deux enfans. Ce Gentilhomme au désespoir de se trouver trompé par celui qu'il avoit cru le meilleur de ses amis, prit sur le champ la résolution de venir à Paris en tirer satisfaction. Il envoya aussi-tôt chercher des chevaux de Poste, & partit.

Le premier objet qui se présente à ses yeux en arrivant à Paris, est un convoi funébre qui l'empêche de passer outre dans la ruë S. Merri. Il demanda, sans y faire attention, qui étoit la personne qu'on portoit à l'Eglise. Quelle surprise pour lui d'entendre le nom de sa maîtresse. Il descendit à la premiere Auberge, revint après le convoi, regarda en pitié faire la cérémonie, & se trouvant seul avec le Fossoyeur à l'Eglise, il lui proposa d'ouvrir la fosse. J'ai une opinion, lui dit-il, que cette Dame

qu'on

qu'on vient d'enterrer n'eſt point morte. Le Foſſoyeur le refuſa, & lui dit que c'étoit une choſe impoſſible. Voilà cent piſtoles, ſatisfais-moi au plûtôt, mon ami, lui repliqua ce Gentilhomme; ſi elle eſt morte, tu les garderas, & ſi elle ne l'eſt point, ne ſeras-tu pas content de les avoir & de racheter la vie d'une auſſi aimable Dame? Les cent piſtoles, jointes à de ſi bonnes raiſons, firent auſſi-tôt ouvrir la foſſe, & le cercueïl, & couper le drap dont elle étoit enſevelie. Le preſſentiment de cet amant ſe trouva juſte, cette aimable Dame n'eût pas ſi-tôt reſpiré l'air, qu'elle jetta un grand ſoupir, mais cependant ſans nulle connoiſſance: il lui jetta ſon manteau ſur le corps, le Foſſoyeur & lui l'emporterent dans une chambre où il fit allumer un bon feu, baſſiner un lit, & la ſecourut ſi promptement, qu'en peu de tems elle reprit tous ſes ſens. Où ſuis-je, dit cette aimable Dame, venant de ſa létargie, regardant d'un côté & d'autre? Quel changement d'appartement? Je ne reconnois rien ici. Qui peut m'avoir conduite dans ces lieux? Ne vous épouvantez point, lui répondit cet amant, ne vous étonnez point de me voir. Ce ſont des ſecrets que vous n'êtes point en état d'entendre; ſongez à votre ſanté. Ç'en ſont à la vérité, répondit cette nouvelle reſſuſcitée, & de bien grands pour moi. Par quel hazard eſt-ce que je me

vois

vois auprès de vous, le plus infidele de tous les hommes ? Apprenez-moi donc ces ſecrets. M'avez-vous enlevée d'auprès de mon époux ? Parlez, votre ſilence m'accable. Tranquilliſez-vous, Madame, lui répartit cet amant, rendez plus de juſtice à ma conſtance & à ma fidélité, je vous contenterai en peu de mots ſur le ſujet qui vous a conduite ici. L'amour que j'ai pour vous, Madame, vous a livrée entre mes mains. Que tout ce que je vais vous dire ne faſſe, dans l'état où vous êtes, nulle impreſſion ſur votre eſprit; n'alterez point votre ſanté, qui, comme vous voyez, eſt fort chancelante.

Il n'y a que quatre jours, Madame, que je ſuis parti de chez moi, ayant appris que celui que vous avez épouſé, cet ami en qui vous & moi avions une entiere confiance, étoit le plus traître de tous les hommes. Il m'avoit écrit qu'un dépit amoureux ſeul vous avoit engagée avec moi, que votre amant étoit revenu à vos pieds vous demander pardon, & que vous vous êtiez ſi ſincerement raccommodé, que vous êtiez mariez enſemble. C'eſt, Madame, ce que je n'ai ſçu, comme je viens de vous le dire, que depuis quatre jours. J'ai monté auſſitôt à cheval pour en venir tirer ſatisfaction. J'ai trouvé en arrivant en Ville un convoi funebre ; le grand appareil dont

dont il étoit accompagné ayant excité ma curioſité, m'a fait démander le nom de celui ou celle qu'on portoit en terre : on vous a nommée, Madame, je vous ai ſuivie à l'Egliſe, j'ai voulu vous donnér juſqu'après votre mort des marques de ma tendreſſe, j'ai voulu avoir encore une fois le plaiſir de vous voir, par un certain preſſentiment que j'ai eu qu'on vous enterroit vive; je me ſuis ſouvenu d'une l'éthargie ſemblable dont vous avez été attaquée étant fille ; mes libéralitez m'ont fait, après pluſieurs inſtances, ouvrir votre tombeau, & aſſez à tems pour vous délivrer des horreurs de la mort. Cet homme que vous voyez ici préſent, en eſt le ſeul témoin & l'executeur : Vous n'avez pas plûtôt reſpiré l'air, que vous avez jetté un grand ſoupir; nous avons crû qu'en vous donnant de prompts ſecours, vous nous donneriez quelques ſignes de vie. Ceux que nous vous avons donnez n'ont point été, graces au Ciel, inutiles : Songez à prendre des forces ; ſongez, Madame, que vous êtes entre les mains d'un homme qui ne fut jamais infidele, & qui ſans la perfidie de cet indigne ami ſe verroit entierement uni à vous. Tout ce que vous me dîtes, répondit cette aimable reſſuſcitée, me paroît un ſonge. Ce que vous me racontez de ma mort, ce que vous m'aſ-

ſurez

furez de votre fidélité, eſt-ce la vérité? Quoi le Teſtament de votre mere ne vous a point engagé par des intérêts de famille d'épouſer une Demoiſelle de votre Province? C'eſt vous, Monſieur, en qui je trouve un amant conſtant & fidele; c'eſt vous qui m'avez arrachée des bras de la mort; vous m'exhortez à prendre ſoin de ma ſanté. Y a-t'il des remedes plus ſouverains que tout ce que vous me dîtes? Oüi, je ſerai morte pour ce traître, je me remets entre vos mains, je ſuis à vous. Les bontez que vous avez pour moi, répartit ce fidele amant, la reconnoiſſance que vous me témoignez, pourroient, ce me ſemble, alterer votre ſanté, rien au monde ne m'eſt plus précieux, tranquilliſez-vous, ſongeons à vous rétablir; gardons le ſecret, il eſt de la derniere importance, & lorſqu'il ſera tems, nous éclaterons.

Ces deux amans tranſportez de joye de ſe trouver au-delà même du trépas, conſtans & fideles, ſe racontoient tous les jours la perfidie de leur confident, & les manieres avec leſquelles il les avoit ſupris. Peu de tems après cette aimable reſſuſcitée rétablit ſa ſanté, bien réſoluë de n'abandonner de ſes nouveaux jours ſon amant. Elle reſta cloſe & couverte pendant que ſon fidele amant vaquoit à leurs affaires; il conſulta ſes amis ſans ſe nommer, ſur une affaire

affaire de cette nature. La plûpart furent du ſentiment que la maîtreſſe devoit reſter à ſon amant. Ils conſulta les plus fameux Avocats. Ils ſe trouverent du même ſentiment. Il en fit part à ſa maîtreſſe, elle fut au comble de ſa joye. Il conſulterent enſemble de quelle maniere s'y prendre. Celle qu'ils prirent fut que cet amant allât comme nouveau venu de la Province rendre une viſite à l'époux. Il en fut parfaitement bien reçu. L'habillement lugubre dont il étoit vêtu, lui en fit demander la raiſon. Depuis que je ne vous ai vû, mon cher ami, lui répondit l'époux, je me ſuis marié, j'ai perdu mon épouſe depuis quelques jours, voilà deux jeunes enfans qu'elle m'a laiſſé pour gage de nôtre amour. Je ſuis inconſolable. J'ai perdu tou au monde ce que j'avois en perdant une auſſi aimable femme. Notre Gentilhomme feignant de ne rien ſçavoir, écouta tout tranquillement, lui fit ſes complimens de condoléance ſur cette fâcheuſe perte. Ils ſe firent à l'ordinaire mille complimens. L'époux voulut retenir l'amant à dîner. Cet amant le pria de mettre la partie à un autre jour; le lendemain fut pris. L'époux alla rendre viſite à l'amant, & l'amena chez lui, ils dînerent enſemble. Il ne fut encore parlé de rien. Le Gentilhomme invita également l'époux le jour ſuivant; il n'y manqua

qua pas. Ce repas ſe paſſa tête-à-tête, & fut tranquille juſques au deſſert : ils parlerent de leurs anciennes amours; le Gentilhomme lui parla de ſa maîtreſſe qui l'avoit ſi bien ſacrifié, l'époux à ce nom rougit. J'ai appris à mon tour, lui dit le Gentilhomme, bien des nouvelles. Je ſçai que vous êtes le plus traître, le plus perfide & le plus indigne de tous les hommes. J'ai voulu voir juſqu'où vous êtiez capable de ſoutenir votre fourberie. Voilà donc comme ma maîtreſſe étoit une coquette, une infidelle, qui avoit épouſé ſon amant, & c'eſt vous qui lui aviez annoncé que le Teſtament de ma mere m'avoit obligé d'épouſer une Demoiſelle de ma Province contre ma volonté. Y a-t'il un plus grand traître que vous ſur la terre? Quoi! lui répondit l'époux fort ſurpris, s'imaginant que ce ſecret n'avoit été qu'entre lui & ſa femme; ne croyant point qu'elle fût ſortie du tombeau pour le révéler, qui peut vous avoir ſi mal informé? Il eſt vrai, je me ſuis marié avec votre maîtreſſe, ſon inconſtance vous l'a fait perdre; c'eſt elle qui m'a engagé à vous écrire tout ce que je vous ai marqué; la voyant détachée de vous, j'ai cru ſans bleſſer notre amitié pouvoir m'engager ſolemnellement avec elle. Si je n'avois en main dequoi vous confondre, lui répliqua le Gentilhomme, vous pourriez

pourriez me perſuader ce que vous dîtes: Il ſe leva en même-tems, paſſa dans une antichambre, prit la belle reſſuſcitée par la main, & rentrant avec elle : Venez, lui dit-il, Madame, rendre témoignage de la vérité, venez écouter celui de notre innocence; venez voir après votre mort le plus affreux de tous les hommes. Que vois-je, s'écria l'époux ? Où ſuis-je ? Quoi ! ma femme en ces lieux ! par quel prodige? Quoi c'eſt vous, ma chere Femme que je revois ! Arrête, infâme, lui dit-elle, ne dois-tu pas être content de m'avoir trahie vivante, & m'avoir enterrée ? Après ma mort je ne ſuis plus à toi, voici celui à qui j'ai donné ma foi vivante, je lui reſterai après ma mort, je ne ſerai jamais à d'autre qu'à lui. L'époux voulut ſe mettre en devoir de conduire chez lui ſa défunte femme. Mais l'un & l'autre lui conſeillerent de ſe retirer. Il ne fut pas plûtôt ſorti qu'il vola chez un Commiſſaire porter ſa plainte, & dreſſer toutes choſes pour intenter uu Procès. Pendant ce tems-là notre Gentilhomme mit ſa chere reſſuſcitée en lieu de ſureté, & revint à ſa maiſon attendre les événemens d'un cas ſi extraordinaire. L'époux intenta le Procès il y a environ un an, il y a eu pluſieurs fameux plaidoyers : celui auquel je me ſuis trouvée à été la déciſion. Tout Paris s'eſt trouvé

vé dedans, ou aux environs du Palais. Les ſentimens des Avocats ont été ſuivis. On eſt convenu que pour tout homme qui avoit enterré ſa femme, & porté le deüil, il n'y pouvoit avoir aucun recours. Cette aimable Dame a été reconnuë comme reſſuſcitée, & par ainſi maîtreſſe de ſes volontez. L'époux chargé d'enfans, ſans être cependant exclus de la ſucceſſion de leur mere. J'ai appris depuis peu que ces deux amans ſe ſont mariez, & partis pour aller paſſer leurs jours en Poitou.

Il ne convient nullement à une femme d'examiner ſi cette affaire eſt bien ou mal jugée. Je crois Meſſieurs du Parlement trop éclairez pour ne pas rendre juſtice à qui elle eſt dûë. Voilà, Madame, ce qui s'appelle un Miracle de notre tems. S'il étoit fait à l'invocation de quelque Saint ou Sainte, je ſuis perſuadée que vous y ajoûteriez peu de foi. C'eſt la vérité toute pure que je vous mande, tout Paris eſt rempli du bruit de cette affaire. Je ſouhaite, Madame, que cette lecture vous faſſe quelque plaiſir, & vous inſpire de me régaler de quelqu'autre petite Hiſtoire, auſſi-bien que de croire, que malgré notre abſence & notre éloignement, je ne ceſſerai jamais d'être, Madame, *Votre, &c.*

RÉPONSE.

RÉPONSE.

VOtre lettre, Madame, m'a fait un ſenſible plaiſir, elle m'a tirée de l'erreur où j'étois que vous m'aviez, comme toute la terre entierement oublié. Je me ſentois également forcée à vous pardonner votre ſilence. D'autant plus que j'étois parfaitement informée des meſures que Monſieur *Deſnoyers* a pris dans les commencemens de ma retraite pour faire ſurprendre mes lettres. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt-la coûtume en tems de Guerre à Paris d'ouvrir toutes celles qui viennent du Pays Etranger. Ainſi ne vous étonnez plus, Madame, de ma prétenduë négligence, rendez-moi un peu de juſtice. Votre Lettre à la vérité m'a très-agréablement ſurpriſe ; mais je ne puis m'empêcher de vous reprocher certaines idées qu'il me ſemble que les plaintes de Monſieur *Deſnoyers* vous avoient pû inſpirer. Je crains que vous n'y ayïez ajoûté plus de foi qu'en bonne amie vous n'auriez dû. Je rends graces cependant au hazard, de m'avoir procuré votre lettre; je vous ſuis très-obligée de vos aplaudiſſemens à mes petits Ouvrages; vous devez vous en attribuer

buer une partie. Le petit défaut que vous y trouvez, Madame, eſt pour me ſervir du proverbe de notre Pays, la rocambole de toutes ces bagatelles ; ſi on n'y trouve pas quelque choſe qui intéreſſe, on y eſt inſenſible, & lorſqu'on y rencontre quelqu'un de connoiſſance, l'eſperance d'en trouver quelqu'autre vous occupe agréablément juſqu'à la fin. Si par exemple votre grand homme au ſac ne vous eût point annoncé mon nom, & que vous en euſſiez trouvé de barbares au lieu de ceux qui ſont dans mes petits Ouvrages, n'eſt-il pas vrai, Madame, que vous ne les auriez point achetez ? Quant aux allarmes que j'ai eu autrefois & aſſez fréquemment, je n'y penſe non-plus qu'à l'indifférence de Meſſieurs mes Confreres les Réfugiez, j'ai donné aſſez à connoître ailleurs la plûpart de leurs bons caracteres. Je vous remercie des offres obligeantes que vous me faites, je n'ai, graces à Dieu, beſoin de perſonne. Permettez-moi de ne point entrer dans le détail des plaintes de Monſieur *Deſnoyers*. Je vous remercie également de votre petite Hiſtoire ; de tout autre que de vous, Madame, elle me ſembleroit une Fable. Elle eſt des plus extraordinaires, & on peut appeller votre Gentilhomme Poitevin le Phœnix des amours. Je vous envoye le détail de la triſte deſtinée de l'*Abbé de la Bourlie*,

Bourlie, que vous avez connu autrefois ſous ce nom, & qui l'a été dans le Pays Etranger ſous celui de *Marquis de Guiſcard*. Vous ſçavez, Madame, que c'étoit le frere du Comte aîné de cette Maiſon, Lieutenant Général, Commandant de l'Ordre du Saint Eſprit, & Gouverneur de Namur, dans le tems que le Roi Guillaume, de glorieuſe mémoire, reprit ſur la France cette importante Place. Je ne vous parlerai point & des motifs qui l'ont engagé de ſortir de ce Royaume. Il en avoit donné une eſpece de Manifeſte dans le commencement de ſa retraite, qui, ne ſe trouva point du goût des honnêtes gens. Cela lui attira même leur mépris dans le tems qu'il étoit à la Haye. Je me ſuis contentée de la voix du Public. Je n'ai jamais eu la curioſité de le lire. Il paſſa enſuite à la Cour de Londres, où il fut reçu comme le ſont en tems de Guerre tous les François d'une certaine diſtinction dans les Cours Etrangeres. Les commencemens ſemblent très-beaux; mais la fin ſe trouve ſouvent deſagréable.

Le *Marquis de Guiſcard* fut très bien reçu de Sa Majeſté Britannique; cette Grande Princeſſe lui accorda une Penſion de cinq cens Guinées, pour ſoutenir le caractere de Colonel, dont elle eut la bonté de l'honorer. On m'a même aſſuré qu'il avoit

avoit eu un Régiment de Dragons de ceux qui passerent il y a quelques années en Portugal, & qu'il avoit supplié Sa Majesté de vouloir bien le dispenser d'aller servir dans ce Pays, ce qu'Elle voulut bien lui accorder, & lui conserver sa pension jusqu'au jour de sa mort tragique.

Il y a déja près de deux ans que j'avois prévu qu'il ne pouvoit esperer qu'une mauvaise destinée, la raison que je vous en donnerai est connuë de très-peu de personnes. Le Marquis se voyant oisif à la Cour, chagrin du peu de cas qu'on y avoit fait de ses projets, l'estime qu'on avoit pour lui aussi diminuée que son crédit, il ajouta certaines propositions d'un certain petit François réfugié appellé Rufié, homme d'une assez mauvaise physionomie, qui a passé & repassé plusieurs fois d'un côté à l'autre : il se dit avoir été Lieutenant de Dragons en France, homme de la premiere qualité, pendant que nous sçavons que ce n'est qu'un petit malheureux, d'aussi basse naissance que de mauvaise figure. Il se trouvoit à Londres il y a environ quatre ans, où il alloit comme un nombre de pauvres exilez de leur patrie faire la Cour au Marquis, qui en étoit regardé comme le protecteur. Je puis avec justice dire à sa loüange, que quoique son revenu fût très-modique pour soutenir sa naissance

& ſon caractere, autant qu'il lui a été poſſible, il les a aſſiſtez. Si ce que je vais vous raconter eſt un projet du Marquis, ou ſi c'eſt un piége dans lequel il a donné, c'eſt ce que je ne puis vous vérifier. Rufié, comme une troupe de gens ſans emploi, fatigué des eſperances qu'on lui donnoit à cette Cour, s'adreſſa à un nouveau venu de France, né dans les Sévennes. Il connut à ſon air qu'il n'étoit pas beaucoup chargé d'argent, il l'invita de dîner avec lui, lui fit quantité de careſſes, ſonda ſes intentions, les vûës qu'il avoit pour un établiſſement, lui offrit ſes ſervices, & le prévint de ceux du Marquis.

Ecoutez, frere, lui dit Rufié, il ne tiendra qu'à vous de faire ici une fortune conſidérable, ſoyez diſcret, & ſuivez tout ce que je vous dirai; il n'y a pas long-tems que vous êtes dans cette Ville, reſtez chez vous juſques à ce que vous ayïez de mes nouvelles, je ne vous en dis point les raiſons; ſi vous avez beſoin de quelque argent, j'en ai à votre ſervice, je ne vous y laiſſerai pas long-tems. Allez dès ce moment.

Rufié s'en alla du même pas annoncer au Marquis l'arrivée d'un nouvel Ambaſſadeur de la part de nos Freres qui étoient opprimez dans les Sévennes, lui dit qu'il étoit chargé de Lettres de Créances pour la Reine,

Reine, qu'ils demandoient du ſecours, & que pour peu que Sa Majeſté eût la bonté de leur envoyer quelques Officiers, & un peu d'argent, ils ſe trouveroient plus de quinze mille hommes pour faire une puiſſante diverſion; qu'il eſperoit qu'il voudroit bien avoir la bonté de préſenter cet Ambaſſadeur à Sa Majeſté.

Le Marquis ne manqua point de prendre la balle au bond, il s'imagina que ce ſeroit une occaſion pour aller ſignaler ſon courage, & ne douta nullement, comme en effet il le fut, qu'il ne fût nommé Général de cette nouvelle Armée. Vous n'avez, rêpondit le Marquis à Rufié, qu'à venir demain avec lui, nous prendrons des meſures pour cette affaire.

Rufié très-ſatisfait de voir le Marquis donné dans le piége, retourna auprès de ſon reclus, lui fit part du deſſein qu'il avoit projetté, lui fit ſa leçon d'une maniere qu'il ne ſe trouvât point court. Ils fabriquerent des Lettres de Créance, & le lendemain ils allerent les préſenter au Marquis, qui avec plaiſir ſe chargea du ſoin de les produire aux Miniſtres. Les Miniſtres en parlerent à la Reine. S. M. ordonna de tenir un Conſeil extraordinare, tous furent d'avis de profiter d'une occaſion ſi favorable à la cauſe commune. Le Marquis fut déclaré Lieutenant Général des

Armées de Sa Majeſté, & Général en Chef de l'Armée Sévénoiſe, avec plein pouvoir de nommer tous les Officiers Généraux & autres ſelon ſon choix. Rufié y fut déclaré Colonel avec l'agrément de diſpoſer de tous les Emplois du Régiment qu'il devoit mettre ſur pied. Le Marquis reçut une Ordonnance de mille Guinées pour ſe mettre en Equipage. Rufié fut gratifié d'une autre de deux cens, & l'Ambaſſadeur fut très-libéralement récompenſé. On les aſſura de remiſes conſidérables, ſi-tôt qu'ils auroient paſſé la Mer. Ce Général, le Colonel & l'Ambaſſadeur partirent de Londres avec leurs inſtructions, arriverent à la Haye, où tous nos Confreres qui ſont ici dans l'inaction, & à une très-modique penſion, allerent en foule leur faire la cour. Le Marquis, comme Général, diſpoſa des Emplois de cette Armée les plus diſtinguez. Rufié nomma les Officiers de ſon Régiment imaginaire.

Toute cette affaire étoit en bon train; mais il manquoit une ſeule choſe à ce magnifique projet, c'étoit un ordre que le Marquis avoit d'aller à l'Armée le communiquer à Mylord Duc de Marlborough, & de ne point l'executer ſans ſon conſentement

Le Marquis ordonna à tous ſes Officiers, ne doutant nullement de l'approbation

bation de ce Général, de ſe tenir prêts à marcher après ſon retour. Il alla trouver le Mylord, lui montra les ordres de la Reine, lui fit une ample détail de tout ce qui avoit été réglé, lui dit qu'il avoit déja aſſemblé un bon nombre d'Officiers.

A peine ce Général eût-il entendu le Marquis: Je m'étonne, lui dit-il, qu'un homme d'eſprit comme vous, ayïez fait de ſemblables propoſitions à la Reine & à ſon Conſeil. Il y a là-deſſous un ſecret que je ne comprends point, le tems nous en éclaircira. Je vous défends, comme Général de Sa Majeſté, de paſſer outre, retournez à la Haye attendre ſes ordres, & congédiez tous vos Officiers.

Le Marquis fort étonné d'une ſemblable réponſe, n'oſa y répliquer, il revint à la Haye, tous ſes Officiers allerent auſſi-tôt le complimenter ſur ſon heureux retour, il n'oſa leur avoüer la mauvaiſe réception qu'il avoit euë, non-plus que les ordres qu'il avoit de les congédier, commiſſion qu'il donna à Rufié, qui l'executa avec chagrin pour ceux qui s'étoient déja mis en Equipage. Il fallut cependant prendre patience, & prendre quelque autre parti. Celui du Marquis & de Rufié fut de retourner à Londres.

Le Marquis alla auſſi-tôt faire la révérence à la Reine. Sa Majeſté le reçut d'une

maniere à lui faire connoître qu'Elle n'étoit nullement contente de ſa conduite. Le bruit ſe répandit dans toute la Ville, que le Marquis avoit voulu tromper la Reine & ſon Conſeil ; ce bruit ſe répandit également à la Cour. Les ſentimens de Mylord Marlborough y étoient conformes. Le Miniſtere propoſa à Sa Majeſté de faire ſortir le Marquis du Royaume, ou du moins de le priver de ſa penſion. Cette grande Princeſſe par une bonté extraordinaire n'ordonna ni l'un ni l'autre, Elle réduiſit ſeulement ſa penſion à trois cens Guinées.

Il eſt vrai que le Miniſtere, après cette action, ne le jugeant plus digne des bontez de Sa Majeſté, en différa le plus qu'il lui fut poſſible le payement.

Le Marquis chagrin d'avoir donné ſi facilement dans cette affaire, accablé du mépris de tous les honnêtes gens, traînoit la vie du monde la plus languiſſante. Il alloit à la Cour & chez les Miniſtres, ſeulement pour y ſolliciter ſon argent. Il ſongea au moyen de faire ſa paix en France. Il écrivit au Comte ſon Frere pour tâcher d'obtenir ſa grace, & quelque petite penſion pour ſubſiſter.

Il n'oſa envoyer directement ſes Lettres, il les adreſſa à Mylord Portmore Ambaſſadeur de Sa Majeſté à Liſbonne, pour les faire paſſer en France.

Dans

Dans ce tems-là on rapporta à Rufié que le Marquis avoit publié quelque choſe à ſon deſavantage, il s'en alla un matin le trouver, & il ſe rencontra chez lui un Colonel François, avec lequel il prenoit le Chocolat. Soyez le bien venu, dit le Marquis à Rufié, vous nous tiendrez compagnie; il ordonna en même tems d'apporter une taſſe. Non pas pour moi, lui répartit Rufié, enfonçant ſon chapeau ſur ſes yeux, ſe promenant à grands pas, murmurant entre les dents; & tout ce que le Marquis put entendre, c'eſt qu'il n'étoit pas homme dont on dût parler de la maniere.

Le Marquis & le Colonel ſe regarderent l'un l'autre, ils ne ſçavoient auquel des deux il en vouloit: Voilà un homme, dit le Colonel, qui paroît fort en colere. Le Marquis fatigué de ſes rodomontades, lui demanda ce qui le rendoit de ſi mauvaiſe humeur: Rien, lui répondit Rufié; je ſçai ſeulement qu'il y a des gens dans le monde qui parlent de moi en certains termes, qui n'oſeroient me regarder entre les deux yeux. Le Marquis ſcandaliſé de cette réponſe, ne voulut point en préſence du Colonel aucune explication. Il pria Rufié de paſſer dans une autre Chambre, ferma la porte ſur eux. Qu'as-tu, lui dit le Marquis, contre moi, qui puiſſe t'obliger à venir m'inſulter en

préſence d'un honnête homme? Pourquoi ne pas choiſir un autre champ de bataille? Pourquoi te plains-tu que j'aye dit à tes Amis que tu m'avois engagé dans ce malheureux embarras, qui m'a diſgracié de la Cour, & fait fuir de tous mes Amis? N'eſt-ce pas la verité? Si tu n'es pas content, tout à l'heure je ſuis prêt de t'en donner ſatisfaction, quatre coups d'épée ſeront bien-tôt faits, & en même tems il mit l'épée à la main.

Rufié épouvanté de la fermeté avec laquelle le Marquis lui tint ce diſcours, changea bien de langage, il n'oſa mettre l'épée à la main, ſa fureur fut deſarmée, ſes rodomontades rabaiſſées, il demanda mille pardons au Marquis, lui dit que c'étoient des diſcours de Ville, qu'il ne les avoit jamais crus.

Je ſuis fâché, lui répartit le Marquis, d'avoir voulu faire l'honneur à un maraut comme toi de tirer l'épée avec lui, retire-toi de ma préſence, tu mériterois que j'appellaſſe mes gens, & te fiſſe donner les étrivieres pour punir ton inſolence. Il ouvrit en même tems la porte, & vint rejoindre le Colonel, auquel il raconta la ſcéne comme elle s'étoit paſſée. On ne ſçauroit exprimer la rage & le déſeſpoir où étoit Rufié d'avoir ſi mal ſoutenu ſes fanfaronnades. Réſolu de ſe venger à quelque prix

que

que ce fût, il craignit que la voye des honnêtes gens ne fût pas la meilleure pour ſa perſonne. Il alla comme le dernier des malheureux chez quelques Miniſtres de la Reine, leur déclarer que le Marquis avoit de grandes correſpondances en France, qu'il avoit des projets de la derniere conſéquence à l'Etat, qui étoient prêts d'éclater; qu'il ſçavoit de bonne part qu'il envoyoit ſes Lettres par le Portugal; qu'il les portoit chez Miladi Portmore, qui les envoyoit à ſon Epoux. L'avis de Rufié fut écouté, la Reine en fut dans le moment informée; Elle ordonna auſſi-tôt d'arrêter le Marquis & tous ſes papiers. Cet ordre fut à l'inſtant executé, & le Marquis conduit avec tous ſes papiers devant les Juges que Sa Majeſté avoit ordonnez. On laiſſa quelque tems le Marquis dans une antichambre, où par hazard il ſe trouva un ganif ſur une table dont le Marquis ſe ſaiſit, & le coula dans ſa manche, peu après on lui ordonna d'entrer. Et comme ſes Juges avoient réſolu, ou plûtôt cru tirer quelques ſecrets d'importance de ſa bouche, Mr. de Harlai commença ſon diſcours par lui reprocher l'azile qui lui avoit été accordé, les bontez extraordinaires de la Reine, les penſions & les gratifications qu'il avoit reçuës de Sa Majeſté. Il eſt ſurprenant, lui dit ce Miniſtre, qu'après tant de bienfaits on

reconnoiſſe encore un traître à l'Etat, un homme indigne de toutes les bontez de Sa Majeſté.

Le Marquis ſe trouva ſi outré des reproches injurieux que ce Miniſtre lui faiſoit, ou ſoit qu'il ſe ſentît coupable, qu'il tira ſon ganif, & ſe jetta à corps perdu ſur lui, le perça de deux coups dont il courut quelque danger.

Les perſonnes qui ſe trouvoient dans la chambre voyant la fureur du Marquis, le ſang couler à ce Miniſtre, mirent l'épée à la main, percerent le Marquis de pluſieurs coups, deux lui paſſerent au-travers du corps. Sa fureur redoubla lorſqu'il ſe ſentit frappé; on eut une peine extraordinaire à ſe ſaiſir de ſa perſonne; l'aſſemblée ſe ſépara; le Marquis fut conduit à la Tour; ſes bleſſures furent trouvées mortelles; il écrivit à Mr. de St. Jean Secretaire d'Etat. Ce Miniſtre alla le voir, il eut une conférence de deux heures avec lui,

Le Marquis le pria de vouloir demander pardon à Mr. de Harlai de ſon emportement, & de l'aſſurer qu'il mouroit ſon ſerviteur.

Le Marquis ne vêcut que deux jours, il fut mit dans une cuve d'eau marinée, dans laquelle il fut expoſé au public, comme quelque monſtre marin. Tout le monde s'étoit attendu qu'on feroit le procès à

ſon

ſon cadavre; mais ſoit que le Marquis ne s'eſt point trouvé coupable de quelque grand crime, ou que les Loix d'Angleterre ne permettent point de juger les morts, on ordonna de le faire enterrer.

Je ſuis fâchée, Madame, qu'il ne ſe trouve rien que de triſte dans cette hiſtoire, je l'ai faite un peu exprès, pour me venger de m'avoir écrit trop naturellement vos ſentimens, j'eſpere cependant par ma premiere le réparer.

Je ſuis ſurpriſe que vous ne parliez point de ma fille *Conſtantin*; ma chere *Pimpette*, qui entre à ce moment, m'en fait ſouvenir. Quoiqu'elle n'ait qu'une idée confuſe d'avoir eu l'honneur de vous voir, elle me prie de vous faire ſes complimens, elle m'annonce la viſite de Monſieur le Comte *de la Motte d'Hervilliers*. Ce nom m'eſt tout-à-fait inconnu, je vais le recevoir, & je finirai ma lettre par le détail de cette viſite.

Je ſuis fort embarraſſée, Madame, de vous faire le détail de la viſite de Mr. le Comte, c'eſt un grand parleur, auſſi enrêté de ſa qualité que de ſon mérite: il paroît mécontent du Roi & du Royaume de France, il m'a ſouvent répeté qu'on rendoit à cette Cour peu de juſtice aux perſonnes de diſtinction, que le Miniſtere de la Guerre avoit été long-tems en de très-

mauvaiſes mains, & que l'ignorant Mr. *de Chamillard* lui avoit fait de grandes injuſtices ; qu'il devoit être tout au moins Général Major ; ce que vous appellez en France Maréchal de Camp.

Je vous avouë, Madame, que toutes ces plaintes m'ont inſpiré une très-grande curioſité de ſçavoir, qui poſitivement eſt Mr. le Comte *de la Motte d'Hervilliers* ; car je n'ai jamais vû aucun de nos plus zélez Réfugiez François, qui fût plus outré, & qui parlât en ſi mauvais termes contre le Roi & ſon Miniſtre. Il m'a dit avoir commandé le Régiment de Froulai, vous connoiſſez le Chevalier de ce nom, celui qui étoit de notre tems à Toulouſe. Je vous ſerai très-obligée, Madame, de vouloir bien vous en informer auprès de lui ; ce ſera ſans doute ſon Régiment, ou celui du Comte ſon neveu, qu'il aura commandé : Il m'a aſſuré qu'il feroit quelque ſéjour à la Haye, & m'a promis, s'il ne m'incommodoit point, de me faire l'honneur de venir tous les jours me voir.

LETTRE

LETTRE II.

L'Hiſtoire de *l'Abbé de la Bourlie*, Madame, m'a fait beaucoup plus de plaiſir que vous ne vous l'êtes imaginée. Je l'ai connu trop particulierement lorſqu'il étoit dans notre Province, pour ne pas m'intéreſſer à ſa funeſte deſtinée. Je m'étonne que vous ne l'ayïez point connu lorſque vous étiez à Paris. Je vous dirai en peu de mots les raiſons de ſa retraite. *L'Abbé de la Bourlie* étoit attaqué de trois défauts aſſez ordinaires à bien d'honnêtes gens: Il étoit joüeur, aimoit les Dames, & ne haïſſoit point la bouteille. Ce ſont, comme vous ſçavez, Madame, trois belles qualitez fort peu convenables aux hommes de ſon caractere. Auſſi avoit-il donné ſi bon ordre à ſes petites affaires, que ſes revenus, qui ſe montoient à plus de vingt-cinq mille livres par an, ſe trouvoient engagez pour plus de ſix. Vous avouërez avec moi qu'avec un revenu auſſi conſidérable, Mr. l'Abbé auroit pû & dû vivre dans le monde avec honneur, éviter un ſi malheureux ſort, & comme tous les autres Abbez de ſon rang parvenir aux ſuprêmes dignitez Eccléſiaſtiques. Le Comte ſon frere eſt

plus

plus que jamais en faveur. Sa Majeſté lui a donné un appartement à Verſailles, & il a un Pavillon dans le Louvre, où il eſt ſuperbement logé & meublé. Ce ſont des graces, comme vous le ſçavez, Madame, que le Roi n'accorde qu'aux perſonnes qui ſont auſſi diſtinguées que l'eſt Monſieur *le Comte de Guiſcard*.

Je ne puis, Madame, malgré l'empreſſement que vous me marquez d'apprendre l'Hiſtoire de Mr. le Comte *de la Motte d'Hervilliers*, me diſpenſer de vous faire part d'une petite ſcéne qui ſe paſſa dans les premieres années que je ſuis arrivée à Paris, quoique ce ſoit aux dépens de *Mr. Deſnoyers*. Je ne vous crois plus aſſez bien enſemble pour ne pas en rire comme les autres. Vous verrez même que malgré votre abſence il paſſe agréablement ſon tems, c'étoit dans celui de ſon refuge au Temple. C'eſt un endroit, comme vous le ſçavez, Madame, très-borné pour les plaiſirs, puiſqu'outre un certain nombre d'honnêtes Banqueroutiers il s'y trouve peu d'honnêtes gens. *Mr. Deſnoyers* avoit chez lui formé une petite aſſemblée des plus huppez: On y joüoit à l'ombre tous les après-midis, on y ſoupoit preſque tous les ſoirs, & ſurtout lorſqu'il s'y rencontroit quelques amis du dehors. Nous nous y trouvâmes un ſoir, *l'Avocat Général* du Grand Conſeil, ſa chere

chere Compagne *Madame Lador*, *Mademoiſelle Colinet*, deux de ces honnêtes Banqueroutiers, *Mr. Deſnoyers* & moi.

Je ne crois pas que *Mademoiſelle Colinet* vous ſoit connue, c'étoit dans ce tems-là une jeune blonde de vingt à vingt-deux ans, d'une taille médiocre, elle n'a nulle beauté réguliere, elle joüe à l'ombre, elle foüette le Champagne & le Bourgogne, elle chante le petit Vaudeville; elle eſt, je vous aſſure, fort divertiſſante à table, je veux croire qu'elle l'eſt ailleurs, j'en laiſſe la déciſion à *Mr. Deſnoyers*.

Nous joüâmes l'après-midi à l'ombre, nous allâmes ſur le ſoir nous promener dans le jardin de l'*Abbé de Chaulieu*, nous revînmes ſouper, nous nous étions parfaitement bien réjoüis la journée, lorſque notre joye fut troublée par deux accidens aſſez riſibles.

Le Laquais de *Mr. Deſnoyers* en nous verſant à boire tomba en foibleſſe à nos pieds. Nous crûmes que ce garçon étoit attaqué du haut mal; l'épouvante nous prit à tous, un chacun courut de ſon côté, *Mr. Deſnoyers & Mademoiſelle Colinet*, comme les plus intéreſſez, reſterent charitablement pour le ſecourir, ils le porterent ſur un lit; cette charitable Demoiſelle crut qu'en lui déboutonnant ſes habits il reſpireroit & reviendroit de ſa foibleſſe.

Mais

Mais quelle ſurpriſe pour elle de voir bondir deux gros tetons, elle tomba de ſon côté à la renverſe. Mr. Deſnoyers du ſien occupé à ſecourir ſonLaquais,ne s'apperçut de la déboutonnade que lorſqu'il vit à la renverſe Mademoiſelle Colinet. Je ne crois pas que jamais homme ſe ſoit trouvé dans un tel embarras, il ne ſçavoit à laquelle des deux il devoit courir, il nous appella au ſecours, nous y vînmes tous, nous portâmes la Laquaiſe ſur ſon lit, elle ne revint pas plûtôt de ſa foibleſſe, qu'elle jetta les hauts cris. Mr. Deſnoyers nous avoüa le malheureux penchant qu'il a pour le ſexe, qu'il y avoit près d'un an qu'il gardoit cette malheureuſe ſous ce déguiſement, nous dit qu'elle étoit groſſe & prête d'accoucher. Il envoya auſſi tôt chercher une Sage-femme, qui après l'avoir viſitée, nous aſſura que les affaires étoient en bon train. Pendant ce tems-là Madame Lador & l'Avocat Général étoient reſtez auprès de Mademoiſelle Colinet, qui étoit également revenuë de ſon évanoüiſſement, ſi foible cependant, qu'elle n'avoit point la force de faire éclatter ſon reſſentiment. Elle nous demanda ce qu'étoit devenuë cette fille déguiſée, nous voulumes lui perſuader qu'elle s'étoit trompée, elle tourna la tête de côté & d'autre. Mr. Deſnoyers prétendit également la déſabuſer; mais la petite perſonne lui ſauta au viſage,

&

& avec ſes belles petites mains le déchira en pluſieurs endroits. Elle y étoit même ſi acharnée, que ce ne fut pas ſans peine que nous la retirâmes. Nous fîmes ſigne à Mr. Deſnoyers de lui laiſſer paſſer ſes premiers mouvemens, & de ſe retirer. La petite perſonne vouloit à toute force s'en aller, nous employâmes toute notre Rhétorique à la retenir & à la conſoler. Mr. Deſnoyers revint à ſes genoux, voulut lui demander pardon. La petite perſonne ſe baiſſa tout doucement, tira une de ſes mules, ſignal pour Mr. Deſnoyers, qui le fit retirer encore fois, & la petite perſonne ne voyant plus ſon infidéle ſur qui décharger ſa colere, elle ſe rua ſur cette belle glace que vous ſçavez qui étoit ſur une de vos cheminées, & ſe tourna ſi promptement ſur votre grand miroir, qu'elle briſa l'un & l'autre en mile pieces.

Le bruit de ce petit carillon rappella auſſitôt Mr. Deſnoyers, qui ſe mit à ſon tour ſi fort en colere contre la petite perſonne, que nous ne pûmes empêcher qu'elle ne reçût quelques ſoufflets & coups de pieds au cu, la traita cent fois de gueuſe, de putain, lui demanda ſi elle prenoit ſa maiſon pour un mauvais lieu. La petite perſonne de ſon côté écumoit de rage; elle faiſoit tous ſes efforts pour lui arracher les yeux; tout ce qu'elle trouvoit ſous ſes mains elle le briſoit

ſoit, & le lui jettoit à la tête. C'étoit ce qui ſe peut appeller un carillon de tous les diables. Je ne crois pas qu'aucune maiſon ſe ſoit trouvée en pareil déſordre. La petite perſonne modéra enfin ſes tranſports, nous pria inſtamment de la laiſſer ſortir, ſe contenta de nous prendre tous à témoins de ce qui s'étoit paſſé, & de dire à Mr. Deſnoyers, qu'elle lui apprendroit à traiter de cette maniere une fille de qualité.

Auſſi-tôt qu'elle fut ſortie, nous exhortâmes Mr. Deſnoyers à lui écrire le lendemain, & lui faire quelque honnêteté. Il n'en voulut rien faire, elle lui tint parole, elle alla porter ſes plaintes chez le Maréchal d'Etrées. Ce Maréchal ordonna ſur le champ à un Exempt d'aller prendre les informations, & quoique nous n'ayïons pas voulu les uns ni les autres accuſer la vérité, ſur la ſimple dépoſition de la petite perſonne, Mr. Deſnoyers fut condamné de lui demander pardon à genoux en préſence de la même compagnie, & de lui ſigner un écrit par lequel il la reconnoiſſoit pour Demoiſelle d'honneur.

Cette Sentence ne fut cependant point executée, l'amour de Mr. Deſnoyers ſe réveilla: Un ſincere repentir lui fit écrire la lettre du monde la plus reſpectueuſe & ſoumiſe, qui fit tant d'impreſſion ſur le cœur de cette Belle, qu'ils ſe raccommoderent

derent, à condition néanmoins de chaſſer la Laquaiſe de la maiſon, à celle auſſi d'avoir ſoin de la mere & de l'enfant. Cette pauvre créature eſt morte depuis un an, ſon enfant, qui eſt un petit garçon, eſt actuellement chez Mr. Deſnoyers, qui lui tient lieu du vôtre : Mademoiſelle Colinet occupe dans ſon cœur la place que vous y poſſediez autrefois.

Je crois que ſi le Seigneur diſpoſoit de votre ame, il uniroit par les ſacrez liens du mariage leur amour, qui me paroît ſi bien cimenté. Il a conſulté même pluſieurs Avocats pour faire diſſoudre votre mariage. Il ne s'en eſt pas trouvé un de cet avis.

Je ne ſçai ſi vous êtes informée, que ſon frere le Tréſorier Général de l'Armée de Flandres, s'eſt retiré de tous ſes Emplois, & vient d'épouſer la Concubine qu'il entretenoit depuis quinze ans. Je crains que ce mariage ne faſſe tort à votre poſterité, & ſurtout à votre aimable fille Madame Conſtantin. Je ne l'ai pas vuë il y a très-long-tems, je ne manquerai pas de l'aller voir, & de vous en donner par ma premiere, des nouvelles.

J'aurois aſſez de matiere pour deux lettres, j'aime cependant beaucoup mieux, Madame, un peu vous ennuyer que de ne pas vous ſatisfaire ſur le Comte de la Motte d'Hervilliers. Vous allez trouver ſa qua-

lité

lité terriblement métamorphoſée : J'ai ſuivi les avis que vous m'avez donnez.

J'envoyai il y a quelques jours prier le Chevalier de Froulai de venir chez moi, il voulut bien me faire ce plaiſir, je lui montrai votre lettre, vous connoiſſez ſon air jovial, il ſe prit à rire comme un fou lorſqu'il apprit ſes ſuprêmes titres de Mr. le Comte de la Motte d'Hervilliers. Voilà, me dit-il, un grand maraut, je ſerois trop long à vous raconter ſon Hiſtoire, je n'en ſçai même que quelques pieces détachées. Si vous ſouhaitez, Madame, continua-t'il, j'aurai l'honneur de vous accompagner cet après-midi chez une Dame de mes amies & de ſa connoiſſance, elle ſe fera un très-grand plaiſir de vous développer ce qu'elle ſçait, vous n'avez qu'à me donner votre heure, & je ne manquerai point de m'y rendre.

Le Chevalier vint comme il me l'avoit promis. Nous allâmes chez cette Dame. Après les complimens ordinaires nous fîmes tomber la converſation ſur Monſieur le Comte, il parut un ſi prompt changement ſur ſon viſage, qu'il me donna bon augure que j'aurois une entiere ſatisfaction. Le Chevalier après avoir reſté quelques momens, nous laiſſa en liberté, & lorſque nous fûmes tête-à-tête, elle commença cette Hiſtoire en ces termes :

Vous

Vous ſçavez, Madame, qu'il y a quelques années que *Dancourt* donna au Public la petite Comédie des Vacances : le Héros de cette Piéce eſt un Procureur de cette Ville appellé *Thomas*, auquel ce fameux Comédien a donné le nom de *Grimaudin d'Hervilliers*, qui eſt celui d'un petit bien de Campagne près de Fontainebleau, qu'il a tiré du Château de Gaillardin. Le ſujet de cette Piéce eſt ce Château, que Thomas ſe fit adjuger pour ſes frais du Procès qu'il avoit eu ſoin d'entretenir pluſieurs années. L'Epoux qu'il donna à la fille du Capitaine de Dragons, n'étoi autre choſe qu'un Gendarme. Ce Comédien a cru apparemment trouver plus de matiere pour le ſpectacle dans l'équipage du Capitaine, que dans celui de Gendarme. Le fils de Grimaudin, repreſenté comme Lieutenant de ce Capitaine, eſt, Madame, le Comte de la Motte d'Hervilliers, dont vous me demandez l'Hiſtoire. Je crains, Madame, d'abuſer de votre patience, j'ai auſſi une petite grace à exiger de vous, c'eſt une entiere diſcrétion, je ne puis vous raconter l'Hiſtoire du fils Grimaudin, ſans vous avoüer les foibleſſes que j'ai euës pour lui.

Vous jugez bien, Madame, que je m'y ſuis engagée, mais non point avec de ſi grands ſermens, que je ne puiſſe vous ſatisfaire; & comme mon indiſcrétion s'envole dans

dans un pays Etranger, que cette Dame n'eſt plus de l'âge du monde, je ne crois plus avoir l'honneur de la voir. Je me ſuis un peu écartée, revenons à ſon Hiſtoire.

Sans les deux Enfans qui ſont repréſentez dans cette Comédie, il reſte encore un jeune Grimaudin, & une jeune Grimaudine, avec la Maman & le Papa Grimaudin dans le Château de Gaillardin.

Madame Grimaudin eſt une groſſe femme, qui avant la décadence de ſon mari faiſoit aſſez de bruit dans ſon quartier, c'étoit le rendez-vous de toute la cléricature chicaneuſe.

Je me trouvai il y a quelques années accablée de deux grands procez; j'ai un époux qui ne s'embarraſſe nullement de ſes affaires domeſtiques, il n'a d'autre occupation que ſes plaiſirs Campagnards, ſes chevaux & ſes chiens ſont ſon unique attachement.

Je vous puis aſſurer, Madame, que depuis vingt ans, je ne crois point l'avoir poſſedé trois mois.

Thomas étoit mon Procureur, j'étois ſouvent obligée d'aller chez lui ſolliciter mon procès, & de l'attendre lorſqu'il n'étoit point à la maiſon. La groſſe Thomas étoit aſſez complaiſante quelquefois pour me tenir compagnie, je n'ai jamais connu femme plus entêtée de ſon antique mérite. Cette groſſe citroüille, malgré le nombre d'années

d'années dont ſa tête ſe trouvoit chargée, étoit toûjours aſſez heureuſe pour rencontrer des gens qui vouloient bien prendre la peine de lui en conter, moyennant à la vérité quelque petite penſion à ces heureux amans.

Je me trouvai un jour chez elle avec votre Comte de la Motte, je m'imaginai d'abord que c'étoit quelque Plaideur de diſtinction, qui, comme moi, venoit ſolliciter ſes affaires. Je remarquois en lui des airs & des manieres qui n'étoient nullement du calibre de celles d'un fils de Grimaudin. La mere auſſi adroite à rendre ſervice à ſon prochain comme à elle-même, nous laiſſa enſemble juſqu'à ce que ſon époux fut de retour. Je ne fus jamais plus ſurpriſe que de les voir ſaluer d'un bon ſoir mon pere, bon ſoir mon fils, & lorſque je voulus ſortir, je me vis ſi accablée d'honnêtetez de toute la famille, que je ne pus me diſpenſer d'accepter le bras de Mr. le Comte pour me conduire, non-plus que des fréquentes viſites qu'il me rendoit.

Je me flattois qu'en faiſant honnêteté à toute cette famille, mes Procez en iroient mieux; j'ai cependant reconnu que je me ſuis lourdement trompée.

L'adjudication du Château de Gaillardin fit dans ce tems-là un ſi grand bruit parmi les plaideurs, & ſurtout entre les pratiques

ques de Thomas, que chacun d'eux crut être ruïné. Tous les pauvres Plaideurs, dont il ſuçoit les bourſes juſques aux entrailles, ſe liguerent enſemble, préſenterent Requête ſur Requête au Premier Préſident, lui remontrerent l'injuſtice qu'il y auroit qu'un tel monſtre de chicane demeurât impuni, & agirent ſi fortement, que ce Juge, auſſi équitable qu'il y en ait jamais eu, prit connoiſſance des friponneries de Grimaudin, lui ordonna de ſe défaire de ſa Charge, & de ne jamais paroître au Parlement.

Grimaudin trop heureux de ſentir une ſi douce Sentence, remit ſa Charge entre les mains d'un autre, à condition de payer ſes dettes, ſe bannit lui-même de Paris, & s'en alla demeurer avec ſa famille au Château de Gaillardin.

Je m'étois inſenſiblement accoûtumée à recevoir Mr. le Comte. Je vous ai avoüé ma foibleſſe, Madame, je ne voulus point lui faire reſſentir les chagrins que ſon pere m'avoit cauſez; il venoit tous les jours chez moi, il me pria de vouloir lui retirer une petite fille. Cette propoſition me ſurprit, ne ſçachant nullement qu'il fût ou qu'il eût été marié. C'eſt ce qu'il m'expliqua, me diſant qu'avant que d'entrer dans les Gendarmes, où il étoit pour lors, il avoit été Aide-Major du Régiment d'Alaigre, qu'il s'étoit trouvé du côté d'Heſdin en garniſon

ſon, qu'il s'étoit marié avec une jeune Demoiſelle, qui, quelques années après étoit morte, & lui avoit laiſſé cette jeune perſonne dont il me parloit; que c'étoit une jeune brune, qui promettoit beaucoup, & qu'il m'auroit des obligations infinies ſi je voulois bien me charger de ſon éducation; que ce ſeroit une Compagne pour la mienne, qui eſt à-peu-près du même âge: ce que je lui accordai avec plaiſir.

Vous ſerez ſurpriſe, me dit-il, de me voir après avoir été Aide-Major & Capitaine dans le Régiment d'Alaigre, réduit à être Gendarme. J'ai eu des ennemis qui voulurent perſuader au Colonel que j'avois détourné quelques effets appartenans au Régiment: Le Colonel le crut, & me fit caſſer. Je vous aſſure cependant, Madame, qu'il n'y a rien de plus faux; car outre ce qu'on me demandoit, j'avois eu un valet qui m'avoit emporté plus de la moitié de mon équipage: raiſon, Madame, dont vous allez par la ſuite juger de la vérité. J'ai mieux aimé, continua-t'il, entrer dans les Gendarmes, que de reſter à Paris à battre le pavé.

L'abſence de mon époux me donnoit beaucoup de liberté, je lui fis donner un appartement à quelques maiſons de la mienne, je n'ignorois point ſes facultez, je lui offris ma table, je l'introduiſis chez mes

amis ſous le nom d'un Gentilhomme du pays d'Artois, celui du fils de Grimaudin ne m'auroit pas trop honorée. Tant que nous avons joüi de cette bienheureuſe & derniere paix, jamais homme ne fut plus rampant, plus ſoumis & plus amoureux. La Déclaration de la guerre lui fit redoubler ſes empreſſemens, ce que j'étois aſſez bonne d'attribuer à ſa reconnoiſſance, & m'applaudiſſois dans l'opinion où j'étois de ne pas croire avoir obligé un ingrat.

Il vint me trouver un matin, ſe jetter à mes genoux : Je vous ai, me dit-il, Madame, tant d'obligations, que j'eſpere que vous voudrez bien que je vous aye celle de ma fortune. On leve de nouveaux Régimens, le Marquis d'Orſort-Boiſſiere veut bien me vendre la Majorité de celui dont il a l'agrément ; il ne me demande que mille écus : c'eſt un tréſor pour moi, & qui dans peu me donnera dequoi reconnoître toutes vos bontez. J'eus celle, Madame, de me laiſſer fléchir, je lui donnai les mille écus. Il ne reſta pas deux mois dans cet Emploi, ne partit point même de Paris pour en prendre poſſeſſion ; il revint encore une fois avec l'air du monde le plus empreſſé, me dire qu'il ne dépendoit que de moi que ſa fortune, mais une fortune des plus conſidérables, fût faite. J'ai, me dit-il, fait la meilleure affaire au monde, j'ai trouvé

un

un ami qui l'eſt du Comte de Froulai : moyennant deux cens piſtoles, Madame, il s'engage de me faire donner la Lieutenance Colonelle du Régiment de ce Comte. C'eſt un jeune Seigneur qui n'eſt pas encore en âge de prendre connoiſſance de ſes affaires, je ſerai chargé de la levée de ce Régiment, ce ſera pour moi un puits d'or : Je vous prie, ma chere Dame, que je vous aye encore cette derniere & unique obligation. J'eus la même facilité, Madame, je donnai les deux cens piſtoles.

Il eut raiſon de dire que ce ſeroit la derniere obligation qu'il m'auroit, la levée de ce nouveau Régiment lui remplit aſſez ſa bourſe pour le rendre le plus inſolent & le plus ingrat des hommes. Si j'en recevois des nouvelles, c'étoit aſſez rarement, lorſqu'il venoit à Paris; je le trouvois ſi bouſi d'orgueïl, qu'il ſembloit qu'il m'honorât infiniment de me rendre quelques viſites. Je fus ſi outrée de ſes manieres impertinentes, que je me trouvai obligée de lui reprocher ſon ingratitude; il me repartit avec la derniere inſolence, qu'il étoit à préſent aſſez grand Seigneur pour me dédommager de quelques centaines de piſtoles que je lui avois prêtées; je n'en ſçai pas, me dit-il, bien le nombre, tenez, voilà des blancs ſignez ; je veux vous faire connoître ma bonne foi, vous les remplirez de que je

puis vous devoir, prenez un peu de patience, & je vous payerai, nous ſommes à l'entrée de la campagne, ce n'eſt point la ſaiſon de ſe défaire de ſon argent.

Il fut aſſez heureux de ſe trouver dans ſon petit Commandement au Pays de Vaës en Flandre, qui lui fournit des ſommes aſſez convenables pour faire emplette d'un petit équipage, auſſi-bien que d'une jeune, grande & haute Flamande, avec leſquels il revint l'hyver à Paris.

La ſeule viſite, Madame, que j'en reçus, ce fut pour venir retirer ſa fille de chez moi : il me pria de la lui donner pour aller à la Comédie; je demandai à être de la partie, il me donna de mauvaiſes raiſons, & ne revint plus; il m'envoya le lendemain demander ſon petit équipage, je lui renvoyai. Je reſtai quelques jours ſans en apprendre aucune nouvelle, je me ſentois piquée au vif, je mis des eſpions en campagne, j'appris avec une douleur extrême que ce ſcélérat m'avoit ſacrifiée à une coureuſe d'armée, ſœur d'une certaine Margot de Namur qui voltigeoit dans tous les boucans de Paris.

Je m'étois ſi fort attaché à la jeune fille, j'avois tant pris de ſoin de ſon éducation, que j'eus horreur de la cruauté du pere, de la livrer en ſi mauvaiſe compagnie.

J'allai un jour chez lui pour lui repréſenter

ſenter le tort qu'il feroit à l'établiſſement de cette jeune enfant, je ne lui demandai pour toute reconnoiſſance de mes bienfaits, ſinon qu'il me la rendît. Il ne voulut ſeulement pas m'accorder le plaiſir de lui parler.

Je fus ſi indignée de ce procédé, que je réſolus de me venger, & me faire payer les billets. Je le fis appeller devant les Maréchaux de France, il parut à la citation qui lui fut faite, beaucoup mieux inſtruit des formalitez des billets qui doivent paroître devant leur Tribunal, il eut l'audace de dire qu'il étoit néceſſaire que les ſiens fuſſent écrits entierement de ſa main : il en fut quitte pour une mercuriale, que le Maréchal de Duras lui fit, en lui faiſant connoître qu'il n'étoit pas d'un homme d'honneur de dupper ainſi une Dame, & ſurtout lorqu'il m'avoit obligation de ſa fortune.

De le citer en d'autres Juſtices, je prévis bien que n'étant point en droit de faire empriſonner ſa perſonne, j'employerois de l'argent mal-à-propos.

J'eus recours aux armes des Dames, les pleurs, les reproches, un ſincere repentir d'avoir obligé un ingrat, ſont toute la monnoye que j'en aye juſqu'à préſent reçuë.

Les Officiers de ce nouveau Régiment, la plûpart n'ayant jamais ſervi, ſe deſſillerent peu-à-peu les yeux, reconnurent avec

le tems les rapineries de la Motte, commencerent à crier un peu haut, ſe croyant fort deshonorez de ſe voir commandez par le fils d'un Procureur, dont il conſervoit ſi bien les maximes. Ils en porterent leur plainte à leur Colonel. Il ordonna à la Motte de ne ſe plus mêler en aucune maniere des affaires du Régiment.

Il avoit aſſez bien fait les ſiennes pour prendre un autre parti, il s'imagina être un homme fort néceſſaire à l'Etat pour lui conſerver le Royaume de Naples : il s'intrigua auprès de quelques Commis du Bureau, & moyennant quelques centaines de piſtoles, il obtint un Brevet de Colonel pour aller dans ce Royaume à la ſuite du Régiment de Beauvoiſis.

Il n'eut pas ſi-tôt reçu ſon Brevet & l'ordre qui l'accompagnoit, qu'entouſiaſmé de ſes grandeurs futures, il partit de Paris avec ſa fille & ſa coureuſe, alla s'embarquer à Toulon, & ſe rendit à Naples.

Si jamais homme ſe trouva déchu de ſes eſperances ce fut la Motte. Lorſqu'il vouloit aller faire la révérence au Marquis de Grigni, pour lors Gouverneur Général d'Armée dans ce Royaume, & le faire ſouvenir qu'il avoit l'honneur d'être ſon allié : Je ſçai, lui repondit ce Général, que la mere de la Demoiſelle que vous avez épouſée, étoit ma parente & bonne amie; mais je n'ai

n'ai jamais reconnu ni l'un ni l'autre dans celle qui s'eſt ſi fort méſalliée ; vous êtes ſans doute fils de ce Procureur de Paris, qui ſe fit caſſer pour ſes friponneries dans le Régiment d'Alaigre. Par quel hazard êtes-vous Colonel ? Eſt-ce quelque action éclatante ? Je ne vous ai vû ſur aucune Gazette.

Je m'étonne qu'on donne des Brevets de Colonel à ſi bon marché en France. Au ſurplus, Monſieur, dit-il à la Motte, faites votre devoir, le deshonneur que vous avez apporté dans ma famille m'a un peu échauffé, je n'ai jamais fait tort à perſonne, vous êtes Colonel, reſtez ici ſi bon vous ſemble, on vous payera vos appointemens.

La réception de ce Marquis étonna ſi fort la Motte, que toute la réponſe fut une très-profonde révérence, avec laquelle il ſe retira, au déſeſpoir de voir tous ſes châteaux en Eſpagne tomber en ruine : il renferma de chagrin ſa fille & ſa coureuſe dans un Couvent, il n'oſa paroître lui-même en Public, non-plus que ſe faire reconnoître Colonel.

Il écrivit auſſi-tôt à ſes Protecteurs ſes amis, les pria de lui envoyer un ordre de retourner inceſſamment : il le reçut peu de tems après, & revint à Paris dans le tems que le Roi avoit donné ordre de lever pluſieurs nouveaux Régimens. Le Maré-

chal de Noailles eut l'agrément d'un des deux Bataillons. La Motte eut recours à ſes Protecteurs, il s'en trouva un qui étoit ami intime du Secretaire de ce Maréchal : il lui offrit des préſens ſi conſidérables, que le Secretaire trouva moyen de perſuader ſon Maître, qu'il ne pouvoit faire une meilleure emplette que la Motte pour mettre à la tête de ſon Régiment. Le Maréchal qui avoit une entiere confiance à ſon Secretaire, lui accorda pour la Motte tout ce qu'il lui demanda.

Le Régiment fut mis ſur pied, les préſens ne tarderent pas long-tems à être payez, la Motte ſçut tirer la quinteſcence du ſuc de ce nouveau Régiment, & remplir ſa bourſe, que ce voyage de Naples avoit cruellement alterée,

La Motte ne fut jamais ſi brillant, ſi magnifique en équipage ; mais cela ne fut pas de longue durée. Une ligue offenſive & défenſive ſe forma entre les Officiers, qui comme ceux du Régiment de Froulai examinerent leurs comptes, ſurtout celui de l'habillement, où il ſe trouva une faute d'ortohraphe ſeulement de 7. mille francs, jointe à pluſieurs autres, non pas à la vérité d'un ſi grand volume. Ils apprirent en même-tems que toute ſa qualité étoit d'être fils de Grimaudin, quoiqu'il ſe fût donné au Maréchal & à eux pour Gentilhomme

homme du pays d'Artois ; ils ſignerent tous une plainte, dont ils envoyerent le double, l'une à la Cour, & l'autre au Maréchal. Monſieur de Chamillard envoya un ordre à la Motte de venir rendre compte de ſa conduite : il vint à Paris.

Le Maréchal par l'interceſſion de ſon Secretaire obtint qu'il ne ſeroit point caſſé ; mais bien démis de ſon Commandement du Régiment, & reſteroit Colonel réformé.

Quelque tems après il ſe leva une petite ſédition dans le Limouſin, on y envoya quelques Compagnies détachées pour ranger les mutins à leur devoir. La Motte informé de cette nouvelle eut recours à ſes amis, il jugea bien que ce ſeroit pour lui une bonne petite guerre, la rétribution qu'il leur offrit, lui fit obtenir un ordre de s'y rendre & de commander ces Compagnies franches.

Ce fut effectivement pour lui une petite guerre bien douce, il pêchoit en eau trouble, il vouloit continuer, lorſque ce tumulte fut appaiſé ; mais l'Intendant de la Province, informé & importuné des gens que la Motte pinçoit de près, écrivit encore contre lui, & reçut un ordre non ſeulement de le caſſer, mais même de l'arrêter juſqu'à ce qu'il eût reſtitué tout ce qu'il avoit exigé.

Cet ordre ne fut cependant point ſi promt, que le Commis ne ſçût en donner avis à la Motte, dont il ſçut ſi bien profiter, qu'il s'en alla au plûtôt, & ſe retira en Italie.

Le Pape étoit pour lors en guerre avec Sa Majeſté Imperiale. Sa Sainteté avoit beſoin d'Officiers : la Motte avec ſa Patente de Colonel ſe préſenta, il obtint un Régiment. Cette guerre, comme vous le ſçavez, Madame, n'a pas été de longue durée ; la Motte, comme tous les autres guerriers, fut congedié.

La Motte ne ſe ſouvenant plus de ſa conduite paſſée en France, forma un nouveau projet étant à Genes, qu'il crut être néceſſaire à l'Etat ; il écrivit au Marquis de Torci Miniſtre & Secretaire d'Etat, que s'il vouloit avoir la bonté de parler à Sa Majeſté, dans ſix ſemaines au plus tard, il pourroit conduire un Régiment complet d'Officiers & de Soldats au ſervice du Roi.

Le Marquis de Torci reçut la lettre de la Motte. Il envoya un de ſes amis s'informer au Bureau de Monſieur de Chamillard, quelle ſorte d'homme étoit celui qui faiſoit une pareille propoſition. Sur la réponſe qui lui fut faite, ce Miniſtre répondit à la Motte, que le Roi n'avoit en aucune maniere beſoin des ſervices d'un homme comme lui.

La

La Motte très-ſurpris de cette réponſe, apprit que ce Miniſtre s'étoit rendu à la Haye pour les Conférences de la Paix. Il vint en poſte lui faire la révérence, & lui étaler le zele qu'il avoit pour le Roi ſon Maître. Ce Miniſtre lui répondit qu'il étoit fâcheux pour lui de s'être trouvé tant d'ennemis; que pas une ſeule perſonne dans tous les Bureaux de Verſailles n'avoit dit du bien de lui. La Motte voulut ſe juſtifier, ſes raiſons furent inutiles. Il fut trop heureux que ce Miniſtre voulut bien lui accorder un paſſeport pour aller en Eſpagne.

La précipitation avec laquelle il avoit été obligé de partir du Limouſin, l'avoit éloigné un aſſez long-tems de ſa chere Flamande, ils ſe trouverent à Paris, où ils firent peu de ſéjour. La Motte fit tous ſes efforts pour mener avec lui ſa fille; mais cette jeune perſonne étant très-mécontente du voyage de Naples, rien ne la put faire obéir.

La Motte ainſi fut obligé de partir avec la ſeule Flamande, à laquelle ſur les Frontieres de Gaſcogne il donna le titre de Madame la Colonelle. Ils allerent l'un & l'autre en cette qualité ſaluer Monſieur le *Maréchal de Montrevel*, Gouverneur de Bordeaux & de toute la Province. La Motte lui témoigna qu'il n'avoit point voulu paſ-

ſer dans ſon Gouvernement ſans venir avec ſon Epouſe prendre ſes ordres pour l'Eſpagne.

La figure de Madame la Colonelle inſpira un certain air de bonté au Maréchal, il leur offrit ſa maiſon, ſes ſervices & tout ce qui dépendoit de lui. Je ſuis, dit ce Maréchal à la Motte, ami intime de la *Princeſſe des Urſins*, vous ſçavez en quel crédit eſt cette Dame à la *Cour de Madrid*, je vous donnerai des lettres pour elle, & vous recommanderai ſi fortement, que j'eſpere qu'elle fera pour moi ce qui lui ſera poſſible. Nous ſommes, continua-t'il, dans une ſaiſon très mauvaiſe pour expoſer les Dames dans un ſi long voyage; je vous conſeille, Monſieur, de nous laiſſer Madame juſqu'à ce que vous ayïez un établiſſement dans le pays où vous allez: nous prendrons ſoin de lui procurer tous les divertiſſemens de cette Ville.

La Motte comprit à ce diſcours qu'il étoit néceſſaire de ſacrifier ſa maîtreſſe à ſa fortune : il remercia le Maréchal des bontez qu'il vouloit bien avoir pour ſon épouſe, la lui remit entre les mains, & reçut des lettres de recommandation ſi favorables, qu'il ne les eût pas ſi-tôt préſentées, que la Princeſſe des Urſins obtint pour lui l'agrément de lever un nouveau Régiment ſous le nom de Luxembourg.

Pen-

Pendant ce tems-là le Maréchal joüiſſoit tranquillement de Madame la Colonelle ; il lui avoit donné un appartement chez lui, il n'y eut pas une Dame de Bordeaux qui ne crût que ce fût une Dame de la premiere qualité. Toutes s'empreſſerent à lui venir faire leur cour, perſuadées que c'étoit la faire au Maréchal. Madame la Colonelle ſe trouvoit ce qu'on appelle plongée dans les honneurs & les plaiſirs, lorſque malheureuſement pour elle il ſe trouva un jeune Officier à la table du Maréchal, qui la reconnut pour la ſœur de *Margot de Namur*.

Le repas lui dura un ſiecle : il ne fut pas ſi-tôt dehors qu'il alla chez toutes les Dames rire à gorge déployée, ſe mocquer d'elles, leur reprocher leur négligence à ſe trouver ſi tard à faire leur cour à la ſœur de *Margot de Namur*. Ces Dames n'entendirent rien à cette énigme : cet Officier la leur expliqua.

Vous ſçavez, Meſdames, leur dit-il, que vous allez tous les jours faire votre cour à cette Dame qui demeure chez Mr. le Maréchal, je ſuis perſuadé qu'il eſt dans l'erreur, je ſors de dîner de chez lui, je n'ai jamais été plus ſurpris que des égards qu'il a eu pour une certaine femme qu'on m'a dit qui demeure chez lui. Je ne l'ai pas moins été de l'entendre appeller Madame

dame la Colonelle. C'eſt une des plus grandes coureuſes de l'Armée de Flandres, qu'un certain la Motte a ramaſſée, & en a fait ſa maîtreſſe.

Vous devriez en avertir Mr. le Maréchal, lui répartit une, il n'aura pas ſujet d'être content de vous s'il l'apprend par quelqu'autre. Ma foi, Madame, vous avez raiſon, répliqua cet Officier, j'y vais du même pas.

Cet Officier alla auſſi-tôt chez le Maréchal, demanda à lui parler en particulier. Il lui fit le même détail qu'aux Dames. Le Maréchal en parut ſurpris. Tout ce que vous me dîtes eſt-il vrai, répondit-il à cet Officier? Cela eſt comme j'ai l'honneur de vous le dire, repartit cet Officier; ce n'eſt pas à des perſonnes de votre rang qu'on en impoſe, s'il eſt néceſſaire, Monſeigneur, je le ſoûtiendrai devant elle.

Le Maréchal ne jugea pas à propos une telle explication, il fit venir Madame la Colonelle dans ſon appartement, ne voulut faire aucun éclat. Un Officier digne de foi, Madame, lui dit-il, vient de m'avertir que vous n'êtes point femme de celui avec qui vous êtes venuë chez moi, & pluſieurs autres choſes fort à votre déſavantage. Je vous conſeille dès-à-préſent d'aller rejoindre votre Epoux ou votre Amant. Je ſçai les beſoins où vous vous

trouvez,

trouvez, voilà une bourſe où vous trouverez dequoi faire votre voyage. Le meilleur avis que je puis vous donner, eſt de ne pas jouer un ſemblable tour à un autre Gouverneur, vous ne vous en tireriez peut-être pas ſi bien. Vous pouvez partir demain; mais en attendant je vous prie de ſortir de ma maiſon.

Madame la Colonelle voulut ſe juſtifier; mais le Maréchal lui tourna le dos, & ne voulut depuis l'entendre, ni la voir. Elle fit venir auſſi-tôt du monde pour emporter ſon Bagage, s'alla cacher dans une chambre à la premiere Auberge, & elle partit, comme il lui étoit ordonné, dès le lendemain.

La Motte informé de ſon départ, prévint les Officiers de ſon Régiment de l'arrivée de ſon Epouſe: Il alla au-devant d'elle avec pluſieurs. Ce ne fut que fêtes magnifiques & repas les premiers jours. Le récit qu'elle lui fit de ſon départ de Bordeaux ne laiſſa pas de lui donner de l'inquietude. Il ne fut pas dans la peine d'en attendre les ſuites.

Si la Motte eût été un homme qui eût voulu ſe remettre devant les yeux ſa conduite paſſée, il ſe trouvoit encore une fois en poſte aſſez conſidérable pour pouſſer loin ſa fortune. Mais il ſemble que ce vice de piller, ſurtout ſes Officiers, étoit enraciné

raciné d'une telle maniere en ſon eſprit, qu'il n'a jamais ſçu s'en corriger.

Son Régiment étoit compoſé de toutes ſortes de Nations, & de gens qui ſçavoient trop bien leur compte pour ſe laiſſer dupper. La crainte de perdre leurs Emplois, dont à la vérité ils avoient obligation à la Motte, leur fit tolerer ſes premieres rapineries : ils reçurent même leurs comptes ſans vouloir les examiner; car la Motte, quoique Colonel, n'a jamais entendu laiſſer le maniment des affaires du Régiment au Major. Ils ſe fatiguerent cependant, & commencerent à parler entr'eux.

Ils apprirent que le Duc de Noailles faiſoit grand bruit à l'Armée de voir la Motte à la tête d'un Régiment, & qu'il diſoit hautement qu'il étoit honteux à la Cour de Madrid de ne point s'informer mieux des gens à qui ils confioient le Commandement des Troupes ; que la Motte étoit un Avanturier, chaſſé honteuſement du Régiment du Maréchal ſon pere.

Ce bruit raſſura ces Officiers dans l'appréhenſion où ils étoient de chagriner leur Colonel. Ils parlerent ouvertement, porterent leurs plaintes à la Cour de Madrid. Il y en eut même qui ayant appris que la Motte avoit reçu quelques lettres du Général Staremberg, Commandant l'Armée Ennemie, & les avoit tenuës ſecretes,

cretes, en donnerent avis à la Cour.

Tout ceci ne put ſe faire, & ſe tenir ſi caché, que la Motte n'en fût informé; & prévoyant la foudre qui étoit prêt de l'écraſer, muni de mille Piſtoles qu'il venoit de recevoir pour les uſtenciles du Régiment, il feignit le matin une petite promenade, & s'alla jetter avec ſa Flamande parmi les Ennemis, qui n'étoient pas éloignez de la Place où il étoit. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous apprendre de ſon Hiſtoire.

Je ſuis ſurpriſe qu'il donne dans le monde cette coureuſe pour ſa femme, il a ici la ſienne; ce qu'il avoit très-grand ſoin de me cacher, & que j'ai appris par un cas aſſez ſingulier.

Je me trouvai il n'y a pas long-tems a la Profeſſion d'une Religieuſe, j'y fus, comme pluſieurs autres, invitée au repas; j'étois placée vis à-vis d'une petite Dame boſſuë & d'une figure aſſez peu revenante. Quelqu'un lui demanda des nouvelles de ſon Epoux. Le nom de Madame de la Motte, que tout le monde lui donna, m'excita quelque curioſité, & ſurtout lorſqu'on lui demanda ſi elle ſçavoit qu'il avoit obtenu un Régiment en Eſpagne.

A peine fûmes-nous levées de table que je m'approchai d'elle par maniere de converſation, je lui dis que je connoiſſois un

Colonel

Colonel de la Motte, je lui demandai ſi c'étoit ſon Epoux, ſa réponſe me parut embarraſſée. Je la priai de venir dans un coin de la Salle, nous prîmes chacune une chaiſe, & nous faiſant connoître l'une à l'autre, nous cherchâmes quelque conſolation dans notre commune deſtinée.

Je ſuis femme de celui dont vous me parlez, dit-elle, & je comprens à ce que vous me racontez, Madame, que vous êtes celle qui avez eu tant de bontez pour lui, & qui en avez eté ſi mal récompenſée.

Pour moi, Madame, je benis le jour de notre ſéparation, j'étois une femme ruinée s'il eût demeuré plus long-temps avec moi Je conviens que je ſuis d'une figure à inſpirer à un Epoux peu de tendreſſe. Si ç'eût été un honnête homme, il devoit ſe conſulter après m'avoir vûë, s'il ſe ſentoit aſſez d'honneur pour en uſer bien avec moi. J'ai reconnu & trop tard que ce malheureux n'en vouloit qu'à mon bien, les mauvais traitemens que j'en ai reçus, & les plaintes que j'en ai portées, m'ont fait obtenir une ſéparation de corps & de biens.

Je n'ignore pas qu'il ſe fait paſſer dans le monde pour un homme veuf; j'ai pris mon parti, diſgraciée comme je la ſuis de la nature, j'employe mon temps & le peu de

de bien que j'ai ſçu conſerver, en œuvres pieuſes ; j'y trouve la conſolation de l'eſprit & l'eſperance de mon ſalut. Le ſeul plaiſir que je reſſens eſt celui de mépriſer ceux du monde. Je vous conſeille, Madame, d'en uſer de même, vous y trouverez plus de douceur, qu'à obliger comme nous avons fait des ingrats.

Je fus fort charmée, Madame, des bons ſentimens de Madame de la Motte, j'ai profité de ſes conſeils, j'ai renoncé également aux plaiſirs de ce monde, j'y trouve cette tranquillite d'ame qu'elle m'a dépeinte.

Je ſouhaite de tout mon cœur que l'inconſtance de la Fortune, que la Motte a ſi ſouvent éprouvée, lui inſpire un ſincere repentir de ſes péchez, & que Dieu veuille le convertir.

Je ne m'attendois pas, je vous aſſure, Madame, qu'en ſortant d'un très-bon repas je me verrois régalée d'une prédication femelle, je n'ai pû m'empêcher de rire de cette fureur précipitée à ſe jetter dans la dévotion. Il ne faut pas s'en étonner ſi fort, cette Dame eſt d'un âge auquel ſi nous n'abandonnons point les plaiſirs, ils nous quittent d'eux-mêmes.

Je trouve ma lettre & cette Hiſtoire ſi longues, que je n'oſerois l'accompagner d'aucunes réfléxions. Comme vous m'avez

paru

paru vous y intéreſſer, je n'ai rien voulu omettre. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'elle vous faſſe quelque plaiſir, & que les bons ſentimens de ces deux Dames vous inſpirent ceux de nous venir voir. Plût à Dieu que mes ſouhaits fuſſent accomplis, & que je puiſſe vous dire ici que je ſuis, Madame. *A Paris ce, &c.*

RÉPONSE.

VOus avez raiſon, Madame, de croire que je ne ſuis plus ſi bien avec *Monſieur Deſnoyers*, pour ne pas rire avec vous de l'avanture que vous m'écrivez. Elle eſt toute des plus facétieuſes; ma chere Pimpette, malgré le reſpect qu'elle conſerve pour ſon pere, en a fait de ſi grands éclats, que j'ai cru qu'elle tomberoit malade.

Il y a long-tems que j'étois informée de ſes amours avec Mademoiſelle Colinet, auſſi-bien que des démarches qu'il a faites pour notre divorce. Je n'ai jamais connu cette Demoiſelle.

Sur le portrait que vous m'en faites, il faut qu'elle ſoit terriblement amoureuſe, pour s'être ſi facilement raccommodée, après avoir été ſi rudement maltraitée, la

la vertu de Monſieur Deſnoyers à entretenir deux perſonnes enſemble, n'y a, à ce que je croi, pas peu contribué. Pour moi je ne l'ai jamais éprouvé, tant que j'ai vêcu avec lui : il m'a ſouvent même obligée, quoique contre mon inclination, d'obſerver des jeûnes qui ne ſont point aſſurément dans le Calendrier de l'Egliſe Romaine.

Je plains le ſort de cette malheureuſe, que ſon déguiſement lui avoit attachée. Vous m'obligerez ſenſiblement, Madame, de l'exhorter de ma part, à prendre ſoin de ce petit innocent, tendre fruit de leurs amours.

Je ne ſuis point fâchée, n'étant plus à portée ni en âge, qu'il tienne lieu de celui que la mort nous a enlevé.

Le déguiſement de cette pauvre créature me fait ſouvenir d'une certaine maſquarade que je fis il y a quelque temps avant mon départ, que bien des perſonnes m'ont reproché avoir oublié dans mes Mémoires, que j'eſpere que vous ne ſerez point fâchée d'apprendre; & ſi vous avez cru, Madame, me divertir aux dépens de Monſieur Deſnoyers, vous ne la ſerez pas moins aux miens.

Elle me ſervira, quoique contre mon intention, d'une entiere juſtification auprès de vous, ſur les ſoupçons que vous auriez

auriez pû former ſur ſa conduite.

Je vous avoüerai franchement que c'eſt l'unique raiſon qui précipita mon départ. Si j'ai déguiſé au Public les ſommes que j'ai emportées, je n'ai pas cru que ce fût un cas de conſcience de ne les point accuſer. J'ai laiſſé aſſez de bien en France pour les payer. Si j'ai poſtulé des penſions dans les Cours Etrangeres, je prévoyois bien que la décadence de la maiſon de la belle Boulangere cauſeroit celle de Monſieur Deſnoyers, & qu'en manifeſtant ce que j'avois emporté, on ne manqueroit point de me l'attribuer. J'aurois cru en femme prudente conſerver une poire pour la ſoif.

Qu'auriez-vous fait en ma place, Madame? Je me voyois tous les jours ſacrifiée à ſes plaiſirs, je me voyois à la veille d'être ruinée. Monſieur Deſnoyers s'étoit embarqué fort mal-à-propos dans un Armement de la mer du Sud qui échoüa, dont un certain Jourdain lui tira plus de quarante mille francs : il venoit de ſouſcrire pour cinquante mille à l'époux de la Belle, il ne ſortoit point du jeu, où il perdoit des ſommes immenſes.

La ſeule reſſource que je me voyois, étoit d'aller paſſer le reſte de mes jours à ma Terre auprès de Nîmes, avec la belle qualité de Madame la Banqueroutiere : ce qui n'auroit pas été un beau rang dans cette

cette Province, après celui dans lequel vous m'y avez vû paroître.

Malgré toutes ces prévoyances, je ne voulus point rompre en viſiere que je ne fuſſe parfaitement informée de mes ſoupçons. La jalouſie, il eſt vrai, prévalut; j'avois un parfait attachement pour Monſieur Deſnoyers, j'étois au déſeſpoir de lui voir une conduite ſi déréglée, je l'étois des mépris dont il m'accabloit tous les jours.

J'appris un jour que l'époux de ſa Belle étoit allé pour quelques jours en Campagne, j'envoyai quelques émiſſaires autour de ſa maiſon, qui me rapporterent que Monſieur Deſnoyers y paſſoit les journées entieres, je réſolus de me déguiſer & de les ſurprendre.

Je ſortis ſeule un matin & à pied, ſans vouloir être ſuivie d'aucun domeſtique; j'allai à la Friperie, où je fis emplette d'un habit de livrée, que je crus convenir à ma taille, & tout ce qui m'étoit néceſſaire pour mon déguiſement. J'envoyai mes filles chez la belle Madame Langlois, où elles m'accompagnoient aſſez ſouvent. Je donnai des commiſſions à tout mon domeſtique; & lorſque je me vis ſeule, je me revêtis de cet habillement, qui, je vous avouërai très-naturellement avec ma petite taille groſſe & courte, mon teint baſanné, me

me donnoit une assez ridicule figure.

Je n'ignore pas que dans le monde on me donne le nom de Madame Tomasso ; mais si on m'avoit vû dans cet équipage, je vous assure, Madame, que le titre de Chevalier de cette maison est le seul qu'on auroit pû m'attribuer.

J'allai donc ainsi équipée roder aux environs de la maison de la Belle, je me postai proche la porte ; je pris le temps qu'un Carrosse entra dans la Cour, j'entrai comme un Laquais de suite, je me glissai dans les écuries, où j'avois dessein de rester jusqu'à l'heure du souper, à laquelle je m'étois imaginée les surprendre. Il entra malheureusement un Cocher qui m'apperçut dans un coin, où je me croyois fort à couvert.

Ce coquin ne fit pas semblant de m'avoir apperçuë, il sortit aussi-tôt, & alla fermer toutes les portes, monta droit à l'appartement de sa Maîtresse, lui dit qu'il tenoit un voleur caché dans son écurie.

On assembla aussi-tôt les domestiques de la maison, ils s'armerent tous de bâtons, de fourches ou de broches. Monsieur Desnoyers s'imaginant faire la Cour à sa Maîtresse, & lui montrer sa valeur, se mit à leur tête, armé d'une bonne paire de pistolets.

Je ne fus jamais si surprise, que de le voir

voir les animer à m'aſſommer. Toute cette petite armée domeſtique fondit ſur moi avec tant de précipitation, que je n'eus pas le tems de me faire connoître, ayant reçu pluſieurs coups qui me mirent par terre. De vous dire, Madame, de quelle maniere je ſortis de cette bataille, & de cette maiſon, c'eſt ce que Mr. *Deſnoyers* vous pourra mieux apprendre que moi : Tout ce que j'en ſçai eſt, que je ne me reconnus qu'étant dans mon lit, Mr. *Deſnoyers* dans un fauteüille auprès de moi, qui me parut outré de ma jalouſie. Il voulut me perſuader qu'il avoit reçu des lettres de Monſieur Boulanger, qu'il avoit été abſolument obligé d'aller les communiquer à ſon Epouſe. Il me donna mille mauvaiſes raiſons dont je parus me contenter. Je n'étois cependant point femme à prendre le change, auſſi dès ce moment je réſolus d'executer le projet que je m'étois formée.

Je gardai le lit pluſieurs jours, plûtôt de chagrin que des coups que j'avois reçus; je n'oſois à la verité ſortir que dans un bon Fiacre, garni de bonnes glaces de bois, je tremblois de peur de rencontrer quelqu'un de ces coquins qui m'avoient ſi bien étrillée.

De vous faire un détail, Madame, de tous les Marchands chez qui j'ai emprun-

ré, cela ſeroit inutile, puiſque Monſieur *Deſnoyers* vous en peut montrer les mémoires; je m'étois attendu qu'il les auroit acquittez. Je ne doute nullement qu'il ne le faſſe lorſque ſes affaires ſeront entierement rétablies.

Ce ſont par bonheur tous gens en état de prendre patience. Un d'eux, qui eſt le Joüaillier, duquel j'ai eu les deux beaux diamans que j'ai vendus, l'un au Prince d'Auvergne & l'autre au Comte de Dhona, eſt un homme ſi riche qu'il donne en mariage à ſes enfans cinquante mille écus.

D'ailleurs, Madame, quand même Mr. *Deſnoyers* ne ſeroit point dans l'intention de les ſatisfaire, je me flatte, toute ruïnée que je ſuis, dans la réputation fameuſe où ſont mes Ouvrages, d'épargner de quoi les contenter.

Vous ne ſçavez peut-être pas que je ſuis ſeule qui aye le Privilege de nos Seigneurs les Etats, de compoſer, faire imprimer & débiter la Quinteſſence des Nouvelles. C'eſt une petite feüille volante que deux fois la ſemaine je donne au Public, remplie de tout ce qu'il y a de plus curieux & ſecret dans l'Empire. Elle me donne auſſi un revenu à proportion de ſon mérite, & aſſez ſuffiſant pour nous ſoûtenir avec honneur ma chere Pimpette & moi.

Vous

Vous devez avoir remarqué à la tête de chaque Volume de mes Ouvrages, des Epitres Dédicatoires, qui ſans vanité, outre qu'elles me font honneur, m'ont procuré des préſens aſſez conſidérables pour me dédommager des friponneries des eſcrots qui m'ont redreſſée tant de fois.

Me croiriez-vous auſſi aſſez bonne, Madame, pour paſſer les jours & les nuits, ſi je n'étois aux gages, & très-bons, d'un Libraire qui a un ſoin très-exact de me payer les bagatelles que je prends la peine d'écrire, & lui de débiter au Public?

Ne croyez cependant point que ce ſoit un vain orgueil qui m'anime à vous faire cet aveu, j'ai voulu vous faire connoître, Madame, que ſi j'ai refuſé généreuſement les offres obligeantes que vous m'avez faites de vos ſervices, j'étois dans une ſituation à ne les point mettre à l'épreuve. Cette petite digreſſion vous ennuyera peut-être, je vous prie de l'excuſer, & je reviens à mon ſujet.

Si-tôt que j'eus pris mes petites meſures, je répréſentai à Mr. *D'ſnoyers* qu'après cette avanture je me faiſois une peine de reſter à Paris, que je le priois de me permettre d'aller avec mes filles paſſer cinq ou ſix mois à ma terre.

L'empreſſement qu'il eut de ne plus voir aucuns obſtacles à ſes amours, non-

plus qu'à ſa frénetique paſſion du jeu, fit qu'il m'accorda tout ce que je lui demandai. Vous avez lû, Madame, de quelle maniere je fis ma retraite, je ne croi pas qu'il ſoit à propos de vous la réïterer.

Ce n'étoit point mon intention, comme je vous ai prévenu, de me juſtifier en aucune maniere auprès de vous, je ne ſuis pourtant pas fâchée que l'avanture de Mr. *Deſnoyers* en ſoit la cauſe. Je n'ignorois pas non-plus que cette maſcarade faiſoit du bruit dans le monde, & qu'on s'étonnoit qu'après avoir turlupiné tant de perſonnes, je ne me fuſſes pas miſe à la tête. Vous n'aurez plus ſujet de m'en faire aucun reproche.

La métamorphoſe des qualitez de Mr. le Comte ne m'a nullement ſurpriſe; je ne ſuis pas femme, comme vous le ſçavez, à donner dans ces grands diſcours de rien, je n'aime pas ces gens entêtez de leur mérite & de leur qualité, qui n'ont d'autre converſation que celles qu'ils cherchent toûjours à tourner à leur gloire. Monſieur le Comte, ou plûtôt Grimaudin, me répétoit trop ſouvent la perte de ſon oncle le Marquis de Grigni, & à vous accuſer juſte, il ne m'a jamais tenu des diſcours que d'un fat.

Outre les Régimens qu'il m'a dit avoir levez, quantité de lettres dont ſes poches

ſont

ſont farcies, & ce qu'il m'a dit d'un grand coffre qui en étoit rempli, qu'il a laiſſé à Bruxelles, qu'il étoit bien fâché de ne l'avoir point apporté pour me les faire toutes voir, entr'autres celles de ſon oncle le Marquis de Grigni, qu'il m'a certifié n'en avoir pas une où il n'y eût en tête, mon cher Neveu, je ſerois fort embarraſſée de vous en rien dire.

Je lui ai cependant une ſorte d'obligation que je prévois qui me ſera très-inutile : il m'a tant parlé de la maniere de lever de nouveaux Régimens, que je me croirois aſſez ſçavante, graces à Monſieur le Comte de Grimaudin, ſi on venoit à en lever quelqu'un de femmes, & capable de le commander.

Il m'a informée des belles manieres & gracieuſes avec leſquelles il étoit reçu des gens de qualité à Bruxelles, qu'il leur donnoit ſouvent à manger, que ſon grand plaiſir eſt de répandre le Bourgogne & le Champagne. Il m'a fait voir les Mémoires qu'il avoit intention de préſenter au Conſeil d'Etat pour lever pluſieurs nouveaux Régimens au ſervice de Sa Majeſté Impériale & Catholique, ſans qu'il en coûte un ſol à ce Monarque : Je veux, m'a-t'il dit pluſieurs fois, vous faire toucher cela au doigt & à l'œil.

Premierement, Madame, on me donne

la commiſſion de lever un Régiment. Si c'eſt d'Infanterie, je vends d'abord la Lieutenance Colonelle deux mille écus, la Majorité mille écus, c'eſt un prix fait en France, c'eſt comme les petits pâtez de deux liards; la Compagnie de Grenadiers cinq cens écus, & il faut, Madame, qu'outre cela le Lieutenant Colonel & le Capitaine de Grenadiers mettent leur Compagnie ſur pied: l'Aidemajorité cinquante Piſtoles, & c'eſt à marché donné.

Chaque Capitaine leve ſa Compagnie à ſes dépens, encore trop heureux; chaque Lieutenant & Enſeigne, quatre bons hommes, dont je forme ma Colonelle. Le ſurplus je le revends à des Capitaines. A l'égard de l'habillement, je trouve un Marchand qui s'accommode avec moi, on lui donne tant par mois ſur la maſſe, les armes & tout ce qui dépend de l'équipage d'un ſoldat; tout ſe pratique de même. Ainſi, Madame, quand on dit en France, un tel Colonel a fait un Régiment à ſes dépens, il a le plus ſouvent ſon Régiment ſur pied & mille Piſtoles à la poche. Pour moi tout ce que je demande à Meſſieurs du Conſeil d'Etat à Bruxelles, c'eſt la permiſſion ſeule de lever trois ou quatre Régimens, & laiſſez-moi faire, vous verrez de bonnes Troupes ſur pied.

Il n'y a rien de plus juſte que tout ce

que

que vous me dites-là, Mr. le Comte, lui repondis-je. Il me jura que ſi on ne lui rendoit pas juſtice ſelon ſon mérite, il iroit droit à Vienne faire connoître l'injuſtice qu'il y auroit à ne pas mettre à profit les talens d'un homme de condition au ſervice du Prince. En tout cas, Madame, me repliqua-t'il, j'ai un puiſſant Protecteur en Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince Eugene; j'ai eu l'honneur à Auſbourg de lui faire la révérence avec Madame la Comteſſe mon épouſe, il m'a extrêmement gracieuſé, & fait les offres du monde les plus obligeantes de toute ſa protection; je ſuis venu l'attendre à ſon retour d'Angleterre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un homme de qualité comme moi, qui a mis ſur pied cinq des plus beaux Régimens qu'il y ait au monde, ne peut manquer d'Emplois & des plus conſidérables.

Je ne pus ſoûtenir, Madame, plus longtems toutes ſes gaſconades, & m'empêcher de lui dire que je m'étonnois fort qu'un homme de qualité & de mérite, avec de ſi beaux talens, comme il le diſoit, après avoir ſervi trois auſſi grands Princes, ſe trouvât ſur la fin de la Guerre ſans emploi. Il ſe tourna vers Pimpette, & lui demanda l'heure qu'il étoit.

Il eſt tems, je croi, me dit-il, Madame,

d'aller à l'Opera, ſi j'oſois j'aurois l'honneur de vous offrir mon Carroſſe, & une Loge : je me ferois un très-grand honneur & plaiſir d'avoir celui de vous y accompagner : Je ſuis votre très-humble ſerviteur, Madame, n'avez-vous rien à m'ordonner? Je vois que vous n'êtes pas dans le deſſein d'accepter l'offre que je prends la liberté de vous faire : il s'en alla ſans me donner le tems de lui répondre.

L'extravagante réponſe qu'il me fit, me donna une idée de ſa perſonne à-peu-près telle que celle où vous m'avez confirmée, que c'étoit quelque avanturier.

Vous vous contenterez cette fois, s'il vous plaît, Madame, de ma petite maſcarade, & de l'art de lever de nouveaux Régimens. Je ne ſerois pas fâchée d'avoir pareille commiſſion : mille Piſtoles, & un bon Régiment ſur pied, ce n'eſt pas peu de choſe.

Je vous promets par ma premiere une petite Hiſtoire Italienne que le Neveu du Pape me raconta ces jours paſſez : Elle m'a paru digne de vous être envoyée.

Ce Miniſtre eſt un Abbé en Cavalier de très-bonne mine & d'un mérite diſtingué. Il n'y a pas d'apparence de vous voir ſitôt ; ainſi je vous prie de croire que notre éloignement ne m'empêche nullement d'être, Madame. *A la Haye ce, &c.*

J'oubliois

J'oubliois de vous dire que Grimaudin m'a ſouvent parlé de ſon grand ami le Marquis de la Griſe, je l'ai connu particuliérement à Paris : on m'a dit qu'il étoit à la Baſtille, & que c'eſt par une aſſez plaiſante avanture : je vous ſerai obligée de m'en informer.

LETTRE III.

VOus commencez, Madame, à vous rendre juſtice, il y a plaiſir de vous voir devenir traitable. Le détail que vous m'envoyez de votre maſcarade me confirme dans la bonne opinion où j'étois, qu'avec le tems vous vous en rendrez une parfaite.

Ce n'eſt point aſſez, Madame, de vouloir prétendre turlupiner tout l'Univers. Il faut quelquefois pour faire goûter la turlupinerie ou turlupinade, (je ne ſçai lequel des deux) commencer par ſoi-même, & principalement, ſi vous prétendez paſſer pour celui des eſprits le plus turlupin.

Vous m'attribuerez à votre tour la qualité de turlupine. Suſpendez votre turlupinade, vous y joindrez celle de moraliſte.

Je vous dirai très-ſincerement, que quelque tendreſſe & attachement que j'euſſe eu pour feu mon Epoux, la jalouſie ne m'auroit jamais entraînée dans un Ecurie pour m'y faire rouer de coups de bâtons; elle ne m'auroit point non-plus engagée d'emporter le bien de tant d'honnêtes Marchands, dans l'eſperance qu'il les eût payez. Vous auriez beaucoup de peine à me perſuader, que vous n'êtes pas convaincuë que vous avez donné une furieuſe entorſe à votre conſcience.

Vous n'ignorez point, Madame, que les femmes en pouvoir de mari ne ſont point capables d'aſſurer des Créditeurs, & en votre place j'aurois mieux aimé aller paſſer quelques mois à votre Terre avec la qualité de banqueroutiere innocente, que de ſortir du Royaume avec celle de frauduleule.

Vous devez connoître à préſent la verité du proverbe général, que bien mal acquis ne fait nul profit: Vous avez aſſez fait voir que vous avez été la duppe de tout le monde: N'attribuez-vous point cela aux châtimens du Ciel? Ne le trouvez-vous pas entierement accompli?

Vos eſperances ſont vaines, Monſieur Deſnoyers n'eſt nullement dans l'intention de ſatisfaire vos Créanciers, je m'y ſuis, comme votre amie, employée; il eſt cependant

cependant en état plus que jamais. Les Emplois conſidérables qu'il a eus en Eſpagne, l'ont remis dans celui d'oublier tous ſes malheurs paſſez. Vous me parlez, me dit-il, lorſque je lui en fis la propoſition, pour une malheureuſe qui a levé le maſque à l'honneur, qui ſe joüe de Dieu & des hommes; je ne ſuis point ſurpris qu'elle m'ait abandonné après tous ſes changemens de Religion; elle m'a voulu perſuader que c'étoit le ſeul motif qui l'y avoit engagée. Où l'a-t'elle fait paroître? C'eſt la débauche, Madame, où elle a voulu ſe plonger : vous devez le reconnoître dans toutes ſes ſottiſes qu'elle a écrites. Croyez-vous en bonne foi, Madame Deſnoyers aſſez bonne de prêter de l'argent à des malheureux qu'elle ſçauroit ſans aucune reſſource, s'ils ne lui avoient pas ſervi dans ſes débauches? Ne devroit-elle pas s'être contentée de m'avoir plongé le poignard dans le ſein en conduiſant dans le précipice mes deux filles, ſans m'aſſaſſiner une ſeconde fois par leurs mariages, & ſurtout l'infâme & honteux de ma cadette?

Vous m'obligerez ſenſiblement, Madame, continua-t'il, de ne m'en parler jamais, à moins qu'elle ne ſoit dans le deſſein de ſe ranger à ſon devoir.

Malgré tous les chagrins qu'elle m'a

cauſez, qu'elle vienne dans la Communauté où eſt ma fille aînée, qu'elle amene ma ſeconde; je veux bien encore leur donner des marques que je ſuis l'époux de l'une & le pere de l'autre.

Je n'oſerois, Madame, vous propoſer d'accepter ce parti, je ne ſçai s'il ſeroit de votre goût; en tout cas, Madame, ſi vous vous trouviez dans ces ſentimens, nous tâcherions, vos anciennes amies & moi, d'adoucir par nos fréquentes viſites votre ſolitude, & ſi vous étiez toûjours dans le goût d'exercer votre eſprit & votre plume, vous auriez une entiere liberté, & même ſur des ſujets plus ſérieux & meilleurs que vous n'avez juſqu'à préſent fait.

Je ſuis allé voir *Madame Conſtantin*, je lui ai fait part de votre ſouvenir, elle vous aſſure de ſes très-humbles reſpects, & embraſſe de tout ſon cœur Pimperte ſa chere ſœur. Je lui ai communiqué les propoſitions de Monſieur Deſnoyers, elles ſont fort de ſon goût. Je ſerois ravie, me dit-elle, que ma mere voulût les accepter; quoique je n'aye plus que deux nuits à reſter dans la Communauté, je me ferois un ſenſible plaiſir de tenir compagnie à ma chere mere tout le tems qu'elle y ſeroit. J'ai cependant peine à croire qu'elle veüille s'y réſoudre. N'importe, Madame, ne manquez point de lui écrire, peut-être que

le

le Seigneur lui inſpirera des bons ſentimens, elle n'eſt pas trop agréablement. Tout ce que j'appréhende, que ce ne ſoit un quatriéme changement de Religion qu'elle ſeroit obligée de faire qui la pourra retenir.

On vous a accuſé juſte, Madame : Le grand ami du Comte de Grimaudin eſt renfermé à la Baſtille ; j'en ſçai le ſujet : Vous ne ſerez cependant point fâchée d'apprendre les deux petites avantures qui le précéderent.

Il eſt conſtant que ce ſont deux grands Gaſcons ; avec la différence cependant que le Marquis eſt homme de condition, & Grimaudin un véritable Avanturier.

Le Marquis de la Griſe eſt, comme vous le ſçavez, petit-fils du Marquis de ce nom, Lieutenant Général des Armées du Roi. Ce Général avoit un fils, pere de celui dont il s'agit, qui après avoir chez ſon pere fait quelques tours de jeuneſſe, alla s'enrôler ſimple ſoldat. Sa paye n'étant pas ſuffiſante pour lui fournir les mets délicieux auſquels il étoit accoutumé, il s'échappa d'aller avec ſes camarades, ce qu'on appelle en terme guerrier, à la maraude. Ils eurent le malheur de tomber entre les mains du Prévôt de l'Armée, & d'être conduits au quartier du Roi.

Le grand nombre qu'ils étoient excita la compaſſion

compaſſion du Général de l'Armée, il ordonna de les faire tirer au billet, & que deux ſeulement ſeroient pendus. On les fit tirer, le ſort tomba ſur le Marquis & un autre ; ils tirerent une ſeconde fois à qui le ſeroit le premier. Il tomba ſur le camarade patibulaire, qui par proviſion fut expedié.

Quand ce fut le tour du Marquis à entrer en danſe, ayant la corde au cou, le pied ſur l'échelle, l'Executeur en haut qui tiroit le bout de la corde, il regarda fixement le Prévôt. Si vous ſçaviez, lui dit-il, qui je ſuis, Monſieur le Prévôt, vous verriez que je ne ſuis pas d'une maiſon fort pendable, & je ne ſerai pas plûtôt pendu que vous vous mordrez le bout des doigts.

Le Confeſſeur à ce diſcours pria le Prévôt de ſuſpendre l'execution, ordonna ſur peine de damnation éternelle, & point d'abſolution au Pendant, d'accuſer qui il étoit. Le Pendant vouloit toûjours par proviſion être pendu & faire enſuite repentir le Prévôt. La crainte de ſon ſalut lui fit dire qu'il étoit fils du Marquis de la Griſe, Lieutenant Général de la même Armée.

Le Prévôt à cette déclaration informé que ce Général avoit un fils qui depuis peu pour quelque bagatelle s'étoit éclipſé,

ne

ne douta nullement que ce ne fût lui : il ordonna à l'Executeur de le détacher au plûtôt, & cependant juſqu'à une plus ample certitude il le mit aux arrêts, alla trouver le Marquis auquel il apprit l'état où étoit ſon fils. Vous m'auriez fait beaucoup plus de plaiſir, Monſieur le Prévôt, lui répondit le Marquis, de venir me dire qu'il étoit pendu. Venez cependant avec moi au quartier du Roi, je vais demander ſa grace, & un ordre de le faire enfermer, vous me ferez le plaiſir de me donner quatre de vos Archers pour le conduire.

Le Marquis obtint ſa grace, & l'ordre, comme il le demanda, & le pere de notre Marquis fut conduit au Château de Saumur, où il reſta juſqu'à la mort du Lieutenant Général.

Cette avanture a donné lieu de dire que celui-ci étoit petit-fils d'un très-honnête homme, fils d'un qui ne valoit pas grand'-choſe, & lui rien du tout.

Il faudroit des Volumes entiers pour vous faire un fidele récit de ſon hiſtoire, les deux traits que je vous envoye ſont des plus modernes, puiſque le dernier l'a fait mettre à la Baſtille, à ce que je croi, pour le reſte de ſes jours. Le Marquis eſt un homme bien fait, de bon air, galant, il a de l'eſprit ; l'art de dupper les Dames eſt celui qu'il poſſede auſſi parfaitement que

Grimaudin.

Grimaudin. Vous avez connu cette jolie Madame Roſſignol, qui étoit en ſi bon équipage, il l'a réduite au petit pied, à peine a-t'elle ſçu échapper un morceau de pain, mais bien bis : Ce n'eſt point le cas dont il s'agit.

Il y a dans Paris certain Bourgeois dont je ne ſçai point le nom, celui, comme vous l'allez connoître, le plus convenable que je lui donnerai, ſera la Duppe. La Duppe, cy-devant Marchand Drapier, qui dans ſon Négoce a fait une fortune aſſez conſidérable pour s'en retirer, & mettre un bon équipage ſur pied.

Son grand plaiſir eſt celui de Monſieur Jourdain Bourgeois Gentilhomme, il n'eſt jamais plus content que lorſqu'il peut raccrocher quelque perſonne de qualité, pour lui faire voir ſa belle maiſon, ſes beaux meubles, ſes beaux habits, ſon bel équipage, & goûter ſon bon vin.

Le Marquis, tout au moins auſſi habile & complaiſant que le Comte de Monſieur Jourdain, bien informé des belles qualitez de Monſieur de la Duppe, chercha & trouva le moyen de s'inſinuer dans ſes bonnes graces, & ſi avant, que la Duppe, qui a une belle fille & dequoi bien la doter, voulut abſolument s'enmarquiſer. Le Marquis engagé dans le Sacrement, jugea que ſi la Duppe le ſçavoit, cette bonne volonté ceſſeroit,

ceſſeroit; il oublia pour un tems qu'il le fût, il accabloit le pere d'honnêtetez, en contoit à la fille des plus belles, ils convinrent des articles du mariage, ſignerent un bon contrat, & le ſcelerent d'un bon dédit de dix mille écus.

Le bon la Duppe, content comme un petit Roi de ſe voir un gendre futur Marquis, preſſoit tous les jours le nôtre d'accomplir le mariage; le Marquis de ſon côté n'avoit nullement intention de s'enpoligamiſer, & ſe trouvant bien chez la Duppe, il retardoit le plus qu'il lui étoit poſſible : Il fallut cependant fondre la cloche.

Le Marquis prévint un de ſes Domeſtiques fait à ſon manége, il alla dîner chez le prétendu Beaupere, convint avec lui du jour de la célébration, parut auprès de ſa Belle l'homme du monde le plus empreſſé, la pria de lui accorder quelques prémices de ſes bonnes graces; la Belle le remit après la Cérémonie. Le Marquis proteſta qu'il étoit honnête homme, feignit d'être ſenſible à ces refus, ſe laiſſa tomber à la renverſe, il ſe débattit comme un poſſedé, écuma comme un cheval enragé, les yeux lui rouloient dans la tête, ſon corps faiſoit des bonds extraordinaires.

Cette jeune Demoiſelle épouvantée d'un tel ſpectacle, courut appeller ſon pere & toute la maiſon pour venir le ſecourir. Le Marquis

Marquis ayant joüé assez long-tems son rôle, ouvrit languissamment les yeux, regarda tranquillement de côté & d'autre, & d'un ton fort lent, pria ceux qu'il voyoit autour de lui de le porter à son carrosse, & qu'on le conduisît chez lui. Il envoya le lendemain un Laquais s'informer de l'état de la santé de Monsieur & Mademoiselle de la Duppe, & donner celui de la sienne.

Le Laquais bien embouché s'acquitta de la commission; on lui demanda si le Marquis étoit sujet à ces sortes de foiblesses; il feignit de le trahir, & dit que trois ou quatre fois la semaine il tomboit du haut mal; d'ailleurs, dit-il à Monsieur de la Duppe, je ne sçai pas ce que vous prétendez faire; il seroit fâcheux qu'une aussi belle Demoiselle que la vôtre tombât en de si mauvaises mains: Au moins, lui dit-il, vous ne me trahirez point; mais c'est le plus grand scélerat qu'il y ait jamais eu, un yvrogne, un joüeur, qui ne sort qu'avec des grivoises, & qui aura bien-tôt expedié vos écus: *motus*, au moins, répliqua le Laquais à la Duppe.

Ah! que je vous ai d'obligation, mon pauvre garçon! que ne m'avez-vous dit cela plûtôt, répondit la Duppe? Voilà cependant assez de raisons pour casser tout ce qui est fait. Il récompensa liberalement

ce

ce Garçon pour les bons avis qu'il venoit de lui donner, & du même pas il alla trouver le Marquis. Je viens, Monsieur, dit en entrant la Duppe au Marquis, pour avoir l'honneur de vous remercier de celui que vous avez voulu faire à ma fille, le petit accident qui vous est arrivé hier chez moi, lui fait tant de peur, qu'elle est dans la résolution de se jetter plûtôt dans un Couvent que de vous épouser. C'est une jeune enfant qu'on aura bien de la peine à faire revenir de son imagination; un homme de qualité comme vous, à ce que j'espere, ne voudra point contraindre son inclination; car autant en a-t'elle eu pour l'honneur que vous avez bien voulu lui faire, autant y sent-elle de répugnance. Ainsi, Monsieur le Marquis, je viens vous rendre votre parole & retirer la mienne, afin que nous puissions déchirer & jetter au feu tout ce qui a été écrit.

Quoi! Monsieur de la Duppe, c'est pour cela que vous venez si matin, lui dit d'un ton goguenard le Marquis? Quoi! Monsieur de la Duppe, pour une petite foiblesse, que vous devriez attribuer, aussi-bien que votre fille, à l'excès de l'amour que j'ai pour elle, vous voudriez rompre un mariage si avancé? Sçavez-vous, Monsieur de la Duppe, qu'on ne se mocque point d'un homme de qualité comme moi? Je vous ai

trop

trop fait d'honneur de vouloir m'allier avec un petit Bourgeois comme vous, je commençois déja à me dégoûter de votre fille, il y en a assez dans le monde, sans Mademoille de la Duppe, je voulois vous prévenir & vous porter le dédit dont nous étions convenus; mais puisque c'est vous, Monsieur de la Duppe, qui faites le premier pas, faites celui de m'apporter ici dix mille écus bien comptez, nous romprons, casserons, briserons & brûlerons tout ce qui s'est fait & passé.

Dix mille écus, dit la Duppe!

Dix mille écus, Monsieur de la Duppe, répondit le Marquis.

Ecoutez, Monsieur le Marquis, reprit la Duppe, vous êtes un homme de qualité, vous trouverez assez de filles, & qui vaudront mieux que la mienne, je ne veux point entrer en Procès avec vous. Si je voulois, mais je ne veux rien dire; voulez-vous que je vous apporte mille Pistoles, & ce sera une affaire faite; sinon nous plaiderons.

Le Marquis voyant la Duppe à son but, lui dit qu'il étoit ennemi mortel du Procès, qu'il étoit fâcheux pour lui que cela lui fût arrivé, qu'à la verité il a quelquefois ces petits accidens, & qu'il aime beaucoup mieux accepter cette somme que d'entrer en Procès avec un honnête homme,

me, & ſurtout pour une affaire comme celle-là qui pourroit faire du tort à ſa fortune.

Le bon la Duppe alla auſſi-tôt chercher les mille Piſtoles & les papiers, tout fut réglé au ſouhait des deux Parties, & Monſieur de la Duppe reſta duppe, & duppe inconſolable, d'autant plus que le Marquis prit un extrême ſoin de ſe confier à quelques-uns de ſes amis; ſi-bien que cette Comédie paſſa dans tant de bouches & d'oreilles, qu'elle vint à celle de la Duppe, & pour comble de déſolation, on lui apprit qu'il y avoit plus de vingt ans que le Marquis étoit marié. Je ne croi pas que Monſieur de la Duppe ſe trouve plus dans le goût de voir des gens de qualité, non-plus que de faire ſa fille Marquiſe.

Voilà, Madame, ce qui s'appelle un tour de gibeciere du Marquis aſſez bien conduit. Celui qui ſuit ne l'a pas été de même, & de tout autre que du Marquis il ſentiroit la rame comme tous les diantres.

Le Marquis n'eût pas ſi tôt diſſipé les piſtoles de la Duppe, qu'il mit les fers au feu pour en trouver une autre. Certain Monſieur Roüillé, non celui qui depuis quelques années donna lieu de dire que la Paix ſeroit tardive, puiſqu'on la faiſoit venir par les Roüilliers; mais celui des Poſtes,

Poſtes, fut celle ſur qui il jetta les yeux ; ç'en eût été une des plus étoffées ſi le cas eût réüſſi.

Certaine Belle, qui s'étoit reſſentie des dépoüilles de la Duppe, très-informée du ſçavant art du Marquis de plumer celles qui ſe préſentoient, l'avertit que le *Sieur Roüillié* ſeroit homme très-propre à leur fournir quelques milliers de Piſtoles. Il eſt, lui dit-elle, amoureux de moi à la folie, il eſt rare qu'il ſoit un jour ſans venir chez moi, je lui fais accroire que je ſuis femme d'un Capitaine de Dragons, & que mon époux eſt à l'Armée.

Le Marquis écouta cet avis ſalutaire, il alla conſulter un certain Maiſonfort, homme à-peu-près de même calibre : ils revinrent chez cette Belle tenir conſeil.

Il y fut réſolu que le Marquis ſeroit le Capitaine de Dragons, époux de la Belle ; Maiſonfort, ami commun de la maiſon, y venant ſans conſéquence ; que lorſque le Sieur Roüillié viendroit on l'engageroit à ſouper, & qu'on executeroit ce qui ſuit.

Le Sieur Roüillié ne manqua point de venir comme la Belle l'avoit dit, Maiſonfort arriva un moment après : Le Sieur Roüillié ſurpris de voir un viſage nouveau, s'informa à l'oreille de la Belle qui il étoit. Elle lui dit que c'étoit un Gentilhomme des amis de ſon mari, qui venoit quelquefois

la

la voir; que c'étoit un homme d'eſprit, de bonne compagnie, qui avoit fait pluſieurs voyages en Turquie, & que c'étoit un plaiſir de l'entendre.

Cette réponſe fit plaiſir au Sieur Roüillié; il entra en converſation avec lui, il le fit tomber ſur les voyages. Maiſonfort commença par lui faire une deſcription générale de l'Italie, paſſa à Conſtantinople, entra dans le Serrail, & lui fit le plus charmant détail du monde de la Turquie. Le Sieur Roüillié y prenoit ſi bien goût, qu'inſenſiblement il ſe fit tard; un chacun vouloit ſe retirer: mais la Belle, d'un petit air gracieux, les invita de prendre la fortune du pot, c'eſt-à-dire, un petit ſoupé tel qu'elle l'avoit.

Il n'étoit cependant point ſi à l'impromptu qu'il ne ſe trouvât des mieux entendus: ils ſe mirent à table, mangerent de bon appetit, ils burent de même, le petit air à boire commençoit à s'entonner lorſqu'on vint frapper à toute force à la porte. La Belle parut ſurpriſe, elle changea de couleur: Si mon époux n'étoit point à l'armée, dit-elle, je croirois que ce ſeroit lui. Le Sieur Roüillié à ce diſcours ne ſe trouva point aſſuré, on alla ouvrir la porte, un grand homme avec un mauvais ſurtout tout crotté, de groſſes bottes, un foüet à la main, entra ſans beaucoup de cérémonie.

Je

Je ſuis ravi, Madame, dit-il, de vous trouver en mon abſence avec ſi bonne compagnie. Les avis que j'ai reçus du train de vie que vous menez ſe trouvent juſtes : Je ſuis ſurpris, mon ami, s'adreſſant à Maiſonfort, que vous accompagniez ma femme dans ſes débauches. Et que faites-vous ici, Monſieur, portant la parole à Roüillié ? Je vous connois au portrait qu'on m'a envoyé de vous. Eſt-ce qu'il eſt permis de venir deshonnorer les Officiers pendant qu'ils ſont au ſervice du Roi ? Et vous, Madame la carogne qui le recevez, il faut que je vous tuë & lui auſſi. En même-tems le Marquis met l'épée à la main, en veut tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Maiſonfort ſe jetta à ſon cou, le retint le plus qu'il put : Eh quoi ! mon ami, lui dit-il, Monſieur eſt un honnête homme, ce n'eſt point celui que vous penſez, c'eſt un de mes amis que j'ai amené ici ſouper pour tenir compagnie à Madame.

Hé ! je le connois mieux que vous, répliqua le Marquis ; je ſçai que non ſeulement il me deshonore, mais auſſi qu'il me ruïne. Où ſont, dit-il, parlant à la Belle, toutes vos Pierreries & votre vaiſſelle d'argent ? Je vous en ai laiſſé pour plus de vingt mille francs ; il faut que vous les donniez à ce coquin-là ? Par la mort il faut que je le tuë.

Le

Le Sieur Roüillé prévit bien qu'il étoit dans une eſpece de forêt, & qu'il étoit tombé dans le piége : il réſolut d'en ſortir à quelque prix que ce fut. S'il ne tient, dit-il au Marquis, qu'à vingt mille francs, je ſuis prêt à vous les donner, je n'ai point cette ſomme ſur moi, ce n'eſt pas une de celles qu'on ſe charge, mes billets ſont auſſi bons que de l'argent.

Le Marquis continuoit toûjours ſon bruit, & diſoit qu'il ne vouloit point de billets; mais à l'inſtante priere de *Maiſonfort* & de celle de ſon épouſe, qui étoit en larmes à ſes genoux, il eut la complaiſance d'accepter les billets; chacun ſe retira juſqu'au lendemain, que le Sieur Roüillé avoit proteſté que l'argent ſeroit compté.

Le Marquis & Maiſonfort s'en allerent le lendemain trouver le Sieur Roüillé, qui, remis de la peur qu'il avoit euë, les reçut très-civilement.

Meſſieurs, ſi j'étois homme, leur dit-il, à vouloir publier une telle avanture, je me ferois à la vérité un peu de tort & brocarder dans le monde : Etes-vous perſonnes à vous contenter chacun de deux cens piſtoles? Je vais vous les compter, & oublier entierement cette affaire.

Le Marquis ſurpris de ce diſcours auquel il ne s'attendoit pas, voulut tailler du grand Seigneur, dire qu'il ne s'agiſſoit d'au-

cune affaire, qu'il étoit porteur de bons billets bien ſignez, & que s'il ne vouloit pas les acquitter, il alloit les faire proteſter. Vous êtes le maître, repartit froidement le Sieur Roüillé, penſez-y bien avant; je ſerai dans les mêmes ſentimens juſques à demain. Je ne vous donne moi-même que juſques à demain, lui repliqua le Marquis, & s'en alla.

Maiſontfort étoit d'avis de prendre les quatre cens piſtoles, Ila Belle de même; le Marquis ne s'en éloignoit pas non-plus; mais ſi quand on aura compté les quatre cens piſtoles, leur dit-il, & reçu nos billes, on fermoit les portes de la maiſon, nous traitant de fripons, & qu'il y eût quelqu'un de caché qui eût entendu faire un tel accommodement, ne ſerions-nous pas pris pour duppes. L'avis du Marquis ne fut pas trouvé mauvais, il fallut prendre patience juſqu'au lendemain.

D'un autre côté le Sieur Roüillé, très-embarraſſé de la fermeté avec laquelle le Marquis & Maiſonfort ſoûtenoient leur friponnerie, s'en alla conſulter un de ſes amis, lui raconta ſon affaire, lui repréſenta les quatre cens piſtoles qu'il avoit voulu ſacrifier pour l'aſſoupir. Cet ami lui conſeilla de réïterer les mêmes offres le lendemain; & vous ferez fort bien, lui dit-il, ſi en cas de refus ils ſe mettent en devoir de vous

inſul-

insulter, de vous munir d'un bon Commissaire & de quelques Archers. Ne leur dites cependant rien de votre dessein à moins qu'ils n'éclatent.

Le Sieur Roüillé, après avoir pris ses précautions, les attendit de pied ferme. Le Marquis & Maisonfort vinrent à l'heure marquée, ils réïtererent la demande de leurs billets; le Sieur Roüille leur réïtera également ses offres. Le Marquis voulut le prendre sur un ton un peu plus haut que le jour précédent; le Sieur Roüillé donna en même-tems du pied sur le plancher: signal que Maisonfort heureusement apperçut, & se sauva sans qu'on ait pût comprendre comment.

Le Marquis se trouva aussi-tôt environné d'Archers, le Commissaire à leur tête: il voulut faire le mauvais, dire qu'on n'arrêtoit point les gens pour venir demander le payement de bons billets. On eut fort peu d'égard à tout ce qu'il pût dire: l'évasion de Maisonfort, aussi-bien que celle de la Belle, qu'on alla chercher lorsqu'il fut arrêté, joint à la bonne réputation qu'il s'étoit acquise, en publiant l'affaire de la Duppe, fut cause qu'il fut conduit au grand Châtelet; & cette affaire étant venuë aux oreilles du Roi, il envoya un ordre de le transferer à la Bastille, où il court risque de passer le reste de ses jours.

Il n'a que ce qu'il mérite, ce ſont-là des tours de paſſe-paſſe, bien indignes d'un homme de qualité.

Nous attendons avec impatience, Madame Conſtantin & moi, les réſolutions que vous prendrez ſur les propoſitions favorables que je vous envoye. N'irritez pas davantage, ſi vous m'en voulez croire, un époux qui veut encore avoir pour vous cette bonté. Que l'obſtacle dont m'a parlé votre chere fille, ne vous étonne point. Vous ſerez blâmée à la vérité dans le Pays où vous êtes; d'un autre côté vous ſerez l'admiration de celui-ci. Auſurplus de changer quatre autres fois de Religion, je croi que cela doit vous être égal. Un eſprit ſuperieur comme le vôtre doit paſſer ſur tout, & ſe mocquer du qu'en dira-t'on.

Je me fais une véritable fête de votre Hiſtoire Italienne, vous me ferez plaiſir de me l'envoyer le plûtôt qu'il vous ſera poſſible, & de me croire, Madame, *Votre, &c.* A Paris ce

RÉPONSE.

IL faudroit Madame, qu'il ne me reſtât pas l'ombre de raiſon, ſi je faiſois la moindre attention à ce que vous m'écrivez:

vez : je ne puis, avec tout l'eſprit que vous m'attribuez, pénétrer le deſſein qui vous engage à m'accabler d'une ſi belle morale, & de vos fatiguans & pernicieux conſeils.

Je n'ai en vérité nulle envie, Madame, d'aller occuper une place aux Petites Maiſons ; ſi je ne ſuis pas ſi bonne que vous pourriez vous l'imaginer, je ne ſuis pas non-plus de ces jeunes Renards qui donnent facilement dans les piéges qu'on leur dreſſe.

Ma fille Conſtantin eſt une plaiſante ſotte de ſe joindre à vous pour me donner des conſeils. Je me flatte qu'un jour viendra, auquel je lui ferai reſſentir de m'avoir ſi lâchement abandonnée.

Si je m'en ſuis informée, Madame, ce n'étoit point mon intention de lui demander ſes petits avis ; il convient fort à une jeune cervelle éventée comme la ſienne d'applaudir à de tels projets.

Vous imaginez-vous auſſi, Madame, que ſi vous continuez ſur le même ton, ce petit commerce dure fort long-tems ? Vous connoiſſez aſſez mon petit tempérament, je ſçai à merveille prendre patience ; mais lorſque la bile ſe remuë, je lâche la gourmette, & perſonne n'eſt à couvert de mon reſſentiment. Ainſi, Madame, croyez-moi, ceſſez toutes vos bontez, ne vous imaginez point que j'aye l'ame aſſez baſſe pour ſacri-

fier ma conſcience & mon honneur au plaiſir de vous voir.

Si j'ai changé trois ou quatre fois de Religion, je ſçai le ridicule que cela me donne, je ne veux de ma vie m'expoſer à un autre, ne vous en flattez nullement; je n'y vois nulle apparence, à moins que le Seigneur n'inſpire aux Souverains de l'Europe le rétabliſſement de liberté de conſcience, que l'infraction de l'Edit de Nantes a détruite.

Si vous vouliez, Madame, engager Monſieur Deſnoyers de propoſer au Roi de nous remettre dans nos anciens Privileges, je m'eſtimerois la femme du monde la plus glorieuſe d'avoir un époux qui eût mis la main à ce grand œuvre.

Vous, Madame, qui voulez vous mêler de négociation, en voilà une, qui, ſi vous réüſſiſſez, vous immortaliſera.

J'eſpere cependant que les fruits bienheureux, dont nous ſommes tous les jours flattez, d'une prochaine Paix, nous procureront cette liberté tant deſirée, ou du moins, que comme naturaliſez dans tous les Etats où nous ſommes réfugiez, nous pourrons joüir des privileges d'aller & venir en France, donner ordre à nos affaires, & que nous pourrons joüir des biens dont on nous a ſi injuſtement fruſtrez. Nous vivons ſous la domination des Princes & d'Etats trop glorieux & trop équitables, pour

ne

ne pas eſperer la juſtice qui nous eſt dûë; ainſi, Madame, le plaiſir de vous voir n'eſt point ſi éloigné que vous pourriez vous l'imaginer.

S'il ſe trouve quelque changemcnt dans les eſpérances dont je me flatte, il ſera toûjours aſſez tems lorſque nous joüirons de cette bienheureuſe Paix, de faire réfléxion à ce que vous m'écrivez. Il en faudroit pour lors un grand dans vos propoſitions, la Communauté ne m'accommoderoit nullement: il ſera toûjours aſſez tems de vous envoyer les miennes.

J'ai long-tems héſité à vous répondre & vous envoyer ma petite Hiſtoire. Je veux bien encore attribuer tout ce que vous m'avez écrit aux apparences d'un bon cœur: ce ſera, Madame, ce que vous pourrez me perſuader par votre premiere. Voici en attendant, cette Hiſtoriette; je lui ai donné pour titre:

Les agrémens de la Jeuneſſe,
Ou la Courtiſanne amoureuſe.

Un jeune Gentilhomme Eſpagnol, auſſi diſtingué par ſa naiſſance que par ſon mérite, deſtiné dès ſa plus tendre jeuneſſe par ſes parens à l'Etat Eccléſiaſtique, fut avec de très-preſſantes recommandations, envoyé à Rome, dans l'eſpérance d'y obtenir quel-

que Bénéfice conſidérable. Dom Ignatio étoit ſon nom ; celui de ſa maiſon n'étant nullement néceſſaire à la préſente Hiſtoire, nous le paſſerons ſous ſilence.

Don Ignatio étoit un jeune homme, beau, bien fait, avoit un eſprit infini, c'étoit un modele de vertu ; un exemple de ſageſſe, une dévotion extraordinaire, un parfait attachement à l'étude, étoient ſes uniques occupations.

Le Cardinal Rioteleri, Eminence des plus en faveur, à laquelle il étoit fortement recommandé, lui reconnut tant de belles qualitez, qu'Elle ſe fit honneur de ſe déclarer ſon Protecteur. Don Ignatio avec un mérite ſi diſtingué, étoit en droit d'aſpirer un jour aux ſuprêmes honneurs de l'Egliſe, ſi l'amour ne fût à la traverſe venu détruire tout ce que l'art & la nature avoient pris tant de ſoin de former.

L'amour eſt un ſouverain abſolu, qui prétend étendre les droits de ſon Empire ſur tous les humains : il eſt difficile lorſqu'il ſe déclare de ne point ſubir ſes Loix, c'eſt un dangereux ennemi lorſqu'il ſe ſent mépriſé. Ce Dieu jaloux du mérite de Don Ignatio, qu'il n'avoit point encore vû au pied de ſes Autels lui offrir aucun encens, réſolut de l'unir à ſon Empire, & le traita ſi cruellement, que la mort ſeule mit fin à ſes malheurs.

Don

Don Ignatio ſe trouvant tous les jours à l'Egliſe, y fut remarqué par une jeune Demoiſelle, qui charmée de ſa bonne mine, lui lançoit des regards qui auroient pénétré le cœur du monde le plus inſenſible. Don Ignatio auſſi novice au langage des yeux, que dans toute ſorte de commerce amoureux, n'y fit dans les commencemens nulle attention; il s'avantura cependant inſenſiblement à la voir, il reſſentoit même ce certain je ne ſçai quoi qui nous dérange de nous-mêmes à la vûë d'un objet qui nous fait plaiſir.

Cette Demoiſelle de ſon côté charmée de Don Ignatio, piquée au vif de ſon inſenſibilité, beaucoup plus ſçavante que lui dans la galanterie, ſe détermina de lui faire connoître l'impreſſion qu'il avoit fait ſur ſon cœur.

Il n'eſt pas extraordinaire en Italie, non-plus qu'en Eſpagne, qu'une Dame qui ſe ſent prévenuë en faveur d'un Cavalier, en faſſe les premieres avances.

Cette Demoiſelle ſçut mettre à profit les privileges du pays; elle envoya une vieille Duegne au levé de Don Ignatio, avec un petit billet, où elle lui marquoit en peu de mots ſes ſentimens.

Don Ignatio à l'apparition de cette vieille, fort peu accoutumé, ou plûtôt n'ayant jamais eu de telles ambaſſades, ſe trouva

ſi ſurpris, qu'il réſolut de lui demander ce qui la conduiſoit chez lui. Le compliment qu'elle lui fit le rendit encore plus confus.

Vous avez bien peu d'empreſſement, lui dit-elle, à recevoir les faveurs que l'amour vous envoye; ne vous ſouvient-il déjà plus de cette aimable & jeune Demoiſelle que tous les jours à l'Egliſe vous aſſaſſinez des yeux? Vous êtes encore jeune, & avez bien peu d'expérience, pour ne pas connoître dans les ſiens le chemin que vous vous êtes frayé dans ſon cœur. Ne devez-vous pas être couvert de honte, qu'une auſſi belle perſonne vous prévienne? Vous vous êtes ſans doute imaginé qu'elle eſt du caractere de celles que l'intérêt domine; mais apprenez, mon cher enfant, qu'elle joint à toutes les belles qualitez extérieures que vous avez pû lui remarquer, une grandeur d'ame & un déſintéreſſement qui ſe trouvent rarement chez ſes égales.

Ne vous imaginez pas qu'elle ait fait cette démarche ſans être informée qui eſt Don Ignatio, de ſa naiſſance & de ſon mérite extraordinaire. Voici un petit billet que j'ai ordre de vous rendre. J'eſpere que vous ſerez auſſi charmé de ſon eſprit que de ſa perſonne. Je ne le ſuis que trop pour mon repos, lui répondit Don Ignatio. Voyons un peu ce billet.

Si votre cœur ne dément point vos yeux, pourquoi, Don Ignatio, ne point vous déclarer ? N'avez-vous pas reconnu dans les miens ce que je reſſens pour vous ? Si je ne me ſuis point abuſée, ſuivez ce que vous dira celle qui vous rendra ce billet.

Que faut-il faire ? Où faut-il aller, continua Don Ignatio ? Je ſuis confus des honnêtetez de cette Dame ; je n'ai jamais oſé lui faire connoître mes ſentimens, je n'ai jamais oſé la ſuivre ni lui parler : Allons, conduiſez-moi, que j'aille à ſes pieds lui déclarer que je ſuis le plus amoureux des hommes. Moderez un peu ces tranſports, lui repartit la vieille, toute la réponſe qu'on vous demande eſt de vous trouver ce ſoir chez vous, je viendrai vous prendre, & vous conduirai en lieu où vous aurez toute la ſatisfaction que vous pouvez eſperer. Oüi, je m'y trouverai, repliqua Don Ignatio ; que ces momens me vont paroître longs ! Tenez, bonne femme, voici dequoi récompenſer vos peines. Je ne ſuis point venuë, lui dit cette vieille, dans aucune vûë d'intérêt, celle qui m'a conduit chez vous eſt de vous rendre ſervice à tous les deux : je vais lui aprendre que vous viendrez, ne vous impatientez pas.

La Vertu, la Sageſſe, la Philoſophie ſe

préſentereut en vain devant les yeux de Don Ignatio ; le procédé déſintéreſſé de cette vieille, celui qu'elle avoit dépeint de cette Demoiſelle, ſon heure d'amour enfin venuë lui fit oublier que ce fût lui-même. Il ſuivit la vieille au rendez-vous. Ce fut pour lors que la préſence de cette Belle le rendit confus, ſurpris, embarraſſé, & le plus interdit des amoureux.

Vous ſerez ſurpris, lui dit cette Belle, lorſqu'elle le vit entrer, de la démarche que je viens de faire ; mais lorſque vous ſçaurez que je ſuis informée qui eſt Don Ignatio, que je n'ignore point que c'eſt un des Gentilshommes du monde le plus accompli, vous ne le ſerez peut-être point tant : je me ſuis imaginée de reconnoître dans vos yeux quelque bonne volonté pour moi ; le peu d'empreſſement que vous avez eu à me le faire ſçavoir (ce que j'attribuë à votre grande jeuneſſe) m'a engagée au pas que je viens de faire.

Je ſuis encore plus jeune que vous, Don Ignatio ; mais nous avons étudié à bien différentes écoles : j'ai, à ce que je croi, plus d'expérience du monde que vous. Si je me ſuis informée de vous, Don Ignatio, il eſt juſte que vous le ſoyïez de celle qui vous parle.

Je m'étonne qu'une perſonne de votre rang, qui fréquentez toutes les perſonnes

de

de conſidération dans cette Ville, ne reconnoiſſiez point Annoucha, & que le bruit qui eſt répandu dans le monde du peu de beauté dont la nature a bien voulu me favoriſer, ne ſoit point encore parvenu juſqu'à vous. Quoi! c'eſt vous, belle Annoucha! interrompit Don Ignatio, c'eſt vous qui, adorée de toutes les perſonnes les plus diſtinguées, avez bien voulu jetter les yeux ſur moi!

Suſpendez vos ſentimens, repartit Annoucha, juſqu'à ce que je vous aye déclaré les miens. Oüi, Don Ignatio, je ſuis cette Annoucha, la plus malheureuſe de toutes les filles. J'ai jetté les yeux ſur vous, Don Ignatio, comme ſur mon libérateur. Si après vous avoir fait un ſincere aveu de ma naiſſance & de la ſituation où je me trouve, vous ne me jugez pas digne d'avoir quelque place dans votre cœur, je me flatte du moins que vous prendrez pitié d'une infortunée qui ſe donne entierement à vous. Je vous le repete, Don Ignatio, je ſuis la plus malheureuſe fille du monde, puiſque je me voi tous les jours une victime immolée à la vanité d'une mere, qui de toutes les meres eſt la plus barbare.

Je ne prétens rien vous déguiſer; Don Ignatio, je ſuis fille de l'amour. De pere, je n'en ai jamais connu: il me ſemble pourtant que le ſang de celui dont je ſuis formée,

mée, m'inſpire des ſentimens bien différens des inclinations baſſes & indignes de cette mere dont je vous parle.

Si j'ai été aſſez malheureuſe de condeſcendre juſqu'à préſent à ſes volontez, ma tendre jeuneſſe, le peu de connoiſſance du bien ou du mal que j'aye euë, ont été un nuage épais devant mes yeux, au-travers duquel il m'a été impoſſible de pénétrer la verité : mais au milieu de cette mer orageuſe, j'ai ſçu conſerver un cœur. Voyez, Don Ignatio, ſi après ce ſincere & honteux aveu de mon deshonneur, vous le jugez digne de vous; Thiare, Eminence, Alteſſe, Croſſes & Mitres, il n'y a rien au monde que je ne ſacrifie pour être à vous, je n'aurai de ma vie, Don Ignatio, nul attachement que pour vous, & ſi vous ne vous ſentez nulle diſpoſition de recevoir ce cœur; qui peut-être vous paroîtra indigne de vous, j'ai réſolu avec ce que j'ai pû détourner de l'avidité dévorante de ma mere, de me retirer dans quelque Maiſon Religieuſe, & y paſſer le reſte de mes jours.

Voilà mes ſentimens, Don Ignatio, & le ſujet qui m'a engagée de vous écrire. Si j'étois une ame aſſez baſſe & intéreſſée, ce ne ſeroit point à vous à qui j'aurois recours, vous être au contraire le maître du peu que je poſſede: Je n'exige point de vous de tels ſentimens; je ſçai trop, Don Ignatio, la différence

férence qu'il y a de vous à moi, mon intention n'eſt point d'apporter aucun obſtacle à votre fortune, je vivrai avec vous de quelle maniere il vous plaira me le preſcrire. Je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, vous êtes le maître de ma deſtinée, j'en attends l'arrêt prononcé de votre bouche, & quel qu'il ſoit il me ſera toûjours agréable.

La naiſſance, belle Annoucha, répondit Don Ignatio, eſt une grace de la Nature, dont elle ne peut favoriſer tous les humains; mais lorſque ce défaut ſe trouve réparé par autant de charmes & d'agrémens que ceux que vous poſſedez, on peut prétendre à tout.

Je ſouhaiterois, belle Annoucha, pouvoir vous offrir une fortune telle que vous le méritez, je ſuis cadet d'une illuſtre maiſon, mauvaiſe qualité pour les biens de la fortune. Je ſuis venu dans cette Cour avec l'eſpérance de pouvoir y obtenir quelque Bénéfice, dont le revenu puiſſe ſoûtenir ma naiſſance. Je vous ai vûë, belle Annoucha, je vous ai aimée; l'Etat Eccléſiaſtique auquel mes parens m'ont deſtiné, diſgracié comme je le ſuis des biens de la fortune, ſont les raiſons qui m'ont retenu de vous déclarer les ſentimens que j'ai pour vous; je n'ai donc qu'un cœur fort neuf à vous donner, mais véritablement ſince-

re :

re : c'eſt la ſeule reconnoiſſance que je puiſſe vous repréſenter pour celui que vous venez de m'offrir : Aimons-nous, chere Annoucha, aimons-nous juſqu'à la mort, rien au monde également ne ſera capable de me détacher de vous.

Jamais amour ne ſe déclara avec tant de bonne foi, jamais auſſi deux jeunes perſonnes ſe précipiterent-ils avec plus de plaiſir dans un labyrinthe de chagrins; ils ne ſe quitterent point ſans ſe dire tout ce que leur paſſion put leur inſpirer, auſſi-bien que de prendre les meſures les plus ſecrettes qu'ils purent imaginer pour ſe voir.

Il eſt bien difficile à un jeune homme de cacher une paſſion auſſi violente que celle de Don Ignatio : il parut depuis cette déclaration un homme extraordinaire à ſes amis, chacun lui en faiſoit des reproches ; les plus éclairez en devinerent la cauſe, ils examinerent ſes actions, & le ſuivirent de ſi près, qu'ils découvrirent ſon intrigue. Les plus ſages & les plus zélez lui remontrerent le dangereux pas où il s'alloit précipiter : La Belle étoit aſſez connuë pour ne pas craindre que cette paſſion ne fût un jour funeſte pour Don Ignatio. Mais ce fut inutilement, il n'écouta que ſon entêrement. Ces mêmes amis en avertirent le Cardinal ſon Protecteur, cette

te Eminence eut la bonté de l'envoyer chercher, & comme un bon pere, lui remontra l'aveuglement où il étoit, le tort qu'il alloit faire à ſa fortune.

Don Ignatio confus des bontez de ſon Eminence, lui promit tout ce qu'il ne fut plus maître de tenir.

Dans ce tems-là le Cardinal reçut des lettres d'Eſpagne, par leſquelles le pere de Don Ignatio donnoit avis à Son Eminence qu'il y avoit un Canonicat vacant à Seville, & qu'il la prioit d'employer ſon crédit pour l'obtenir pour ſon fils.

Le Cardinal auſſi-tôt s'y employa, & de telle ſorte, qu'il l'obtint, & fut bien aiſe de trouver un moyen auſſi favorable pour détacher Don Ignatio de ſa funeſte paſſion : il l'envoya chercher une ſeconde fois, lui annonça les graces du Saint Pere. Celle-ci ne vous eſt accordée, Don Ignatio, lui dit le Cardinal, qu'aux conditions que vous partirez dès ce moment, accompagné d'un de mes Domeſtiques. Ce fut un coup de foudre pour lui ; les bontez du Cardinal lui remirent cependant la raiſon devant les yeux, il remercia même avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance cette Eminence, ſe conforma à toutes ſes volontez, & partit comme il lui avoit preſcrit.

Le premier jour de ſon départ ne ſurprit

prit nullement Annoucha, elle étoit prévenuë des railleries de ſes amis, de même que des remontrances du Cardinal. Son abſence, le jour ſuivant, lui donna quelques ſoupçons; elle envoya s'en informer, on lui apprit que Don Ignatio étoit parti, & l'obligation où il s'étoit trouvé de le faire ſans lui en donner avis. Elle ſe crut toûjours la même dans ſon eſprit, elle attendit toûjours ſon arrivée en Eſpagne pour en recevoir des nouvelles. Un long-tems ſe paſſa ſans en recevoir, elle ne ſçavoit plus que s'imaginer, mille Adorateurs ſe préſentoient tous les jours à ſes genoux, qui lui offroient leurs vœux; ils faiſoient tous leurs efforts pour lui perſuader que Don Ignatio lui étoit infidele, que l'attachement qu'il avoit eu pour elle n'avoit eu rien que de paſſager, qu'il étoit à préſent entre les bras de quelque Eſpagnole, avec laquelle il ſe rioit de ſa paſſion: mais comme un rocher, Annoucha fut inſenſible à tous ſes diſcours; tant qu'elle ſe trouva en état de ſupporter l'abſence de Don Ignatio, elle ſoûtint contre tous ces aſſauts, & ne fut prête à ſe rendre qu'après deux années, où la néceſſité lui inſpira moins de répugnance, parmi tous ſes Adorateurs, pour l'Abbé Navi, dont la conſtance lui avoit paru marquer une véritable paſſion.

Sa

Sa mere lui repréſentoit tous les jours la miſere à laquelle elles alloient être réduites, elle la preſſoit d'accepter les vœux & les offres de cet Abbé. Elle accepta enfin un ſoupé, & voulut bien lui permettre d'y inviter quelques-uns de ſes amis, qui depuis un long-temps plaiſantoient de ce qu'il n'avoit encore pû toucher le cœur d'Annoucha.

Ce repas fut auſſi magnifique que galant, tout y étoit gai hors Annoucha. L'Abbé ravi de voir ſon bonheur prochain, l'accabloit de careſſes, lui offroit tout ce qui dépendoit de lui, lui proteſtoit de la rendre la perſonne du monde la plus heureuſe ; & pour lui donner les prémices de ſa bonne foi, il tiroit un étui d'or garni de diamans, lorſqu'elle entendit frapper à la porte. Elle eut un certain preſſentiment qui la ſaiſit. Je ſuis ſûre, dit-elle à la compagnie, que voilà mon cher Don Ignatio. Tous ſe moquerent d'elle, elle ſe leva de table, courut à la fenêtre, demanda qui frappoit. La voix de Don Ignatio ſe fit entendre, rien ne put l'arrêter, elle alla au-devant de lui, elle ſe jetta entre ſes bras : Vous venez à propos, lui dit-elle, pour me tirer de cette maudite maiſon maternelle, j'étois ſur le bord du précipice, votre ſilence m'avoit jetté dans le déſeſpoir.

Ils allerent enſemble dans une autre maiſon,

maiſon, où les premiers momens ſe paſſerent en de ſenſibles & doux reproches.

Pourquoi, dit Annoucha, m'avez-vous abandonné, Don Ignatio? Pourquoi partiez-vous ſans me voir? Et pourquoi durant une ſi longue abſence ne m'avez-vous donné aucune de vos nouvelles? J'ai voulu, chere Annoucha, lui répondit Don Ignatio, mettre votre conſtance & votre amour à l'épreuve, j'ai voulu vous rendre heureuſe. Vous avez ſans doute appris de quelle maniere je fus obligé de partir, j'ai combatu long-tems avec la raiſon & l'amour. Celui que j'ai pour vous, chere Annoucha, ne m'a point permis de reſter davantage, ſans venir vous en donner les marques les plus ſenſibles. J'ai réſolu, chere Annoucha, de venir vous réïterer les offres de mon cœur, & de m'unir par tout ce qu'il y a de plus ſacré entierement à vous.

Je n'ai point prétendu, répondit, comme une ſeconde Heloïſe, Annoucha, en vous offrant mon cœur, faire un tort ſi conſidérable à votre fortune. Penſez-vous bien à ce que vous me dîtes, Don Ignatio? Avez-vous réfléchi qu'en faiſant un ſi honteux mariage vous deviendrez l'horreur & le mépris des honnêtes gens, & que vous perdrez parens, amis, biens, & tout au monde ce que vous devez attendre de plus cher?

Mon

Mon ambition en vous aimant, Don Ignatio, ne s'eſt point égarée juſqu'à vous engager à votre perte, celle de devenir votre maîtreſſe eſt l'unique qui m'a conduite auprès de vous; je n'ai jamais prétendu & prétend encore moins être la cauſe de tous les malheurs qui vous ſurviendroient; d'ailleurs, Don Ignatio, vous êtes un jeune homme, la jeuneſſe eſt volage, l'amour eſt un inconſtant, vous pouvez changer un jour, ne vous engagez pas plus avant, vous ſerez toûjours votre maître. Si votre amour étoit auſſi pur & ſincere que le mien, répliqua Don Ignatio, vous ne vous abandonneriez pas à toutes ces réfléxions, vous uniriez aveuglément votre votre volonté à la mienne.

Que m'importe d'être abandonné de parens, amis? De me voir haï, mépriſé de tous les hommes, pourvu que je ſois tendrement aimé de ma chere Annoucha? Je ne veux vivre qu'avec elle, je ne veux vivre que pour elle; ainſi je me trouverai toûjours heureux. Allons donc, chere Annoucha, allons aux pieds des Autels nous jurer un amour éternel, & une fidélité inviolable; je vous ferai connoître que la jeuneſſe en moi n'a rien de volage.

Tout ce que put Annoucha répréſenter à Don Ignatio, rien ne put lui ouvrir les yeux, cet honteux mariage s'accomplit, le bruit

bruit s'en répandit bien-tôt dans toute la Ville. Les Propheties d'Annoucha ne ſe trouverent que trop juſtes. Don Ignatio ſe vit abandonné & mépriſé de tous les honnêtes gens.

Un ſeul Gentilhomme, autrefois Domeſtique de ſon Pere, qui ſe trouvoit pour lors à Rome, fut le ſeul qui ne lui tourna point le dos; la miſere à la vérité où il étoit réduit, les ſecours qu'il trouvoit dans la maiſon de Don Ignatio, le diſtinguerent de tout le monde.

Don Ignatio & Annoucha avoient pour lui mille bontez, tant qu'ils ſe trouverent en état, ils lui firent part de tout ce qu'ils avoient. Don Joſeph, (c'étoit ſon nom) lorſqu'il ne vit plus cette abondance, & qu'il prévit que peu-à-peu ils alloient ſe trouver réduits au même état que lui, s'imagina que leur miſere commune les devoit rendre égaux, & partager le ſeul bien qui reſtoit à Don Ignatio. Il ſe trouvoit ſouvent ſeul avec Annoucha, il fut aſſez oſé pour lui déclarer ſon amour, elle lui répréſenta la premiere fois le reſpect qu'il devoit à Don Ignatio, l'exhorta de ſe guérir d'une ſi folle paſſion, le conjura de ne lui plus tenir un pareil langage, qu'autrement elle ſe trouveroit obliger d'en donner avis à ſon époux.

Don Joſeph feignit de rentrer à ſon devoir,

voir, lui demanda mille pardons de ſon audace, proteſta de ne lui en jamais parler. Mais lorſque l'amour s'eſt emparé de nous, & que l'objet eſt toûjours préſent à nos yeux, il eſt bien difficile de s'en dégager.

Don Joſeph ne ſortoit point de chez Don Ignatio, Annoucha lui étoit toûjours préſente, il ne manqua point la premiere occaſion; il ſe trouva ſeul avec elle, il ſe jetta à ſes genoux, la pria de vouloir bien lui pardonner, lui dit qu'il avoit fait ſes efforts pour ſe guérir; mais qu'il ſe ſentoit plus amoureux que jamais. La douceur, l'honnêteté furent encore les armes dont ſe ſervit Annoucha. Relevez-vous, lui dit-elle; à quoi penſez-vous? Que prétendez-vous? Me croyez-vous, après tout ce qu'a ſacrifié pour moi Don Ignatio, capable de lui manquer de foi?

Don Joſeph n'écouta plus aucune raiſon, il dit cent extravagances, il alla même plus loin, il voulut ſe mettre en devoir d'exiger de force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement. Annoucha ſe trouva obligée d'appeller du ſecours, lui reprocha ſon ingratitude, & lui défendit ſa maiſon. Don Joſeph n'attendit point ſes reproches, il s'enfuit auſſi-tôt.

Il n'étoit pas fort loin lorſque Don Ignatio revint à la maiſon. Il fut ſurpris du déſordre

déſordre où il trouva ſa chere Annoucha, il lui demanda où étoit Don Joſeph. Je m'étois perſuadée, lui répondit Annoucha, que le reſpect qu'il vous doit, les bontez que vous avez eu pour lui, devoient le retenir dans le reſpect.

J'ai fait mes efforts pour le guérir d'une ſale paſſion qu'il m'avoit depuis quelque temps déclarée; comme le ſeul & unique ami que je croyois qui vous reſtoit, je n'ai point voulu le broüiller avec vous; mais, Don Ignatio, depuis que vous êtes ſorti il m'a fait connoître qu'il eſt le plus ingrat & le plus traître de tous les amis. C'eſt aſſez vous en dire, je lui ai défendu de jamais ſe préſenter à mes yeux. Je ne croi pas non-plus, qu'après une pareille perfidie vous ſoyïez dans le deſſein de le recevoir.

Quoi! repartit Don Ignatio, ce miſerable que nous avons accablé de biens, qui n'a nulle reſſource que notre maiſon; quoi, dis-je, ſe peut-il trouver un pareil monſtre ſur la terre! Je vous vengerai, Annoucha, je me vengerai, il faut qu'il périſſe, le traître.

Le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, dit Annoucha, eſt le ſilence & le refus de votre maiſon, il ſera puni plus que vous ne penſez. Vous ſçavez la miſere où il eſt réduit; les remords cuiſans de nous

nous voir insultez, les petits secours qu'il a trouvez jusqu'à présent chez nous, seront des punitions plus sensibles que toutes celles que vous pourriez faire éclater.

Il est constant que la prudence d'Annoucha étoit le meilleur parti qu'il y eût à prendre; le silence dans ces sortes d'occasions, & surtout lorsqu'une femme a de la vertu, est le meilleur remede qu'on puisse apporter.

Il n'en fut pas de même de Don Joseph, il se sentit irrité; au désespoir d'avoir trouvé dans Annoucha, une résistance qu'il n'attendoit pas d'une femme, qui autrefois avoit été galante, & de-plus se voyant privé des petits secours de leur maison, il se déchaîna contr'eux, il chercha toutes les occasions d'en publier cent infamies. Une partie vint aux oreilles de Don Ignatio, la prudence d'Annoucha suspendit pour un tems son ressentiment.

Don Ignatio & Annoucha se trouverent un jour à une fête publique, de celles qui se donnent assez souvent dans cette grande Ville; ils étoient assis au bout d'un banc sur lequel par hazard Don Joseph se trouva placé vers le milieu. Leur présence lui réveilla sa rage & sa fureur ordinaire, il parla aux personnes qui étoient à côté de lui d'une maniere à faire tourner leurs regards sur eux; il ne se contenta

point de cela, il pouſſa de leur côté, & engagea ceux qui étoient auprès d'en faire de même, deſorte que Don Ignatio & Annoucha tomberent par terre.

On ne peut être plus ſenſible que le fut Don Ignatio à un ſi ſanglant affront, il réſolut de s'en venger; il trouva une place pour ſa fidelle Annoucha, il ſortit en même tems, & revint peu-après avec une paire de Piſtolets. Il s'approcha de Don Joſeph : Voilà, lui dit-il, comme on récompenſe les traîtres, auſſi-tôt il lui lâcha un coup de piſtolet dans la tête, le renverſa mort à ſes pieds, ſe ſauva parmi la foule, & ſe retira dans une Egliſe, où ſa chere Annoucha vint le joindre, n'oſant le blâmer de ſa violence; mais fort embarraſſée des ſuites de cette affaire.

Il en eſt à Rome comme par tout ailleurs, il faut de l'argent & des amis pour obtenir des graces, Don Ignatio ſe trouvoit ſans amis, de l'argent fort peu. Cette affaire fit beaucoup de bruit, tout le monde blâmoit Don Joſeph; Don Ignatio étoit plaint, mais pas un ne s'empreſſoit à lui rendre ſervice. Son recours fut à ſon ancien Protecteur. Ce Cardinal refuſa ſes lettres: Il y envoya Annoucia, Son Eminence ne voulut la voir ni lui donner audience; elle ne ſe rebuta point, elle l'attendit à la porte de ſon Palais, & lorſqu'il parut elle

ſe

ſe jetta à ſes genoux, la pria d'avoir pitié de ſon Epoux, dont la vengeance n'étoit que trop juſte.

Le Cardinal ſurpris de voir tant de beauté, tant de graces aſſemblées, ne put s'empêcher d'admirer celle qui étoit à ſes genoux, & d'excuſer en quelque maniere l'aveuglement de Don Ignatio. La pitié de leur état malheureux s'empara de ſon eſprit, il blâma le procedé de Don Joſeph, il reſſentit toûjours la même amitié pour la maiſon de Don Ignatio, il eut compaſſion d'eux, il releva obligeamment Annoucha, lui promit d'employer ſon crédit, & le fit d'une maniere ſi généreuſe, que non ſeulement il obtint la grace de Don Ignatio; mais auſſi le petit Gouvernement de Reggio en Calabre, où Don Ignatio eut ordre d'aller inceſſamment.

Don Ignatio après avoir remercié ſon Protecteur, ſe rendit avec ſa chere Annoucha à ſon petit Gouvernement, dont les appointemens étoient fort modiques, ſix cens écus étoient tout ce qu'il pouvoit valoir. Don Ignatio avec une ſi petite ſomme voulut cependant y vivre en Gouverneur; la tendreſſe qu'il conſervoit toûjours pour ſa chere Annoucha, lui réveilla cette ambition, qui eſt ſi naturelle aux Eſpagnols. Il prétendit mettre un équipage ſur pied, ce qui lui fut impoſſible de

ſoûtenir ſans vexer les Peuples : il ſe fit en peu de tems haïr de la Nobleſſe, s'attira l'inimitié du Peuple, & ſe gouverna ſi mal, qu'il ſe vit contraint, pour éviter leur fureur, de ſe ſauver avec Annoucha à pied par des chemins détournez, & de ſe retirer à Naples, où ils ſe trouverent réduits à la derniere miſere, n'ayant pour tout ſecours que les petits Ouvrages que pouvoit faire Annoucha, qui à peine leur donnoient du pain.

Don Ignatio apprit allant par la Ville qu'un des Gentilhommes du Viceroi étoit ſon parent, & fort en état de lui donner quelque ſecours. La miſere où il étoit reduit le couvroit de honte, il n'oſoit paroître devant lui, il y envoya une perſonne avec un billet. Le Gentilhomme au nom de Don Ignatio ne voulut ni recevoir le billet, ni entendre parler de lui. Sa miſere augmentoit tous les jours; il menoit la vie du monde la plus languiſſante, il n'avoit nulle conſolation qu'auprès de ſa chere Annoucha. Malgré tous leurs malheurs ils s'aimoient conſtamment; mais le chagrin de voir Annoucha réduite dans un pitoyable état, jetta Don Ignatio dans le dernier déſeſpoir. Il s'y livra tellement, qu'une groſſe maladie lui ſurvint, dénué de tous ſecours humains, il expira entre ſes bras, auſſi amoureux dans les derniers ſoupirs,

ſoupirs, que dans les premiers momens qu'il l'avoit vûë.

Annoucha inconſolable de la mort de ſon tendre & cher époux, réduite à la derniere pauvreté, n'ayant pas même de quoi lui faire rendre les derniers devoirs, ne ſçavoit à qui s'adreſſer, lorſque ce Gentilhomme de chez le Viceroi apprit la mort de Don Ignatio, vint la trouver. Elle ne voulut le voir ni le recevoir, & même refuſa généreuſement les offres de ſervice qu'il lui fit faire par une perſonne qu'il lui envoya. Il donna cependant des ordres pour faire inhumer Don Ignatio comme un homme de ſa condition; ce qu'elle ne put refuſer.

Ce Gentilhomme étonné du refus généreux d'Annoucha dans une ſi grande miſere, conçut une eſtime ſinguliere de ſa perſonne, lui écrivit les lettres du monde les plus reſpectueuſes & honnêtes, lui réïtera ſes ſervices, & fit tant qu'elle voulut bien le recevoir. Il ſe trouva charmé de ſa perſonne & de ſes manieres, il ſe ſentit forcé d'excuſer la foibleſſe de Don Ignatio, ſe repentit de ne lui avoir pas donné les ſecours néceſſaires, s'attribua la cauſe de ſa mort, il en demanda mille pardons à ſa chere épouſe, & en devint ſi amoureux, que pour expier le crime dont il ſe croyoit coupable, il lui offrit ſon cœur

& ſa main. Ses manieres auſſi généreuſes que honnêtes, déſarmerent Annoucha, lui firent oublier le mépris qu'il avoit eu pour ſon époux, & accepter le cœur & la main de ce Gentilhomme, avec lequel elle ſe trouve actuellement vivre très-heureuſe.

On blâme quelquefois les perſonnes ſans connoiſſance de cauſe. Ce n'eſt pas, Madame, que je veüille approuver la folle paſſion de Don Ignatio; mais je ne puis m'empêcher d'admirer les charmes d'Annoucha, qui ont déſarmé la colere de ceux qui blâment le plus Don Ignatio. Avoüez, Madame, qu'il n'y a que les Eſpagnols capables d'une véritable paſſion. Pluſieurs de nos François épouſeroient des Annouchas; mais leur brutalité paſſée, le mépris ordinairement ſe trouveroit la récompenſe de toute leur tendreſſe.

Je ſouhaite, Madame, que cette petite hiſtoire vous faſſe autant de plaiſir que j'en ai à vous l'envoyer, & vous faſſe naître l'envie d'en recevoir quelqu'autre, auſſi-bien que de réformer cet air pédanteſque dont je vous fais des reproches au commencement de ma lettre, d'autant que je n'ai rien de plus à cœur que de vous marquer que je ſuis très-ſincerement, Madame, *Votre, &c.*

A la Haye ce...

LETTRE

LETTRE IV.

MEs Lettres, Madame, commencent à vous ennuyer, mes conſeils paroiſſent dangereux, je ſuis une amie fatiguante; tout ce que je vous écris ce ſont des piéges que je vous dreſſe, j'eſpere qu'avec le tems vous direz que je ſuis la plus cruelle de vos ennemis, que je ſuis jalouſe de votre gloire, que j'ambitionne votre bonheur, que je ſuis enfin la plus pernicieuſe de toutes les femmes.

J'ai reſſenti à l'ouverture de votre Lettre quelques vapeurs de cette bile que votre petit tempérament ſçait allumer, je me vois à la veille de perdre la meilleure de mes amies, je ſerai perduë d'honneur & de réputation ſi vous lâchez une fois la gourmette, je tremble déja de voir mon Hiſtoire ſous la preſſe.

Que faut-il faire, Madame, pour éviter tous ces malheurs? Que faut-il faire pour éviter cette prochaine rupture, & déſarmer votre colere? Faut-il avoüer que votre Hiſtoire Romaine, ou plûtôt Romaneſque, eſt de mon goût?

Pour moi, duſſai-je cent fois rompre avec vous, & reſſentir tous les effets de votre

fureur, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous auriez beaucoup mieux fait de la laiſſer courir dans votre Chambre, ou la renfermer très-précieuſement dans votre Cabinet. Je n'y trouve rien qui ne vous couvre de honte, vous n'avez ſans doute pas fait attention qu'on croira que c'eſt la vôtre, & celle de vôtre chere Pimpette que vous avez Romaniſée. Où trouverez-vous un caractere plus ſemblable au vôtre que celui de la mere de cette Annoucha: qui n'a d'autre intention que de livrer ſa fille au premier venu? Je la trouve encore plus heureuſe que vous; car Don Ignatio ne s'eſt point trouvé métamorphoſé comme le Comte de Virtenfelt. Ce n'eſt pas votre fait non-plus d'entrer dans le ſérieux, retranchez-vous à la bagatelle, c'eſt où vous brillez; le Comique, le Bouffon, c'eſt ce que repréſente votre petite figure, groſſe & courte; auſſi-bien que votre teint baſanné, accompagné de votre petit tempérament & votre vivacité.

Où Diable, me diſoit l'autre jour votre aimable fille Conſtantin, ma mere s'eſt-elle imaginé, que le Nonce du Pape alloit chez elle lui raconter des hiſtoires? Cela eſt auſſi vrai que ce qu'elle a rapporté dans ſes Mémoires de ce que nous étions tous les jours des plaiſirs de Madame la jeune Princeſſe d'Orléans, à préſent Ducheſſe de Berri. Je

Je ne ſçai pas non-plus, Madame, où vous avez rêvé qu'elles ont eu l'honneur de danſer avec Meſſeigneurs les Princes; vous ignorez apparemment, qu'il n'y a que les perſonnes nommées par le Roi qui puiſſent avoir cet honneur, pas même dans les Bals ordinaires, où les maſques n'ont la liberté d'entrer que lorſque la Cour s'en eſt retirée.

Plus je lis vos Mémoires, Madame, & plus je trouve que lorſqu'il s'agit de vous faire honneur, vous ſçavez parfaitement emprunter les maſques que vous avez oubliez ſur les noms, pour en couvrir la vérité, & que vous paſſez légerement ſur ce qui ne ſeroit point à votre avantage. Nous les examinons ſouvent votre chere fille & moi, elle n'a pû s'empêcher de ſe récrier contre la ſcéne qui s'eſt paſſée chez le Comte de Dhona. Qu'elle eſt différente, dit-elle, Madame, de ce que vous l'avez écrite! puiſqu'après vous être plongée dans le vin, avoir excité vos filles de vous ſuivre, vous tombâtes toutes trois mortes yvres ſous la table, & qu'il vous fallut porter ſur des lits. C'eſt une de ſes avantures, me dit votre chere fille, que ma mere à pris un très-grand ſoin de déguiſer: je ne puis vous rendre un compte exact de ce qui ſe paſſa depuis que j'eus perdu connoiſſance; je vous dirai ſeulement, que par un bonheur

extrême je me réveillai lorſqu'un Page ſe mettoit en devoir d'executer ce que j'aurois horreur de vous nommer.

Cette malheureuſe débauche ſe répandit dans la Haye, y fit tant de bruit, qu'elle nous attira la haine, le mépris & l'inimitié de tout le monde; nous n'oſions ſortir que nous n'euſſions mille canailles après nous, qui crioient : Voilà cette Madame Thomaſſo & ſes filles, & cent autres ſottiſes qu'il eſt inutile de vous raconter.

Pour moi, Madame, j'y fus ſi ſenſible, que je réſolus d'écrire à mon cher pere les ſentimens où j'étois de me ſoumettre à ſes volontez : il a eu la bonté d'y répondre, je me ſuis rangée à mon devoir, & je me trouve très-heureuſe de me voir délivrée des embarras & de tous les chagrins où ma mere m'avoit précipitée.

J'ai appris auſſi depuis quelque tems, qu'elle n'avoit pû ſupporter davantage les avanies des petits enfans qui crioient après elle, qu'elle s'étoit retirée de la Haye, & étoit allée demeurer à Voorbourg, petit Village éloigné ſeulement d'une lieuë, où elle croit ſans doute en être bien fort à couvert.

Si vous voulez, Madame, continua-t'elle, me faire l'honneur de m'en croire, vous la previendrez, vous romprez tout commerce avec elle; n'attendez point qu'elle effectuë ſes menaces, du caractere dont

dont je la connois, elle dira tout ce qu'elle ſçait & ne ſçait point de la meilleure de ſes amies; pourvû qu'elle ait matiere de remplir ſes livres, elle ne s'embarraſſe non-plus de ſon honneur que de ſa conſcience; pourvû qu'elle apprête à rire au Public, elle eſt la femme du monde la plus contente. Je ſuis au déſeſpoir de la voir dans cet aveuglement.

Auſurplus, Madame, quel plaiſir vous a-t'elle donné depuis que vous lui avez écrit ? Elle vous a envoyé cette miſerable Hiſtoire, qui eſt la plus pitoyable choſe du monde. Je vois bien qu'elle vous en demande quelqu'une pour achever ſon livre : mon pere m'en racontoit ces jours paſſez, non pas une, mais une petite avanture aſſez drôle & fâcheuſe.

C'eſt d'un nouveau petit Partiſan avec une fameuſe Actriſe de l'Opera ; je veux vous la raconter, & ſi vous le jugez à propos vous l'envoyerez à ma mere.

N'eſperez point, Madame, entendre une hiſtoire amoureuſe, des Billets doux, des larmes, des ſoupirs, ce n'eſt point la maniere de Meſſieurs les Partiſans : Un bon Contrat, Madame, c'eſt leur méthode; tant tenu, tant payé, les parties fatiguées l'une de l'autre, le Bail ſe rompt, & chacun ſe pourvoit où bon lui ſemble. A propos, Madame, vous ſçavez que ma

mere vous a prévenuë, que les noms démaſquez étoient la rocambole de ces petites hiſtoires, il faut bien ſe donner de garde de l'oublier, autrement celle-ci ſeroit en grand riſque de ne point ſe voir moulée. Tout-à-l'heure nous y pourvoirons.

D'*Herville*, voilà le petit Partiſan de nouvelle fabrique, entré depuis peu dans la Sousferme des fourages, ne manquoit pas un jour d'aller à l'Opera; il ne put y ſupporter le brillant de tous les appas d'une fameuſe Actriſe ſans en devenir éperduëment amoureux.

Vous ſçavez, Madame, que cette charmante a épouſé un bon Gentilhomme dont la jeuneſſe a mis un grand déſordre à ſa fortune; au-ſurplus, homme de bien pourvû qu'il boive, mange, dorme, & qu'il ait quelque Piſtoles pour aller tenter fortune au jeu, il s'embarraſſe fort peu des affaires Domeſtiques.

Madame ſon épouſe d'un autre côté eſt une des meilleures ménageres qui ſoient au monde, ſi-tôt qu'elle rencontre quelqu'un qui puiſſe être utile au ménage, elle ne le laiſſe point échapper.

D'*Herville*, comme je vous l'ai dépeint, fort amoureux, bien inſtruit, après quelques informations, du caractere de l'un & de l'autre, jugea que moyennant quelques offres honnêtes il pourroit joindre

au

au nouveau bail qu'il venoit de paſſer des fourages, celui, ſinon du cœur, au moins celui du corps de cette Belle. Ces ſortes de Dames ne ſont pas de difficile accès. D'*Herville* ſans beaucoup de façon lui écrivit un petit billet; ſa tournure m'a paru aſſez extraordinaire, autant que je puis m'en ſouvenir, le voici :

Si votre cœur, Madame, & tous vos appas ſe trouvent vacans, je vous offre deux cens piſtoles par an. Je n'ignore point, Madame, que cette ſomme eſt modique pour une perſonne de votre mérite; mais conſiderez que dans un tems de Guerre l'argent eſt rare; j'aurai ſoin de payer tous les quartiers d'avance. Je ne ſuis point homme à filer le parfait amour; j'attens une réponſe juſte & déciſive : Et je ſuis, Madame, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur D'HERVILLE.

Cela s'appelle une déclaration d'amour. Ecoutez la réponſe.

Les perſonnes de votre caractere, Monſieur, me plaiſent infiniment, je ſuis l'ennemie mortelle des complimens; trouvez-vous ce ſoir à la ſortie de l'Opera; faites-vous connoitre, nous prendrons tems & lieu de convenir de nos faits : Je ſuis Monſieur, votre très-humble & obéiſſante Servante...

D'*Herville*

D'*Herville* ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, il ſe fit connoître, il invita cette Dame à monter dans ſon carroſſe, la conduiſit chez lui, & après l'avoir bien régalée, le Contrat, comme il avoit été propoſé, fut paſſé, le premier quartier payé d'avance, vingt piſtoles de pot de Vin de ſurplus pour faſciner les yeux de l'Epoux, & avoir le champ libre. Les articles de part & d'autre furent très-bien executez; mais ſoit que d'*Herville* ne fût plus du goût de la Belle, ou qu'elle ſe repentît d'avoir donné ſa ferme à ſix bas prix, lorſqu'il vouloit aller chez elle, c'étoit une fois la migraine, une autre la colique, Madame n'étoit point viſible qu'elle ne fût incommodée.

D'*Herville*, qui n'eſt pas, à ce que mon cher pere m'a dit, homme à prendre aucun bail ſans en retirer les émolumens, ſe douta qu'il y avoit quelque Rival en campagne. Il examina les choſes de près; il ne ſe trompa point, il apprit que le Marquis de Nangi lui avoit damé le pion: il réſolut cependant de n'en être point la duppe, & d'achever ſes trois mois, il en uſa en habile homme, ne marqua aucun reſſentiment; il attendit la Belle lorſqu'elle ſortoit de l'Opera, il lui offrit de la mener chez elle; elle monta dans ſon carroſſe, il avoit donné ordre à ſon Cocher d'aller droit Chez lui.

Où

Où me menez-vous, lui dit elle? J'ai un mal de tête affreux, je veux m'aller coucher. Je vous tiens, lui dit d'Herville lorſqu'elle fut chez lui, vous êtes une P...une malheureuſe, à qui croyez-vous avoir affaire? Je vous ai bien payée, j'ai ſçu vos intrigues, & pour ce ſoir vous ne ſouperez point avec votre Marquis.

Quel Marquis lui répondit-elle? Apparemment que vous êtes fou. Quoi! je ne puis pas recevoir un honnête homme chez moi? C'eſt pouſſer la jalouſie à un point extraordinaire; me croyez-vous capable de vous faire une infidélité? Je ne ſuis point de ce caractere; mais je veux voir qui bon me ſemble, & ſi cela ne vous accommode point vous êtes votre maître.

Non, Madame, je ne ſuis point jaloux, lui répartit d'Herville, j'ai toute la confiance imaginable en vous; mais faites-moi le plaiſir de reſter ici cette nuit, il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour vous, tout ce que je poſſede eſt à votre ſervice.

La Belle croyant la feinte paſſion de d'Herville effective, & par conſéquent en tirer quelque ſomme conſidérable, conſentit non-ſeulement à reſter cette nuit, mais même quinze jours de ſuite, après leſquels il la congédia, ou plûtôt la chaſſa comme la derniere des malheureuſes.

Jamais femme ne fut mieux duppée & plus

plus irritée contre un homme, que cette Actrice, & pour comble de malheur, elle s'apperçut peu de tems après de quelques indices de groſſeſſe.

Comme c'eſt le meilleur petit ménage du monde, & que l'homme & la femme n'ont rien de caché, elle lui déclara l'état où elle ſe trouvoit. Il faut prendre patience, lui dit ſon Epoux, & ſe ſouvenir bien du tems : Il ſe trouva juſte, elle accoucha d'un gros garçon. Quoi ! dit l'Epoux à ſa femme ſans ſe fâcher (il ne l'a jamais été en pareil cas contre elle) Mr. d'Herville vous fera des enfans & il n'en payera pas la façon ? N'y a-t-il pas ici un Almanach ? Je vais le trouver.

Ce bon mari alla ſon Almanach à la main chez d'Herville, le trouva en robbe de chambre, fort ſurpris de cette viſite. Il demanda à ce digne Epoux ce qu'il y avoit pour ſon ſervice ; ſçavoir ſi vous ſçavez compter, lui répondit l'Epoux ; vous jugez bien, lui répartit d'Herville, que du métier dont je ſuis c'eſt la premiere choſe que j'ai dû apprendre. J'en ſuis ravi, lui répliqua l'Epoux, je vous avois apporté un Almanach ; mais je prévois que nous n'en aurons pas de beſoin : Vous vous ſouvenez donc bien des quinze jours que vous avez gardé ma femme chez vous ? Si je l'ai gardée ç'a été de votre conſentement, & en bien

payant

payant s'entend, dit d'Herville. Il ne s'agit point de cela, répondit l'époux, il ſuffit que vous ſçavez compter; vous ſçavez quel jour il eſt aujourd'hui, elle eſt accouchée ce matin; vous n'avez qu'à calculer le tems que vous l'avez euë, & vous verrez que cet enfant vous appartient. Vous ne pouvez pas dire qu'un autre s'en ſoit mêlé, vous l'avez toûjours tenuë renfermée; je vous croi trop honnête homme pour ne pas faire les choſes de bonne grace; pour moi je ne ſuis nullement dans le deſſein de m'approprier le bien d'autrui. Je ſçai qu'en juſtice réglée il me reſtera ſur les bras; ainſi c'eſt à vous & de qui je la demande, vous ſçavez l'état de nos affaires, c'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Cela eſt juſte, reprit d'Herville, tel cas ne m'eſt jamais arrivé que je n'aye eu ſoin de mes enfans, j'ai encore même ici une petite fille que j'éleve comme la mienne propre, je ſuis honnête homme, & dès cet après-midi j'irai chez vous vous en donner des marques. Fort bien comme cela, répondit l'époux, je vous attendrai, & s'en alla.

D'Herville un peu trop religieux à tenir ſa parole alla comme il l'avoit promis, ſe chargea d'une trentaine de piſtoles qu'il crut ſuffiſantes pour contenter l'époux & ſa femme; il les offrit en entrant. Comment, lui dirent-ils tous les deux, vous

vous

vous imaginez apparemment, mon ami, d'entrer dans quelque Hôpital pour faire des charitez : Trente piſtoles, ce n'eſt point ce qu'on vous demande, une bonne dotte pour cet enfant, ou ſongez à ne point ſortir d'ici ſinon par la fenêtre.

Le Marquis de Nangi entra dans ce moment, rien n'étoit ſecret pour lui ; ils lui content au long toute l'affaire. Le Marquis ſe rangea de leur côté, & leur conſeilla de ne point laiſſer ſortir d'Herville qu'il n'eût aſſuré une bonne penſion à l'enfant, & donné une bonne ſomme de comptant à la mere.

D'Herville ſe voyant pris au trébuchet, tourna toutes ſes poches, il ne s'y trouva que les trente piſtoles & une montre d'Or qu'il laiſſa ſur la table, promit tout ce qu'on voulut ; mais ne prétendit point écrire, & parla un peu haut. Le Marquis auſſi-tôt fit appeller ſes Valets, monter quatre bons bâtons, mit d'Herville au milieu de l'Epoux & de ſes Valets & de lui, lui demanda s'il vouloit ſigner des billets, & au refus que d'Herville en fit, ils le chargerent d'une ſi terrible maniere qu'il tomba par terre, & qu'ils le crurent mort. Ils envoyerent auſſi-tôt chercher un Fiacre, ſes Valets le deſcendirent, l'empaqueterent dedans, & ordonnerent au Cocher de le conduire chez lui.

Le

Le roulement du Carroſſe rendit la connoiſſance à d'Herville, il ſe remit le mieux qu'il put, & dit au Cocher d'aller chez un Commiſſaire pour dreſſer ſa plainte. Le Cocher le mena chez le plus proche, il fallut que le Commiſſaire vînt au Fiacre pour le prendre ; le pauvre d'Herville étoit ſi moulu de coups, qu'il ne put deſcendre. Le Commiſſaire lui demanda s'il y avoit des témoins, il ne pouvoit en produire que tous ſes pauvres membres affligez. Ce ne fut point aſſez pour intenter un Procès ; ainſi l'Epoux & la Belle ont gardé de leur côté l'enfant, la montre & les trente piſtoles ; d'Herville du ſien, les coups, dont il a reſté quatre bons, grands & longs mois ſur le grabat, ſans pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Aux coups de bâtons près, cette avanture m'a paru aſſez ſinguliere ; il ſe trouve des Cocus de toutes les manieres, mais je n'en ai jamais entendu parler d'un ſi docile.

Je ſouhaite, Madame, que vous puiſſiez mettre à profit cette petite avanture : Je crains cependant que vous n'héſitiez de le faire, les coups de bâtons dont elle eſt aſſaiſonnée vous feront peut-être ſouvenir de ceux que vous avez reçus chez la belle Boulangere.

Je ſuis très-fâchée du peu d'attention que

vous

vous faites à mes conſeils. Ceux de Madame Conſtantin me paroiſſent ſi bons, que je n'héſite pas un moment à les ſuivre, & je vous dirai, que quelque inclination que je me ſois autrefois ſentie pour vous, je ne puis ſans un certain ſcrupule, continuer à vous donner de mes nouvelles : Je ſerois toûjours dans les allarmes, ce n'eſt point que je craigne vos menaces, je vous ſouhaite toutes ſortes de ſatisfactions.

J'aurois été ravie que vous n'euſſiez point remis après la Paix à faire vos réfléxions, on auroit pû faire le même parti dès-à-préſent que vous auriez ſouhaitez.

Il eſt inutile, Madame, que vous preniez la peine de m'honoret d'une réponſe, je vous avertis que je n'en veux aucune, & que ſi vous me l'envoyez, elle aura le même ſort que cette lettre que j'ai vû jetter par Mr. Deſnoyers au feu. Je ſuis, Madame, Votre, &c. *A Paris, ce...*

DIALOGUES

DIALOGUES

De Madame D. & ſa Fille Pimpette.

I. DIALOGUE.

P. EH bon Dieu, ma chere mere, comme vous voilà défaite ! Vous trouvez-vous mal ?

D. Ah ! ma chere fille, je n'en puis plus. Délaſſe-moi, je te prie. De l'eau de la Reine d'Hongrie au plûtôt. Cours, ma chere enfant. Eh jette, ma fille, jette. Ah ! je me trouve un peu mieux ; tien, voi, remarque ſi cette lettre n'eſt pas écrite de la main du diable.

P. Quoi ! ma chere mere, une lettre peut-elle vous cauſer tant d'allarmes ? Quoi, ma chere mere, une femme d'eſprit comme vous ſe chagriner de la ſorte ?

D. Lis, mon enfant, voi comme il faut ſe fier à ſes amis ; admire comme ces Papiſtes ont renverſé la cervelle de ta ſœur, examine un peu comme je ſuis traitée, ne ſemble-

ſemble-t'il pas que je ſois la derniere des créatures ? A les entendre, je vous ai mis le poignard ſur la gorge pour vous proſtituer ; mon Hiſtoire eſt pitoyable, le Nonce du Pape n'eſt point venu chez moi : Vous êtes des miſérables qui n'avez jamais paru dans le monde, tout ce que j'ai avancé dans mes Livres ſont des Fables, toutes choſes controuvées.

P. Doucement, ma chere mere. Tranquilliſez-vous : La gorge vous enfle, ſi j'oſois je vous dirois de prendre votre mouchoir, eſſuyez-vous un peu, l'écume vous ſort de la bouche, moderez vos tranſports, nous examinerons cette lettre à loiſir.

D. Cela t'eſt fort facile, tu ne reſſens pas comme moi le déſeſpoir où je ſuis, tu es encore trop jeune pour en comprendre les conſéquences : Ecoute, Pimpette, ce qu'on m'écrit : *Vous auriez beaucoup mieux fait de laiſſer trotter cette Hiſtoire dans votre Chambre, ou la renfermer précieuſement dans votre Cabinet, je n'y trouve rien qui ne vous couvre de honte ; vous n'avez ſans doute pas fait attention que c'eſt la vôtre & celle de Pimpette que vous avez déguiſée & romaniſée. Où trouverez-vous un caractere plus ſemblable au vôtre, que celui que vous dépeignez dans celui de la mere de votre Annoucha ? La ſeule différence que j'y trouve eſt la Métamorphoſe du Comte de Virtenfelt.* Tu ſçais bien, ma

ma pauvre enfant, toutes les meſures que j'ai priſes avant de te livrer entre ſes bras; tu ſçais auſſi que l'ambition que j'ai euë de te faire Comteſſe avec la crainte de laiſſer échapper une occaſion ſi favorable, ont été la ſeule cauſe de ton malheur; tu as bien dû connoître que je n'ai rien épargné pour te rendre heureuſe; tu n'ignore pas où il m'en cuit, d'avoir voulu dans ces commencemens ſoutenir cette qualité.

P. Tout cela eſt vrai, ma mere, je ſuis la ſouffrante, je prends mon mal en patience, recevez cette lettre de même, laiſſez-les dire & croire tout ce qu'il leur plaira; que cela ne faſſe nulle impreſſion ſur votre eſprit, mettez-vous ſur votre lit: Vous voilà toute violette, tâchez de repoſer.

D. Non, Pimpette, je veux t'anatomiſer cette lettre: *Plus je lis vos Ouvrages & plus je remarque que vous avez parfaitement bien ſçu emprunter les maſques que vous avez oubliez ſur les noms pour en couvrir la verité, lorſqu'il s'agit de vous faire honneur, & que vous paſſez légerement ſur le contraire. La ſcéne qui s'eſt paſſée chez le Comte de Dhona eſt bien différente de ce que vous la racontez; puiſqu'après vous être plongée dans le Vin, & avoir excité vos filles à ſuivre votre exemple, vous tombâtes mortes yvres ſous la table, & qu'il fallut vous porter ſur des lits, où vous paſsâtes la nuit.* Ecoute les belles remarques

de

la préviendrez, vous romprez tout commerce avec elle, & vous n'attendrez point l'effet de ſes menaces. Du caractere dont je la connois, elle dira tout ce qu'elle ſçait, & ne ſçait point de la meilleure de ſes amies, pourvû qu'elle ait matiere à remplir ſes livres, elle ne s'embarraſſe non-plus de ſon honneur que de ſa conſcience; pourvû qu'elle apprête à rire au Public, elle eſt la femme du monde la plus contente. Je ſuis au déſeſpoir de la voir dans un ſi terrible aveuglement. Auſurplus, Madame, quel plaiſir avez-vous eu depuis que vous lui avez écrit? Elle vous a envoyé cette miſerable hiſtoire, qu'elle a pillée dans quelque Livre; elle vous en demande une autre pour achever le ſien. Dis-moi préſentement que je me tranquilliſe : Non il me prend une rage de partir dès ce moment pour aller la chercher, cette infâme, & l'étrangler. Eſt-ce un enfant? N'eſt-ce pas un diable? L'enfer en a-t'il jamais produit un ſemblable? Où as-tu remarqué, ma chere Pimpette, que j'aye dit aucun mal de mes amis? Où as-tu reconnu en moi ce caractere? Dis, parle, réponds-moi, ma chere fille? Avons-nous beſoin de leurs hiſtoires pour compoſer nos livres? Ah! malheureuſe, crois-tu ma cervelle auſſi vuide que la tienne, pour aller piller des livres? Tu es fâchée de mon aveuglement! Pour moi je ſuis ravie de te voir en chemin

d aller à tous les diables : il n'y a point de malédictions que je ne te ſouhaite. Ah ! Pimpette, ma chere Pimpette, je me meurs. Je ſuis dans le dernier déſeſpoir. Faut-il que je ſois aſſez malheureuſe pour avoir enfanté un tel monſtre ? Ah ! ah ! je n'en puis plus, tu ne me dis rien, Pimpette, réponds-moi donc, je te prie.

P. Qu'y a-t'il à vous répondre ? Vous êtes dans une colere extraordinaire.

D. Je me tranquilliſerai, parle, réponds-moi.

P. Si vous voulez que je vous parle naturellement, & que je vous réponde juſte, je vous dirai que le déſeſpoir vous fait vomir quantité de choſes bien éloignées de votre penſée ; que votre amie & ma ſœur ſont de concert, & mettent tout en œuvre pour nous attirer en France. A l'égard du mauvais caractere de médire de vos amis, c'eſt ce dont je ne puis parler ; je ne vous en croi point capable. Je ne ſçai ſi vous en aviez en France ; mais depuis l'uſage de raiſon que je puis avoir, je ſuis bien ſure que je ne vous en ai jamais connu aucun : D'ailleurs, ma cher mere, à quoi bon tous ces emportemens & toutes ces malédictions ? Vous voulez bien me permettre de vous dire que cela n'eſt pas bien ; vous vous ſerez malade, elles ne vous guériront point.

D. J'admire

D. J'admire votre ſang-froid, ma fille, vous avez un petit tempérament fort flegmatique ; la maniere douce & tranquille avec laquelle vous me dîtes autant de ſottiſes que votre ſœur, me fait rire & pitié tout enſemble. Nous n'avons donc, à votre petit ſentiment, aucuns amis ? J'eſpere avec le tems que mes enfans ne ſeront plus mes enfans : Courage, ma fille, vous aviez tant de peine à vous y mettre; c'eſt dommage, car vous parlez fort bien, fort juſte & fort naturellement. Vous n'avez qu'à continuer, allez-vous-en joindre votre ſœur, allez.

P. Vous êtes de ſi mauvaiſe humeur qu'on n'oſeroit vous rien dire. Vous ſçavez que je dois aller à la Haye, voulez-vous m'ordonner quelque choſe ?

D. Allez au diable, ma fille, & que je ne vous voye jamais.

lui ; que lorſque vous avez beſoin d'argent vous ſçavez parfaitement bien le chemin de ſa maiſon, & qu'en un mot il veut ſçavoir à quoi s'en tenir.

D. Il rêve, ma fille, il ſe donne des airs. Je ſui conſeille, une femme comme moi ſujette aux ordres d'un Libraire : il commande à la baguette, ce petit Monſieur : il n'a pas payé la moitié du Livre, il veut être ſervi ; qu'il ſe donne patience, il ne ſçait pas l'embarras où je ſuis. Ecoute, Pimpette, je ne me fâcherai point, dis-moi, je te prie, ce que nous devons faire : Voilà une vilaine Lettre, je ne ſerois, pour moi, nullement d'avis de la faire imprimer : on ne manquera pas de dire, Madame Deſnoyers eſt devenu folle, elle nous amuſe de coq-à-l'âne, elle a ſa petite cervelle épuiſée. D'un autre côté, voilà un Libraire qui attend, le premier jour de l'An approche. Si je lui manque de parole, il ne pourra non-plus que moi donner les étrennes au Public : je te le promets, Pimpette, je ne me fâcherai point, dis-moi naturellement ce que tu ferois.

P. Ce que je ferois, ma chere mere, je me mocquerois du qu'en dira-t'on, je donnerois au Libraire la lettre telle qu'elle eſt. Il y en aura dans ce Volume qui ne chantent pas beaucoup plus vos loüanges,

vous donnerez une idée au Public que tout ce que vous avez écrit, & ce que vous écrirez, eſt & ſera véritable. On courra comme au feu après vos Ouvrages, votre réputation s'en augmentera, vous pourrez même en faire hauſſer le prix. On dira, cette Dame Deſnoyers eſt la meilleure femme du monde, elle a de l'eſprit comme les Anges, c'eſt le premier génie de Voorbourg pour turlupiner, elle ne s'oublie point, on voit clairement que c'eſt une ſource inépuiſable de turlupinades; on vous enverra des quatre coins de l'Europe des Mémoires turlupins, & vous gagnerez enfin l'eſtime, l'amitié & l'argent de tous les honnêtes gens qui voudront mal à leur prochain. Si vous me faites la grace, ma chere mere, de ſuivre mon petit avis, je ſerois au déſeſpoir de me trouver en reſte avec ma ſœur : Je vous prie de me permettre d'achever ce Livre par une petite avanture, du moins auſſi drôle que celle qu'elle vous a envoyée. Vous connoiſſez ce grand Gigotin, qui demeure ſur le plain; tout-à-l'heure encore il vient de me dire, adieu Dame Pimpette; & toutes les fois que je paſſe devant ſa boutique, je l'entends qui dit aux Meſſieurs qui s'y trouvent : Remarquez le bon petit air de la jeune Tomaſſo, remarquez le bon petit air de la fille de

Madame

Madame Alicruc; je croi, ma chere mere, qu'il n'y aura pas beaucoup de mal, qu'en penſez-vous?

D. Tu parles comme un Oracle, il n'y a pas le petit mot à repliquer, dreſſe ar plûtôt ton petit conte, & dès demain j'irai moi-même avec la lettre le porter chez le Libraire; car réfléxion faite, il ne faut point fâcher cet animal, il s'en trouve peu qui veüillent imprimer ces ſortes de Livres: Allons, dépêche-toi, je t'aiderai. A propos, Pimpette, explique-moi, je te prie, ce que veut dire Madame Alicruc ſans te fâcher, tu m'as reproché tantôt que tu ne m'as jamais connu d'amis; ſans vanité cependant je m'imagine, ſans ſortir de ce Village, en avoir aſſez bon nombre, ſi tu voyois lorſque je paſſe chez ces bonnes Gens, ſe ranger en haye, qui me ſaluent toûjours d'un bon jour, Madame Alicruc, bon ſoir, Madame Alicruc; dis, après cela que je n'ai pas des amis.

P. Vous êtes furieuſement dans l'erreur, ma chere mere, je n'oſerois vous déſabuſer.

D. Comment donc Pimpette, je ſuis dans l'erreur, eſt-ce quelque ſobriquet? Dis-moi, je te prie, vraiment cela ſeroit plaiſant.

P. Plaiſant tant qu'il vous plaira, ces bonnes Gens que vous trouvez ſi bons, ſont

de fins merles, & ſe mocquent de vous; car Madame Alicruc, ſignifie Madame Colimaſſon.

D. Colimaſſon, moi l'air d'un Colimaſſon ! regarde-moi-bien, Pimpette, ai-je l'air d'un Colimaſſon ? Ho ! je me mocquerai bien d'eux à mon tour, je marcherai ſi droite & ſi fiere....

Cela eſt fini, Pimpette, je ne les ſaluerai plus : Hé bien ! j'ai toûjours cru qu'ils croyoient que c'étoit mon nom, tu me fais bien plaiſir, je t'aſſure. Ho ! nous verrons ſi je les ſaluerai, nous le verrons, ces impertinens : Madame Colimaſſon ! Que cela ne nous empêche pourtant point de travailler.

P. J'aurai bien-tôt fait, je ſuis piquée au vif contre Gigotin, laiſſez-moi faire je ne l'épargnerai pas à rocambol..... Y ſerai-je, ma mere ? Je n'en ai pas d'envie, il ſeroit peut-être aſſez inſolent pour me donner un jour quelques coups de pieds au cu ; au bout du compte ce ſeroit pour moi, vous pourriez auſſi en attraper votre part, il eſt aſſez connu, je croi qu'il eſt inutile.

D. Ecoute, prends garde, c'eſt un Italien, ces Gens-là gardent rancune longtems, ne t'aviſe pas non-plus de faire un grand préambule, & dire que dans tous les endroits où il a été il a fait haut le pied ; tu ſçais ce que cela veut dire, on peut bien turlu-

rurlupiner les Gens, mais non pas les deshonorer.

P. Je n'en dirai rien, ma chere mere, non-plus que des coups de bâton qu'il n'y a pas long-tems qu'il reçut dans ſa tente. Ha ! qu'il les mériteroit bien, il eſt heureux que je l'appréhende; car ſans cela, je les coucherois du moins auſſi-bien ſur le papier comme ils l'ont été ſur ſon dos. Ce que je veux ſeulement écrire, eſt que depuis quelques jours un certain Lillois étoit amoureux de ſa femme.

D. Ha ! ha ! ha.... un homme amoureux de la femme de Gigotin : Es-tu folle, Pimpette ? Regarde-moi un peu ſans rire, un homme amoureux de la Gigotine !

P. Que trouvez-vous d'extraordinaire ? Vous ne connoiſſez ſans doute point ſon mérite, il n'y en a pas dans la Ville une plus heureuſe, plus galante, & qui ait de mari plus commode.

D. Tu es folle, ma fille, tu es ſotte, j'ai bien entendu dire qu'elle avoit enſorcellé ce cros garçon qui eſt toûjours auprès d'elle; mais des amoureux, tu es folle encore une fois, Pimpette, c'eſt tout comme ſi on diſoit que j'ai des amans : Ne ſommes-nous pas des jolies mignones pour plaire à des hommes ? C'eſt bien elle, Pimpette, qu'on devroit appeller Madame Alicruc. Voyons dequoi il s'agit.

P. En quatre mots je vous le dirai, peut-être davantage, il faut conter cela d'un petit air bouffon, n'eſt-il pas vrai, ma chere mere?

D. Imite ta ſœur, cela ſuffit; car malgré toutes ſes impertinences, ſon petit conte n'eſt pas mauvais, prends-le ſur le même ton.

P. Fort bien, écoutez. Gigotin, revenant non pas des champs, mais bien de ſa cahutte, cabane, ou tente; ce ſera tout ce qu'il vous plaira.

D. Comme il te plaira toi-même : Fort bien, Pimpette, continuë ſur le même ton.

P. Ho! ne m'interrompez point, je voi bien que malgré l'animoſité que vous avez contre ma ſœur, vous vous imaginez toûjours que je ne ſuis qu'une bête auprès d'elle; je vais recommencer, vous en jugerez après.

Gigotin revenant non pas des champs, mais bien de ſa cahutte, cabane, ou tente, ce ſera tout comme il vous plaira, c'étoit ſur la brune, un peu plus bas qu'entre chien & loup; Gigotin pour éviter de ſe moleſter ſes grands pieds, & uſer ſes ſouliers, s'aviſa de paſſer ſous les arbres. Il n'y a pas grand chemin de l'entrée chez lui, il s'arrêta court, certain ſpectacle qui ſe préſenta à ſes yeux en fut la cauſe; il

vit

vit de loin, mais pas trop, un homme dans la poſture de ce Philoſophe de l'Antiquité, dont la réponſe fut, *Hominem planto.* Gigotin ne s'imagina nullement être ſi intéreſſé dans cette affaire, il ſe dreſſa ſur ſes argots, rit à gorge déployée: Courage, leur dit-il, mes enfans, ſe ſouvenant de la vieille chanſon, ſi vous n'allez que de la ſorte, vos ſouliers dureront long-tems. Dame Gigotine au rit & à la voix de Gigotin, quitta la partie, & s'enfuit dans ſa boutique. Gigotin la reconnoiſſant courut après, & ne la put atteindre; il ſe douta que c'étoit le Lillois qu'il ſçavoit depuis quelque tems fricaſſer l'amour à ſa femme, il retourna ſur ſes pas, lui ſauta à la cravatte. Il faut, lui dit Gigotin, que je vous étr... il n'acheva pas. Mon cher Gigotin, lui dit le bon Lillois, ne fais point de bruit, tu ſçais que je ne ſuis pas le premier ni le dernier qui t'a cocufié, ni qui te cocufiera, j'ai vingt piſtoles en poche, tien, mon cher Gigotin, ne ſonge plus à cette affaire. Comment, lui répondit avec grande gueule Gigotine, Gigotin: Morbleu je n'ai que mon honneur en tête, ſi vous ne vous ne... Laiſſe-moi, je te prie, interrompit le Lillois, demain je te porterai juſqu'à cent Ducatons, prends toûjours les vingt piſtoles, je ſuis homme de parole, ſans faute demain tu auras le

reſte. Je vois bien, lui repliqua Gigotin, que vous êtes un honnête homme, je veux être de vos amis, donnez-moi toûjours les vingt piſtoles, & demain en apportant le reſte nous boirons enſemble. Ne manquez pas au moins; car foi de Gigotin, je ne vous manquerois pas. Bref, le tout fut executé ſelon la capitulation. Ce n'eſt pas le tout, ma chere mere, que le Lillois & Gigotin euſſent fait la paix; car pendant ce tems-là, ce gros Garçon que vous traitez d'Enſorcellé, eſt ſi jaloux de Dame Gigotine, & ſi jaloux, qu'il ne la quitté pas d'un pas; il étoit dans l'arriere-boutique à joüer au tric-trac, il ne la vit pas ſi-tôt hors de ſon comptoir qu'il courut auſſi-tôt ſur le plain; il paſſa près de Gigotin, le reconnut, l'entendit rire & parler : Parbleu, dit-il en lui-même, ſi Gigotin n'y met pas ordre, moi qui ne ſuis partie à beaucoup près ſi intéreſſée, je ne dois pas m'en mêler non-plus. Il rentra un peu devant Dame Gigotine, & ſi-tôt qu'il la vit rentrer, il lui chanta les dix-ſept péchez mortels. Dame Gigotine qui de ſon petit naturel n'eſt pas trop endurante, lui en chanta trente-quatre, & ajoûta quelques chandeliers, quelques chaiſes, & tout ce qui ſe trouva ſous ſa main, dont elle encenſa Monſieur l'Enſorcellé. L'Enſorcellé d'un autre côté lui

fit

fit voler ſon tignon. Gigotin à ce moment arrive avec ſon ami le Lillois, prend les intérêts de Dame Gigotine, ſoutient que ſa femme eſt une Dame d'honneur. Le bruit recommence de plus belle, Dame Gigotine ramaſſe ſon tignon, ſoûtenuë de ſon mari, elle crie plus que jamais, l'Enſorcellé leve le bras pour la ſoufflettter, un certain grand, gros & gras Juif prend la liberté de lui dire, qu'il n'eſt pas d'un honnête homme de lever la main ſur les femmes. Dequoi te mêles-tu, B... de Juif, répondit l'Enſorcellé? Tu es encore un plaiſant bœuf, un plaiſant animal: ma foi. Ma chere mere, tout gros, gras & aſſez peſant qu'eſt ce bon Iſraëlite, il leva ſon bras, & ſangla un bon ſoufflet à Monſieur l'Enſorcellé. Autre carillon prêt à recommencer; il entra par bonheur compagnie, qui mit le hola; ainſi chacun ſe retira, ſçavoir, Gigotin content comme cocu de qui la femme fait moudre le moulin; le Lillois chez lui avec cent Ducatons de moins dans ſa bourſe, l'Enſorcellé avec ſon ſoufflet Judaïque, & le bon Iſraëlite avec victoire gagnée. Voilà tout, ma chere, décidé à préſent.

D. Tu diras tout ce que tu voudras, Pimpette, mais il n'eſt pas ſi bien tourné que de ta ſœur.

P. Hé bien ! ne voilà-t'il pas ? Je paſſerai pour une bête dans votre eſprit, & j'aurai peut-être quelques coups de pied au cu de Gigotin : je vais tout déchirer.

D. Ne déchire pas, Pimpette, tout mauvais qu'il eſt on ne laiſſera pas d'en rire : Tu ſçais que le Libraire attend ; je dois y aller demain, il eſt tard, allons nous coucher.

Fin des Lettres Nouvelles.

MEMOIRES

MEMOIRES
DE
Mr DES N**.

Ecrits par lui-même.

OUVRAGE CURIEUX.

AVIS
AU LECTEUR.

JE ne doute nullement, ami Lecteur, que vous ne compreniez en liſant ce petit Ouvrage, les raiſons qui ont obligé Mr. Deſnoyers *à les communiquer au Public : Il ne vous ſera pas difficile d'y reconnoitre le véritable caractere de Madame* Deſnoyers, *qui a toûjours prétendu impunément maſquée, paſſer pour la vertu méme ; vous y verrez au contraire ſes emportemens, opiniâtretez, voluptez, & jalouſies des plus abominables, qui l'ont entrainée à des extrémitez inoüies, & de quelle maniere elle a tâché mille fois de flétrir la réputation des honnêtes gens, & méme des plus diſtinguez. Je ne ſçaurois blámer Mr.* Deſnoyers, *qui toûjours trop généreux, a été contraint de ſupporter les malignitez & extravagances de cette Diabolique* Xantippe ; *il auroit bien fait, s'il eût quelquefois fait ranger ſon indigne Epouſe à ſon devoir indiſpenſable par quelques coups de bâtons, de nerfs, ou d'étrivieres, dont elle a été régalée pluſieurs fois par d'autres moins diſcrets ; mais loin de cela, il s'eſt toûjours par ſes manieres gracieuſes de vivre, efforcé de dompter ſon juſte couroux contre les opiniâtretez & extravagances de ſon indigne Epouſe ; bonté à la vérité qui indubitablement*

ment auroit, à l'exemple des Sages, fait entrer en elle-même toute autre perſonne qui auroit eu la moindre probité; mais ſon mal ayant pris trop de racine, Mr. Deſnoyers *s'eſt laiſſé introduire à faire voir ſes actions, avec beaucoup d'intégrité, à tout le monde, ſans ſe diſculper, que ſeulement des calomnies dont Madame* Deſnoyers *a voulu le flétrir. Il me ſemble que loin de briller avec beaucoup d'éclat & de diſtinction, comme elle ſe l'eſt ſouvent propoſée, ſa punition eſt d'être obligée à faire une miſérable Quinteſſence, par laquelle elle ſe charge de-plus-en-plus de la haine des honnêtes gens; ce qui indubitablement, par ſimpathie, la fera tôt ou tard changer en une Miſantrope des plus fieffées; ce qui, pour l'amour d'elle, nous eſperons n'arrivera jamais. En attendant nous vous promettons, ami Lecteur, ſi ces Mémoires vous ſont agréables, de vous en donner l'un ou l'autre jour un ſecond Volume. Servez-vous utilement de celui-ci, comme étant la Clef pour pénétrer dans les Mémoires que Madame* Deſnoyers, *aſſiſtée d'un Moine défroqué, a jugé à propos de donner au Public; ainſi vous pourrez vous-même diſcerner le vrai d'avec le faux.* Adieu

MEMOIRES

MEMOIRES
DE
Mr DES N**.

Ecrits par lui-même.

SI Madame *Deſnoyers* s'étoit retranchée à ſuivre cette belle maxime, que la femme du monde la plus eſtimée, où pour mieux dire, la plus eſtimable, eſt celle dont on parle le moins, je ne me verrois point obligé à répondre aux Mémoires qu'elle a depuis quelques années mis au jour ; je m'en ſerois plûtôt acquitté, ſans la difficulté du paſſage de ces ſortes de Livres en France : mais comme nos frontieres ne ſont point ſi bien gardées qu'il ne s'en gliſſe toûjours quelques-uns, j'ai cru, après les avoir examinées, qu'il étoit de mon honneur de me juſtifier envers elle, envers mes filles; faire connoître au Public que je ne ſuis point un pere *barbare* ni *dénaturé*; donner une idée parfaite de ſon caractere ; manifeſter les véritables motifs qui l'ont engagée à ſortir du Royaume, les ſommes qu'elle a emportées, & l'indignité enfin qu'elle a eu d'aller prendre le bien des pauvres, dans un tems où

où elle étoit en état, ſans beaucoup ſe déranger, de leur en faire. Ce ſera ce que j'expliquerai plus au long dans le cours de ces préſens Mémoires.

Je ne prétens point aller rechercher ni contredire ce qui s'eſt paſſé avant que le ſacré lien conjugal nous eût unis : mais je me flatte que la vérité que je vais mettre au jour, donnera une juſte idée de ce que l'on doit penſer de tout ce que Madame *Deſnoyers* a écrit & pourroit écrire ſur ſon ſujet auſſi-bien que ſur le mien.

L'an 1688. la bonne & grande Ville de Paris, lieu de ma naiſſance, fut le ſéjour que je pris pour paſſer mon quartier d'hyver ; j'étois logé à l'Hôtel de Mantouë, ruë Montmartre ; ma chambre étoit à côté de celle d'un vénérable vieillard, qui depuis la pointe du jour juſqu'à minuit, étoit rempli de meſſages & de viſites, qui lui étoient, à ce que je m'apperçus, auſſi-bien qu'à moi, très-incommodes. Je le voyois tous les jours rêveur, inquiet ; je l'entendois toutes les nuits ſe plaindre, & rarement pouvois-je fermer l'œil ſans être interrompu. Je me laſſai bien-tôt de tout ce train, & réſolu de demander une autre chambre à mon hôte, je m'informai de lui quel ſorte d'homme ç'étoit, des ſujets qu'il avoit de tant ſe tourmenter. Ha ! Monſieur *Deſnoyers*, me répondit mon hôte, vous ſçavez

ſçavez qu'il y a long-tems que j'ai le bonheur de vous connoître, voici une bonne occaſion de vous rendre ſervice : Reſtez dans votre chambre, faites votre cour à ce vieillard, c'eſt un pere aux écus; je veux en peu de mots vous raconter ſon Hiſtoire.

Le bon vieillard, dont vous vous plaignez, ſort de la Maiſon du Maréchal de Lorges, il y étoit Maître d'Hôtel, il y a ramaſſé une ſomme aſſez conſidérable; nous ſommes d'anciens camarades; j'étois Chef de Cuiſine ſous lui, il a choiſi ma maiſon pour y paſſer le reſte de ſes jours. Les embarras, les meſſages, les viſites & les plaintes nocturnes qui interrompent votre ſommeil, ne viennent d'autre choſe que d'une niéce, qui, il y a quelques années, fit une eſcapade hors du Royaume, & vient d'être ratrapée à Dieppe ſur le point d'en faire une autre.

Cette niéce eſt ſon unique héritiere : je croi que vous ne feriez point mal de vous attacher au vieillard. La niéce, avec le tems ſera un parti qui accommoderoit bien les affaires d'un Capitaine d'Infanterie; mais au moins je retiens un Caſtor pour le donneur d'avis; mettez les fers au feu. Pour moi j'y travaillerai de mon mieux. J'oubliois, continua-t'il, à vous dire que cette niéce eſt entêté d'un certain Officier de Marine, qui, à ce que j'en ai appris, fait

fait beaucoup plus de cas de la bourſe du bon homme, que des charmes de la Belle; mais le vieillard eſt un fin Gaſcon, qui n'eſt nullement du ſentiment de ſe dépoüiller avant de ſe mettre au lit.

Le diſcours de mon hôte me fit faire de ſérieuſes réfléxions ſur cet établiſſement, & naître l'envie de connoître l'oncle & la niéce : Je liai dès le même jour converſation avec mon vieillard, j'eſſayai de lui donner quelque conſolation dans ſes chagrins, je lui tenois fidelle campagnie, j'avois mille complaiſances pour lui, j'applaudiſſois à toute ce qu'il me racontoit, & je me fourrai ſi avant dans ſes bonnes graces, que dans peu je me rendis le fidele dépoſitaire des plus ſecrets reſſorts de ſes penſées.

Je ne fus pas long-tems à découvrir la vérité de ce que mon hôte m'avoit raconté, & de ſes bonnes intentions à me rendre ſervice, j'en fus entierement perſuadé, lorſque je vis un matin ce vénérable vieillard entrer la larme à l'œil dans ma chambre, ſe plaindre des entêtemens de ſa niéce: Je ne vois point de meilleur moyen, me dit-il, pour la faire reſter dans le Royaume, que de lui trouver un époux, il y a un Officier de Marine, qui depuis quelques années l'a recherché, & elle en eſt épriſe; mais comme c'eſt un homme qui s'eſt mis

en

en tête de me faire executer mon Teſtament avant ma mort, je n'ai jamais voulu conſentir à ce mariage. Ma niéce à la vérité n'eſt ni belle, ni bien faite; c'eſt une jeune perſonne qui a de l'eſprit infiniment, & qui un jour, ſi elle ſçait s'en ſervir à propos, eſt capable par ſon bien & celui que je lui deſtine, de contribuer au bonheur d'un honnête homme.

Je jugeai par ce diſcours de l'effet des promeſſes de mon hôte, je ne manquai pas de prendre la balle au bond, je m'étois inſtruit à fond des qualitez de cette niéce; je lui dis que j'en avois entendu parler comme d'une très-aimable perſonne; que je ſouhaiterois avoir l'honneur d'être plus particulierement connu de lui; que je n'étois à la vérité qu'un ſimple Capitaine d'Infanterie, très-peu favoriſé des biens de la fortune; que j'étois d'une bonne famille de Paris, l'homme du monde le moins intéreſſé, & enfin que je m'eſtimerois le plus heureux des mortels, ſi je pouvois parvenir au bonheur d'être ſon neveu. J'aurai pour Mademoiſelle votre niéce, lui dis-je, toute la complaiſance & les bonnes manieres qu'un honnête homme doit avoir pour une épouſe, & toute ma vie j'aurai une parfaite reconnoiſſance & un profond reſpect pour tout ce qui vous concernera.

La

La franchiſe avec laquelle je lui parlai, ma perſonne qui ne lui fut point déſagréable, quelques-uns de mes parens que je lui nommai, dont il avoit entendu parler, lui inſpirerent l'envie de me connoître juſqu'au fond, & dès cette premiere déclaration je conçus une très-bonne opinion du ſuccès de mon affaire.

Quelques jours ſe paſſerent ſans en parler qu'indifféremment : je n'oſois lui marquer trop d'empreſſement ; mais mon hôte m'ayant informé des recherches qu'il avoit faites ſur ma conduite, je ne manquai pas à la premiere ocaſion de faire tomber le diſcours ſur ſa niéce ; que je la trouverois heureuſe, me dit-il, de paſſer ſes jours avec un auſſi honnête homme que vous : il ne dépendra pas de moi, j'y conſens de tout mon cœur ; mais je prévois deux grands obſtacles : Le premier eſt l'Officier dont je vous ai parlé, & le ſecond une tante qui eſt auprès d'elle qui a une averſion parfaite pour les anciens Catholiques, & poſſede entierement ſon eſprit. J'ai cependant réſolu de ſeconder les empreſſemens que vous m'avez marquez, & dès aujourd'hui, ſi vous voulez m'accompagner, nous irons lui rendre une viſite.

Nous allâmes l'après-midi aux Nouvelles Converties. Monſieur Coton (c'eſt le nom de cet honnête vieillard) demanda Ma-

Mademoiſelle *Petit* ſa niéce; il voulut également voir Madame de *Suporta* la tante; le bonheur voulut pour moi que l'ordre avoit été donné de les ſéparer deſorte qu'elles n'euſſent nulle communication enſemble, & que lorſqu'on viendroit les appeller à la grille de les y faire venir ſéparément. Nous ne vîmes donc ce jour que Mademoiſelle *Petit*; elle ne fut pas peu ſurpriſe de voir ſon oncle accompagné d'un homme dont la figure lui étoit tout-à-fait inconnuë. Les premiers momens de la converſation roulerent d'abord ſur les chagrins de la grille, & le moyen de les faire finir.

Je n'ignore point, dit Monſieur *Coton* à Mademoiſelle *Petit*, l'attachement que vous avez pour Monſieur du *Queſne*, c'eſt ainſi que s'appelloit cet Officier de Marine; vous devez avoir remarqué, ma chere niéce, que l'intérêt, plus que votre mérite, lui a inſpiré les beaux ſentimens que vous vous imaginez qu'il a pour vous: Vous avez vû qu'il n'a jamais rien voulu conclure ſans une Donation préſente d'une partie de mon bien, & d'une générale après ma mort: Je vous deſtine, ma chere niéce, tout ce qne je poſſede au monde; mais j'ai toute ma vie eu en horreur les perſonnes intéreſſées, & ſurtout, lorſqu'il s'agit d'un engagement éternel. J'ai beaucoup

plus d'expérience du monde que vous. & comme j'aurois tout lieu de craindre que la poſſeſſion de mon bien ne lui fût infiniment plus agréable que celle de votre perſonne, il y auroit beaucoup à craindre que cette paſſion dégénerant dans une eſpece de mépris, vous ne fuſſiez la plus malheureuſe perſonne du monde. Je vous amene Mr. Deſnoyers un très-honnête homme, premier Capitaine au Régiment de Toulouſe, nullement attaqué de ce mauvais vice d'intérêt; je ne vous l'ai point conduit ici comme un époux que je vous aye deſtiné, vous avez été juſqu'à préſent votre maîtreſſe, & vous la ſerez toûjours de vos volontez; je le laiſſe avec vous, je ſouhaite que vous puiſſiez connoître ſon mérite; ſa famille m'eſt connuë; faites attention à votre établiſſement, & d'un autre côté comptez que le ſeul moyen de ſortir de captivité, eſt celui de donner votre main à celui que vous jugerez digne de vous rendre heureuſe.

Mademoiſelle *Petit* obſerva pendant cette harangue un très-profond ſilence, & eut tout le tems de me conſidérer; elle n'eut pas plûtôt ſon oncle hors de ſes yeux, qu'elle me demanda dans quelle Religion j'étois né, de quelle maniere j'avois connu ſon oncle, & celle dont je m'y étois pris pour entrer ſi avant dans ſes bonnes graces.

Quant

Quant au premier, lui répondis-je, je ne ſuis pas venu, Mademoiſelle, pour entrer en controverſe, l'amour ſeul m'y a conduit, je ne ſuis point homme à contraindre les conſciences, je laiſſe vivre tout le monde à ſa mode, j'ai entendu parler de vous comme d'une très-aimable perſonne, d'un eſprit & d'un mérite infini; ſur le portrait qui m'en a été fait, mon cœur s'eſt déclaré pour vous. J'ai bien compris que la Religion Romaine pourroit être un très-grand obſtacle à faire quelque progrès ſur le vôtre; mais je me ſuis flatté, je ne ſçai ſi ce ſera vainement, qu'ayant l'honneur d'être particulierement connu de Mr. *Coton*, je pouvois riſquer de vous venir faire la révérence & vous offrir mes ſervices. Comment, Mr. répartit d'un petit air badin Mademoiſelle *Petit*, me voir, m'aimer, m'offrir un époux, & tout cela dans un jour, rien au monde n'eſt plus galant! J'ai vraiment bien des obligations à Mr. *Coton*, il ſonge mûrement à mon établiſſement, il s'imagine apparemment que les horreurs de la grille me font trembler; le ſéjour effectivement ne m'eſt pas trop agréable: Mais puiſque vous êtes ſi avant dans ſes bonnes graces, il vous aura ſans doute informé particulierement de l'attachement de Mr. du *Queſne*. Vous imaginez-vous, Monſieur, que la premiere & ſeule paſſion

que j'ai euë de mes jours, puiſſe ſi-tôt ſe bannir de mon eſprit ? N'auriez-vous pas une très-mauvaiſe opinion de moi, & ne me regarderiez-vous pas comme une perſonne incapable d'aucun attachement? Je n'oſerois me plaindre de Mr. *Coton*, qui taxe d'intéreſſé l'homme du monde le plus généreux, & s'il a demandé quelques avances, l'intention de me faire briller dans un état digne de ſa naiſſance & de ſon caractere, en a été le principal motif, d'autant plus, qu'il n'a jamais prétendu qu'une ſomme très-modique qui n'auroit pas fort incommodé mon oncle. Ce ſeroit donc moi qui ſerois en droit de le taxer du nom d'avare. Mr. *Coton* eſt d'une avarice extraordinaire; mais il ne faut pas s'étonner, tout homme à ſon âge ſe défait rarement de ſon bien, & ne ſigne jamais un Teſtament qu'il ne croye que ce ne ſoit un arrêt pour aller en haut rendre compte de ſes actions. Vous me faites beaucoup d'honneur, continua-t'elle; mais je vous avouërai ſincérement que quelques richeſſes que je puiſſe attendre de Monſieur *Coton*, quelque autorité qu'il puiſſe avoir ſur ma perſonne, & quelques horreurs enfin que je reſſente de ma priſon, rien au monde ne peut m'engager à faire ſes volontez, non-plus qu'à contraindre ma conſcience : Je me trouve à la vérité dans un

grand

grand embarras, & pour comble d'injuſtice, j'ai perdu mon unique conſolation, & ce qui me ſemble plus affreux dans cette horrible maiſon, eſt de me voir privé du ſeul plaiſir qui pouvoit me reſter. Mr. *Coton* vous aura peut-être parlé de Madame de *Suporta*, c'eſt de cette chere tante dont on m'a ſi cruellement ſéparée, de celle à qui j'ai tant d'obligation. Y a-t'il au monde ſupplice plus ſenſible que de nous voir renfermées dans la même maiſon, ſans avoir la ſatisfaction de pouvoir nous conſoler dans nos malheurs ? Il faut cependant eſperer, que le grand *Dieu* qui protege les innocens, & ſurtout pour une ſi légitime & ſi juſte cauſe, daignera répandre ſes bontez ſur nous & mettre fin à nos malheurs.

Les larmes, les ſoupirs & le déſeſpoir terminerent cette converſation. Je n'oſai repliquer que d'un ton fort plaintif; ainſi je me retranchai à faire de très-humbles excuſes de la témérité que j'avois eu de venir renouveller ſes chagrins, faire verſer des larmes à de ſi beaux yeux; je pris donc congé d'elle & je lui demandai permiſſion de venir la voir. Vous me ferez honneur & plaiſir, me répondit-elle, je vous prie d'excuſer une pauvre priſonniere qui gémit dans les fers; je vous demande mille pardons de ne vous avoir entretenu que de mes malheurs : j'ai obligation à Mr. *Coton*

de ſonger à divertir mes chagrins : Venez donc quand il vous plaira ; mais ne mettons jamais l'amour, non-plus que le mariage, ſur le tapis.

Je ne fus pas ſi tôt ſorti d'auprès d'elle, que j'allai joindre Mr. *Coton*, je lui fis un ample d'étail de notre converſation ; la permiſſion que j'avois obtenuë lui fit tout eſperer. Rien ne l'inquietoit que le conſentement de Madame de *Suporta* ; mais nous verrons par la ſuite, qu'il ſçut ſe précautionner contre cette obſtacle, en ne lui donnant aucune part du deſſein qu'il avoit projetté.

Mr. *Coton* alla dès le lendemain matin ſonder les ſeptimens de ſa niéce : ils lui parurent partagez, il ne remarqua plus ce grand empreſſement pour Mr. du *Queſne*, & conclut de-là que ma préſence avoit tant ſoit peu écorné ſon cœur : il faut battre le fer pendant qu'il eſt chaud, me dit-il en ſortant de table, allez voir votre maîtreſſe, je ſuis perſuadé que vous ſerez bien reçu.

Les ſoins que Mademoiſelle *Petit* avoit pris de s'ajuſter me donnerent à penſer que les réfléxions nocturnes avoient renverſé une partie de ſes fermes réſolutions, & éloigné de ſon eſprit ſon cher du *Queſne* : Je ſçus profiter des petits avantages que je crus entrevoir, & pouſſai ſi vigoureuſement

ment ma pointe, qu'en ſept ou huit jours je réduiſis la Belle à conſentir à me donner la main.

Comme je ne prétens point faire un Roman de nos amours, j'eſpere que le Lecteur voudra bien ſe contenter de ce que j'en ai rapporté. Voici quelques articles ſecrets, que nous nous étions jurez ſur tout ce qu'il y a au monde de plus ſacré, auſquels je puis aſſurer que je ne fis jamais contre vérité, & que malgré tous ſes ſermens Madame *Deſhoyers* a ſi mal exécutez.

» *Primò*, Que notre mariage accompli, » quoique Mademoiſelle *Petit* eût fait ab» juration de la Religion Réformée, je la » laiſſerois vivre à ſa mode, & ne lui par» lerois jamais de la Romaine.

» 2. Que ſur les enfans qui pourroient » provenir de notre mariage, elle n'auroit » nulle direction, ni inſpection ſur leur » conſcience.

» 3. Qu'immédiatement après les plai» ſirs & les viſites de nôce, je quitterois » ma Compagnie, & ſolliciterois une pen» ſion en récompenſe de mes ſervices.

» 4. Que nous irions paſſer notre tems » à *Nimes* juſqu'à la poſſeſſion des biens de » Mr. *Coton*, & finalement que je ne trou» verois rien à redire à la lecture de la » *Bible*, non-plus qu'au chant des *Pſeau-*

» *mes*, dont je lui laiſſerois une ample » liberté.

Nous projettâmes qu'après le décès de Mr. *Coton*, je me pourvoirois de quelque Charge à la Cour ou en Province pour lui donner un rang dans le monde; & enfin elle me jura, (ce qu'elle a contre tous les ſermens, ſi mal exécuté) qu'elle ne ſongeroit jamais à paſſer dans les Pays Etrangers.

Il ne s'agiſſoit plus après toutes ces petites précautions, que d'une Lettre de Cachet pour la mettre en liberté, j'allai en poſte à *Verſailles*, & je revins avec tous les ordres néceſſaires, je les remis entre les mains de Mr. *Coton*, nous allâmes enſemble chez le Curé de St. Laurent, nous le prévînmes de nos deſſeins, il monta en carroſſe avec nous, nous fûmes prendre Mademoiſelle *Petit*, & retournâmes chez le Curé, qui après lui avoir fait une petite exhortation & confeſſé, lui fit faire abjuration, & n'ayant que deux pauvres pour témoins il nous donna enſuite la Bénédiction Nuptiale.

Voila en peu de mots un fidel récit de nos amours & de notre mariage, & non pas un tas de menſonges, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, dont Madame *Deſnoyers* a cru embellir ſon hiſtoire. Elle s'eſt apparemment imaginée ſe donner un grand relief dans

dans le Pays Etranger de citer ſi ſouvent des Princes, des Ducs, des Maréchaux de France, des Evêques & Archevêques, & tant de Perſonnages de diſtinction, deſquels, je puis le proteſter, elle n'a jamais eu l'honneur d'approcher.

Je voudrois bien lui demander quel caractere diſtingué ſa famille & elle ont eu dans le monde, pour s'attribuer un Commerce ſi familier avec tous ces Seigneurs? Seroit-ce par Mr. *Coton* Maître-d'Hôtel du Maréchal de Lorges? Seroit-ce par elle, qui juſqu'alors avoit été conſignée dans ſa Province? Seroit-ce par ſon rare génie? Aucuns de ces rares Ouvrages n'avoient point encore paru. Je ne vois donc rien à quoi l'attribuer, ſinon à l'entêtement & l'opiniâtreté de ne point vouloir ſe ſoumettre aux ordre du Roi, qui lui ont quelquefois procuré de ces zélez Miſſionnaires, qui dans ce tems faiſoient leurs efforts pour convertir les plus entêtez.

Les Grands Seigneurs, comme un chacun le ſçait, ont de la bonté, de la piété, de la charité pour leurs Domeſtiques, les aſſiſtent dans leurs beſoins, les protégent dans leurs malheurs; mais cette familiarité dont ſe pare Mad. *Deſnoyers* eſt bien rare, & à moins de quelque mérite ou talent extraordinaire, les Grands Seigneurs, dis-je, ne ſe communiquent pas ſi facilement.

Quel mérite au surplus peut être celui d'un Maître d'Hôtel, sinon de faire bonne chere & à peu de frais à son Maître, ne point ferrer la mule? Mad. *Desnoyers* à la vérité en donne un à Mr. *Coton* très-avantageux pour entrer dans les bonnes graces du Maréchal, puisqu'elle rapporte qu'il fut fidele *Mercure* de ses amours avec Mlle *Fremont* lorsqu'il l'épousa; & comme il pourroit bien l'avoir servi dans d'autres occasions, ce seroit à tort que je voudrois lui disputer ce qu'elle a avancé; le bien qu'il avoit ramassé dans cette maison en est une preuvre convaincante, je veux le croire bien acquis; mais si nous en voulons croire le trivial proverbe, que ce qui vient de la flûte retourne au tambour, il ne nous a pas fait un grand profit.

Les premiers jours de notre alliance se passerent dans le plaisir, à attendre & recevoir les visites de Famille : je partis après pour *Maintenon*, où le Comte de *Toulouse* avoit été appellé aux travaux que le Roi y avoit ordonné; je réglai mes comptes avec le Major, & donnai ma démission au Commandant: je revins à Paris, j'y trouvai ma nouvelle épouse attaquée d'une petite fiévre qui l'obligea à garder quelques jours le lit. Son plus grand chagrin, étoit de se voir privée de la chere Demoiselle *Suborta*: elle me pria instamment de faire mes efforts, d'employer

d'employer mes amis pour obtenir ſa liberté : j'allois à *Verſailles*, je me préſentai au Miniſtre pour caution, je fus accepté & Mad. *Suporta* eut le plaiſir de voir le même jour ſa niéce. Jamais femme ne fut plus ſurpriſe de voir tant de changemens ſans en avoir été informée ; mais le plaiſir de ſe trouver en liberté, ſa niéce ſatisfaite de ſon choix, de recevoir mille honnêtetez de ma famille, un bon appartement, une bonne table, plus de verroüils, plus de Sœurs-écoute, lui renfoncerent tous les reſſentimens que dans un autre tems elle auroit pû marquer ; les bonnes manieres que j'ai eu juſqu'au dernier ſoûpir pour elle, ne lui ont jamais donné lieu de les faire éclater.

La ſanté de Madame Deſnoyers rétablie, nous ſongeâmes à donner ordre à nos petites affaires ; ſon bien ſe trouvoit par ſon évaſion hors du Royaume, confiſqué, il falloit avoir recours à la clémence de Sa Majeſté, de même que pour la récompenſe que j'attendois de mes ſervices Madame Deſnoyers n'avoit jamais été à *Verſailles*, c'étoit pour elle un Pays inconnu, les petites vivacitez que j'avois reconnuës dans le peu de tems que nous étions enſemble, me firent appréhender qu'elle ne les fit éclater en Public. Je lui donnai donc les inſtructions que je crus les plus néceſſaires pour venir à bout de nos deſſeins ; mais elle voulut faire

à ſa tête, & me faire connoître entierement ſon caractere. Son premier entêtement fut de prétendre que nos Placets fuſſent ſéparéz, que chacun diſcutât ſes intérêts, & préſentât différemment ſon Placet.

Nos intérêts furent donc écrits ſéparément & nous allâmes à *Verſailles*, où malgré les bonnes inſtructions que j'avois donné à Madame Deſnoyers, elle ne laiſſa pas de vouloir s'avancer auprès du Roi pour lui préſenter ſon Placet. Le Maréchal de Noailles lui fit ſigne de ſe retirer, la tira en particulier, & eut la bonté de lui dire que perſonne n'en préſentoit aucun ſans la permiſſion du Capitaine des Gardes de Quartier. Vous le voyez bien, Madame, lui dis-je, je ſuis fâché que vous ne vouliez faire qu'à votre tête, je ne pus me retenir de lui parler un peu haut; une foule de Courtiſans s'aſſemblerent autour de nous: Il ſe trouva parmi le grand nombre un jeune Officier qui la regarda attentivement, & s'écria à un de ſes amis: Non, oüi, je ne me trompe point, c'eſt elle-même, on m'a dit qu'elle étoit revenuë d'Hollande; que diable vient-elle faire ici? La voilà parée comme un Autel du Jeudi beni. De qui veux-tu parler, dit cet ami? Hé cadedis, c'eſt de Mlle * *Girgoule*, ne la reconnois-tu pas? Dieu me damne, c'eſt elle-même.

D'autres

* *Le nom de Champignon qui ſe trouve en Languedoc.*

D'autres Gaſcons entrerent dans la converſation & s'écrierent : Hé parbleu ! ce n'eſt pas la mal nommée, & jamais figure n'a mieux reſſemblé à Girgoule. Ce fut un éclat de rire général, qui malgré le reſpect que portoit l'endroit où nous étions, vint juſqu'aux oreilles du Roi, qui en demanda le ſujet. Quelques Seigneurs Gaſcons lui expliquerent le nom Girgoule : Je l'ai vûë en paſſant, dit en ſouriant Sa Majeſté, le Maréchal de Noailles m'a même dit qu'el e avoit eu deſſein de me préſenter un Placet.

Je reſtai ſi confus que je quittai la place : Madame Deſnoyers au contraire s'approcha de ſon Gaſcon, lui demanda des nouvelles du pays, lui fit à la vérité quelques légers reproches ſur ſon imprudence : Nous ne ſommes plus des enfans, lui dit-elle, & ſans vanité je ſuis depuis quelques jours mariée à un des plus jolis hommes de Paris, c'eſt le premier Capitaine du Régiment de Toulouſe : Tenez, le voilà, dit-elle, me montrant au doigt, qu'en dites-vous ? N'eſt-ce pas un homme de bonne mine ? Nous nous ſommes mariez à Paris, c'eſt le Curé de Saint Laurent qui nous a épouſez, j'ai abjuré à la fin les héréſies de Calvin, & je viens ici pour demander au Roi une penſion & la reſtitution de mes biens.

L'impatience me prit, je m'approchai d'elle,

d'elle, je la priai de ceſſer tous ces mauvais diſcours, & de venir avec moi. Ce ne fut pas ſans peine, tant elle étoit en train de babiller, encore fallut-il avoir la patience de la voir accompagnée de cinq ou ſix Gaſcons, qui ſe mocquerent d'elle, juſqu'à notre auberge. Elle en retint deux à dîner & leur préſence m'empêcha de dire mon petit ſentiment; je ne laiſſai pas cependant de la preſſer de venir avec moi chez le Maréchal de Noailles, pour demander la permiſſion néceſſaire pour préſenter nos Placets le lendemain. Ce Seigneur nous reçut très-gracieuſement, & nous aſſura de toute ſa protection; nous allâmes enſuite voir les appartemens, les jardins, & tout ce qu'il y a de curieux dans ce ſuperbe Château; nous revînmes le ſoir à l'auberge, où Madame Deſnoyers mit un morceau ſur l'autre pour avoir l'honneur de ſe trouver au ſouper du Roi. Il n'y avoit pas à la vérité loin de nôtre logement au Louvre, elle me laiſſa à table; je la ſuivis de près. Elle ne parut pas ſi-tôt aux appartemens, que tout le monde la reconnut pour celle dont la préſence avoit endoſſé la riſée du matin; un chacun ſe diſoit à l'oreille, place à Mademoiſelle Girgoule, place à Mademoiſelle Girgoule; tellement que place fut ſi bien faite à Mademoiſelle Girgoule, qu'elle ſe trouva plantée vis-à-vis du Roi. Sa figure, cet air riant qui

étoit

étoit peint ſur tous les viſages ; donnerent quelque légere curioſité à Sa Majeſté. Il ſe tourna du côté du Maréchal de Noailles, & lui demanda ſi ce n'étoit pas cette Demoiſelle Champignon qu'il avoit vûë le matin. Le Roi jetta en même tems ſa vûë ſur Madame Deſnoyers, qui prit d'un air fort gaillard la parole : *Sire*, dit-elle, *je demande bien pardon à vôtre Majeſté, mon nom de fille eſt Anne Catherine Petit, qui eſt celui de mon pere ; celui de ma mere eſt Coton de la même famille du pere Coton Confeſſeur du grand Roi Henri vôtre grand-pere ; Girgoule eſt un ſobriquet qu'on me donnoit autrefois lorſque j'allois à l'école, parceque j'ai toujours été courte & groſſe, & c'eſt un Officier qui a eu l'inſolence de m'appeller comme cela ce matin en préſence de Vôtre Majeſté.* Le Roi, Monſeigneur, les Princes & toute la Cour firent un éclat de rire, qui fut comme le dit parfaitement bien Madame Deſnoyers dans ces Mémoires, tant que nous fûmes à Verſailles l'Evangile du jour.

Ce furent pour moi d'étranges couleuvres à avaler ; il fallut cependant m'y accoutumer, & lorſque je voulus lui répréſenter ſon imprudence : Vous ne connoiſſez pas encore la Cour, me répondit-elle, ignorez-vous mon cher ami, qu'il n'y a que les grands Seigneurs & les bouffons qui y faſſent leur chemin ; il faut de l'effronterie

& vous avez vû celle avec laquelle j'ai ſoutenu tous ces aſſauts : Laiſſez-moi faire ſeulement, & vous verrez que nous viendrons à bout de nos deſſeins. Je le ſouhaite, Madame, lui repartis-je ; mais je vous l'avouë, s'il ne s'agiſſoit pas de mes intérêts particuliers, je vous laiſſerois ici pour exercer ces beaux talens. Vous ferez, me répliqua-t'elle, tout ce qu'il vous plaira.

Je paſſai la plus cruelle de toutes les nuits, mille réfléxions ſe préſenterent à mon eſprit. Quoi ! diſois-je à moi-même dans un commencement ſi peu de complaiſance, des entêtemens ridicules, des obſtinations extraordinaires ? Qu'as-tu fait, pauvre Deſnoyers ? Faut-il qu'une raiſon de fortune t'ait ébloüi & engagé d'avoir épouſé cette femme ? Mais il n'eſt plus tems, les réfléxions ſont hors de ſaiſon, tâchons dont par de bonnes manieres de la faire retourner à elle-même, & ſurtout retirons-nous de Verſailles. Je me levai accablé de mille chagrins, j'eus la diſcretion de n'en rien faire paroître ; au contraire nous allâmes enſemble aux appartemens. Le Maréchal de Noailles nous fit la grace de nous préſenter au Roi, nous eûmes l'honneur de lui préſenter nos Placets, Sa Majeſté fit à Madame Deſnoyers celui de lui dire qu'il lui rendroit juſtice, & à moi, que mes ſervices ſeroient récompenſez.

Nous

Nous ne fûmes pas long-tems à nous reſſentir des effets de la clémence & bonté Royale, Madame Deſnoyers obtint un ordre de lui reſtituer généralement ſon bien avec les arrérages juſqu'au dernier ſol, & une penſion de trois cens livres comme Nouvelle Convertie & femme d'Officier, & non pas une de neuf cens comme elle l'aſſure dans ſes Mémoires. Je voudrois bien lui demander en vertu de quoi elle prétend me priver de la récompenſe de mes ſervices, qui fut une penſion de ſix cens livres, & ſe l'attribuer, ou à ſon mérite imaginaire ? Apprenez, ſi vous ne le ſçavez pas, mon indigne épouſe, à dire la vérité que vous avez ſi bien déguiſée dans vos impertinens Mémoires, & ſçachez que Sa Majeſté depuis vôtre folie, a eu la bonté de me continuer & vôtre penſion & la mienne, auſſi-bien que la confiſcation de vos biens après la mort de mon cher fils : Ce qui doit vous faire connoître que c'étoit, comme je le dis, à mes ſervices, & non à vôtre petit & prétendu mérite que ces graces ont été accordées.

Nous ne fîmes pas un long ſéjour après à Paris, nous partîmes pour Nîmes, lieu de ſa naiſſance & où étoient ſituez les biens de Madame Deſnoyers. Nous préſentâmes les ordres que nous avions aux Magiſtrats ; ils les envoyerent à Mr. de Baville Intendant

dant de la Province, réſident à *Montpellier*; il donna les ſiens pour qu'ils fuſſent executez à notre ſatisfaction.

Le léjour de *Nimes* me parut dans les commencemens très-agréable, il y a nombre de très-honnêtes gens fort ſociables; ce ne fut que fêtes & cadeaux pour notre réception; mais le ſobriquet de Mademoiſelle *Girgoule* revint ſur le tapis, je ſortois rarement ſans m'entendre dire: Voilà le mari de Mademoiſelle *Girgoule*. Madame Deſnoyers ne faiſoit pas un pas qu'elle n'eût une bande d'enfans qui crioient après elle: Soyez la bien revenuë, Mademoiſelle *Girgoule*, tout le Peuple, comme ſi ç'eût été une perſonne de l'autre monde s'empreſſoit à la voir. Ces mauvaiſes plaiſanteries commencerent fort à m'ennuyer, & ne faiſoient pas trop de plaiſir à Madame Deſnoyers: il fallut cependant encore les eſſuyer.

L'eſprit de Madame Deſnoyers lui ſuggera un moyen de les faire ceſſer: Je n'en vois point de meilleur, me dit-elle un jour, pour les faire ceſſer, que d'avoir quelque poſte ou Charge qui vous donne autorité dans la Ville. On doit dans trois ou quatre mois élire des Conſuls: Cette dignité eſt des plus honorables qu'il y en ait au monde; j'ai des Parens & des amis, laiſſez-moi faire, & jeſpere que vous aurez verge en main pour

pour châtier ces insolens : Allez à *Montpellier*, faites votre cour à Mr. l'Intendant, attachez-vous auprès de son épouse, ayez beaucoup de complaisance pour elle, donnez quelques Pistoles au hazard ; elle aime le jeu, vous ne le haïssez pas, partez au plûtôt, & ne revenez point que vous n'ayïez de bonnes paroles. J'acceptai le parti, non par ambition de devenir Consul ; mais pour aller voir ce charmant séjour. Je m'en allai donc à *Montpellier*. Je fus faire ma révérence à Messieurs de Broglio & Baville, l'un Commandant & l'autre Intendant de la Province ; j'y trouvai une des plus magnifiques & nombreuses assemblées du Royaume, bonne chere, grand feu, beau jeu, rien ne manque aux plaisirs de cette charmante Ville. Il en est de même jusqu'au dernier Bourgeois, tout contribuë à se rendre heureux, & surtout à faire honneur & plaisir aux Etrangers.

Je passai mon tems agréablement, & ne songeois guéres au Consulat. Cet honneur que Madame Desnoyers releve si haut, ne me châtoüilloit point tellement l'imagination, que je ne sçus parfaitement bien profiter des plaisirs; mais d'un autre côté, j'étois accablé tous les jours de lettres de Madame Desnoyers. Elle me reprochoit sans cesse ma négligence à faire ma cour, que cette affaire devoit être décidée en vingt-

quatre

quatre heures. Je n'y faiſois pas beaucoup d'attention, & reculois le plus qu'il m'étoit poſſible. Je fis cependant réfléxion que j'étois obligé de réſider en Province, que j'y étois ſans aucun titre; je réſolus donc d'en parler à Mr. l'Intendant, j'en reçus une réponſe très-gracieuſe, il me dit que ce ſeroit avec un extrême plaiſir, & qu'il y employeroit ſon crédit & ſon autorité de tout ſon cœur; qu'il avoit cependant donné une eſpece de parole à Mr. de Montgranier habitant de la Ville, & qu'il lui écriroit à ce ſujet.

Je fis part de cette favorable réponſe à Madame Deſnoyers. Elle m'écrivit que Mr. de Montgranier pourroit être un grand obſtacle, que je m'en revinſſe au plûtôt, & qu'elle ſçauroit le ſurmonter. Les plaiſirs de *Montpellier* m'étoient trop ſenſibles pour les quitter ſi ſubitement; je me fis tirer l'oreille: mais on ne me laiſſoit point de repos, je reçus une lettre violente, pleine de reproches; que j'étois l'époux du monde le plus inſenſible; qu'elle ſçavoit que je me ruïnois au jeu, & ne penſois nullement à mes affaires, & qu'elle avoit appris de bonne part que j'avois perdu plus de cent cinquante Piſtoles.

Je ne crus point de meilleur ſecret pour mettre l'eſprit de Madame Deſnoyers en repos que de lui prouver le contraire; je lui envoyai

envoyai deux cens Piſtoles que j'avois gagné dans le peu de ſéjour que j'avois fait. La réponſe que je reçus me fit connoître que cette petite ſomme lui avoit tranquilliſé les ſens : Elle ne me preſſa plus ſur mon retour ; au contraire, mon cher, m'écrivit-elle, agiſſez fortement auprès de Mr. l'Intendant, & ne revenez point que je ne vous le mande, & ſelon mon petit calcul, cher petit homme, vous ſerez Conſul.

La certitude avec laquelle elle me donnoit des aſſurances du Conſulat étoit pour moi une Enigme à laquelle je ne comprenois rien ; car la parole de Mr. l'Intendant m'avoit paruë ſi ambiguë par celle qu'il avoit donnée à Mr. de Montgranier, que je n'y comptois pas beaucoup. L'Enigme fut bien-tôt expliquée ; Madame Deſnoyers m'écrivit de partir inceſſamment, & qu'à mon arrivée j'aurois lieu d'être content. Je pris donc congé de Mr. l'Intendant & de mes amis ; je partis pour Nîmes, où je la trouvai dans une joye inconcevable. Vous ſerez Conſul, me dit-elle en arrivant, je reçus mille embraſſades, ſa joye étoit ſi parfaite qu'elle avoit peine à s'énoncer.

Ces premiers & joyeux momens temperez, elle m'expliqua les reſſorts dont elle s'étoit ſervie.

Vous ſçavez, mon cher, me dit-elle, ce que vous m'avez écrit touchant Mr. de Montgranier :

Montgranier : Vous n'ignorez pas ſon crédit dans la Ville, la protection qu'il a de Mr. l'Intendant, le pouvoir de ſes amis : Mais j'ai ſçu tout ſurmonter, vous ne pouviez m'envoyer deux cens Piſtoles plus à propos ; je les ai placez d'une maniere que j'eſpere faire ceſſer les mauvaiſes plaiſanteries ; je connois l'humeur avare de Mr. Montgranier, je ſuis allée le trouver, je l'ai tourné & retourné de tant de façons, qu'une centaine de Piſtoles miſe à propos entre ſes mains m'a donné ſa démiſſion, & cédé toutes les prétentions au Conſulat. A l'égard des autres cent je les ai ſemées par petits pelotons qui ne nous ſeront pas moins utiles ; vous pouvez à préſent marcher à l'aveuglette, vous n'aurez nulle pierre en votre chemin. Comment, Madame, lui dis-je, votre vaine gloire, votre entêtement vous ont pouſſé à faire une telle extravagance ! Vous avez été aſſez folle pour ſacrifier deux cens Piſtoles à votre ſotte ambition ? Ne vous imaginez pas que je ſois de moitié de vos ſottiſes, je ne paſſerai bien de votre Conſulat ; je ſuis un Officier Penſionnaire du Roi, nullement expoſé aux impôts & charges du Public ; vous n'avez, Madame, qu'à vivre & vous conformer aux manieres des honnêtes gens, vous n'aurez pas beſoin de payer des Emplois qui ne ſe donnent qu'au mérite. Ce ſecret qu'on vous a promis

ſera

ſera bien-tôt divulgué, & ce ne ſera qu'une augmentation de chagrins pour vous & pour moi. Vous ne ſçavez pas encore ce que c'eſt que la Province, me répliqua Madame Deſnoyers, vous ne connoiſſez pas bien les eſprits; il ſuffit que vous ſoyïez étranger pour avoir mille envieux; mes anciens Adorateurs ſont au déſeſpoir de ce que vous leur avez enlevé leur proye; vous ne concevez pas, comme moi non-plus, l'honneur qu'il y a d'être Conſul de Nîmes. Avez-vous lû l'Hiſtoire Romaine? Y avez-vous remarqué en quelle vénération étoient les Sénateurs de cette ancienne & fameuſe République? Nîmes n'eſt-elle pas encore un illuſtre veſtige de leur ancienne domination? Tous ces Ouvrages antiques ne ſont-ils pas encore de leurs précieuſes mains? J'aime l'honneur, j'ai de l'ambition à la vérité, & je vous avouë que s'il avoit fallu donner la moitié de mon bien pour avoir les ſuffrages que j'ai ſçu vous gagner avec une bagatelle, je l'aurois fait avec un extrême plaiſir.

Je crus à ce diſcours qu'elle avoit la cervelle timbrée, la crainte de lui voir tourner entierement me rendit plus diſcret que je ne l'aurois été; j'allai trouver Mr. de Montgranier, je le priai de me rendre les cent piſtoles qu'il avoit reçu de ma femme, & je lui dis que je lui cedois entierement les honneurs

neurs du Conſulat. Je ne ſçai, me répondit-il, d'un grand ſang-froid, Monſieur, rien du tout de ce que vous me parlez. Madame Deſnoyers, vôtre très-chere épouſe, m'a fait beaucoup d'honneur & de plaiſir lorſqu'elle eſt venuë me voir, elle m'a fait celui de me prier de ne point mettre aucune oppoſition à vôtre élection au Conſulat : J'y avois à la vérité quelque prétention ; mais l'ancienne & bonne amitié qui regne depuis un long-tems entre nos deux familles, joint au plaiſir & à l'honneur de voir une perſonne de vôtre mérite à la tête de nôtre Bourgeoiſie, m'a fait ſacrifier avec plaiſir le petit intérêt que j'aurois pû y prétendre : Je vous donne, Monſieur, non ſeulement la même parole ; mais je puis vous aſſurer que j'ai déja employé mes petits ſoins pour que vous & Madame Deſnoyers ayïez lieu d'être ſatisfaits. Hé ! Mr. lui repartis-je, il ne s'agit d'honneur ni d'amitié de famille non-plus que de vôtre crédit & de vos amis, je vous demande mes cent piſtoles que la folie de ma femme vous a donné pour ceder vos prétentions, & ſi on veut me faire Conſul, faites-le moi par mon mérite, ſi vous m'en trouvez ; mais je ne le ferai jamais par mon argent, & je prétends avoir mes cent piſtoles. Vous êtes homme d'épée, me répliqua ſur le même ton Mr. de Montgranier, je n'ai jamais profeſſé

feſſé les armes, ſi j'ai quelque choſe à démêler avec votre épouſe, j'aurai l'honneur de la voir, & nous ſçaurons accommoder nos affaires : il ſeroit inutile de raconter tous les pas & démarches que je fis pour recouvrer mes deux cens Piſtoles, & malgré moi & malgré mes dents je fus Conſul.

Comme je n'ai point mis la plume à la main pour me ſeringuer des loüanges, je renvoirai, s'il lui plait, le Lecteur aux Mémoires de Mad. Deſnoyers; il y verra l'éloge de mon digne Conſulat. Je dirai cependant que je m'en acquittai d'une maniere que je n'oſerois le dire ; mais je fus fait Syndic, autre Emploi, où ma probité fit mettre mon nom en lettre d'or ſur le crocodile que Monſieur l'Evêque fit pendre à l'Hôtel de Ville; honneur à la verité, auſſi vain qu'inutile, auquel j'aurois préferé mille & mille fois mes deux cens piſtoles.

Quoique j'aye paſſé ſi légerement ſur mon Conſulat, je crois cependant à propos de rapporter quelques évenemens qui nous arriverent pendant ce tems. Le premier fut la naiſſance de notre fille *Olimpe*; cette malheureuſe infortunée, connuë ſous le nom de *Pimpette*, qui malgré mes ſages conſeils & mes larmes, reſte toûjours dans l'aveuglement à ſuivre ſa malheureuſe mere. Celui de la mort de Mr. *Coton*

me cauſa beaucoup de douleur, par les bontez qu'il avoit eu pour moi : Les biens que Madame *Deſnoyers* en eut, eſſuyerent promptement ſes larmes, & réveillerent plus que jamais ſon ambition.

J'écrivis cette mort à Monſieur l'Intendant, & lui demandai permiſſion d'aller à Paris recuëillir la ſucceſſion; il me fit le plaiſir de me l'accorder. Je me rendis donc à Paris, j'y ramaſſai les effets de Monſieur Coton, je trouvai pour environ cinquante mille livres d'obligations ou des Contrats ſur l'Hôtel de Ville; je rencontrai auſſi par hazard en mon chemin un petit Emploi dont la réſidence ne m'obligeoit de ſéjourner qu'à ſept petites lieuës de Nîmes; cinq à ſix cens écus d'appointemens qui y étoient attachez, & le plaiſir de m'éloigner de Nîmes me le firent accepter.

Je revins à Nîmes avec les Patentes, j'allai à Ville-Neuve d'Avignon, où étoit le lieu de réſidence de cet Emploi, j'y loüai une maiſon, j'y fis tranſporter mes meubles, & ne laiſſai pas d'achever mon Conſulat : J'étois à la verité obligé de me rendre tous les Samedis à Nîmes pour régler conjointement avec mes Confreres les affaires de Ville.

Les cinq ou ſix cens écus qui étoient attachez à ce petit Emploi, ne furent point le ſeul motif qui me le fit accepter, & quitter

ter la ville de Nîmes; mais bien les extravagances de Madame *D'noyers*. Cette qualité de Madame la Conſule l'avoit renduë ſi orgueilleuſe, qu'elle ſe croyoit la premiere moutardiere du Pape; mais à propos du Pape, je dois dire & avoüer à ſa loüange, que depuis la Dragonade jamais Nouvelle Convertie n'a été plus exacte aux devoirs de l'Egliſe Romaine, qu'elle affecte tant d'avoir en horreur; il n'eſt pas difficile d'en pénétrer à préſent le ſujet. Le plaiſir de s'entendre dire : Voilà Madame la Conſule qui entre, place à Madame la Conſule, ouvrez vîte le banc de Madame la Conſule, en étoient de très-ſenſibles pour elle. Elle en étoit ſi ſérieuſement entêtée, qu'elle m'a repété mille & mille fois: Voyez le reſpect qu'on nous porte, admirez la tranquillité avec laquelle je paſſe dans les ruës, vous n'entendez plus également les enfans crier après vous, voilà l'Epoux de Mademoiſelle Girgoule; il n'y a rien tel, mon cher, que d'avoir un rang dans le monde, on ſe fait diſtinguer & reſpecter. Mais comme le Conſulat de même que le Syndicat n'ont qu'un tems, & que celui de leur fin approchoit, je fus obligé d'aller à Narbonne où les Etats s'aſſembloient. Le devoir de ces deux Emplois m'y appelloit, j'y trouvai mes connoiſſances & mes amis de Montpellier, je fus

préſenté au Cardinal de Bonzi, Archevêque de ladite Ville & Préſident des Etats, je lui fis ma Cour, il conçut tant d'eſtime pour moi, qu'il me fit l'honneur de me charger de porter le Cayer en Cour; honneur que Madame *Deſnoyers* releve encore un peu trop haut pour moi. Je n'y conſiderai que le plaiſir d'un voyage à Paris, & celui de quatre mille livres de gratification.

Je ne fut pas ſi-tôt chargé de cette Commiſſion, que je partis de Narbonne, je paſſai à Ville-Neuve d'Avignon, j'annonçai cette nouvelle à Madame *Deſnoyers*, elle en fut ravie, je ne l'étois pas moins; mais le plaiſir que j'en reſſentois fut bientôt diminué, l'envie prit à Madame *Deſnoyers* d'être de la partie: Je ſuis bien aiſe, me dit-elle, de voir en quel état ſont les biens que Monſieur Coton nous a laiſſé: Voilà votre Conſulat expiré, je n'ai plus nul rang en Province, mes Ennemis m'ont déja menacée de ne plus m'y regarder que comme la femme d'un petit Commis, Viſiteur de Riviere; n'en ſeroit-ce pas un beau? Après cela, ou j'en pâme, mon intention eſt d'aller à Paris vous revêtir d'une bonne Charge, afin que je puiſſe avoir l'eſprit en repos, & donner abſolument la loi à ceux qui prétendent s'obſtiner à me vouloir du mal.

Madame

Madame de Suporta ſera du voyage, je l'ai conſultée, il y a déja du tems, ſur mes deſſeins. Elle veut bien joindre ſon bien à la ſucceſſion de Monſieur Coton, & je vous prie de ne pas me refuſer cette petite ſatisfaction.

Comme j'ai pendant le tems que j'ai vécu avec Madame Deſnoyers, éprouvé ſes prieres comme des ordonnances & des vouloirs abſolus, je ne m'oppoſai pas avec empreſſement à ce voyage; je lui remontrai ſeulement que les dernieres lettres que j'avois reçuës de Paris, me marquoient qu'il y régnoit des fiévres peſtilentieuſes & une eſpece de famine qui déſoloient le Peuple; mais ce fut inutilement, il fallut ſe préparer à partir, & ne point revenir qu'avec une Charge pour illuſtrer Madame.

Je renverrai encore, s'il lui plaît, le Lecteur benevole aux Mémoires de Madame Deſnoyers, pour y voir les Remarques curieuſes qu'elle a fait de ce voyage.

Nous arrivâmes à Paris, je m'informai des Charges vacantes à la Cour, il ne s'en trouvoit point au gré de l'ambition de Madame Deſnoyers, ou plûtôt la Cour, non-plus que Paris, ne ſe trouverent point de ſon goût; la paſſion de dominer ſur une troupe de Provinciaux étoient ſes uniques prétentions, je ne voulus point m'y obſtiner, & je la laiſſai faire à ſa mode.

Mr. l'Evêque de Montauban, qui avoit été député pour présenter au Roi le Cayer des Etats, dont j'étois porteur, arriva; j'eus l'honneur de l'accompagner à Versailles, lorsqu'il eut celui de le présenter à Sa Majesté, je reçus la gratification attribuée à cette Commission, & je partis pour aller en rendre compte aux Etats, qui peu après mon arrivée se séparerent.

Le séjour de Montpellier m'avoit semblé la premiere fois trop agréable, pour n'y pas retourner attendre les résolutions de Madame Desnoyers; j'y restai quelques jours, avec la douce impatience de voir à quoi se termineroient ses grands desseins; j'en fus informé peu de tems après, une de ses lettres m'apprit qu'après s'être donnée des mouvemens, elle avoit trouvé une Charge de Grand-Maître des Eaux & Forêts du Languedoc, & qu'elle en avoit conclu le prix à quatre-vingt-dix mille livres, & qu'au premier ordinaire elle m'en envoyeroit les Provisions.

Voici un extrait de la lettre qu'elle m'écrivit quelques jours après, lorsqu'elle m'envoya les Provisions.

Nous allons triompher, il faut que tous les envieux crevent, & que la gente Girgouillère *mette Pavillon bas. La joye que j'en ressens ne me permet pas, mon cher, de vous exprimer mes pensées, je vous envoye les Provisions de la*

la Charge ; c'eſt tout ce que je puis vous écrire, rendez-vous à Toulouſe, nous vous y joindrons dans peu.

Les honneurs & prérogatives qui ſont attachez à cette Charge font à la verité plaiſir à un homme qui fait ſa réſidence dans une Province; je n'oſerois même blâmer l'ambition de Madame Deſnoyers. Mais, moi qui étoit accoûtumé à cette vie douce & tranquille de Paris, peu accoûtumé aux caquets de la Province, cette Charge ne me chatoüilloit nullement ; j'aurois cent fois mieux aimé quelque Charge d'un prix plus médiocre à la Cour, & ſurtout ayant un fils pour lequel j'aurois pû obtenir la ſurvivance; mais le plan en étoit fait, il fallut quitter Montpellier, prendre le chemin de Toulouſe, & m'y faire recevoir Grand-Maître des Eaux & Forêts.

Le devoir de ma Charge m'obligeoit de réſider dans cette Ville, j'y loüai une belle maiſon, j'y mis un joli équipage ſur pied, je réglai mes petites affaires d'une maniere à couler tranquillement mes jours. Madame Deſnoyers vint peu de tems après me joindre avec Madame de Suporta & notre petite famille. Elles rendirent & reçurent les viſites des Dames, qui toutes s'empreſſerent à lui faire plaiſir. Mais Madame Deſnoyers, beaucoup plus bouffie que dans le tems de ſon Conſulat à Nîmes, ſe tenoit

ſur un certain *qui vive*, qui ne fut pas long-tems du goût de pluſieurs, non-plus que certaines rimailles par leſquelles elle prétendoit faire briller ſon eſprit, & encore plus à décider en Chef ſur toutes les queſtions qui ſe propoſoient dans les converſations, & trouva enfin le ſecret de ſe faire généralement haïr de tout le monde, & fut réduite à la ſeule compagnie d'une Dame à peu-près de même calibre, qui eſt celle dont elle parle dans ſes *Lettres Galantes & Hiſtoriques*. Les circonſtances que j'ai remarqué, au ſujet de la viſite du Lieutenant Général de la Table de Marbre, me paroiſſent ſi extraordinaires, auſſi-bien que cet Héroïſme fanatique que Mad. Deſnoyers s'applique, ſi mal placé, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter le projet.

Le Lieutenant Général de la Table de Marbre étoit allé en campagne pour ſes affaires, lorſque je fus inſtallé Grand-Maître. Madame Deſnoyers étoit revenuë de *Paris* tout nouvellement; un de ces eſprits égal au ſien, lui mit dans la tête, que c'étoit au Lieutenant Général, comme dernier venu, à me rendre la premiere viſite. La femme de ce Lieutenant Général arriva dans le tems de cette converſation, & ſe trouva, ſans être apperçuë, ſi à portée d'en entendre une partie, qu'elle entra bruſquement, & s'y fourra ſi avant, que

Madame

Madame Deſnoyers & elle ſe broüillerent à ne jamais ſe le pardonner.

Je trouvai Madame Deſnoyers ſi émuë lorſqu'elle vint au logis, que je ne pus pas m'empêcher de lui en demander le ſujet; elle me raconta la rencontre qu'elle avoit fait de cette Dame, & la déciſion de ſon amie bel eſprit, & me conjura au nom de Dieu de ne point faire la premiere démarche, que je ne connoiſſois pas encore à fonds les Provinciaux, & que je ſerois la riſée de toute la Ville.

Je ne m'en tins pas aux avis de Madame Deſnoyers, j'allai conſulter un de mes amis, qui me dit tout le contraire, que la maniere de Toulouſe étoit que les nouveaux venus & établis dans la Ville, qui avoient intention de fréquenter les honnêtes gens, devoient rendre les premieres viſites, que je ne devois point regarder le Lieutenant Général comme un nouveau arrivant, & que c'étoit un mal-entendu de ma femme, de même que de ceux qui avoient prétendu lui perſuader le contraire.

Je pris auſſi-tôt mon parti, j'allai du même pas chez le Lieutenant Général. Il étoit déja informé des broüilleries de nos épouſes, il n'y fit non-plus que moi aucune attention, nous avons toûjours été bons amis; mais nous n'avons jamais pû raccommoder nos deux entêtées...

Bon Dieu ! quand j'y penſe, quelle deſcription Romaneſque de l'équipage avec lequel Mad. Deſnoyers nous conduiſit dans les lieux où nous allâmes faire les viſites! N'eſt-ce pas quelque choſe de fort glorieux que d'avoir à côté de ſon Carroſſe deux miſerables Païſans revêtus d'un ſurtout de toile, avec une mauvaiſe Bandouliere de Garde-Bois? Ne s'eſt-elle pas dans ces glorieux momens imaginée être la Reine *de Congo*, environnée de trois ou quatre Régimens des Gardes à pied & à cheval? Notre Sécretaire, une Chancellerie, où toutes les affaires du Royaume devoient ſe décider? Quelle vaine oſtentation! Quel galimatias que ces charettes chargées de jambons de ſanglier, digne éloge enfin de l'économie de la ſage Madame Deſnoyers! Elles auroient effectivement été véritez agréables ſans ſon orgueil & ſon avarice; elle prétendoit en impoſer à la Nobleſſe, ſa langue étoit des plus venimeuſes, elle ne trouvoit rien de bien fait, rien de bien dit, rien ne lui plaiſoit. Je fus enfin ſi mortifié de ſes mauvaiſes manieres, que je réſolus à quelque prix que ce fût de me défaire de ma Charge.

Mad. Deſnoyers m'en fournit bien-tot les moyens, les préſens qu'elle exigeoit des pauvres Cliens, la rendirent ſi odieuſe, qu'on commençoit de crier *Haro*, tout retomboit ſur moi, & les bruits de Ville n'étoient

toient

toient autre choſe, que Mad. Deſnoyers portoit la culotte. Il m'arriva quelque-tems après une petite affaire qui m'obligea d'aller à Paris; j'y allai, je la terminai à mon avantage, & lorſque j'étois ſur le point de retourner à Toulouſe, un jeune homme de cette Ville vint me voir avec des lettres de ſon pere, qui me mandoit la mort de Mad. de Suporta; nouvelle que j'avois également appriſe de Mad. Deſnoyers, avec différentes circonſtances; ſçavoir, qu'elle l'avoit voulu ſequeſtrer de la ſépulture Romaine, qu'on avoit découvert une buche au lieu de ſon corps dans le cercueïl, que cette affaire avoit cauſé un grand bruit; mais que par l'entremiſe de mes amis elle avoit été accommodée: Qu'au ſurplus, on lui avoit dit que j'étois dans le deſſein de vendre ma Charge, & qu'il me prioit de lui donner la préférence pour ſon fils, auquel il avoit donné plein-pouvoir d'en traiter avec moi.

Je fus ravi de trouver cette occaſion de m'en défaire, & m'éloigner pour le reſte de mes jours de toutes les Provinces du monde; j'eus bien-tôt accordé avec mon Toulouſain, l'empreſſement qu'il me fit paroître me lui fit ſi bien valoir la choſe, qu'au lieu de quatre-vingt-dix mille livres, que ma Charge me coûtoit, je la lui vendis cent dix.

J'écrivis auſſi-tôt cette nouvelle à Mad.

Deſnoyers. Le tonnerre, les éclairs, & toutes les malédictions les plus diaboliques furent ſa réponſe; j'étois le plus ſcélérat, le plus grand malheureux des hommes d'avoir ainſi abuſé de la Procuration générale qu'elle m'avoit donnée. Je la laiſſai peſter, jurer, & ſe plaindre tant que bon lui ſembla. Je lui marquai que je ne manquois ni d'eſtime, ni de conſidération pour elle; mais que j'étois abſolument réſolu de ne plus retourner en Province eſſuyer les mêmes chagrins; qu'elle pouvoit m'apporter ſa réponſe elle-même à Paris; que j'avois pris maiſon; qu'à ſon arrivée elle y trouveroit un appartement préparé; qu'elle n'avoit qu'à diſpoſer de ſa maiſon & de ſes meubles Toulouſains, comme elle le jugeroit à propos, & qu'à l'avenir je prétendois être homme.

Madame Deſnoyers ſuivit mes avis, fit argent de tout, vint me joindre avec ſa famille. Je ne dirai pas qu'elle y viſita ſes amis; car j'ai remarqué que dans tous les Pays du monde où elle s'eſt trouvée, elle n'a jamais ſçu en pratiquer ni conſerver aucun.

Je ne m'arrêterai point à rapporter mille petites circonſtances, & à entrer dans beaucoup de minuties. Nous étions logez dans la ruë des deux Ecus, à côté de l'Hôtel de *Saillans*. Madame la Marquiſe de la *Chanſe*,

ſe, mere de cette Héroïne dont il eſt parlé dans les Mémoires de Madame *Deſnoyers*, étoit logée dans l'Hôtel de Briſſac dans la même ruë ; il y avoit chez cette Dame une très-nombreuſe aſſemblée de beaux eſprits. Mad. *Deſnoyers* me pria de trouver quelque moyen de l'introduire chez cette Dame. Je connoiſſois particulierement la Marquiſe de Bonivet ; je la priai de vouloir bien y mener Madame *Deſnoyers*. Elle me fit ce plaiſir, elle eut donc l'honneur d'y aller avec cette Marquiſe, & d'y faire briller ſon eſprit par quelques Rondeaux, Sonnets, & autres rimailles dont elle régaloit de tems en tems la Compagnie : mais une avanture aſſez plaiſante lui interdit quelque tems après l'entrée.

L'Abbé de Riqueti, Italien de nation, ſe trouva un jour chez cette Dame. Il y avoit fait une partie d'Ombre avec Mademoiſelle d'Aleirac, ſœur de cette Héroïne. Cet Abbé avoit perdu quelques piſtoles. Il tira ſa bourſe, aſſez bien garnie, pour les payer & la reſſerra : il porta un moment après la main deſſus & ne la trouva point. Ce pauvre Abbé, dont les affaires n'étoient pas en trop bon ordre d'ailleurs, ne fut pas peu étonné de voir que parmi un nombre de tant de perſonnes de conſidération, ſa bourſe fut éclipſée. Il s'en plaignoit, mais modeſtement, un chacun ſe regardoit. La

bourſe

bourſe fut cherchée & récherchée dans tous les coins & recoins de la chambre; mais inutilement.

Le bon Abbé ne ſçavoit où il en étoit, il pria la Marquiſe de ne point trouver mauvais qu'il fermât les portes, & que tout le monde en général fût foüillé. La Marquiſe très-ſurpriſe & fâchée qu'une telle action ſe fût paſſée chez elle, accorda volontiers cette permiſſion à Mr. l'Abbé. Un chacun ſe fit un plaiſir de retourner ſes poches, & la bourſe ne ſe trouvoit point pour cela. Madame *Deſnoyers* éleva la voix, impoſa ſilence à toute la compagnie, & fit la harangue ſuivante.

Il eſt très-ſenſible & déplaiſant pour Mr. l'Abbé, de perdre ſa bourſe chez Madame, & ſurtout parmi un nombre de ſi honnêtes gens. Madame la Marquiſe ne doit pas moins ſe trouver ſcandaliſée qu'une telle choſe ſe paſſe chez elle. Je me ſouviens que lorſque j'étois à Nimes *chez mon pere, on lui vola quelque vaiſſelle d'argent, il eut recours à une vieille femme qui paſſoit dans la Ville pour ſçavoir un peu le Grimoire. Les enfans l'appelloient joujours vieille Sorciere. Mon pere l'envoya chercher, & par le moyen d'un petit ſortilége, dont je me ſouviens encore, nous eûmes le plaiſir de découvrir notre voleur & recouvrer notre vaiſſelle. Je ſuis perſuadée,* continua-t'elle, *qu'il n'y a que de très-honnê-*

tes

les gens chez Madame ; ainſi je ne crois pas que perſonne veuille s'en ſcandaliſer, & ſi Madame veut me le permettre, j'eſpere que nous retrouverons bien-tôt la bourſe de Mr. l'Abbé : Ayez la bonté, Madame, dit-elle à la Marquiſe, *d'ordonner qu'on apporte un tamis, & avec de certains mots que je vais prononcer, la compagnie ſera bien-tôt ſatisfaite.*

On apporte le tamis, Madame *Deſnoyers* y planta une paire de ciſeaux : elle donna un des côtez à tenir à Madame la Marquiſe, tint l'autre, prononça ſes mots ſur tous les noms de ceux qui ſe trouvoient dans la chambre. Le tamis tourna enfin ſur une fille de chambre, qui depuis plus de dix ans étoit au ſervice de la Marquiſe ; dont la fidélité lui étoit connuë. *Vous voyez bien*, dit Madame *Deſnoyers* à toute l'Aſſemblée, *l'effet du ſort*, & s'adreſſant à cette pauvre fille : *Vous auriez bien mieux fait, ma bonne amie, de laiſſer tomber la bourſe dans quelque coin, faiſant ſemblant de la ramaſſer, ſans vous expoſer à un tel affront, & être chaſſée de chez Madame ; car je ſuis ſure, comme de mourir un jour, que vous avez la bourſe ; je n'en puis douter, & cela eſt ſi vrai qu'on n'a qu'à vous fouiller, elle eſt aſſurément ſur vous.*

Cette bonne fille qui regarda en pitié Madame *Deſnoyers*, lui dit d'un ton goguenard : *Vous avez bien l'air d'une Sorciere, je*

ne

ne doute nullement même que vous n'en ſoyiez une veritable ; mais pour ce coup-ci vous vous êtes diantrement trompée ; le reſpect que j'ai pour ma Maîtreſſe me retient de punir votre infâme calomnie ; je veux bien ſubir ce que vous venez de dire ; qu'on me fouille, & Madame la Marquiſe n'a qu'à venir avec nous dans la chambre d'à-côté, vous verrez, Madame la Sorciere, ſi je ſuis une voleuſe. Madame *Deſnoyers*, ſure à ce qu'elle s'imaginoit, de ſon fait, ſuivit avec la Marquiſe cette fille. Elle ſe dépoüilla toute nuë ; ſon innocence manifeſtée, elle reprit ſes habits, ſuivit Madame *Deſnoyers* dans la chambre de l'Aſſemblée, & ne put retenir davantage ſon reſſentiment : Elle ſe jetta en fureur ſur elle, lui déchira ſes coëffures, lui égratigna le viſage, & la pelotta d'importance. Ce fut une riſée & une approbation générale de la juſte vengeance de cette pauvre fille. Il n'y eut que l'Abbé, que la bourſe inquietoit furieuſement, qui ne fut point du parti des Rieurs, & ne le fut nullement, car ſa bourſe n'a jamais été retrouvée. Madame *Deſnoyers* voulut ſe plaindre à la Marquiſe de l'inſolence de ſa Fille de chambre ; mais cette Dame lui répondit d'un ton ſec, qu'elle le méritoit, & la prioit très-inſtamment de ne plus mettre le pied chez elle. La Fille de chambre ne voulut point s'en tenir là, elle étoit en intention de procéder à une

réparation

réparation d'honneur, ſi mes excuſes & mes prieres à la Marquiſe de même que mes libéralitez à cette fille, n'euſſent terminé cette affaire.

Comme je ne donne ces Mémoires au Public que pour juſtifier ma conduite, j'eſpere que le Lecteur ne trouvera point mauvais que j'aye mis cette petite avanture hors de ſon rang; mais comme elle m'a tombée dans l'eſprit, je l'ai rapportée, & vais maintenant reprendre le fil de ma narration.

La procuration générale que j'avois euë de Madame *Deſnoyers* pour vendre ma Charge, m'ayant procuré le maniement des deniers qui en étoient provenus, je ne ſongeai plus à en acheter d'autre, & avec une ſomme auſſi conſidérable, aſſiſté des conſeils de mon frere, je réſolus d'entrer dans les affaires. Les profits conſidérables que je voyois tous les jours y faire, me donnerent cette envie; mais je connus par la ſuite, qu'il ne convient pas à tout le monde d'entrer dans ce labyrinthe, ſans voir le fil pour en ſortir.

Mon premier début fut de m'intéreſſer dans un Armement de la Mer du Sud, que Mr. Jordan avoit entrepris. Le Roi devoit fournir ſix Vaiſſeaux, pour aller, diſoit-on, au Détroit de *Magellan*, faire de nouvelles découvertes. C'étoit, ſelon le bruit commun

commun, une terre de promiſſion, remplie d'or, & il n'y avoit pas d'Intéreſſé qui ne dût centupler ſon argent. Je m'applaudiſſois déjà d'établir une fortune conſidérable à mes chers enfans, lorſqu'un ordre vint de la Cour pour déſarmer ces Vaiſſeaux. L'Entrepreneur *Jordan* qui avoit fait les principales avances, fut obligé de faire Banqueroute, & j'en fus pour mon coup d'eſſai pour quarante mille livres.

Ce premier malheur me donna beaucoup de chagrin, il ne me rebuta cependant point; je fis connoiſſance avec Mr. *Boulanger*, Intéreſſé dans un très-grand nombre d'affaires; j'entrai dans quelques-unes avec lui, où je ne fus pas plus heureux; & pour comble de malheur, ce fut cette même ſocieté, qui fut, comme je vais le rapporter, l'écueïl du cerveau de Madame *Deſnoyers*, & la perte de mes cheres filles.

Cette ſocieté donc, que j'avois fait avec Mr. *Boulanger*, m'obligeoit d'aller preſque tous les jours chez lui. Mr. *Boulanger* poſſedoit une des plus belles & des plus aimables femmes de Paris, ſes bonnes manieres lui attiroient une nombreuſe & magnifique aſſemblée, on joüoit tous les jours à l'Ombre, on y ſoupoit quand on vouloit. L'homme & la femme m'engagoient ſouvent, & malgré moi, d'y reſter un peu tard.

Ces

Ces petites abſences ne plaiſoient nullement à Madame *Deſnoyers*, elle étoit accoutumée à me voir lui tenir fidelle compagnie dans la Province : elle m'en fit des reproches. Je lui dis, qu'il m'étoit abſolument impoſſible de me défendre quelquefois de leurs honnêtetez.

Je ne revenois point enfin chez moi un peu tard, que je ne fûs régalé d'une Mercuriale comme un jeune Ecolier. Je lui dis, que de ſon côté elle pouvoit également ſe promener, ſe divertir, voir ſes amis, aller à l'Opéra, à la Comédie, au Bal, & que je ne voulois plus me contraindre, que je ne trouverois point à redire à ſes actions; mais, comme je l'ai déja remarqué, ſon mauvais génie la faiſoit haïr ſi-tôt qu'on la connoiſſoit, & je ne lui ai jamais vû pratiquer perſonne deux fois, ſans contrôler ſes actions, ſa conduite, ou ſes ajuſtemens, & après l'avanture de chez Madame de la Chanſe, elle ſe vit contrainte de reſter ſeule à ſa maiſon.

Ne pouvoit-elle pas, me dira-t'on, aller à la Comédie, à l'Opera? Je répondrai à cela que non, abſolument non; car Madame *Deſnoyers* ſe promenant un jour aux *Tuilleries*, on la conſidéroit comme quelque perſonne de l'autre monde, un chacun s'empreſſoit à l'admirer. *Dancourt*, le Comédien & l'Auteur de la petite Piece

des

des *Vendanges de Sureſne*, l'ayant remarqué, comme les autres, ſa figure lui parut ſi comique, qu'il projetta de l'inſerer dans ſa Piece, ſous le nom de Madame *Thomaſſe*.

Le malheur voulut pour Madame *Deſnoyers*, qu'elle ſe trouva à la premiere répréſentation. Cette figure de Madame *Thomaſſe*, dans laquelle elle crut reconnoître la ſienne, la fit ſortir dans le moment même, avec ſerment de n'y jamais remettre les pieds.

Je voulus lui demander le ſoir ſon ſentiment ſur cette petite Piece; le feu lui monta au viſage. Ce ſont des plaiſans marauts, me dit-elle, de joüer impunément une femme comme moi ſur un Théâtre; ſi vous ne me vengez, je ne ſçai de quoi je ne ſerai point capable. Comme je n'entendois rien à ce langage, je lui demandai doucement les raiſons de ſon emportement. Allez voir votre femme ſur un Théâtre, me repartit-elle, & vous connoîtrez, ou plûtôt, vous jugerez ſi j'ai raiſon. J'étois à la vérité accoûtumé à ces ſortes d'emportemens; ainſi je n'y fis pas beaucoup d'attention. Je me mis à table, je ſoupai de très-bon appetit, & j'allai me coucher tranquillement, bien réſolu d'aller au premier jour voir l'explication de cette Enigme.

On joüa deux jours après cette Comédie,

die, j'y allai, & j'y trouvai effectivement la figure de Madame *Tomaſſo* ſi ſemblable à celle de Madame *Deſnoyers*, que malgré notre proximité je ne pus empêcher d'en rire. Elle me demandoit tous les jours ſatisfaction là-deſſus : Avez-vous été à cette Comédie, me répéta-t'elle ? Quoi vous ne me vengerez point ? Comment vous venger, Madame, lui dis-je, je ne ſçai pourquoi prendre cette figure pour vous ? Pourquoi vous mettre dans la tête que celui qui a fait cette Piece ait eu intention de vous joüer ? Mais rien ne la put déſabuſer, & elle en conçut tant de chagrin, qu'elle me pria de lui laiſſer faire un voyage à *Nimes*, & de lui permettre de mener ma fille aînée avec elle. J'y conſentis de tout mon cœur ; je ne demandai pas mieux que d'être en liberté, & de joüir des précieux momens de ſon abſence. Son retour même me fut trop précipité, puiſque dans moins de ſix ſemaines, elle fit le voyage, d'aller, revenir, & terminer quelques affaires au ſujet de ſes biens.

Mes filles commençoient à grandir, l'aveu que me fit l'aînée de ſon paſſage à Orange avec ſa mere, le détail du ſerment où elle avoit été ſécretement conduite, me donna quelques alarmes ſur les teintures de Religion que Madame *Deſnoyers* pourroit lui avoir donné. Je réſolus donc de les mettre

tre au Couvent, elle n'osa s'y opposer ; je les menai aux-*Filles de Ste. Marie* au Fauxbourg St. Antoine, où elles avoient le plaisir d'être souvent visitées, & même d'aller chez ma mere & autres parentes qui demeuroient dans ce Fauxbourg. Pour Madame *Desnoyers*, qui dès ce tems couvoit ce dessein pernicieux qui l'a entraînée dans les Pays Etrangers, elle affectoit de n'y aller que rarement, & même d'exiger de moi que j'y fusse présent, & l'affectoit d'un air si nonchalant, que je ne me doutai jamais du mauvais tour qu'elle avoit intention de me joüer. Il ne lui restoit que son fils à la maison qui pût l'occuper ; mais son âge ne lui permettant pas de lui donner beaucoup de plaisir & d'attention, elle en chercha de plus solides dans une feinte dévotion, que je crus si bien hypocrite, que je ne fus pas long-tems à en découvrir le motif. Elle sortoit tous les matins, revenoit assez tard ; j'appris qu'elle ne bougeoit de l'Eglise des Grands Cordeliers, qu'elle ne manquoit pas une grande Messe, & tous les autres cultes pieux. Deux Religieux de ce Couvent, visages à moi très-inconnus, venoient quelquefois au logis. Les commencemens ne m'inquieterent point. J'étois au contraire fort aise, dans l'espérance que cela me procureroit la paix domestique.

Il

Il faut avoüer que nous autres Pariſiens ſommes de bons humains. Nous aimons à avoir les coudées franches; la jalouſie n'eſt pas notre vice dominant, nous lâchons librement la bride ſur le cou de nos femmes, & je puis avec juſtice avancer que Paris eſt le centre des bons maris. J'avois cependant l'œil à mes affaires; je conſentois bien que les Moines partagaſſent les charmes de mon Epouſe; mais comme ces ſortes de commerces, & ſurtout avec de laides femmes; ſe trouvent toûjours beaucoup plus dangereux pour la bourſe que pour cet honneur que les hommes y ont attribué, je fis ſentinelle à tout: Qu'ils buſſent mon vin, mangeaſſent ma ſoupe, je traitois ceva de bagatelle: Mais Madame *Deſnoyers* ne s'en tenoit point là, je voyois tous les jours mon argent diminuer, ma table rognée, quelques diamans égarez, & inſenſiblement, ſi je n'y euſſe mis ordre, je croi que la maiſon auroit bien-tôt été démeublée. Je lui en fis de très-vives plaintes. Elle me répondoit d'un air ſimple & modeſte, que je n'ignorois pas que le principal chemin du Ciel, dans notre Religion, étoit de faire du bien à l'Egliſe; qu'elle avoit eu quelque apparition du Bien-heureux *St. François d'Aſſiſe*; qu'elle s'étoit engagée à faire du bien à ſes Diſciples; que depuis qu'elle avoit mis en pratique ces ſortes

tes de bonnes œuvres, elle avoit reſſenti une grace toute ſinguliere, & qu'enfin elle ne doutoit nullement que le tems & les exhortations de ces vénérables Peres ne détruiſiſſent entierement le peu de penchant qui lui reſtoit pour le Calviniſme, & me parut une des meilleures & des plus zelées Catholiques Romaines. Ses paroles étoient voilées d'une ſi grande modeſtie, elle me donna en apparence de ſi bonnes raiſons, qu'il fallut m'en contenter & examiner de plus près ſa conduite.

Ce pernicieux & diabolique commerce ne parut que trop-tôt. Madame *Deſnoyers* le reſſentit vivement, ſon teint rembruni devint livide, abatu. Elle étoit accablée de maux de tête, de reins & quelquefois ſi fort, que j'eus peur d'une paralyſie; mais l'épilepſie étant venuë au ſecours, je conjecturai d'abord de la vérité de ſes maux; j'envoyai chercher Medecins, Chirurgiens, elle ne voulut point avouër la dette. Mais M. *Velliere* le plus habile homme pour ces ſortes de maux, la tourna & retourna ſi bien, qu'elle avoüa qu'elle ſe trouvoit très-mal, mais qu'elle ne ſçavoit d'où cela provenoit; car je ſuis trop honnête femme, lui dit-elle, pour être capable d'aucune infidélité à mon cher Epoux. Ce pourroit bien être lui-même, lui repartit Mr. *Velliere*, qui vous auroit fait ce joli préſent, vous

vous ne ſeriez pas la premiere à qui cela ſeroit arrivé, Monſieur Deſnoyers pourroit fort bien en tenir ſa part : Mais il n'y a point à vous flatter, vous n'avez qu'à vous réſoudre de faire le grand voyage ; car ſi vous n'y mettez pas ordre, vous courrez grand riſque d'aller rendre viſite à votre oncle Coton.

Elle traita d'abord cela de viſion, dit qu'elle ſe portoit fort bien, jura par tous les Saints & Saintes du Paradis, qu'elle étoit la femme du monde la moins infidelle, & enfin qu'elle étoit la plus malheureuſe de toutes les Créatures. Il fallut cependant voyager, tant en Suede qu'en Baviere. Je voulus bien ignorer la qualité du mal, & les remedes qui y étoient appliquez. J'évitois même à lui donner aucun ſoupçon que je fuſſe convaincu de la vérité. Je lui donnai les mêmes ſoins, que ſi ç'eût été dans une autre maladie, & graces au divin Mercure qui tous les jours reſſuſcite tant d'honnêtes gens, & à mes bons ſoins, elle ſe trouva après cinquante-deux jours rétablie, & ſe portant à merveilles, du moins à ce que le Chirurgien l'en aſſura & moi auſſi. Elle voulut venir prendre place dans mon lit ; mais je lui répréſentai que la conſidération & l'amitié que j'avois pour elle ne me permettoient pas d'alterer ſi-tôt ma ſanté. Elle

me reprocha un faux attachement pour Madame Boulanger : Je mis tout en œuvre pour la déſabuſer ; mais il n'y eut aucun moyen, & elle me proteſta de s'en venger, & ſur elle & ſur moi.

Quelques jours après effectivement, ne me trouvant nullement diſpoſé à ſeconder ſes vœux, & à la ſatisfaire dans ſes menus plaiſirs, elle me détacha des eſpions qui lui confirmerent mes fréquentes viſites chez Madame Boulanger. Elle s'imaginoit que j'étois fort avant dans ſes bonnes graces. Que fait cette folle ? Elle va un matin à la Fripperie y acheter un habit de Livrée complet, & ſur le ſoir ainſi déguiſée, elle vient à la porte de cette Dame, ſe gliſſe dans la cour lorſqu'un carroſſe y entroit, & va ſe cacher dans une écurie ; mais non point ſi à couvert qu'un Cocher y entrant ne l'apperçût.

Le Cocher ne fit aucun ſemblant de l'appercevoir, la peur même le ſaiſit ; il ferma les portes, aſſembla les Domeſtiques, & d'un air égaré montra à l'appartement de Madame, où nous étions. Au ſecours, nous cria-t'il, au ſecours, Meſſieurs, la maiſon eſt pleine de voleurs, je les tiens enfermez dans mon écurie.

Les Dames ſe crurent perduës, les *Robins* & les Financiers ne ſçavoient où ſe fourrer. Pour moi qui autrefois avois affronté le

le Canon & le Mouſquet, je me déclarai le Chef des Exterminateurs de tous les voleurs qui étoient cachez; je pris un bon fuſil, je fis armer les Domeſtiques: Un chacun prit ce qu'il rencontra ſous la main: Le Cocher nous conduiſit à l'écurie, tous les combattans tomberent deſſus à grands coups de fourches & de bâtons. Le voleur tomba bien-tôt les quatre fers en l'air, crioit miſéricorde. Et qu'étoit ce voleur? C'étoit Madame Deſnoyers. Sa voix que je ſçus auſſi-tôt diſtinguer, me jetta dans la derniere ſurpriſe. Je fis ceſſer les coups; mais non point ſi promptement, qu'elle n'en reçût encore quelques-uns qui la mirent hors de connoiſſance. Je fis retirer tous les Domeſtiques, appeller mes gens: Mon carroſſe étoit par bonheur dans la cour, je la fis porter & mettre comme un ſac de bled dedans, & je montai avec elle, & fis foüetter promptement au logis. Je la fis porter dans ſon appartement de la même maniere, on la deshabilla, on la mit au lit, elle y reſta trois bonnes heures ſans aucun ſentiment.

N'êtes-vous pas la femme du monde la plus extraordinaire, dis-je lorſqu'elle fut revenuë? A quoi bon toutes ces viſions? Rendez plus de juſtice à une auſſi vertueuſe Dame, déſabuſez-vous une fois de vos entêtemens. Si j'ai paſſé ſous ſilence vôtre

maladie, ne vous imaginez pas que j'ignore la vérité; vivez à vôtre mode, je vous le répete tous les jours, ne vous expoſez plus avec les Enfans de Saint François, finiſſez vos rêveries; car autrement j'y ſçaurois mettre bon ordre. Ne ſçavez-vous pas les engagemens que j'ai dans cette maiſon? N'êtes-vous pas informée de la paſſion que vous m'avez tant de fois reprochée pour le jeu? Ne devriez-vous pas être la premiere à m'inſinuer de ne point m'en éloigner. Le jeu y eſt modique, la maiſon honnête, remplie de gens d'honneur, je ne cours aucun riſque de m'y ruïner. Quel mal, quel chagrin vous a fait cette Dame pour avoir ſi mauvaiſe opinion d'elle? Rendez juſtice à ſa vertu, revenez à vous-même, il n'a tenu qu'à vous de venir tous les jours à ſon aſſemblée, je vous l'ai propoſé cent fois, vous ne voulez & ne pouvez ſouffrir perſonne. Faut-il pour cela que je me captive & m'éloigne de tous les honnêtes gens? Ah! maudit chien, ſcélérat, infâme! s'écria-t'elle, je ne puis raconter la ſuite d'un ſi beau diſcours; car dans le commencement je pris la poſte, je ſortis & fus plus de quinze jours ſans lui parler.

Paris à la vérité eſt bien grand; mais cela n'empêcha pas que cette belle ſcéne ne fût dès le lendemain ſi publique, que dans quelque

quelque endroit que je fuſſe, tout le monde en étoit informé. J'allai chez Madame Boulanger, je la trouvai ſi allarmée qu'elle n'avoit pas la force de me parler. Vous me faites bien de l'honneur, me dit-elle, auſſi-bien que tous les honnêtes gens qui viennent ici; mais, Monſieur Deſnoyers, l'égarement de vôtre femme me fait trembler, on ne ſe déguiſe point de cette maniere ſans quelque mauvais deſſein. Vous êtes le maître de ma maiſon, tout y eſt à vôtre ſervice; je vous croi trop honnête homme & de bon eſprit pour m'expoſer davantage à ſes fureurs, & vous m'obligerez ſenſiblement de reſter quelques jours ſans y venir.

Je trouvai les raiſons de Madame Boulanger ſi bonnes, qu'au lieu de m'en fâcher je lui fis mille excuſes de l'extravagance de ma femme, & lui promis que malgré tous les agrémens qu'on trouvoit chez elle, je me priverois du plaiſir de les goûter.

Je fus donc obligé de changer de batterie, les chagrins auſquels je me voyois tous les jours expoſé, ma maiſon que j'avois en horreur, me réveillerent la paſſion que j'avois autrefois eu pour le *Lanſquenet*. Un de mes amis me conduiſit chez le Chevalier de *Noyan*, chez qui Meſdames de la *Jonchere* & *Solus* faiſoient les honneurs

d'une très-bonne table & gros jeu. J'accompagnai le même ami chez les Ducheſſes de la Ferté-Châtillon, auſſi-bien que dans d'autres maiſons de la premiere conſidération, où ce jeu étoit pour lors fort en regne. Je donnai enfin à pleines voiles dans le Lanſquenet, & je l'avouë à ma confuſion, j'y paſſai les jours & les nuits. Mais dequoi ne ſeroit point capable un homme déſolé par une femme auſſi ridicule que la mienne ? J'ai pris patience tant qu'il m'a été poſſible. Ainſi, cher Lecteur, ne condamne pas, je te prie, tout-à-fait ma conduite; car je te puis aſſurer que ſi tu étois chargé d'une auſſi mauvaiſe marchandiſe, peut-être ferois-tu pis. Excuſe donc la foibleſſe que je vais te déclarer : Foibleſſe à la vérité qui pendant un tems a été avec mon jeu le renverſement général de mes affaires, leſquelles cependant, graces à la divine Providence, ſont entierement rétablies.

J'allois donc, comme je viens de le dire, joüer tous les jours dans ces maiſons. Je rencontrai chez Madame de la Jonchere, à préſent Comteſſe Doüairiere de Noyan, une jeune Demoiſelle, non, à la vérité, d'une beauté ſinguliere; mais accoûtumé à la face de Madame Deſnoyers, elle me parut très-aimable. Je ne prétends point ici faire ſon éloge : Mais Madame Deſnoyers l'a

l'a dépeinte avec un crayon ſi noir, que je me flatte qu'on ne trouvera point mauvais ſi je lui rends ici la juſtice qui lui eſt dûë. Mademoiſelle Boutrave, c'eſt le nom de cette Demoiſelle, fille du Lieutenant Général d'Orleans, alliée à la Maiſon de le Camus, très-illuſtre dans la Robbe à Paris, n'avoit plus ni pere ni mere. Ses parens ſouhaitoient lui donner l'air & les bonnes manieres de Paris. Ils prierent Madame le Camus de vouloir bien ſe charger de ſa perſonne pendant quelque tems. Cette Dame s'étoit fait un plaiſir de lui accorder cette honnêteté. La Demoiſelle vint à Paris chez Madame le Camus, elle la produiſit dans toutes les aſſemblées : Le jeu du Pharaon étoit fort à la mode parmi les Dames. Cette Demoiſelle en étoit extraordinairement paſſionnée ; elle n'oſoit cependant par diſcrétion le faire paroître devant ſa parente. On établit une petite Banque pour les jeunes Demoiſelles, elle s'y fourra comme les autres, y perdit, & très-ſouvent ſon argent, elle fit ſes réfléxions ſur l'avantage du Banquier, & une fois que celui qui tailloit dans la maiſon vint un peu tard, elle propoſa de tenir la Banque elle-même, elle fut aſſez heureuſe pour réparer cette premiere fois toutes les petites pertes qu'elle avoit fait. Ce commerce lui parut plus doux que de ponter,

& elle établit la petite Banque ; quelques Cavaliers voulurent être de la partie, joüer contre elle, ils y laiſſerent leurs piſtoles.

Son jeu inſenſiblement groſſiſſoit tous les jours, Madame le Camus ſe fit un plaiſir de s'intéreſſer à ſa Banque, & de la mener chez Mademoiſelle Perichon, cette fameuſe Marchande de la ruë Saint Honoré, qui avoit au Fauxbourg Montmartre un très-beau jardin où étoit le rendez-vous tous les ſoirs d'une quantité de perſonnes de conſidération. On propoſa à Mademoiſelle Boutrave de faire une Banque ; & comme Madame le Camus & elle s'en étoient doutées, elles avoient fait proviſion d'une bonne bourſe ; elles étalerent quelques centaines de piſtoles, pluſieurs Robins, grands amateurs du Pharaon, voulurent donner aſſaut à la Banque ; ils furent vigoureuſement repouſſez, & les Banquieres leur raflerent ce ſoir plus de mille piſtoles.

Toute la Compagnie les pria de revenir le lendemain donner revanche. La crainte de perdre dégagea Madame le Camus de la Societé. La Demoiſelle y vint ſeule avec ce qu'elle avoit gagné, une ſomme égale à la précédente fut le fruit de ſa journée, & en peu de tems elle eut tant de bonheur, qu'elle gagna dans cette maiſon près de cent mille livres. Une

Une ſomme auſſi conſidérable & gagnée en ſi peu de tems au jeu, lui fit ouvrir les yeux, & réſoudre à pouſſer ſa pointe. Elle réſolut d'être ſa maîtreſſe. Elle quitta la maiſon de Madame *le Camus*, en loüa une, mit un joli équipage ſur pied, a roulé dans Paris ſur de groſſes ſommes plus de dix ans, & la fortune lui ayant fait connoître ſon inconſtance, elle s'eſt retirée avec quatre mille livres de rente, qu'elle avoit eu ſoin de ſe mettre à fonds perdu. Elle vit très-honorablement ſur ſes Terres dans la Province. Voici donc la deſcription de cette maudite *Galeole*, que Madame Deſnoyers a ſi bien timpaniſée dans ſes Mémoires. Je vais à préſent raconter la vérité de cette avanture de l'Opéra, qu'elle a également déguiſée, comme tout ce qu'elle a écrit, & je ſuis prêt d'affirmer ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'elle ne s'eſt point paſſée autrement que je vais le dire.

Je connus donc cette Demoiſelle chez Madame de Noyan, j'y appris qu'elle étoit d'Orléans, je me trouvai une fois auprès d'elle, en attendant la partie à commencer. Nous entrâmes en converſation, je lui demandai des nouvelles de Monſieur le Normand un de mes oncles, qui eſt habitant de cette Ville; elle me dit qu'elle le connoiſſoit particulierement, & qu'il étoit

beaucoup des amis de toute ſa famille. Nous parlâmes de nos amis communs de cette Ville. Je trouvai tant de charmes dans ſa converſation, que je reſſentis une forte envie de la voir plus d'une fois. Ce qui m'engagea encore plus avant, ce fut que le même ſoir ayant perdu tout ce que j'avois apporté d'argent, je m'étois mis en attendant mon carroſſe à rêver auprès du feu. Elle ſe leva de ſa place, & de la maniere du monde la plus obligeante elle vint m'offrir une bourſe de cent piſtoles. Je ne voulus point d'abord les accepter. Je lui dis même que ma perte étoit aſſez groſſe pour ce jour; mais elle me preſſa ſi honnêtement, me proteſtant que ſon argent me porteroit bonheur, que je les acceptai. Je retournai à la table, je rentrai au jeu; ſa prédiction fut accomplie, car je regagnai outre ma perte plus de cent cinquante piſtoles. Je fus, je l'avouë enchanté de ſes bonnes manieres, ravi d'avoir une occaſion ſi favorable pour aller le lendemain la remercier, & l'aſſurer que de mes jours je n'oublierois ce petit ſervice.

Je ne la trouvai pas le jour ſuivant moins gracieuſe chez elle qu'au jeu, ſa converſation aiſée nous conduiſit inſenſiblement juſqu'à l'heure du ſouper. Elle en fit ſervir un des mieux entendus, me prit par

par la main, me plaça à table. Il ſera aſſez tems, dit-elle, d'aller joüer après que nous aurons bien ſoupé. Nous y reſtâmes juſqu'à onze heures, celle à-peu-près où la partie commençoit chez Madame de Noyan. Elle me propoſa de m'intéreſſer de moitié avec elle, qu'il n'y en auroit qu'un des deux qui joüeroit. J'acceptai le parti avec plaiſir. Nous continuâmes quelques jours, & aſſez heureuſement nôtre petite ſocieté; mais le diable qui ſe mêloit toûjours de mes affaires, vint encore interrompre mes plaiſirs.

La juſte indifférence que je marquois depuis la maladie & l'extravagance de Madame Deſnoyers, lui faiſoit courir les ruës : Elle mit de nouveaux eſpions en campagne. Elle découvrit mon intrigue avec cette Demoiſelle, apprit que je joüois un très-gros jeu : Elle devint plus furieuſe que jamais. Elle voulut également, ſans faire nulle attention aux étrivieres qu'elle avoit reçu chez Madame Boulanger, être éclaircie de ſes propres yeux : Un de ſes eſpions la mena à la porte de la Demoiſelle, non à la vérité déguiſée; mais en coëffe & en écharpe, une mauvaiſe robbe de chambre. Elle fut ſe cacher derriere le carroſſe, elle y reſta aſſez long-tems, juſqu'à ce que le Cocher vînt pour mettre les chevaux. Il entrevit quelqu'un de caché : il

prit ſon foüet à la main, demanda qui eſt là ? La réponſe embarraſſée de Madame Deſnoyers lui fit ſoupçonner également comme celui de Madame Boulanger, que ce pourroit être quelque voleuſe, il lui ſangla quelques coups de foüet au-travers les oreilles. Madame Deſnoyers cria auſſitôt, & ſe fit connoître ; elle lui dit qu'elle étoit venuë chercher ſon mari. Le pauvre Cocher qui tomba dans la derniere confuſion voulut ſe mettre en devoir de ſe jetter à ſes genoux pour lui demander pardon ; mais Madame Deſnoyers, ſans attendre ſes excuſes, enfila la venelle avec ſes coups de foüet, dont elle n'a fait nulle mention dans ſes Mémoires, non-plus que de ſes autres folies.

Il n'y avoit pas une demie-heure que cette belle ſcéne s'étoit paſſée, lorſque j'arrivai dans la maiſon ; le pauvre Cocher ſe jetta à mes genoux, me demanda mille pardons de ſa faute, me proteſta qu'il n'avoit jamais vû ma femme ; qu'il avoit à la vérité bien entendu parler de ce qui lui étoit arrivé chez Madame Boulanger, & que c'étoit ce qui lui avoit fait croire que c'étoit elle : Je lui pardonnai ſans répugnance, & en ris avec mon aſſociée de tout mon cœur.

On ne peut exprimer une plus grande diſcrétion que la ſienne à mon égard, je ne

fus

fus pas moins discret; mais sçachant à qui j'avois affaire, je me tenois sur mes gardes, & lorsque j'allois dans cette maison c'étoit à des heures où j'étois bien persuadé de n'y être point suivi, & après avoir fait roder aux environs. Je n'ai cependant jamais pû comprendre comment Madame Desnoyers découvrit un jour que nous avions fait partie pour aller à l'Opera; je fus surpris qu'à l'issuë du dîner mes filles me prierent de les y mener. Madame Desnoyers entra dans le moment, me dit qu'elle vouloit être de la partie; elle affecta un air gai, me dit cent mille jolies choses pour rire; il y avoit long-tems que je ne l'avois vûë de si bonne humeur; & comme toutes ces scénes s'étoient passées dans le tems que mes filles étoient encore au Couvent, & même qu'elles n'en étoient revenuës que depuis deux ou trois jours, je ne jugeai pas à propos de témoigner aucun chagrin devant elles; au contraire j'acceptai de bonne grace la partie, & envoyai aussitôt chez mon associée lui dire les empêchemens qui m'étoient survenus. Nous allâmes donc ensemble à l'Opéra; nous étions placez au milieu des secondes loges à droite. La Demoiselle y vint aussi, accompagnée d'une autre de ses amies d'Orléans & deux Messieurs, dont l'un étoit Monsieur de Freubet, Maître des Comptes, &

& l'autre Mr. *du Buiſſon*, Officier dans le Régiment des Cuiraſſiers. Ces deux Meſſieurs étoient de notre connoiſſance & de nos amis; je les voyois tous les jours, ſoit aux aſſemblées ou en parties de plaiſir; ils étoient également aux ſecondes loges ſur l'Amphithéatre. Je fus fort étonné, ne croyant point que Madame Deſnoyers eût jamais vû Mademoiſelle de Boutrave; elle eut pendant tout l'Opera des inquietudes extraordinaires, & la vûë attachée ſur cette loge, & je le fus encore bien plus, lorſqu'au cinquiéme Acte on vint ouvrir les loges, de voir Madame Deſnoyers ſortir ſans rien dire. Cela me fit ſoupçonner quelque choſe: Je ſortis un peu de tems après, j'entendis quelque bruit dans la couliſſe: je m'avançai, je la trouvai entre les bras de Mr. *du Buiſſon*, qui lui repréſentoit civilement, qu'il ne convenoit point à une femme comme elle de s'expoſer ainſi, & que ſi elle n'avoit pas affaire à d'honnêtes gens elle auroit pû paſſer fort mal ſon tems: Vous avez envie, lui diſoit-il, de vous faire crier de main ſur le *Pont-Neuf* à deux liards. La rage & le déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, lui faiſoient vomir plus de ſermens & d'exécrations que le Charetier le plus embourbé. J'en eus tant d'horreur, que je ne pus retenir ma colere, & lui donner quelques ſoufflets qui, lui firent voler ſa coëffure;

coëffure. Jamais ſpectacle effectivement ne fut plus riſible, que de voir ſur ſa tête encore pelée, ſa maladie : mais il ne le fut qu'entre nous autres, n'y ayant eu perſonne que nous de ſpectateurs; & même je le fus, pour ainſi dire, ſeul, ces Meſſieurs ayant mené promptement les Demoiſelles chez elles. Pour moi j'allai joindre mes filles, & les menai auprès de leur mere; je ſortis de l'Opera, je pris un Fiacre à la porte, & m'en allai joindre ma compagnie.

On m'y raconta le commencement de la ſcéne. Je n'avois, me dit Mr. du Buiſſon, jamais vû Madame votre épouſe : mais ſur le portrait qui m'en a été fait, je l'ai auſſitôt reconnuë. Vertubleu quelle femme ! Nous n'avons pas été peu allarmez de la voir ouvrir notre loge, entrer avec fureur! *Vous voilà donc, Madame la B.*... a-t'elle dit en entrant ? Elle a voulu auſſi-tôt ſauter ſur la coëffure de Mademoiſelle, je me ſuis jetté fort à propos au-devant, & vous ai préparé à tous un beau ſpectacle. Je leur racontai de quelle maniere je m'en étois débarraſſé, nous en rîmes & paſsâmes notre ſoirée agréablement : mais la crainte d'expoſer la Demoiſelle à quelque nouvelle inſulte, nous fit ſéparer dès le même ſoir notre ſocieté, & nous ne nous vîmes plus qu'aux Aſſemblées.

Nous reſtâmes cette fois, Madame Deſnoyers

noyers & moi plus d'un mois ſans nous voir ni parler; elle ſe faiſoit apporter à manger dans ſa chambre, & ne mit pas le nez dehors. Pendant tout ce tems mes filles venoient dîner avec moi, & le reſte du tems lui tenoient compagnie. Elle m'envoya au bout de ce tems une de mes filles me dire qu'elle me prioit de lui donner un quart-d'heure d'audience. Je lui fis dire qu'elle pouvoit venir; elle entra les larmes aux yeux, me demanda mille pardons de tout ce qui s'étoit paſſé, me proteſta qu'elle étoit entierement revenuë de toutes ſes foibleſſes; que l'attachement qu'elle avoit pour moi avoit été la ſeule cauſe de ſon dérangement; qu'elle en avoit un chagrin mortel, & que pour la guérir elle ne trouvoit point de meilleur moyen que d'aller quelque tems à Nîmes avec ſes filles; qu'elle ne doutoit nullement que ce petit voyage ne diſſipât entierement ſa jalouſie. On vint nous interrompre lorſque j'étois prêt à lui répondre, par la plus cruelle & déſolante nouvelle qu'on pût jamais m'annoncer; c'étoit la banqueroute de Mr. Boulanger, pour lequel, outre nos affaires communes j'avois ſouſcrit pour cinquante mille livres de billets. Remettons, dis-je à Madame Deſnoyers, cette converſation à une autre fois, il me faut aller promptement rémédier à mes affaires; mais

mais celles de Mr. Boulanger ſe trouverent ſi bouleverſées par la banqueroute de la *Noue*, qui fut pilorié & condamné aux Galeres, que j'ai été obligé par la ſuite de payer la plus grande partie des cinquante mille livres.

Cette malheureuſe conjoncture me dérangea terriblement, & pour comble de malheur Madame Deſnoyers me preſſoit tous les jours pour ſon voyage de Nîmes. Les chagrins dont j'étois accablé me firent conſentir aveuglément à tout, & même d'emmener mes filles; je les accompagnai un matin à la diligence de *Lyon*; je les vis partir avec peine; j'eus ce matin certain preſſentiment de quelque malheur qui me fit repentir de les avoir laiſſé aller toutes les deux.

Je n'ai pû m'empêcher de rire, lorſque j'ai lû dans ſes Mémoires ce fameux détail de Domeſtiques dont Madame Deſnoyers s'environne. Cette vanité m'a paruë bouffonne; car je puis aſſurer que tant que je me ſuis trouvé en *Province*, comme à *Paris*, un Cocher, un Laquais, une pauvre parente de ma femme pour la chambre, & une miſerable Cuiſiniere, ont été tout l'équipage que j'aye eu. Paſſons légerement ſur cette préſomption orgueilleuſe par laquelle elle a jugé en impoſer au Public, & revenons à nos Voyageuſes dont je reçus

reçus des nouvelles de *Lyon*. Madame Desnoyers me marquoit son arrivée en bonne santé, de même que mes cheres filles, & qu'elles alloient continuer leur voyage. J'en attendois tous les jours des nouvelles, je fus un assez long-tems sans en recevoir : j'écrivis à *Nimes* & à *Lyon*. La réponse de *Nimes* étoit que Mad. Desnoyers n'y avoit point paruë, & un de mes amis m'écrivit de *Lyon*, qu'elle avoit pris un Passeport pour aller aux Bains d'Aix en Savoye, & qu'elle étoit partie pour ce Pays. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi, je me doutai dès ce moment du mauvais tour qu'elle m'avoit joüé, & je ne fus pas long-tems à en être entierement confirmé.

Une vingtaine de Marchands venoient journellement m'apporter des parties considérables de marchandises livrées à Mad. Desnoyers. Je croi qu'ils s'étoient donné le mot ; car il en vint quinze dans une seule matinée, j'examinai tous leurs comptes. La somme se montoit à près de vingt-six mille livres qu'elle avoit pris à crédit chez les uns & les autres. J'en voyois tous les jours paroître de nouveaux ; ce fut pour lors que je ne doutai plus de son échapade. Je me repentis bien de ma sotte complaisance, j'y fis de meures réfléxions ; mais inutiles. Les Marchands prétendirent être

payez

payez, c'eſt ce que je ne voulus, & n'ai point encore voulu faire; je les congédiai fort honnêtement, & leur répréſentai le tort qu'ils avoient eu de donner de ſi groſſes ſommes à une femme en pouvoir de mari, & ſurtout ſans m'en avoir donné aucun avis. Ils n'ignoroient point non-plus que moi la Loi du Royaume là-deſſus; il y en eut cependant quelques-uns des plus entêtez, qui me firent aſſigner; mais ils perdirent inutilement & leurs pas & leur argent. Les Juges les renvoyerent à la Loi.

Le crédit ou plûtôt le vol manifeſte que Madame Deſnoyers venoit de faire à ſon départ, me fit examiner de près ma maiſon: Je n'y trouvai à la vérité rien de dérangé dans le ménage. La vaiſſelle d'argent ſe trouva complette, il n'en fut pas de même de mon cabinet; j'allai viſiter un petit bureau, où j'avois dans un tiroir deux billets de mille écus chacun, payables au porteur, & les diamans de mariage de ma femme. Je ne ſçai pas comment elle s'y étoit priſe, la ſerrure ne me parut point forcée; mais je ne trouvai point les billets, non-plus que les pierreries.

Accablé de tant de malheurs, d'un côté la Banqueroute de Madame Boulanger, les deux mille écus de billets, voir tous les Marchands crier après moi, la perte de mes cheres filles. Accablé, dis-je, de tant d'afflictions,

flictions, je tombai dans une mélancolie ſi extraordinaire, que je ne me connoiſſois plus, & ſans la patience & grace divine auſquelles je me remis entierement, je ne ſçai ce que je ſerois devenu. J'aurois encore pris quelque conſolation, ſans la connoiſſance parfaite que j'avois du caractere de Madame Deſnoyers, que je prévoyois aller précipiter mes cheres filles dans l'abîme des malheurs où elles ont été.

J'étois toûjours dans l'attente de quelques-unes de leurs nouvelles, lorſque les affaires de Mr. Boulanger ſe trouverent de jour en jour plus mauvaiſes, qui par conſéquent ne rendoient pas meilleures les miennes. L'échéance des billets que j'avois ſouſcrit arriva, on me fit appeller en Juſtice. On obtint des Sentences par corps contre moi, je ne jugeai pas à propos de me laiſſer mettre la main ſur le colet: Je me retirai ſagement au Temple, lieu de refuge pour les perſonnes qui par les malheurs d'autrui ou les leurs propres tombent dans la décadence; j'y loüai un appartement, & y établis avec mon fils un nouveau ménage. Mes amis venoient m'y voir, nous joüions à l'ombre, nous allions nous promener dans le beau jardin de l'Abbé de Chaulieu, nous ſoupions ſouvent enſemble, & j'attendois tranquillement quelque favorable changement à

mes

mes malheurs. Ce fut au commencement de ce refuge où après quatre mois d'abſence je reçus cette lettre de Madame *Deſnoyers.*

LETTRE

DE MADAME DESNOYERS.

MONSIEUR,

Votre injuſte mépris, votre funeſte paſſion pour le jeu, vos débauches extraordinaires, & votre aveuglement dans vos entrepriſes, m'ont réduite au déſeſpoir. La perte que vous avez faite de ma perſonne n'eſt pas ſelon les apparences votre chagrin le plus ſenſible; celle de vos cheres filles, la tendreſſe que vous leur avez toûjours marqué, en doit être un bien cuiſant, je l'avouë. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même, & faites quelquefois réfléxion que rien au monde n'eſt plus à craindre qu'une femme, & ſurtout une femme d'eſprit ſi ſenſiblement offenſée. Ne ſoyez point en peine de ce que vous trouverez égaré dans votre cabinet, ne vous inquiettez point de vos filles, je les ai tirées des

des bras de l'Idolâtrie, & conduites dans la voye céléſte. Payez, ſi vous le jugez à propos, les Marchands chez qui j'ai été prendre à crédit, je vous ſouhaite pour cela quelque changement favorable dans vos affaire. Vous n'ignorez pas la juſtice qu'il y auroit, vous avez eu de moi un bien aſſez conſidérable, vous ne devez en attribuer la perte qu'à votre entêtement de ſéjourner à Paris, vivez-y tranquillement, donnez-moi de vos nouvelles ſi vous le trouvez bon; faites quelquefois réfléxion aux erreurs du Papiſme. Je prie le Ciel qu'il vous deſſille les yeux, & vous amene avec nous autres dans la voye du ſalut. Adieu.

Vos filles ſont en bonne ſanté & en bon chemin. Pardon ſi je ne datte, ne ſigne & ne vous envoye aucune adreſſe. Un homme d'eſprit déterre quand il veut les choſes du monde les plus cachées.

Cette lettre ne me rendit pas beaucoup plus ſçavant que je l'étois du ſort de mes chers enfans; je me doutai cependant que le chemin d'Hollande ou d'Angleterre étoit celui que Madame *Deſnoyers* auroit pris. J'écrivis à Madame Petit à Londres, elle me fit réponſe, & me marqua qu'elle avoit bien entendu parler de la fuite de Madame *Deſnoyers*, & que le bruit étoit qu'elle demeuroit à la Haye; mais qu'elle n'avoit

pas

pas encore eu aucune de ſes nouvelles. Je pris donc le parti de donner ma réponſe à Monſieur Heliſſan, Banquier de la ruë *Saint Denys*, qui a de grandes correſpondances dans les Pays Etrangers. J'ai bien voulu la mettre ici toute au long, afin de faire voir la maniere dont Madame *Deſnoyers* m'a extorquée.

MADAME,

J'ai cru devoir cette Réponſe à la vôtre, je ne veux point vous fatiguer de reproches ſur votre conduite paſſée, qui a donné lieu à déranger la mienne; liſez avec attention ma Lettre, faites-y réflexion, vous ſçavez que mes deux filles ſont nées, baptiſées, & ont été reçues dans l'Egliſe Romaine; vous avez eu ſoin qu'elles en fiſſent les fonctions, vous ſçavez de-plus que par le droit de nature que Dieu a établi les enfans appartiennent au Pere. Il eſt vrai qu'il s'eſt pratiqué autrefois par des accommodemens, que dans les mariages mi-partis, les filles étoient de la Religion de leur mere, en recevoient le Baptême, & en étoient élevées; mais nous ne ſommes pas dans le cas, puiſque non ſeulement nous n'avons pas fait ces conventions, mais vous avez même abjuré les Héréſies du Calviniſme, & avez embraſſé

la

la Religion Romaine en vous mariant. Vous y avez toujours intérieurement vécu ; vous avez même élevé mes filles dans cet esprit, ainsi vous n'avez nul droit sur elles. C'est un vol que vous m'avez fait, & un compte dont vous vous chargez envers Dieu, plus terrible mille fois que celui de votre conscience. Dieu a-t'il décidé sur les deux Religions ? Ce n'est pas l'ouvrage des hommes que ces disputes & séparations : je conviens que sans une grace pareille à celle de Saint Paul, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de changer de Religion & de cœur, & que se soumettant aux decrets de Dieu, l'on croit qu'il ne nous a pas fait naître de la Religion dont nous sommes pour nous damner ; & l'on regarde comme un crime le changemeut que l'on feroit de l'état où Dieu nous a mis en naissant, outre l'habitude que nous avons contractée, qui est souvent plus forte que la nature même, qui nous maintient & fortifie sur ce principe, qui est le vôtre & celui de tous les hommes sans exception. Dites-moi comment avez-vous pû, & voulu changer l'état de vos filles, charger votre conscience de leur salut, & déterminer seule ce qui pendant un siecle & demi tant d'habiles gens ont disputé sans en convenir ? Qu'elle certitude avez-vous que votre Religion, fille de la Romaine, qui s'en est séparée ; que cette fille, dis-

dis-je, ait étouffé ſa mere & l'ait reprouvée avec juſtice & connoiſſance de cauſe ? Pouvez-vous juger cette queſtion ſans trembler ? Et êtes-vous aſſez hardie pour mettre dans des doutes & des erreurs éternelles deux jeunes créatures innocentes ? Ne les avez-vous portées dans vos flancs que pour les rendre malheureuſes ? Et leur donnerez-vous pour patrimoine une incertitude éternelle & un remords cruel, qu'elles vous maudiront dans la ſuite, quand la raiſon leur aura fait connoître ce que Dieu les avoit fait naître ? Tout ce que vous avez fait en votre vie vous eſt perſonnel, vous pouvez ſeule le reparer ; mais ce qui regarde ces deux innocentes, comment vous en laverez-vous devant Dieu ? N'êtes-vous pas aſſez malheureuſe par votre propre eſprit & votre conſcience, ſans vous rendre coupable de l'eſprit & de la conſcience de mes filles ? Voilà tout ce que je ſuis obligé de vous dire : Je ne vous repoche point les deux mille écus de billets que vous avez emporté, non-plus que vos diamants ; mais je vous blâme fort d'avoir été prendre à crédit chez des Marchands, dans l'eſperance que je les payerois, d'autant plus que vous étiez informée du mauvais état de mes affaires. Ceci eſt encore un cas dont vous vous êtes chargée la conſcience, qui doit vous paroître bien délicats. Ne vous atten-

dez point que j'y ſatisfaſſe je vous en avertis, & ſi vous n'êtes pas en intention de réparer votre faute en me renvoyant vos filles, ne m'écrivez de vos jours, ſi ce n'eſt pour me ſatisfaire là-deſſus : J'ouvrirai encore la premiere lettre qui me viendra ; mais pour les autres, vous devez être ſure que je les jetterai au feu ſans les ouvrir, Adieu. *A Paris ce* 30. *Juin* 1701.

La réponſe que je reçus de Madame *Deſnoyers* ſe trouvant à-peu-près du même ſtile que ſa premiere lettre, j'exécutai la Sentence que je lui avois prononcée, je la jettai au feu, de même que toutes celles que j'ai reçu depuis, & ſans avoir nulle curioſité de les ouvrir. Je n'avoüe donc que ma premiere, & déclare toutes celles qu'elle à inſerées dans ſes Mémoires fauſſes & ſuppoſées, de même que l'imagination creuſe qu'elle a euë que mes filles euſſent danſé avec Meſſeigneurs les Princes de France. Je ne vois pas qu'on puiſſe extravaguer de la maniere, & avoir l'effronterie au ſurplus, de dire, qu'elle s'en alla avant partir, prendre congé du Roi. Ne faut-il pas être poſſedé de quelque eſprit folet pour écrire de ſemblable ſottiſes ? La figure de Madame *Deſnoyers* n'eſt-elle pas d'une belle dégaîne pour briller à la Cour de Franche ? Sa Majeſté auroit été apparemment

in-

inconſolable, ſi Madame fût allée faire un tour à Nîmes ſans venir lui offrir ſes ſervices. Je m'étonne qu'elle n'a pas auſſi embelli ſes beaux Mémoires de quelques lettres de conſolation au Roi, ſur la perte qu'il avoit fait d'un auſſi excellent eſprit ; je ne doute nullement que Sa Majeſté n'y eût répondu par de fortes exhortations & impatiences d'avoir le plaiſir de la revoir.

J'ai quelquefois été aux Petites Maiſons, j'ai raiſonné avec l'Intendante des Neiges, & Monſieur Mathieu Lucas, deux des principaux habitans de ce lieu On ne les va guéres voir qu'ils n'offrent quelque petite production de leur eſprit, & j'avoüerai à leur loüange, que leur place ſeroit beaucoup plus juſtement occupée, pendant certains momens, par mon illuſtre épouſe que par ces pauvres gens. On m'aſſure cependant que ces miraculeux Mémoires ont eu un grand cours : Je ne m'en étonne point, il y a mille gens deſœuvrez, qui ſe plaiſent à lire des bagatelles ; mais je croi cependant que tout homme de bon ſens aura parfaitement ſçu démêler le vrai d'avec le faux de Madame *Deſnoyers.*

Je n'ai voulu réfuter que ces deux ou trois articles, n'ayant point la plume à la main pour m'ériger en Autreur, comme je

me ſuis expliqué dans le commencement; mais ſeulement pour donner une idée juſte & réelle du caractere, auſſi-bien que des actions extravagantes de Madame *Deſnoyers*, qui ſelon ſes Mémoires eſt la Dame du monde la plus parfaite, la plus infortunée, à qui tout le monde fait injuſtice, & en un mot, le Phœnix de ſon ſexe, pour ſupporter courageuſement tous ſes malheurs.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, touchant ce qui me regarde, qui eſt, qu'après quatre ans de refuge au Temple, mon frere le Tréſorier Général des armées du Roi en Flandre, & Général des Vivres, afferma ceux d'Eſpagne, & m'en fit Général. J'ai exercé cette Emploi pendant cinq Campagnes; j'ai, grace au Ciel, réparé mes affaires: je ſuis entré dans de très-bonnes; j'ai rétabli ma maiſon, remis mon équipage; la moitié de mes déſirs s'eſt accomplie, une de mes cheres filles eſt venuë ſe ranger à ſon devoir; je ſouhaite que le Seigneur veüille inſpirer les mêmes lumieres à ſa ſœur, & la tirer d'entre les bras de la plus pernicieuſe femme qu'il y ait au monde.

Les pieces que je joindrai ici en doivent être des preuves convaincantes. Je commencerai par deux lettres, que j'ai reçuës de Londres de Monſieur Paris de Belleſbat, dont

dont elle parle dans ſes Mémoires. Voici la premiere.

LETTRE I.

De Monſieur de Paris de Belleſbat.

VOus me demandez, Monſieur, des nouvelles de Madame Deſnoyers, *je ne la ſçavois point ici, je m'en ſuis informé, je l'ai trouvée; l'état où je l'ai vûë ne répond guéres à ce que vous m'écrivez; ſes ſollicitations auprès des Adminiſtrateurs de la Charité ne démontrent guéres les tréſors que vous me marquez qu'elle a emportez. Elle a obtenu une penſion de vingt guinées. Madame* Petit *ſa tante en eſt au déſeſpoir, & paroît fort bien perſuadée que vous êtes trop honnête homme pour lui en impoſer: Je ne le ſuis pas moins qu'elle, & rien ne me paroît plus odieux que de la voir injuſtement priver les pauvres des charitez publiques.*

Un bruit ſourd s'eſt répandu parmi les Réfugiez François, qu'elle étoit en poſſeſſion de plus de vingt mille écus, & commencent à crier à la folle, après elle. Ce même bruit s'eſt confirmé.

Une affaire qu'elle a eu avec les Commis

ſieur l'Evêque de Londres. Son éloquence & ſa triſte parure avoient touché ce Seigneur ; il lui a donné quelques guinées, & l'a aſſurée de ſa protection : Il a fait venir les Miniſtres François, s'eſt informé des qualitez & facultez de Madame Deſnoyers. *Le bruit public & ſes pierreries, dont ces Meſſieurs étoient bien informez, ont été ſuffiſans pour le convaincre que Madame* Deſnoyers *lui en avoit impoſé, & lorſqu'elle a voulu retourner auprès de ce Seigneur, elle n'a pû obtenir aucune audience. Elle n'eſt pas plus heureuſe auprès des Dames ici qu'à Paris, toutes s'empreſſent à la fuïr, elle eſt le ſujet de toutes les converſations ; tout le monde plaint vos aimables filles, & ne ſçauroit approuver le crime qu'elle a commis de vous les enlever : Un ſeul homme ſoupçonné d'être Moine défroqué, qui s'eſt fait ici Miniſtre, qu'on appelle Monſieur de la Valette, eſt leur unique compagnie ; c'eſt un homme qui fait le bel eſprit, qui compoſe ; on lui attribuë une* Critique de la Critique de Telemaque. *On a ſouvent averti Madame* Deſnoyers *de prendre garde à elle, que cet homme étoit d'une très-mauvaiſe réputation ; je lui en ai dit mon ſentiment, elle m'a promis de le congedier. Mademoiſelle votre cadette eſt allée prendre le petit lait à la campagne ; je ne veux point vous flatter, ne m'écrivez*

plus, ou ne me parlez jamais des terribles propoſitions que vous me faites. Je me trouve trop heureux de la protection qu'on m'a bien voulu accorder ; ne vous attendez point que je faſſe aucune démarche : Je ſerois ravi de vous être bon à quelque choſe ; mais de me charger de travailler à vous remettre vos filles, la penſée m'en fait trembler. Adieu, je ſuis, Monſieur, Votre très-humble ſerviteur, PARIS DE BELLESBAST.

On remarquera facilement par ces deux lettres ce caractere extraordinairement ridicule, que j'ai ci-deſſus dépeint. Eſt-il poſſible qu'une femme d'eſprit, (car je ne ſçaurois lui retrancher cette qualité) ne puiſſe pas trouver dans tout le monde quelqu'un qui s'accommode de ſes manieres? La voir réduite à la ſeule compagnie d'un malheureux Apoſtat, & le plus ſcélérat de tous les défroquez. Madame Petit m'écrivit à-peu-près la même choſe que Monſieur de Belleſbat, & quelque tems après ce même Moine défroqué me vint voir à Paris au Temple. Il me dit qu'il avoit vû Madame *Deſnoyers* à Londres ; que toute ma famille s'y portoit bien, & qu'il étoit fort de leurs amis.

La viſite de cet homme me donna la curioſité de ſçavoir qui il étoit : Je ſuis, me dit-il, un Religieux de *Sainte Genevieve*,

ve, j'ai été par ordre de mes Superieurs envoyé à Londres en qualité de Miſſionnaire. Il me fit là-deſſus mille contes qui ſeroient inutiles à rapporter ; l'habit de Cavalier, dont il étoit vêtu, me donna quelque ſoupçon, je lui en demandai la raiſon. La Cour d'Angleterre, me répartit-il, a toûjours ici des Eſpions, & comme je dois retourner au premier jour à Londres, ſi quelqu'un me voyoit avec l'habit de l'Ordre, il n'iroit pas moins que de la vie. Il me promit de venir prendre des lettres pour mes filles, & de me rendre de bons ſervices pour mes les amener. Je fus ſept ou huit jours ſans le voir, l'air de ſincérité avec lequel il m'avoit parlé, me donna les meilleurs eſpérances du monde; j'eus regret de ne m'être pas informé de ſa demeure, je ne l'appris que trop tôt; un de mes amis qui étoit allé voir un des ſiens en priſon au *Fort-l'Evêque*, vint me dire qu'on y venoit d'amener un Moine traveſti qu'on avoit arrêté à Verſailles. J'envoyai auſſi-tôt mon valet avec un petit billet, pour ſçavoir ſi c'étoit mon homme, & lui offrir mes ſervices : il ſe trouva que c'étoit lui-même; mais ſon cas étoit ſi ſale que je ne voulus nullement m'en mêler. Je dirai cependant en peu de mots ſon hiſtoire.

Ce malheureux Apoſtat étoit frere du

Premier Valet de Chambre de Monſieur le Duc d'*Orleans*, couſin germain de cette belle Madame *Bonnet* qui a brillé quelques années à Paris; cette Madame *Bonnet*, qui a eu ce fameux Procès au commencement de la pretentaille avec une Couturiere, qui lui demanda huit cens livres pour la façon d'une juppe, & fut condamnée à les payer: le marché étoit conclu à un ſou de chaque aulne de coutures: je laiſſe à ſupputer au Lecteur curieux la quantité d'aulnes de pretentailles qu'il y avoit à cette juppe, & je reviens à mon Apoſtat.

Il étoit entré chez Meſſieurs de *Sainte Genevieve* dès l'âge de ſeize à dix-ſept ans, y avoit fait ſes vœux, & y avoit vêcu, avec la qualité de Prêtre, juſqu'à trente. Les réfléxions mondaines, ou plûtôt le libertinage, l'avoient entraîné hors du Royaume, fait abjurer ſa Religion, embraſſer le Calviniſme, paſſer de l'état de Prêtre à celui de Miniſtre. Mais comme les libertins dans quelque état qu'ils ſe trouvent, ſont toûjours libertins, ſa conduite avoit été ſi peu réguliere, ou plûtôt infâme à Londres, qu'il fut obligé de revenir en France. Il vint, comme je l'ai dit, me voir, & le tems dont j'en étois en peine il l'avoit paſſé à *Verſailles*. Les affaires qui l'y avoient conduit étoient de redreſſer quelqu'un

qu'un ; il s'ingéra de faire l'intriguant, & ſe donna pour un homme qui avoit beaucoup de crédit auprès de certains Commis du Bureau de Monſieur de *Chamillart*. Il rencontra un pauvre Capitaine caſſé, qui lui raconta de bonne foi ſes malheurs. Notre homme le conſola, le flatta de ſon crédit, & l'aſſura que moyennant cinquante piſtoles ſon rétabliſſement étoit ſûr. Ce pauvre Officier charmé d'avoir rencontré ſi à propos un tel ami, le régala pendant quelques jours ſoir & matin. Ils alloient enſemble au Bureau, notre Apoſtat entroit ou faiſoit ſemblant d'entrer, & apportoit toûjours quelque bonne nouvelle ; & le jour venu qu'il devoit faire ſon coup, il le mena au Bureau de Monſieur Alexandre, Commis qui diſtribuë aux Officiers les Commiſſions. Il y entra ſeul, ſortit un moment après. Votre affaire, dit-il à l'Officier, eſt faite, donnez-moi les cinquante piſtoles, car Mr. *Alexandre* ne veut point les recevoir de vous. Les cinquante piſtoles bien comptées dans un rouleau lui furent miſes en main ; il rentra encore & revint un moment après. Vous n'avez qu'à entrer à préſent, & remercier Monſieur *Alexandre*, dit-il à l'Officier encore une fois, je vous attends ici. Le pauvre Officier entra effectivement, fit une grande révérence à Monſieur *Alexandre*,

& un très-grand compliment pour le remercier des bontez qu'il avoit eu pour lui, & lui demanda ſa Commiſſion. Monſieur *Alexandre* fort ſurpris de ce compliment, lui dit naturellement qu'il ne ſavoit de quoi il étoit queſtion. La ſurpriſe de cet Officier fut encore plus grande, il éclata même. Quoi ! Monſieur, s'écria-t'il, la perſonne qui ſort d'ici ne vous a pas donné cinquante piſtoles pour me procurer mon rétabliſſement ? Vous êtes volé, lui repartit Monſieur *Alexandre*, vous avez à faire à quelque fripon, croyez-moi, courez après votre argent. L'Officier ne s'amuſa pas à faire longs complimens, il prit auſſi-tôt la poſte & courut tout Verſailles. Il faut aſſez heureux pour rencontrer ſon fripon qui alloit monter en chaiſe de poſte ; il ſauta deſſus & appella la Juſtice, reprit ſon argent, & le livra entre leurs mains qui le conduiſirent en priſon.

Le Roi fut auſſi-tôt informé de l'affaire, S. M. donna ordre de le faire transferer au *Fort-l'Evêque*, & de lui faire ſon Procès ; l'ordre fut le même jour executé, il fut interrogé dès le lendemain : cette qualité de Prêtre qu'il accuſa fit ſuſpendre ſon jugement. Meſſieurs du Grand Conſeil qui étoient ſes Juges, envoyerent aux Superieurs de ſon Ordre demander s'ils vouloient le reclamer, & en faire juſtice eux-mêmes,

mêmes; mais les Superieurs, informez de l'affaire, ne voulurent point reconnoître un tel pelerin pour leur Confrere, & l'abandonnerent au bras ſéculier. On pouſſa donc ſon Procès. Ce malheureux eut pour lors recours à ſes parens, dont il ne s'étoit point fait connoître depuis ſon retour. L'affront que ſon frere prévit qui alloit être fait à ſa famille, le fit jetter aux pieds du Duc d'Orléans ſon maître. Ce Prince alla le même jour demander grace au Roi; mais Sa Majeſté irritée qu'une telle action ſe fût paſſée dans ſa Cour & dans ſes appartemens mêmes, voulut que juſtice fût faite, & ce malheureux fut quelques jours après condamné aux Galeres perpetuelles, conduit à la Tournelle, attaché avec les autres Galériens à la chaîne, y reſta huit jours, après leſquels le Duc d'Orléans repréſenta à Sa Majeſté, que ſes ordres avoient été executez, & qu'il la ſupplioit très-humblement de faire grace à ce malheureux. Le Roi ſe laiſſa fléchir, & l'accorda. J'ai appris que ſa famille l'avoit fait tranſporter, avec un ordre du Roi, dans une des Iſles de l'Amérique, où il aura tout le temps de faire pénitence de ſa vie paſſée.

La deſtinée de ce miſerable eſt un exemple des juſtes châtimens du Ciel, & l'on voit ſouvent que le ſort de ces malheureux qui voltigent ſous prétexte de lumieres divines

vines, d'une Religion à l'autre, & ſurtout après des Vœux ſolemnels, tôt ou tard eſt de périr par quelque cataſtrophe. Je m'étonne qu'après tous les malheurs, les avanies & les mauvais tours que Madame Deſnoyers a eſſuyée, elle ne réfléchiſſe pas quelquefois que c'eſt la verge divine qui l'a ſi ſouvent châtiée pour ſes mauvaiſes actions, & qu'elle ne penſe pas à rentrer dans ſon devoir.

N'eſt-ce pas un beau relief pour une femme qui prétend faire claquer ſon foüet ſi haut, qui répete tant de fois, *une femme comme moi, la femme d'un Grand-Maître, une femme de qualité, qui a eu de ſi beaux rangs dans le monde*, de ſe voir réduite au au beau & illuſtre titre de *Dame Paſquine Publique* ?

Ce n'eſt pas le tite que je veüille attribuer à celui qui a le Privilege de compoſer la *Quinte-eſſence*. Tout éloigné que je ſuis des Souverains qui lui ont accordé cette grace, j'ai trop de reſpect pour eux pour m'écarter de mon devoir : Mais comme ces mêmes Souverains n'accordent ce Privilege que pour faire part au Public de ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on ne voit cette *Quinte-eſſence* remplie tous les jours que de *Paſquinades*, ou de ſottiſes des plus plattes, j'ai cru pouvoir donner avec juſtice le célebre nom de *Dame Paſquine* à Madame

Madame ma très-digne épouſe.

Nous allons voir à préſent ſi la vérité de ſes actions étranges ne ſera pas encore enveloppée. J'eſpere que ce petit Mémoire ſuivant, que ma fille, à ma priere, a bien voulu dreſſer, en dévoilera une partie, & que quelques lettres qui ſuccederont, démaſqueront entierement cette femme, qui, ſelon ſes Mémoires eſt digne d'admiration par cette action éclatante de m'avoir enlevé mes cheres filles; digne de compaſſion par ſes malheurs; & d'héroïſme pour avoir abandonné courageuſement biens, honneurs, parens & Patrie pour ſuivre la voye Céleſte.

MEMOIRE

MEMOIRE

De ma fille Conſtantin.

MA trop grande jeuneſſe ne m'a point permis de faire dans les commencemens de notre réfuge, les remarques qui puiſſent ſatisfaire votre curioſité; je ne vous ferai mention, puiſque vous me l'ordonnez; que de quelques circonſtances néceſſaires au deſſein que vous m'avez communiqué.

Je commencerai donc par vous dire que toute jeune que j'étois à notre arrivée à la Haye, je m'apperçus bien que la préſence de ma mere ne plaiſoit pas à bien des gens; elle nous menoit tous les jours faire des viſites, on nous faiſoit danſer & chanter; on nous faiſoit à ma ſœur & à moi mille careſſes: on nous donnoit du thé, du caffé, & quelques bons-bons, comme on en donne aux petits enfans. Nous fîmes comme cela la ronde chez quelques perſonnes, qui ſe laſſerent bien-tôt de nos viſites. Ma mere pendant ce tems ſollicita une penſion qui lui fut refuſée. Nous partîmes après pour Sciedam, nous entrâmes dans la Communauté de Mademoiſelle Dangeau.

C'eſt

C'eſt une ſocieté de Demoiſelles réfugiées, la plus réguliere & édifiante que vous puiſſiez vous imaginer. Je crus rentrer aux Filles Sainte Marie, où vous nous aviez miſes quelque temps avant notre départ. Ces Demoiſelles ſont toutes de qualité, & la plûpart Penſionnaires de feuë la Reine d'Angleterre. Leur vie, leurs mœurs & leur pieté eſt la vertu même, & ſi nous reſſentions quelque conſolation, ma ſœur & moi, d'être éloignées de votre chere maiſon, c'étoit, mon cher pere, celle de nous voir avec ce nombre de perſonnes ſi diſtinguées par leur mérite. Le Roi d'Angleterre qui arriva quelque temps après à la Haye, nous fit partir pour cette Cour : Ma mere eut l'honneur de faire la révérence à Sa Majeſté, & de lui préſenter un Placet où elle détailla les raiſons de ſon réfuge. Elle ne fut pas plus heureuſe qu'auprès de Meſſeigneurs les Etats; ainſi nous retournâmes chez Mademoiſelle Dangeau. Nous n'y reſtâmes point long-temps ſans que ma mere ne fût broüillée avec toutes les Demoiſelles de la Societé. Je ne ſçai ſi elle eut quelque eſpérance d'être plus favoriſée en Angleterre. Nous partîmes pour aller dans ce Royaume, aſſez précipitamment, puiſque le ſeul adieu que nous fîmes fut chez Mr. Baudon à Delft, avec qui ma mere eut une aſſez longue converſation, dont le ſujet

jet ne parvint pas juſqu'à nous. Ma mere nous fit cependant acroire qu'elle avoit de grandes eſpérances & bien fondées, de ce Royaume : nous arrivâmes donc en Angleterre. Notre entrée n'y fut pas des plus agréables. Les Doüaniers prétendirent faire payer à ma mere des ſommes conſidérables pour des effets qui ne ſe trouverent par bonheur point tributaires à l'Etat. Madame Petit eut la bonté, ma mere l'ayant fait avertir de nous venir tirer elle-même de leurs mains, & nous conduiſit chez elle, où elle nous reçut de la maniere du monde la plus honnête, nous régala magnifiquement, & prit ſoin de trouver un appartement pour ma mere & ma ſœur. Elle m'adopta dès ce jour pour ſa fille, & les auroit également gardé chez elle, ſi elle eût eu du logement. Je dois un reſpect infini à ma mere, il eſt vrai, s'il ne m'eſt pas permis de blâmer les mauvaiſes choſes qu'elle en a écris, je ne ſçaurois non-plus les approuver, & la raiſon que mon âge m'a donné m'a deſſillé les yeux, & donné, graces au Ciel, aſſez de diſcernement pour connoître à préſent le tort qu'elle a eu de la maltraiter dans ces Mémoires.

La maiſon de Madame Petit à la vérité n'eſt point de celles dont on ait banni les plaiſirs de la vie ; un nombre d'honnêtes gens s'y trouvent trois ou quatre fois la ſemaine,

maine, y paſſent leur ſoirée à des jeux honnêtes; l'intérêt n'y domine point, l'ombre & le mariage, quelques parties de piquet, ſont les ſeuls que j'y aye vû joüer; le thé, le caffé, quelques verres de vin ſont le régal de la compagnie.

Madame Petit offrit ſa table à ma mere juſqu'à ce qu'elle eût réglé la ſienne; nous mangeâmes enſemble pendant huit jours. Ma mere ſe fatigua du grand monde. Cette compagnie, non-plus que les jeux, ne ſe trouvoit point de ſon goût; elle voulut s'ingerer d'en dire ſon ſentiment à Madame Petit; mais elle ne jugea pas à propos d'interrompre ſa maniere de vivre.

La mort du Roi Guillaume, arrivée dans ces premiers jours, renverſa terriblement les deſſeins & les eſpérances de ma mere. Elle préſenta pourtant un Placet à la nouvelle Reine; il ne fut pas mieux reçu que les précédens en Hollande. Ce mauvais ſuccès la mit de méchante humeur; elle voulut venir chercher quelque conſolation auprès de Madame Petit. Quoi! lui dit-elle un jour, ma chere niéce, pourquoi ſolliciter une penſion pendant que vous avez emporté avec vous des ſommes aſſez conſidérables pour pouvoir ſoûtenir vous & vos filles avec honneur? J'ai encore les lettres que m'a écrit Mr. votre époux, il me marque que vous êtes paſſée avec plus de quarante

quarante mille livres. Je n'y en ai jamais apporté autant, & ſi je m'y ſuis toûjours ſoutenuë dans le même état que vous m'avez vûë à la Haye, & me voyez ici. Ma mere ſe récria contre vos lettres, dit que vous étiez un impoſteur, un malhonnête homme ; que vous l'aviez ruinée de fond en comble, & que la ſeule reſſource qu'elle avoit étoient quelques diamans dont elle étoit abſolument réſoluë de ne ſe point défaire, & d'avoir plûtôt recours au Conſiſtoire, avec l'ouvrage de ſes mains, pour ſubſiſter, & affirma tout ce qu'elle dit là-deſſus avec tant de ſermens, que ſi depuis ce temps-là je n'avois vû employer ces mêmes ſommes que vous aviez accuſées, je ſerois encore dans le doute de la vérité.

Ma mere enfin vouloit paroître pauvre, couroit de porte en porte, revêtuë de mauvais haillons, pendant qu'elle avoit une douzaine d'habits au moins des plus magnifiques, pour repréſenter ſa miſere. Elle alla ſe jetter aux pieds de l'Evêque de Londres. Son éloquence attendrit ce Seigneur, & lui fit ouvir ſa bourſe, lui fit préſent de dix guinées, l'aſſura de toute ſa protection, & agit ſi fortement pour ſes intérêts, qu'il lui fit donner une penſion ſur certains revenus de la Reine qui ſont deſtinez pour les pauvres.

Madame Petit apprit cette nouvelle avec chagrin,

chagrin, le bruit qui s'étoit répandu parmi les François réfugiez, que ma mere avoit emporté des ſommes conſidérables, fit murmurer tous ceux qui avoient de légitimes prétentions ſur ces charitez Royales. On découvrit le canal par lequel ma mere avoit obtenu cette penſion. Ils envoyerent des Mémoires à l'Evêque, lui répréſenterent l'injuſtice qu'il y avoit de donner les biens des pauvres à une perſonne qui ſe trouvoit en état de leur en faire. Mr. l'Evêque envoya chercher les Miniſtres François, s'informa des qualitez & facultez de ma mere. Ils ne voulurent point en gens ſages donner aucune réponſe ſans avoir conſulté Madame Petit. Ils vinrent donc chez ellle, elle leur montra vos lettres, & les aſſura que vous étiez trop honnête homme pour en impoſer à perſonne, & ſurtout à elle. Ces Meſſieurs porterent cette nouvelle à Monſieur l'Evêque, qui fit rayer ma mere de ſa penſion. Ce fut un terrible coup de foudre pour elle, ou du moins le feignit-elle, car elle s'en alla à ſon Hôtel pour ſe jetter à ſes genoux; mais il lui fit dire de ne jamais paroître devant lui.

Ma mere préjugea bien d'où le coup partit; elle vint comme une poſſedée chez Madame Petit, lui dit cent & cent mauvaiſes choſes, lui reprocha qu'on n'avoit

pire

pire mal que des ſiens, & la chagrina tellement, que pour n'avoir plus aucune diſcuſſion avec elle, ni occaſion de la voir, elle me renvoya dès le même jour avec mon petit paquet à ſa maiſon.

Ce fut un chagrin bien ſenſible pour moi de quitter celle de Madame Petit: J'y étois aimée de tout le monde, je n'avois qu'à ſouhaiter, on me donnoit tout ce que je demandois; cette bonne Dame en étoit très-fâchée, elle m'en marqua la larme à l'œil ſon chagrin, m'embraſſa tendrement: Je vous plains, mes chers enfans, me dit-elle, en la quittant; votre mere vous a fait faire un mauvais pas, & je crains bien que vous n'ayïez un jour de mortifians ſujets de vous en repentir: Je n'oſe, ma chere niece, vous en dire davantage, j'eſpere que le temps & la raiſon vous feront revenir de de l'égarement où elle vous a plongée.

Ces dernieres paroles me toucherent ſi vivement, que je les ai ſouvent préſentes à mon eſprit, & me donnerent quelquefois tant d'inquietudes, que ma mere me tourna de cent façons pour en deviner la raiſon; je lui en donnai de mauvaiſes, & lui ai toûjours caché la véritable. Ma mere à la fin me voyant toûjours triſte, elle nous développa une partie de ſes Tréſors, nous aſſura qu'elle nous traiteroit bien, & executa ſi bien ſa parole, que nous fîmes depuis

puis ce temps très-bonne chere. Elle nous recommandoit ſurtout de ne rien dire à perſonne ; que cela ſeroit de la derniere conſéquence pour ſes prétentions ; & enfin, que nous étions dans un Pays Etranger, ſortis de notre chere Patrie pour écouter la vérité, & qu'il falloit ſe conformer aux autres Réfugiez, pour ne pas donner lieu au Public de croire toutes les fauſſetez que vous aviez écrit.

Ce mauvais bruit ne ſe confirma que trop pour nous, & tout le monde étoit dans une ferme opinion que ma mere poſſedoit plus de vingt mille écus, qui lui attiroient la haine & l'inimitié de tous les honnêtes gens. Tout le monde fuyoit notre maiſon & nous, comme des peſtiferez. Ce ſeul Moine renié, dont je vous ai parlé, étoit la ſeule viſite que nous recevions. Il nous amena un jour Monſieur Paris de Belleſbat, qui nous témoigna beaucoup de joye de nous avoir découvertes. Il dit à ma mere que vous étiez un de ſes bons amis, ils s'entretinrent long-tems enſemble, & lorſqu'il ſortit il me dit à l'oreille qu'il avoit quelque choſe de la derniere conſéquence à me communiquer, & ſurtout de n'en point parler à ma mere. Il me gliſſa un petit Billet à la main, où étoit une adreſſe où je pourrois lui parler en liberté. Je fourai adroitement ce Billet dans ma poche, & attendis

attendis impatiemment pour en lire le contenu Je ne manquai point d'aller le trouver à cette adreſſe. Il me donna la premiere que j'aye reçu de vos lettres, me dit de la lire attentivement, & de la déchirer. Je n'en voulus rien faire; mais il me répréſenta que cela étoit capable de le perdre, que j'étois trop jeune pour qu'il ſe confiât à ma diſcrétion, & ſurtout avec une mere auſſi pénétrante. Je déchirai donc la lettre, & m'en allai fort touché de toutes les tendreſſes paternelles dont votre lettre étoit remplie, & la fus un ſi long-temps, que ma mere s'imagina que j'étois malade. Monſieur Paris l'avoit bien prévu. Je fus tant queſtionnée & accablée de careſſes de ma mere, qu'enfin ma jeuneſſe cauſa mon indiſcrétion. J'avoüai tout. Monſieur Paris, par malheur vint le même jour nous voir, elle lui chanta les dix-ſept pechez mortels, le menaça d'aller le dénoncer, comme eſpion, au Conſeil. Elle n'en fit cependant rien, & nous ne l'avons point vû depuis.

Je ne trouve nullement étrange, nous dit ma mere, lorſque Monſieur Paris fut ſorti, les empreſſemens de votre pere à vous ravoir; vous devez regarder ſes lettres & ces mêmes empreſſemens comme des ſentimens du Diable, qui vous perſecute pour vous détourner du bon chemin; plus d'aſſauts, plus d'obſtacles, mes chers enfans, que

que vous aurez à ſurmonter, plus de mérite vous aurez devant Dieu.

Je vous avouë, mon cher pere, que ſon éloquence, ſes bonnes raiſons, ou du moins qui me parurent telles, auſſi-bien que ſes bons traitemens, me firent oublier tout ce que vous m'aviez écrit, & condeſcendre aveuglément à toutes ſes volontez ; nous étions, ma ſœur & moi, encore trop enfans pour ſçavoir diſtinguer le bon d'avec le mauvais. Je ne voyois cependant perſonne, lorſque je ſortois, qui ne me dît, que nous étions plaintes de tous les honnêtes gens, & ne blâmât l'action de ma mere, & ſurtout s'étant mariée dans un âge aſſez avancé pour délibérer mûrement ſur ſes actions.

Vous me demanderez peut-être de quelle maniere nous paſſions notre temps, c'eſt ce que ma mere a pris ſoin de marquer dans ſes Mémoires ; elle nous faiſoit faire des coëffes de perruques qu'elle portoit vendre chez les Perruquiers, & elle a écrit toutes les belles choſes qu'elle a donné depuis quelques années au Public.

Ce même Moine défroqué ne manquoit pas un jour à venir chez nous, ma mere & lui compoſoient ces Mémoires, ou du moins lui ; il y donnoit ce tour d'Auteur auquel elle n'étoit point encore ſtilée. Il vint dire un jour à ma mere, qu'il y avoit

d'illuſtres priſonniers François à Londres, qui avoient demandé de nos nouvelles : Ma mere le crut ſur ſa parole, & lui charmé de faire ſa Cour des deux côtez, ne manqua pas de dire à ces Meſſieurs que nous ſerions ravies de les voir. Il voulut les amener au logis. Cela ne ſe put, ils étoient aux arrêts, & n'oſoient ſortir ; ils le prierent de nous engager d'aller chez eux. Ce malheureux revient chez nous, & fit accroire à ma ma mere que c'étoit gens qui la connoiſſoient particulierement. Nous y allâmes donc à ſes inſtantes ſollicitations, il ſe trouva le contraire de ce qu'il avoit avancé ; mais comme de François à Françoiſe la connoiſſance eſt bien tôt faite dans un Pays Etranger, nous nous trouvâmes bien-tôt atablées, & ſi bien que nous y reſtâmes toute la nuit, un peu malgré ma mere, à la vérité. Mais comme ces Meſſieurs devoient partir le lendemain, il nous fut, pour ainſi dire, impoſſible de nous en dégager.

Cette partie nocturne, toute enveloppée de ténébres qu'elle fut, ne laiſſa pas de ſe publier bien-tôt parmi les Réfugiez François : chacun y broda de ſon mieux ; il n'y eut en un mot ſorte de médiſances qui ne courût là-deſſus. Le Moine défroqué paſſa pour notre fidele Mercure. On lui attribua mille autres maquerellages, & il fut

ſi généralement hué de tout le monde, que ne trouvant plus aucun azyle dans Londres, il fut obligé de revenir, où il a reçu, comme vous me l'avez raconté, la juſte récompenſe de ſes actions infâmes.

Ces mauvais bruits renouvellerent mes inquietudes; je fis mille & mille réfléxions ſur votre chere lettre, je me repentis de l'avoir déchirée, mon indiſcrétion ſe répréſentoit ſans ceſſe à mes yeux. Je ne ſçavois où trouver Monſieur de Belleſbat; ma mere ſe douta encore de mon changement, la crainte qu'elle eut de nous voir un jour l'abandonner, lui donna une idée, n'ayant pû réuſſir au mariage qu'elle s'étoit propoſé avec mon couſin Gabin, de trouver un autre établiſſement. Elle écrivit au Comte de Dhona. Vous avez remarqué dans ſes Mémoires de quelle maniere j'ai été la victime de ſes appréhenſions; mais je ne puis m'empêcher de rendre la juſtice qui eſt dûë à Monſieur Conſtantin, ce ne fut pas à la vérité ſans répugnance que je me donnai à lui. Les fortes inſtances de ma mere, les avantages dont elle flatta ma jeuneſſe; & enfin, me diſoit-elle, c'eſt un homme d'un âge avancé, il a du bien, c'eſt un homme de guerre, nous ſommes dans un tems de la plus ſanglante du monde, un boulet de canon ou un coup de mouſquet t'en aura bien-tôt délivrée, tu

ſeras une jeune veuve avec de bon argent comptant; il faut ſe marier une fois dans la vie par intérêt, & la ſeconde pour ſes plaiſirs. Tu auras des adorateurs à tout choix, tu n'ignore pas que ſon âge ne ſoit diſproportionné au tien; mais, ma chere enfant, crois-moi, tu ne ſçaurois faire une meilleure affaire. Je me rendis donc à toutes ces raiſons flatteuſes; mais bien plus dans l'intention, que ſi la mort de Mr. Conſtantin fût arrivée, comme ma mere me le prédiſoit, d'être maîtreſſe de mes volontez, pour ſuivre les vôtres, mon cher pere, que pour profiter des avantages dont ma mere me parloit.

Je ſuis ravie, mon cher pere, que le Seigneur ait permis que je me ſois renduë à mon devoir, ſans qu'il ait tiré Mr. Conſtantin de ce monde; car je ne puis m'empêcher de lui ſouhaiter mille biens, une longue & heureuſe vie, & je ſuis perſuadée que ſans les manieres extraordinaires de ma mere, joint au mauvais tour qu'elle lui a joué, j'aurois été une femme, à la Religion près, heureuſe avec lui.

Il eſt bien difficile qu'un honnête homme n'ait pas les mêmes préjugez qu'il a eu ſur ma conduite, de même que ſur celle de ma mere, étant informé par ſes amis des mauvais diſcours qui généralement étoient répandus dans le Public. Je ſouhaite qu'il me

me rende la même juſtice, & que vos Mémoires tombent entre ſes mains, afin qu'il n'ait point de ſi mauvaiſe opinion de moi qu'il a eu par le paſſé.

Je conviendrai avec lui, qu'il n'eſt pas agréable pour un homme en campagne, d'apprendre que ſa femme eſt tous les jours en partie de plaiſir avec un tel & un tel; le Prince un tel, le Comte & le Marquis en font leurs choux gras; j'aurois à préſent mauvaiſe opinion de lui, s'il en eût uſé autrement, & je puis l'aſſurer que je me ferois un ſenſible plaiſir de paſſer mes jours avec lui, s'il étoit dans le ſentiment de retourner dans le ſein de l'Egliſe: Oüi, mon cher époux, rentrez-y, revenez, revenez dans votre chere Patrie, revenez-y, vous y trouverez une femme pleine de tendreſſe pour vous, vous trouverez un bien aſſez conſidérable pour y paſſer tranquillement la vie, & vous trouverez un pere qui vous recevra de tout ſon cœur, & aura une joye ſenſible de vivre avec un auſſi parfait honnête homme que vous. Le Seigneur veüille vous inſpirer ces juſtes ſentimens, & vous me verrez toute ma vie entierement ſoumiſe à mon devoir & à vos volontez; mais je crains fort que mes vœux ne ſoient point exaucez. Le procès que vous avez eu avec ma mére, ſa mauvaiſe foi, vous a trop prévenu contre toute la famille; mais con-

 ſidérez,

ſidérez, mon cher époux, que je n'ai jamais trempé dans les fourberies avec leſquelles elle en a uſé avec vous : Ainſi ne m'en voulez aucun mal, & ſi vous n'êtes pas dans les intentions de ſeconder mes inclinations, je prie le Ciel de vous combler de bénédictions.

Notre réſidence fut donc depuis mon mariage & le Procès fini avec Mr. Conſtantin, à la Haye ; ma mere y loüa une petite chambre, la meubla à la Capucine, une eſpece de couche qu'on appelle en Hollandois *Bed-Steede*, étoit où nous couchions ma ſœur & moi. Il y avoit un petit lit de ſangle qu'on dreſſoit tous les ſoirs pour ma mere. Six chaiſes de paille, un grand coffre où étoient renfermez les tréſors de ma mere, & une mauvaiſe table, compoſoient tout l'ameublement ; nous ne laiſſions pas d'y recevoir de très-honnêtes gens.

Le Prince d'Auvergne nous a fait ſouvent l'honneur d'y venir. Ma mere lui vendit mille écus un diamant, à crédit, qu'il lui a rendu par la ſuite : il en a été de même d'un autre de pareil prix avec le Comte de Dhona, qui le lui rendit après ſon retour d'Eſpagne.

Vous avez connu ce Seigneur en France, vous ſçavez que c'étoit à lui que j'eus obligation de mon mariage, il a été toûjours de

de nos amis, & ne s'eſt jamais arrêté aux diſcours publics; ſa bienveillance nous attira bien des envieux, ſes honnêtetez beaucoup de calomnies. Ma mere, à la vérité pouſſoit quelquefois les choſes un peu trop loin, & lorſqu'elle étoit enfoncée dans quelque bon repas, qu'elle nous entendoit chanter, & qu'elle remarquoit que cela donnoit du plaiſir au Comte & à ſes amis, on avoit toutes les peines du monde à l'en tirer.

Un jour entre autres, (car il faut tout avoüer) le Comte avoit eu ſes intentions en me donnant un époux, ayant cru faire l'acquiſition d'une maîtreſſe, il me preſſoit vivement, & il nous invita à ſouper. Je ne ſçai quel deſſein il s'étoit mis en tête; il s'imagina ſans doute, que lorſque j'aurois quelques verres de vin en tête, ma mere & ma ſœur également, il trouveroit mieux ſon compte. Il ſe trouva apparemment pour cet effet, ſeul avec nous trois; ordinairement il avoit toûjours quelques-uns de ſes amis. Je ne ſçai ſi on avoit mis quelque drogue dans le vin; mais nous n'étions point encore au deſſert, que ma mere tomba en foibleſſe ſous la table, ma ſœur un moment après, je les ſuivis dans le même inſtant. Nous étions toutes les trois dans un état pitoyable. De vous dire ce qui ſe paſſa dans ces vineux momens, je ne le

puis, & tout ce que je ſçaurois vous en rapporter, eſt que me ſentant tourmenter, je me réveillai avec une ſurpriſe extrême de voir un Page qui ſe mettoit en devoir d'executer ce que j'aurois horreur de vous nommer. Ma mere & ma ſœur ſe réveillerent auſſi : Nous demandâmes à parler au Comte, ſes Domeſtiques ne voulurent point le réveiller, & nous fûmes contraintes de nous en aller aſſez matin chez nous à pied.

Notre Hôteſſe, qui n'étoit pas accoûtumée de nous voir revenir ſi matin, parut très-ſurpriſe; & comme ce n'étoit pas une des meilleures langues du monde, elle publia dès le même jour, que nous avions paſſé la nuit dehors, ceux qui nous avoient vû entrer & ſortir de chez le Comte en firent autant. L'un diſoit que j'étois la Maîtreſſe du Comte; l'autre, qu'il avoit couché entre ma ſœur & moi; & ceux qui nous firent le plus de grace, ſe retrancherent à dire que nous étions yvrogneſſes, qu'on nous feroit courir cent lieuës pour un bon repas.

Vous ſçavez, mon cher pere, que malgré toutes vos précautions & les miennes, ma mere découvrit que je recevois de vos cheres lettres. Je ne pus m'en dédire, elle s'imagina que la douceur auroit un meilleur effet ſur mon eſprit que ſes emportemens.

mens. Elle me prit donc un matin à part, ouvrit en ma préſence ſon coffre fort, & me fit un inventaire général de tous ſes effets. « Je vous ai juſqu'à préſent, me dit-» elle, caché auſſi-bien qu'au Public, tout » ce que vous voyez ; j'ai craint, & avec » raiſon, qu'ils ne donnaſſent une idée » que c'eſt moi qui ſuis cauſe du renver-» ſement des affaires de votre pere. Je la » ſuis effectivement, puiſque le crédit que » j'ai fait à Paris pour vous rendre heu-» reuſe, joint à deux mille écus de billets » payables au porteur, & pour plus de quin-» ze mille livres de ſes diamans & les miens, » ont ruiné ſi bien le ſien, qu'il a été obli-» gé, comme vous l'avez appris, de ſe ré-» fugier au nombre des Banqueroutiers au » Temple.

» Toutes ces ſommes enſemble montent » à près de quarante mille livres. Vous avez » été ſurpriſe que j'aye ſollicité des pré-» ſens, que je vous ai fait travailler comme » des miſérables, je viens de vous appren-» dre les motifs qui m'y ont engagée.

» J'ai appris la rétabliſſement de votre » pere ; il eſt mieux dans ſes affaires qu'il » n'a jamais été, ſa maiſon & ſon équipa-» ge ſont remis ſur pied, je veux que nous » brillions à notre tour. Voici donc un » Contrat de trois maiſons que j'ai ache-» tées, elles ſont contiguës l'une à l'autre,

» je vous y deſtine un joli appartement,
» vous ſerez bien ſervie, & vous ne trou-
» verez nulle différence, au carroſſe près, à
» l'ancienne maiſon paternelle. Voilà tous
» mes diamans, de bons papiers, conſiſ-
» tans en bons effets ſur la Banque d'An-
» gleterre, & vous voyez enfin, ma chere
» fille, que dans notre petit heritage nous
» avons dequoi meubler, quand il nous
» plaira, des Palais. Détachez-vous donc,
» ma chere enfant, de toutes ces fanati-
» ques ſollicitations de votre pere, ſongez
» que je vous ai tirée du Paganiſme & de
» la tyrannie, pour vous amener dans la
» Terre promiſe & des véritables enfans
» de Dieu. Vous me le promettez, ma
» chere fille, continua-t'elle les larmes aux
» yeux, vous ne m'abandonnerez jamais.
» Je te demande pardon, ma chere fille,
» des petits emportemens que j'ai quel-
» quefois eu à ton égard. Tu ne me réponds
» rien, perſiſterois-tu dans ces funeſtes
» deſſeins? As-tu envie de me faire mourir
» de chagrin «. Je me trouvai, mon cher
pere, je vous l'aſſure, très-embarraſſée. Ses
pleurs, ſes prieres, ſa tendreſſe & ſes tré-
ſors m'attendrirent le cœur, & me firent
verſer un torrent de larmes. Je me jettai
à ſon cou, l'embraſſai tendrement, & lui
proteſtai de ne jamais la quitter. La crainte
de mourir de faim un jour, ou du moins
qu'après

qu'après m'être rebellée tant de fois à vos ordres & prieres, vous ne vouluſſiez plus me recevoir à merci, quelque impreſſion & même un peu ſure que j'avois de la Religion Proteſtante, calma mes ſens, & je vêcus tranquillement juſqu'au temps que ma raiſon m'a convaincu que je devois abſolument quitter ma mere. C'eſt, mon cher pere, ce que je vais vous expliquer.

L'appartement que je devois avoir dans cette maiſon brillante & bien réglée, ce bon ordinaire, & ce domeſtique qui devoit nous tirer ma ſœur & moi de la ſervitude, ou plûtot de laveuſes d'écuelles, ſe trouva éloigné d'un an par un procès que ma mere eut, & perdit contre le Vendeur des maiſons. Celui-ci perdu, il en ſurvint un autre avec un Juif, auquel ma mere avoit vendu quelques-uns de ces effets qu'elle avoit pris ici à crédit. Cet Iſraëlite s'étoit réfugié à Bruxelles, il lui étoit abſolument néceſſaire de courir après. Elle nous propoſa d'abord d'être du voyage, nous nous préparions déja à partir, lorſqu'une perſonne de conſidération vint nous rendre une viſite à laquelle nous ne nous attendions nullement. Nous fûmes également ſurpriſes ma mere & nous, de le voir informé de notre voyage à Bruxelles, & du ſujet qui nous y conduiſoit. Il nous dit tout ce qu'il put pour nous en détour-

ner ; mais notre parti étoit pris, ainſi ma mere reſta dans la réſolution d'y aller.

Comme je croi aſſez inutile le détail de notre converſation, je vous dirai ſeulement que lorſque ce Monſieur ſortit il me gliſſa adroitement un billet dans mes Falbalas, que je vis tomber le ſoir en me deshabillant ; je le ramaſſai & le remis entre les mains de ma mere. Nous n'en connûmes ni le cachet ni le caractere ; nous eûmes cependant la curioſité de le lire, & nous le trouvâmes conçu en ces termes :

On ne peut être, plus touché, Madame, que je le ſuis de vos malheurs. L'amour & la compaſſion, (permettez-moi, je vous prie, ce terme) ſont d'accord avec mon cœur. Madame votre mere va courir après cent piſtoles, j'en ai mille à votre ſervice. Une petite place dans votre cœur eſt la ſeule reconnoiſſance qu'exige le mien, & vous pourrez par la ſuite compter entierement ſur moi ; j'irai demain à même heure apprendre ma deſtinée, & vous faire connoître celui qui eſt avec la plus ſincere ardeur, &c.

» Voilà, me dit en riant ma mere, du » bien qui vous vient, il y a beaucoup de » gens qui ne laiſſeroient point échapper » une ſi bonne aubeine. Cet homme eſt » bien paſſionné, cela s'appelle des Billets » doux, & ceux que recevoit autrefois la » Maréchale de la Ferté n'ont jamais été

» plus

» plus galans, qu'en dites-vous, ma chere » enfant » ? Il faut, répondis-je, ma mere, que ce Monſieur me connoiſſe bien peu, & vous auſſi, pour me faire de ſemblables propoſitions; elles ne ſe trouveroient guéres d'accord avec l'auſterité, laquelle vous avez toûjours prêchée, & qu'il falloit vivre dans le refuge : Ainſi, ma mere, je croi que vous devez être dans les mêmes ſentimens, & je vous déclare que je m'abſenterai demain toute la journée : Vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de donner la réponſe, & le remercier de ſes offres obligeantes. *C'eſt bien comme je l'entends*, me répliqua ma mere, *& je ſuis ravie de vous avoir entendu prononcer une auſſi prudente réponſe, la bonne éducation que je vous ai donnée s'y eſt entierement manifeſtée, & laiſſez-moi faire, je recevrai demain ce Monſieur, & du bel air.*

Mon amoureux ne manqua point de venir le lendemain; il fut très-ſurpris de ne point me trouver; il ne laiſſa pas de ſe faire connoître pour une perſonne d'une qualité & d'un rang diſtingué, que ma mere fut contrainte d'écouter tranquillement toutes ſes propoſitions, qu'elle refuſa honnêtement. Il ne ſe le tint cependant pas pour dit, car peu de tems après je ne ſçai d'où il apprit que je devois aller prendre du Thé dans une maiſon : Je n'y reſtai pas

un

un quart-d'heure que je le vis entrer, & un moment après je me trouvai ſeule avec lui. Je ne me trouvai pas peu embarraſſée, je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus amoureux qu'il me le parut.

Ce ne furent point des propoſitions en l'air, car il me tira une quantité de pierreries qu'il vouloit à toute force me faire accepter ; il m'offrit de me meubler une maiſon, de me donner un joli équipage, & m'aſſurer une penſion viagere honnête. Tout ce que vous m'offrez, lui dis-je, Monſieur, ne me tente point ; ſi les équipages & les diamans, & une bonne maiſon étoient le prix de ce que vous me demandez, j'ai un pere que je puis aller joindre quand il me plaira. Il ne ſoupire qu'après moi. Il me mettra en poſſeſſion de tout ce qui peut ſatisfaire l'ambition d'une femme, ſans me deshonorer.

On ne peut rien de plus ſage, Madame, que votre réponſe, me répliqua-t'il, *je n'oſerois plus vous preſſer, & je me retrancherai à vous demander quelque part dans votre eſtime, & permiſſion d'aller quelquefois vous rendre viſite.*

Comme c'étoit une perſonne d'un rang & d'une naiſſance extrêmement élevée, je lui fis connoître que ſa protection nous feroit toûjours infiniment honneur, & que je ne doutois nullement que ma mere ne

s'en

s'en fît un très-grand de le recevoir. Sa protection ne fut pas inutile à ma mere dans ſon voyage à Bruxelles, où elle jugea à propos d'aller ſeule, puiſqu'il lui fit rendre juſtice dans un Pays Etranger, où elle n'avoit nulle connoiſſance non-plus que l'uſage de la Langue du Pays.

Ma mere revint à la Haye dans le tems que Cavalier, ce Chef des Camiſards revint d'Eſpagne. Son arrivée fit tant d'éclat parmi le Peuple, que tout le monde courut les ruës pour le voir : Ma mere fut de ce nombre, elle le rencontra chez un Marchand François, lui fit mille honnêtetez, alla le lendemain lui rendre viſite, l'invita, & l'amena elle-même dîner au logis. Il n'y eut ſorte de loüanges que ma mere ne lui donnât ſur ſes belles actions : Ma ſœur ne lui en donna pas moins, & je connus dès ces premiers momens que ſon cœur s'enflammoit pour ce Héros. Ses aſſiduitez depuis ce jour me confirmerent dans mon opinion, de même que celle où je fus que ma mere n'aſpiroit à rien de mieux qu'à cette Alliance : Mais je n'oſai jamais lui en marquer mon petit ſentiment.

Nous eûmes, ma ſœur & moi, peu de tems après bien d'autres affaires à réfléchir. Vous le dirai-je, mon cher pere ? J'en ai honte ; mais vous m'avez ordonnez de

ne

ne rien vous celer, il faut donc vous le raconter.

Un Officier, ſans Office & en très-mauvais équipage, vint nous rendre viſite : Ma mere le reconnut pour un de ſes voiſins & amis de Nîmes : Elle nous dit mille biens de lui & de ſa famille. Nous ne fûmes pas long-tems à nous appercevoir que ſon cœur étoit ſur ſes lévres lorſqu'elle nous parloit de ſon mérite, notre ordinaire devint le ſien. Cavalier y venoit également, ma mere étoit de meilleure humeur du monde : Nous faiſions grande chere, bon feu, & le vin couloit comme l'eau : Il n'y avoit rien de trop bon, ni de trop cher pour ces Meſſieurs. Je pénétrois bien le motif de ma mere à l'égard de Cavalier ; mais celui de l'Officier ne ſe manifeſta que lorſque nous le vîmes paroître un jour entrer avec un habit galonné & une veſte de drap d'Or, des plus ſuperbes, trois autres habits très-propres ſuivirent celui-ci de près. Les perruques neuves & les autres petits ajuſtemens, non-plus que de très-beau linge, ne furent point oubliez. Un air d'autorité qu'il prenoit ſur elle nous fit bien-tôt connoître qu'il y avoit entre eux plus que de l'eſtime : Ma ſœur, à la vérité, n'y faiſoit pas beaucoup d'attention : Elle étoit prévenuë de l'attachement qu'elle avoit pour

pour Cavalier. Ma mere lui en parla même un jour devant moi, & lui fit connoître que c'étoit un établiſſement auſſi honorable que conſidérable, & qu'elle l'exhortoit ſérieuſement à y penſer. Pour moi je fis à part mes petites réfléxions ſur cette conduite : Je formai des deſſeins, & les fortifiai tous les jours, voyant ma mere ſortir très-ſouvent avec ſon Chevalier ou Officier : Ils ne revenoient que fort tard, & quelquefois ſi étourdis de la débauche, qu'ils ſe battoient comme Chiens & Chats.

Vous m'écrivîtes & m'envoyâtes les moyens de ſortir de cet enfer. Je ſuis partie ſans ſçavoir le dénoüement de ces deux belles paſſions. Vous ſçavez, mon cher pere, de quelle maniere je ſuis arrivée ici. Je loüe & bénis le Seigneur de m'avoir fait la grace de venir me ſoumettre aux volontez d'un ſi bon pere, & je le prie de tout mon cœur qu'il veuille me le conſerver.

Je n'ignore pas que ma fille, dans ſon petit Mémoire, n'ait beaucoup ménagé ſa mere. Je ne l'en eſtime pas moins. Mais ſi les lettres ſuivantes paroiſſoient un peu trop vives, accuſez-en la vérité. Je n'ai rien voulu retrancher que le nom de celui qui me les a écrit, ne le croyant d'aucune utilité dans ces préſens Mémoires.

LETTRE

LETTRE I.

» VOus le voulez abſolument, Mon-
» ſieur, vous m'y contraignez : Les
» proteſtations que vous me faites de ne
» point vous fâcher, m'oblige à tout riſ-
» quer ; il faut vous ſatisfaire, je crains ce-
» pendant que vôtre curioſité ne vous coûte
» un peu cher. Je n'oſerois dire autant que
» le curieux Impertinent dont il eſt fait
» mention chez le fameux Don Quichotte
» de la Manche ; mais je me flatte qu'elle
» ne vous précipitera pas dans un ſembla-
» ble déſeſpoir. Je vous le répéte encore,
» c'eſt malgré moi que je vais vous faire le
» détail auſſi honteux qu'odieux des éga-
» remens de Madame Deſnoyers. Madame
» Conſtantin vous a fait un récit de tout
» ce qui s'eſt paſſé pendant ſon ſéjour
» dans le Pays étranger ; elle vous a ra-
» conté ſon mariage ; vous m'en avez mar-
» qué votre ſentiment, vous avez le plai-
» ſir de la poſſeder, j'ai fait mes efforts
» pour vous renvoyer votre charmante
» Olympe, je n'ai pû y réüſſir, j'en ſuis au
» déſeſpoir.

» Cette jeune perſonne eſt à plaindre,
» mon cher ami, ſon ſort eſt des plus dé-
» plorables.

» plorables. Ce principe de Religion a été » pour moi un obſtacle inſurmontable ; je » n'ai jamais pû en venir à bout.

» Vous avez ſçu la jalouſie qui s'étoit » emparée de ces deux aimables perſonnes, » vous n'ignorez pas l'inégalité d'eſtime » que Madame Deſnoyers leur a toûjours » fait paroître. Je m'en ſuis ſervi à propos, » & c'eſt ce qui vous a reſtitué Madame » Conſtantin.

» Il ne me convient nullument de vouloir » décider ſur le grand obſtacle dont je viens » de vous parler. Le point eſt trop délicat ; » mais ſelon toutes les apparences, la Reli- » gion que profeſſe à préſent cette infor- » tunée Demoiſelle, vous privera éternelle- » ment du plaiſir de la voir ſe ranger à ſon » devoir. Elle a une paſſion extraordinaire » pour ſa mere ; elle eſt, à ce qu'elle pré- » tend, convaincuë de la vérité, ſure de ſon » ſalut, détachée des biens de ce monde, » & n'ambitionne rien que de ſuivre les » glorieuſes traces de ſon illuſtre & digne » mere.

» Voilà, Monſieur, où elle en eſt, je » n'oſerois plus lui faire aucune propoſi- » tion : Je ne vous parle point encore de » ſon Epoux, non-plus que de ſa poſterité. » Je vous entretiendrai auparavant de ſes » tendres amours, & de ſa rupture avec » Monſieur Cavalier.

» Vous

» Vous avez dû remarquer dans les Mé-
» moires de Madame Deſnoyers, qu'elle at-
» tribuë le départ de Madame Conſtantin à
» la jalouſie & à la crainte de voir ſa ſœur
» femme d'un Colonel, pendant qu'elle l'é-
» toit d'un ſimple Lieutenant de Cavalerie:
» Vous avez reconnu l'étroite amitié qui
» regnoit entre ce Colonel & Madame Deſ-
» noyers: La bonne foi qu'elle détaille ſi
» régulierement, avec laquelle elle lui a
» confié ſon bien, ſa fille, & tout au mon-
» de ce qu'elle avoit de plus cher & ſecret;
» le dénouëment de cette rupture vous doit
» ſembler extraordinaire. Il a paru à tout le
» monde; je prétends vous en développer
» la vérité.

» Madame Deſnoyers, comme elle re-
» marque, rencontra un jour chez un
» Marchand François le Général des Pro-
» phétes Sévénois; elle ſe trouva ſi préve-
» nuë de ſa perſonne & de ſa réputation,
» qu'elle le jugea digne, ſinon de ſon
» cœur, (car il étoit pour lors occupé) mais
» de celui de votre charmante fille. Ils ſe
» firent dès ce premier abord toutes ſortes
» de civilitez. Madame Deſnoyers s'infor-
» ma de la demeure de ce Général, & dès
» le lendemain alla lui rendre la premiere
» viſite. Elle débuta par lui faire connoî-
» tre qu'il ne devoit nullement s'étonner
» de cette premiere démarche; lui dit,
» qu'un

» qu'un homme d'une réputation ſi diſ-
» tinguée, méritoit non ſeulement cette
» honnêteté, mais même, que ſi on ſuivoit
» ſes ſentimens, on le porteroit, comme les
» Héros de l'Antiquité, en triomphe par
» tous les Etats en Guerre avec la France.

» Cavalier fier & glorieux d'un tel com-
» pliment, très-bien informé du nom &
» des qualitez de celle qui le lui ſeringuoit,
» ſe trouva ſi étourdi, qu'il ne ſçut qu'y
» répondre. L'eſprit de Madame Deſnoyers
» ſuppléa au défaut, elle le tira de ſon
» embarras & de ſa chambre, elle l'ame-
» na dîner chez elle, & commença dès ce
» premier jour à jetter les fondemens de
» l'illuſtre Alliance qu'elle prétendoit faire
» avec ce Héros.

» Je n'entreprendrai point de vous faire
» un Roman des amours de Mademoiſelle
» Pimpette & de Cavalier; je vais vous
» éclaircir ſeulement de ce ſubit change-
» ment; car comme je viens de vous le dire,
» rien au monde n'eſt plus extraordinaire,
» que Cavalier ait préféré une perſonne
» ſans naiſſance, ſans bien & d'un âge aſ-
» ſez avancé, à votre aimable fille, & ſur-
» tout après toutes les obligations dont
» Madame Deſnoyers juſtifie lui être rede-
» vable. Permettez-moi, mon cher ami,
» un petit moment de réfléxion.

» Madame Deſnoyers n'accuſe & jure

» ſon

» ſon grand Caron, qu'elle n'eſt ſortie de
» France qu'avec ſoixante & dix piſtoles,
» & environ ſix cens de diamans. Il y a
» nombre d'années qu'elle voltige d'un
» Etat à l'autre. Elle a acheté des mai-
» ſons en Hollande, elle a eu des intérêts
» conſidérables en Angleterre, elle a don-
» né de groſſes aſſignations à Cavalier,
» ſes diamans lui ſont reſtez : je voudrois
» bien qu'elle me fît la grace de me dire
» d'où ſont provenuës toutes ces ſom-
» mes? Seroit-ce des épargnes de ſa pen-
» ſion Angloiſe, de dix-huit piéces qu'elle
» a poſſedé tout au plus ſix mois? Seroit-
» ce de l'argent qu'elle a reçu de ſes Ou-
» vrages? Elle demande à ſon Héros qua-
» torze mille florins, qui ſont plus de vingt-
» deux mille livres de France.

» Comment a-t'elle eu la hardieſſe de
» démentir la vérité de vos lettres, &
» vous traiter de pere barbare & dénatu-
» ré? Je lui laiſſe la fuſée à démêler, & re-
» viens à mon ſujet.

» Cavalier prévenu, ſifflé, que Madame
» Deſnoyers avoit emporté des ſommes
» conſidérables de France, ſe trouvoit très-
» mal dans ſes affaires, & accablé de det-
» tes ; il ſollicitoit inutilement quarante
» mille florins, dont les Officiers de ſon
» Régiment s'étoient rendus créanciers.
» Tout ſot & ſtupide que Madame Deſ-

» noyers

» noyers l'ait dépeint, il a ſçu en homme
» d'eſprit profiter de l'entouſiaſme qu'il
» a crut pénétrer dans ſa caboche, pour
» ſon mérite & ſa réputation : il a fait deux
» ans le paſſionné, il ne s'eſt jamais déter-
» miné, tant que la vache a eu bon pied
» il a toûjours voulu s'empinperiſer.

» Les mauvaiſes langues ont voulu at-
» tribuer ſon infidélité à une prétenduë
» tendreſſe que Madame Deſnoyers a eu
» pour lui, & qu'un ſeul motif de con-
» ſcience lui avoit fait rompre en viſiere.
» Pour moi, je ne ſuis point du nombre
» de ces imaginaires, étant bien convain-
» cu de l'attachement qu'elle avoit pour
» le Chevalier du Pô. Ce Chevalier, à ce
» que l'on dit, eſt de Nîmes : on le croit
» même ſon proche parent. Il arriva à la
» Haye en aſſez mauvais équipage. Il
» trouva le ſecret de plaire à Madame Deſ-
» noyers. Elle l'équipa de pied en cap, &
» de très-bon air, le régaloit à bouche
» que veux tu ? Ils ne ſe quittoient pas
» d'un pas : c'étoit, mon cher ami, une union
» parfaite, & je ſuis perſuadé que ſi dans
» le doux & bienheureux tems de cette
» paſſion, la Parque eût tranché le fil de
» vos jours, vous auriez bien-tôt eu un
» Succeſſeur. Ces tendres amours n'ont
» pas été cependant de longs jours ; car
» lorſque le Chevalier a été bien rempli-
» mé,

» mé, il en a tiré autant qu'il lui a été » poſſible de la bonne Dame; il l'a plantée-» là, & pris parti je ne ſçai où.

» Ce fut dans ce tems à-peu-près que les » Lettres Galantes & Hiſtoriques de Ma-» dame Deſnoyers parurent; je ne puis » m'empêcher de lui rendre juſtice, elles » ſont très-bien écrites, ont été & ſont en-» core beaucoup du goût du Public; je ne » prétens point lui diſputer non-plus les » beaux talens qu'elle a reçu de la nature; » mais l'uſage qu'elle en fait eſt très-blâ-» mable, puiſque ſon principal exercice » eſt la Paſquinade, & elle la traite ſi groſ-» ſierement, & deshonore tous les jours » tant d'honnêtes gens, que je m'étonne » qu'il ne s'en ſoit pas rencontré encore » quelqu'un qui lui ait caſſé bras & jam-» bes, ou jetté dans quelque canal.

» Vous avez ſçu qu'elle a obtenu le Pri-» vilege de compoſer la Quinteſſence; » c'eſt-là où elle exerce ce beau talent, & » moyennant un écu, elle vous déclare le » plus honnête homme, fripon ou cocu. » Si elle n'en a pas encore reçu le châti-» ment qu'elle pourroit mériter, elle en a » eſſuyé en Angleterre un du Colonel de » *Lannoi*, qu'elle a tympaniſé dans ſa » Quinteſſence, qui ne lui a pas fait trop » de plaiſir. Voici de quelle maniere la » choſe s'eſt paſſée.

» Le

» Le Colonel de Lannoi avoit eu quel-
» que démêlé avec Madame Deſnoyers, au
» ſujet d'un certain air Cavalier qu'il
» avoit pris chez elle, le Colonel l'envoya
» promener, & lui chanta injure : il ven-
» dit quelque tems après ſon Régiment,
» & paſſa en Angleterre. Madame *Deſ-*
» *noyers* ne le vit pas ſi-tôt éloigné, quel-
» le le fourra dans la Quinteſſence, &
» dit, *Que certain Colonel, après s'être*
» *ruiné auprès d'une Belle, avoit été obligé*
» *de vendre ſon Régiment pour payer ſes*
» *dettes.*

» Cette Paſquinade fut par un des amis
» du Colonel envoyée à Londres ; il prit pa-
» tience, mais proteſta bien à la premiere
» occaſion de s'en venger.

» Il ne tarda pas long-tems, les affaires
» de Madame Deſnoyers l'ayant appellée
» à Londres, elle y fut malheureuſement
» rencontrée du Colonel ; il ne fit point
» ſemblant de la voir, il lui détacha un
» valet pour eſpionner ſa demeure. Le
» valet la ſuivit à la Boucherie où elle al-
» loit, & de-là chez elle. Il revint rendre
» compte de ſa commiſſion à ſon Maître :
» ils méditerent enſemble quelque ven-
» geance digne de ſes mérites. *Y a-t'il tant*
» *à réver*, dit le valet au Maître ? *Si vous*
» *voulez m'en croire, je l'ai vûë aller à la*
» *Boucherie ; il faut apparemment qu'elle*

» *faſſe elle-méme ſes proviſions : Si vous vou-*
» *lez je penſe à une drôle de choſe. Que pen-*
» *ſe-tu, mon pauvre garçon,* répondit le
» Colonel? *Je penſe,* répliqua le valet,
» *que je l'ai examinée à la Boucherie, qu'elle*
» *eſt le joüet des Garçons Bouchers, qu'ils*
» *lui ont chanté injure en Anglois, à la vé-*
» *rité qu'elle n'entend pas. Je ſonge donc que*
» *ſi vous voulez donner à quelqu'un de ces*
» *drôles quelque choſe pour boire, ils lui joüe-*
» *ront quelque tour qui fera rire, & dont il*
» *ſera parlé. Toppe,* repartit le Colonel. *Fais*
» *venir ici ceux auſquels tu lui as vu acheter;*
» *cette affaire ſera bien-tôt conclue.* Le valet
» alla auſſi-tôt chercher un des Gar-
» çons Bouchers; l'affaire lui fut propo-
» ſée. *Bon, bon!* dit le Garçon Boucher
» au Colonel, *c'eſt une vieille ſaloppe que*
» *nous avons vûë ici il y a déja long-tems,*
» *laiſſez-nous faire, mes camarades & moi,*
» *nous ne ferons pas tant de façon, nous n'a-*
» *vons qu'à lui flanquer une peau de vache*
» *ſur ſon corps, la bien lier dedans; nous lui*
» *lâcherons quelques-uns de nos chiens aux*
» *feſſes; donnez-nous ſeulement de quoi boire*
» *à votre ſanté, & vous ſerez content. On*
» *ne peut rien de mieux,* dit le Colonel, *&*
» *voilà une Guinée pour boire, je vous en*
» *donnerai une autre ſi-tôt que vous l'aurez*
» *expédié. Fort bien, Monſieur,* repartit
» le Garçon, *je vous promets qu'avant deux*
» *fois*

» *fois vingt-quatre heures vous en aurez des* » *nouvelles.* Les vingt-quatre heures ne » furent point expirées, ſans que Madame » Deſnoyers n'allât à la proviſion. Elle » voulut manier & marchander quelqu' » morceau de viande, les Garçons la bru- » taliſerent. Elle voulut leur dire quelques » ſottiſes qu'elle ſçavoit en Anglois; ils » avoient leur peau de vache toute prête, » ils la lui jetterent ſur le corps, la lierent » avec de bonnes cordes; tous les chiens » de la Boucherie ſe jetterent ſur elle, la » gouſpillerent un peu rudement; car » malgré la dureté de la peau ils ne laiſ- » ſerent pas de lui prétentailler la ſienne, » & ſi quelqu'un des plus charitables ne » l'euſſent pas retirée, elle auroit couru » grand riſque de la vie. Elle en fut quitte » pour ſes coëffures déchirées en mille pié- » ces, de même que les extrémitez de ſes » habits, & obligée de reſter dans une » cahutte ſur des peaux de Bœufs ou de » Vaches, juſqu'a ce que Mademoiſelle » *Pimpette* vînt la prendre dans un carroſ- » ſe & l'emmener chez elle, où elle a reſté » plus de quinze jours au lit avec une » bonne fiévre cauſée par la honte & l'ap- » préhenſion; car de mal, excepté les feſ- » ſes un peu tiraillées, elle n'eut aucune » bleſſure conſidérable. Mais à propos des » feſſes tiraillées, il tombe ſous ma plume

» une petite Piece qui a paru lorſqu'elle » a donné ſes Mémoires au Public. Un » pauvre Poëte ſe trouvant également » Quinteſſencié, n'oſant ſe venger autre- » ment, fit ce petit morceau, que l'on » prétend aſſez conforme à l'original. Vous » en allez juger.

» Le nom d'*Alikruk*, que vous y re- » marquerez à la tête, en eſt un qui a ſuc- » cedé à celui de Thomaſſo, que vous » ſçavez depuis la petite Comédie des » *Vendanges de Surene*, qu'elle portoit à » *Paris* : c'eſt une autre ſobriquet dont elle » eſt ſaluée régulierement par les petits en- » fans lorſqu'elle ſort dans les ruës à la » *Haye*, & *Alikruk* en Hollande, (car il » faut vous expliquer tout) ſignifie *Eſcar-* » *got*. *Alikruk* en eſt un petit marin, qui » neſt pas plus gros que le bout d'un petit » doigt. Voici donc, après cette explica- » tion, le titre de la Piece.

PORTRAIT

PORTRAIT

DE

MADAME ALIKRUK,

Pour mettre à la tête de ſes Mémoires.

QUe voulez-vous qu'on faſſe,
De cette abominable ſale,
De la Citroüille que voilà?
Elle a les feſſes écaillées,
Le ventre à triple falbala,
Et les cuiſſes prétentaillées :
Regardez ſes deux Tetaſſes,
Qui pendant comme deux beſaces,
Sur les genoux vont aboutir,
Et couvrent d'une peau molaſſe,
Un gouffre qui peut engloutir
Priape & toute ſa race.
Rebut de la Canaille,
Monſtre hideux, difforme de taille,
Eſprit des plus pernicieux,
Vous n'êtes que vice & tripailles,
Et rien ne vous convient mieux
Que d'être entre quatre murailles.

» Il s'en eſt trouvé un qui étoit plus

» hardi, car il eſt allé chez elle, & l'a ré-
» galée de quelques ſoufflets & coups de
» pieds au cul, & auſſi-tôt eſt parti. Je
» vous fatiguerois, ſi je vous racontois
» tous les affronts qu'elle a reçu, rien ne
» la corrige & ne l'épouvante; l'argent
» lui feroit affronter les plus grands ha-
» zards, & ſur le pied qu'elle eſt à préſent
» connuë, elle ſouffriroit cent croquigno-
» les ou coups de bâton pour un écu.

» Je vous envoye ces trois petites re-
» marques ſur la Quinteſſence, & vous
» les ai raſſemblées dans un petit mor-
» ceau, afin de ne plus m'écarter de notre
» Général, qui, comme je vous l'ait dit,
» tout bête & ſtupide, ſelon l'opinion de
» Madame Deſnoyers, ne voyant plus rien
» à faire avec elle, déchu de ſes préten-
» tions par l'oppoſition des Officiers de
» ſon Régiment, réduit à une penſion mo-
» dique de la Reine d'Angleterre, hors
» d'eſpérance de rétablir ſon Régiment,
» s'étoit retiré, dans la crainte de ſe voir
» chargé de la mere & de la fille, qui
» avoient déja commencé à lui faire con-
» noître leur belle humeur & leur mau-
» vaiſe réputation. Pour comble de mal-
» heur notre Général ſe trouva arrêté à
» la Caſtellerie pour ſes dettes. Il avoit
» pratiqué pendant l'abſence de ſa chere
» *Pimpette*, la perſonne que je vous ai dé-
» peinte.

» peinte. Elle avoit une paſſion extrême
» pour le Sacrement, elle alla voir Cava-
» lier aux arrêts, lui offrit tout ce qu'elle
» avoit au monde pour le tirer d'affaires,
» aux conditions de l'épouſer dans le mo-
» ment. Cavalier n'héſita point ſur ce par-
» ti, il profita de l'abſence de ſa prétenduë
» Bellemere, donna ſon cœur & ſa main
» à l'inſtant pour obtenir ſa liberté.

» Cette nouvelle paſſa bien-tôt la mer,
» & vint aux oreilles de Madame Deſnoyers,
» elle en fut terriblement allarmée : Elle
» partit par le premier *Paquebot*, revint à
» la *Haye*, où elle jetta feu & flâme contre
» l'infidele. Un jour qu'elle le vit paſſer
» devant la boutique de ſon Libraire, elle
» ſe jetta en fureur, à corps perdu, ſur
» lui, prit le Peuple à témoin : *Juſtice, Meſ-*
» *ſieurs*, crioit-elle à pleine tête, *juſtice :*
» *Quoi n'y aura-t'il point de juſtice ? Voyez,*
» *Meſſieurs, cet infâme, qui deux ans de*
» *ſuite a couché ſous promeſſe de mariage*
» *avec ma fille, & vient de ſe marier avec*
» *une autre.* L'une & l'autre pendant ce
» beau & lamentable diſcours, ſe tripon-
» nerent de la belle maniere, & je croi
» que ſi on ne les eût ſéparez, il y auroit
» eu déviſagement d'homme ou de fem-
» me. Grand procès de part & d'autre fut
» intenté, beaucoup de témoins pris à té-
» moignage; mais la Juſtice & tout le

» monde s'eſt mocqué de leurs folies, & » pas un des témoins n'a voulu porter ſes » pas pour de tels originaux.

» Il n'en fut pas de même à l'égard de » la promeſſe qu'il avoit donnée à Made- » moiſelle *Pimpette*. L'affaire étoit trop » ſérieuſe; la crainte d'une ſuite fâcheuſe » le fit partir pour l'Angleterre, où il em- » mena ſon épouſe, & laiſſa peſter, jurer » & plaider tout ſon ſaoul; toute la fu- » reur & la vengeance qu'elle a exercée » perſonnellement ſur lui, a été ſur l'a- » dreſſe d'une lettre qu'elle lui écrivit à » Londres avec cette inſcription:

A Monſieur,

» *Monſieur* Cavalier, *ci-devant Mitron,* » *puis Chef des Camiſards, enſuite Colonel,* » *& à préſent le plus grand Maraut de la* » *Terre.*

A Londres.

» Je vous laiſſe la déciſion de cette ven- » geance, & calculer l'argent qu'elle aura » produit dans la bourſe de Madame Deſ- » noyers; mais c'eſt ſon caractere, elle a » pris ſes Licences dans le grand Sottiſier, » & l'on peut avec juſtice l'intituliſer d'u- » ne des premieres Bachelieres de la Halle » au poiſſon.

» Le départ de *Cavalier* ſur lequel Ma- » dame

» dame Deſnoyers & ſa fille avoient de
» grandes prétentions, les allarma terri-
» blement, & ſurtout lorſqu'elle voulut
» mettre oppoſition aux quarante mille
» francs qu'elle trouva ſaiſis pour des
» ſommes plus conſidérables. Ce ne fut
» pas le ſeul malheur, car les maiſons ſur
» leſquelles elle avoit pris de l'argent pour
» cet infidele, furent décretées, & vendües
» avec tant de perte, que ſept francs &
» dix ſols furent le triſte reſte qu'elle reçut
» bien comptant de la vente deſdites mai-
» ſons.

» Une femme d'eſprit cependant, & une
» femme qui aime l'argent & qui a une
» jolie fille, ne manque jamais de reſſour-
» ce. Vous le dirai-je, mon cher ami?
» Tout ce que je vous ai écrit n'eſt rien, &
» c'eſt ici où je crains fort que votre curio-
» ſité ne vous donne de dangereux maux
» de tête; mais j'ai franchi le pas, il faut
» pourſuivre ma carriere.

» Vous remarquerez de quelle maniere
» Madame Deſnoyers avoit en pleine ruë
» deshonnoré ſa fille. Elle ne laiſſa pas d'al-
» ler un matin chez le Comte de D.... lui
» offrir ſon pucelage. Il eſt vrai que le
» Comte depuis long-tems en étoit amou-
» reux, & le marchandoit; mais le pré-
» tendu établiſſement en avoit differé la
» concluſion. Le prix donc fut accordé à

» vingt-cinq Piſtoles. Ils convinrent en-
» ſemble que le Comte viendroit l'après-
» midi en cérémonie les inviter à ſouper ;
» la choſe fut exécutée, ils ſouperent tous
» les trois enſemble.

» Madame Deſnoyers ſous un faux pré-
» texte s'en alla chez elle, & laiſſa entre
» les bras du Comte ſa chere fille. La ca-
» pitulation fut fidellement exécutée, Ma-
» demoille *Pimpette* reçut pour le prix
» de ſa virginité, ſi tant eſt qu'elle l'eut,
» les vingt-cinq Piſtoles ; mais la petite ru-
» ſée en mit la moitié de coté, & lorſqu'elle
» retourna auprès de ſa mere, elle ne lui
» en donna que douze. L'aſſurance avec
» laquelle elle ſoûtint n'en avoir pas reçu
» davantage, la mit dans une ſi furieuſe
» colere, que du même pas elle s'en alla
» chez le Comte. Elle lui demanda ſi c'é-
» toit à une femme comme elle, à qui on
» manquoit de parole, jura, tempêta, &
» dit qu'abſolument elle vouloit avoir le
» ſurplus.

» Le Comte qui avoit pleinement ſatis-
» fait à ſes devoirs, ſe trouva en quelque
» maniere ſcandaliſé. Il jugea cependant
» que c'étoit un tour de la dépucelée, &
» comme ſon deſſein étoit d'en goûter plus
» d'une fois, il donna les treize Piſtoles à
» Madame Deſnoyers, qui s'en alla conten-
» te comme une Reine, chantant *Victo-*
» *ria ;*

» *ria*, & dit en rentrant chez elle à ſa fille,
» qu'elle étoit la premiere femme du mon-
» de pour ranger les hommes de mauvaiſe
» foi à la raiſon.

» Ce petit commerce à duré un aſſez
» long-tems. Le Comte leur a fait de gran-
» des libéralitez, qui les ont en quelque
» maniere conſolez dans leurs afflictions.
» Ce commerce cependant n'a point été ſi
» ſecret, non-plus que le plaiſant marché
» du pucelage, que toute la Ville n'en fût
» informée dès le lendemain. Le carillon
» que Madame Deſnoyers fit à ſa fille, lorſ-
» qu'elle ne lui donna que les douze Piſto-
» les, fut entendu de leur Hôteſſe, qui le
» rapporta à un de ſes amis en confiden-
» ce, qui fut celle de tout le Public. Ç'a
» été l'entretien général des Caffez, Caba-
» rets & lieux publics. Je croi qu'en voici
» aſſez pour une fois. Si ce mauvais dé-
» tail ne fait aucune mauvaiſe impreſſion
» ſur votre eſprit, je me ferai un extrême
» plaiſir de vous envoyer ce que je pourrai
» déterrer. Je n'ai voulu, comme vous
» m'en avez prié, rien vous déguiſer. Je
» veux cependant avant de continuer, ſça-
» voir votre ſentiment, & c'eſt ce que
» j'attens avec le même empreſſement avec
» lequel je ſuis, Monſieur, *Votre, &c.*

LETTRE II.

» CEla s'appelle, Monſieur, prendre
» ſon parti de bonne grace, c'eſt, je
» vous l'avoüe, pouſſer votre curioſité au-
» tant qu'elle peut s'étendre; il faut que
» vous ayïez quelque deſſein en tête, l'em-
» preſſement avec lequel vous me priez de
» continuer, me fait croire que vous avez
» celui de mettre votre juſtification au
» jour, & rendre ce qui eſt ſi loyalement
» dû à Mad. Deſnoyers. Ses Mémoires
» courent & entretiennent tout le mon-
» de, on en croit une partie du contenu.
» Les gens de bon ſens y trouvent beau-
» coup d'inutilitez, & diſent unanime-
» ment, qu'elle les auroit pû réduire en
» un ſeul Volume, & encore auroit-ce
» été la moitié trop. Je ne ſçai ce qu'elle
» prépare au Public. On eſt dans une dou-
» ce attente du ſixiéme Volume qui doit
» contenir les Couches de Madame la
» Comteſſe. Mais à propos vous parler
» de Couches avant le mariage, cela n'eſt
» pas tout-à fait dans l'ordre, je me flat-
» te cependant que vous ne m'en ferez
» pas un Procès, car je vais vous le ra-
» conter.

Cavalier

» Cavalier partit donc avec ſon épouſe, » comme je vous l'ai marqué par ma pre- » miere. Ses affaires l'ayant appellé quel- » que tems après en Hollande, il revint à » la Haye ; la promeſſe qu'il avoit faite » l'ambarraſſoit furieuſement, il conſulta » ſes Amis, ſa cauſe ne leur parut pas des » meilleures. Il falloit cependant pour ſor- » tir de ce mauvais pas inventer quelque » ſtratagême ; ils fagoterent donc enſem- » ble, comme elle rapporte, Mr. le Comte » de *Winterfelt*, l'habillerent proprement, » lui donnerent un Gouverneur, & le fi- » rent produire chez la ſage & prudente » Madame *Deſnoyers*. Il parut charmé de » Mademoiſelle Pimpette, elle le fut de » lui, & la double crainte fit faire prompte- » tement ce mariage à Mad. *Deſnoyers*; la » premiere de voir un jour ſa fille l'aban- » donner, comme Mad. *Conſtantin*, & la » ſeconde de la laiſſer échapper une ſi belle » occaſion ſans en profiter. Il ſeroit diffi- » cile de vous rendre plus ridicule & co- » mique ce mariage que Mad. *Deſnoyers* a » fait ; elle en a compoſé un Volume en- » tier qui eſt aſſez rempli d'extravagances ; » mais comme je ne ſuis pas non-plus que » vous, homme à donner facilement » dans ces ſortes de panneaux, je vous » en dirai en peu de mots mon petit ſen- » timent.

» Il

» Il ne faut pas s'imaginer qu'une femme » me deſprit, comme Mad. *Deſnoyers* ait » conclu ſi légérement & ſans nulle infor- » mation une affaire où il s'agiſſoit du bon- » heur ou du malheur du reſte des jours » de votre infortunée fille. Il y a du plus ou » du moins là-deſſus. Je ne ſçaurois vous » en parler que par conjecture, & je croi » que nous nous trouverons d'un même » ſentiment.

» Madame *Deſnoyers* donc, comme je » vous l'ai déjà dit, au déſeſpoir de la per- » te de Mad. *Conſtantin*, accablée de cha- » grin de ſe voir la duppe ſans reſſource de » Cavalier, endiablée que ſon Chevalier » l'eût ainſi abandonnée, après l'avoir » comblé de bienfaits, n'en déſirant plus, » parceque cela lui coûtoit fort cher, ſe » voyant à la veille par une fuite inopinée » de Pimpette, de devenir Hermiteſſe: » toutes ces diſgraces lui devoient cauſer » de terribles inquiétudes & remords. La » figure de ce jeune homme lui donna dans » la vûë, je ne penſe pas qu'elle ſe ſoit ja- » mais imaginée que ce fût véritablement » un Comte; mais bien quelque enfant de » famille avec du bien, qu'elle crut excro- » quer pour aller paſſer le reſte de ſes jours » avec eux à quelque Terre éloignée, où » elle ne ſeroit plus expoſée à diffamer le » Public, ſe voir la riſée & l'opprobre de » tout le Genre humain. » Elle

» Elle croit avoir raconté les plus belles » choſes du monde, d'avoir rapporté le » dénouement de ce mariage, & toutes » les ſottiſes qui l'accompagnent, de mê- » me que ſon voyage à Bruxelles. N'a-t'on » pas ſçu de toutes parts, qu'elle alloit » pendant le jour, comme la derniere des » malheureuſes, de porte en porte, faire » le détail de la ſottiſe qu'elle venoit de fai- » re ? Liſez ſes Mémoires, elle ajuſte tout » cela le mieux du monde; les choſes les » plus infâmes ſont à ſa gloire, & il n'y en » a pas au monde une plus parfaite. Elle a » bien fait de prendre les devans avant ſa » mort; car je ne croi pas qu'il ſe trouve » beaucoup d'Adorateurs, & de Poëtes » empreſſez à chanter ſes loüanges; mais » revenons à Bruxelles, où après y avoir eu » un pied de nez, elle alloit chez tous les » François Réfugiez de ſa connoiſſance, » leur pouſſer des bottes, qu'en habiles » gens ils ſçurent tous parfaitement bien » repouſſer. *Quoi ! jerons-nous plaiſir ou* » *charité*, diſoient-ils, *à cette infame qui* » *deshonnore tous les jours la Religion, la Na-* » *tion & tout le Public ? Non, concentrons* » *nos bons cœurs, & ne faiſons point de cha-* » *ritez qu'aux pauvres, que, ſelon Dieu,* » *nous devons aſſiſter.*

» Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ſur » cet article, c'eſt d'un certain Bal chez

» des

» des Grivoiſes qui tenoient Caffé à Bru-
» xelles, ſur la Halle au bled; car il eſt
» bon de vous dire, que ſi Madame Deſ-
» noyers couroit les ruës comme la der-
» niere des ſaloppes pendant le jour, elle ſe
» paroît du bon air la nuit pour aller au
» Bal y mener ſa chere Comteſſe. Elle ſe
» trouva donc à celui dont je vous parle.
» Un Officier alla prendre Madame la
» Comteſſe à danſer; la figure de l'hom-
» me ne plut point à Madame Deſnoyers, elle
» lui marcha ſur le pied, la Comteſſe com-
» prit le ſignal; elle s'excuſa, dit qu'elle
» étoit fatiguée, & qu'elle ne pouvoit plus
» danſer. Cet Officier très-honnête lui fit
» une révérence, & la laiſſa tranquilli-
» ſer. Un autre mieux formé s'approcha
» d'elle; le ſignal ne fut point donné, il
» fut très-bien reçu, ils cauſerent un aſſez
» long-tems enſemble, & après il leur prit
» fantaiſie de danſer. L'Officier refuſé ſe
» trouva ſi piqué, qu'il ſe leva de ſa chai-
» ſe, s'approcha de Madame la Comteſſe,
» lui donna vingt coups de pied au cul.
» Celui qui danſoit avec elle, informé
» qu'il étoit dans un B.... crut Madame
» la Comteſſe une Chanoineſſe du lieu,
» & ne jugea pas à propos de ſe couper la
» gorge, & même ſe broüiller pour une
» telle perſonne avec un de ſes amis. Le
» bruit même a été qu'il l'avoit fait danſer
» exprès,

» exprès, afin de donner occaſion à ſon » ami de ſe venger. Mr. le Comte ſe trou- » voit avec un habit galonné, un plumet » au chapeau, ſon épée au côté, crioit » comme un veau au milieu de la cham- » bre. Mad. Deſnoyers de ſon côté crioit, » *juſtice & miſericorde*. Elle voulut s'ingé- » rer de lâcher quelques ſottiſes, elle fut » également régalée, comme Madame » la Comteſſe, & crainte d'aucun trouble » dans le Bal, on les mit tous trois à la » porte.

» Voilà ce qui s'appelle de belles & ra- » res avantures, dont elle auroit pû enri- » chir ſes Mémoires, auſſi-bien que deux » beaux & bons Procez qu'il eſt néceſſai- » re que je vous raconte, car il faut tout » vous écrire. Lorſque Madame Deſnoyers » eſt fatiguée du cabinet, elle va ſe délaſ- » ſer à la Maiſon de Ville. Elle eſt enfon- » cée juſqu'au col dans la chicane; ne vous » attendez pas au moins que je vous en- » voye une liſte de tous ceux qu'elle a eu, » elle compoſeroit un Volume entier : Je » me retrancherai donc aux deux dont je » viens de vous parler.

» Le premier eſt avec un jeune & joli » Arracheur de dents, que nos Dames, » tant qu'il fut en état de faire de la dépen- » ſe avoient parfaitement bien reçu. Voilà » un langage nouveau, *très-parfaitement*

» *bien*

» *bien reçu, tant qu'il fut en état de faire de* » *la dépense.* Je me mocque, me direz-» vous. Non, en verité, je n'en ai nulle » envie; mais il faut que vous ſçachiez que » lorſqu'on veut porter un bon chapon, » ſix bonnes bouteilles de vin chez elles, » elles vous les trouſſent tout auſſi-bien » que qui que ce ſoit, & lorſque la Com-» pagnie ſe trouve nombreuſe en hom-» mes, elles ont de jolies voiſines, qui » viennent avec plaiſir en augmenter ce-» lui des femmes. Je m'apperçois inſenſi-» blement qu'en parlant de Procez, on » tourne toûjours autour du pot, revenons » donc au fait.

» Ce jeune & joli Arracheur de dents, » piqué que nos Dames lui euſſent refuſé » un jour leur porte, proteſta en lui-mê-» me de s'en venger. Il trouva un ſoir Ma-» dame la Comteſſe ſe promenant ſeule à » une certaine promenade que l'on appel-» le le *Voorhout*, promenade qui eſt au mi-» lieu de la *Haye*, où les Dames pendant » l'été viennent prendre le frais. Il crut » l'occaſion belle, il s'approcha d'elle avec » un air familier? *Bon ſoir, la Belle*, lui » dit-il en l'abordant, *ne ſeriez-vous point* » *par hazard de ces chauveſouris apprivoi-*» *ſées qui gracieuſent le Bourgeois en paſ-*» *ſant? N'y auroit-il pas moyen de boire bou-*» *teille enſemble? Vous êtes en verité une jo-*

» *lie*

» *lie petite perſonne. N'avez-vous pas quel-*
» *que camarade, un de mes amis eſt à deux*
» *pas d'ici, nous ferions partie quarrée? Reti-*
» *rez-vous inſolent*, lui répondit d'un ton
» furieux la Comteſſe, *il faut que vous ſoyïez*
» *yvre, mon ami; paſſez, paſſez votre che-*
» *min. Eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas,*
» *miſérable Charlatan?* Elle voulut conti-
» nuer; mais à ce mot de *Charlatan*, notre
» Arracheur de dents, qui prétend paſſer
» pour le plus habile homme de l'Europe,
» ſe trouva ſi choqué, qu'auſſi tôt il leva
» ſon bras droit, & appliqua un ſoufflet à
» Madame la Comteſſe, qui devoit tout
» au moins & à bonne meſure peſer
» vingt-cinq livres. La Comteſſe ſe ſentant
» frappée, ſe retira trois pas en arriere, &
» d'un ſeul, ſauta courageuſement ſur ſon
» Charlatan, lui fit voler la perruque, lui
» imprima les quatre doigts & le poulce
» ſur le viſage. Il s'aſſembla quantité de
» monde, & un chacun les connoiſſant, ra-
» poit des mains, crioit *kſe, kſe, kſe*, &
» le *kſe* les rendit l'un & l'autre ſi furieux,
» que Madame la Comteſſe tomba éva-
» noüie, & notre Arracheur de dents croyant
» l'avoir tuée, décampa au plus vîte, & alla
» ſe cacher.

» Madame la Comteſſe revenuë de ſa
» pâmoiſon, ramaſſa le débris de ſes coëf-
» fures, & s'en alla trouver ſa chere mere,

» à

» à laquelle elle raconta cette triſte avantu-
» re. *Comment*, dit Madame Deſnoyers,
» voyant ſa chere fille dans un tel équipa-
» ge, *ce fripon, ce malheureux, cet infame,*
» *allons, ma chere fille, prends vite une autre*
» *coeffure, & viens avec moi porter ta plainte,*
» *je le ferai pendre, ce miſérable.*

» Madame la Comteſſe ſuivit les avis de
» ſa mere, elles porterent les débris de la
» coëffure, témoins de l'affront & des coups
» reçus. La plainte fut dreſſée, elles firent
» appeller l'aggreſſeur le lendemain à la
» maiſon de Ville; il y comparut, la cauſe
» fut appellée, l'Avocat de Madame la
» Comteſſe s'énonça ſi éloquemment, que
» pas un des auditeurs ne crut que l'Arra-
» cheur de dents ne fût condamné pour
» dix ans au *Raſphuis*. Le *Raſphuis, autem,*
» eſt une maiſon de force, ou de diſcipli-
» ne, où l'on met les criminels qui n'ont
» pas mérité la mort; je ne puis mieux vous
» le comparer qu'à la punition des Galeres.
» Mais l'Arracheur de dents n'ayant pris
» d'Avocat que lui-même, il répondit, étant
» interrogé, & d'un ton ferme, que *c'étoit*
» *à lui à ſe plaindre & demander réparation,*
» *qu'il ne croit pas qu'il fût permis à aucune*
» *fille ni femme de venir racrocher en place pu-*
» *blique un homme, lui propoſer des choſes qu'il*
» *auroit horreur de nommer; qu'il craignoit*
» *Dieu & cette maladie qu'on appelle en Hé-*

» *breu*

» *breu la Verole ; que la perſonne qui l'appel-*
» *loit en Juſtice étoit venuë lui demander fa-*
» *milierement où il alloit ; qu'elle avoit voulu*
» *à toute force l'emmener dans une cave boire ,*
» *& y paſſer une heure de tems ; qu'il n'étoit pas*
» *homme à ſe laiſſer entraîner ſi facilement , &*
» *ſurtout avec des grivoiſes qu'il ne connoiſſoit*
» *point*. Il étoit ſur le point d'en dire davan-
» tage, feignant ne les avoir jamais con-
» nuës, lorſqu'on lui impoſa ſilence, & de-
» manda des preuves à Mad. Deſnoyers &
» à ſa fille ſur l'accuſation qu'elles avoient
» formées. Elles n'en purent par malheur
» produire aucune ; ainſi les Parties furent
» renvoyées hors de Cour & de Procès ; dé-
» fence cependant fut faite à l'Arracheur de
» dents de ne les plus inſulter ni l'une ni
» l'autre.

» Je ne ſçai qui les a racommodez ; mais
» ils ſe voyent tous les jours, & j'ai appris
» qu'ils ſont meilleurs amis que jamais, &
» il ſemble que cette affaire n'eſt arrivée
» que pour les mettre mieux enſemble.

» Il n'en a pas été de même à l'égard du
» ſecond Procès, Madame Deſnoyers & ſa
» chere Comteſſe, ont avec dépens, dom-
» mage & intérêts remporté la Victoire ; il
» n'y avoit à la verité rien au monde de
» plus clair, de plus net & de plus juſte. Vous
» en jugerez également.

» Un certain Tailleur, homme d'aſſez

» bonne

» bonne mine, grand paillard de ſon natu-
» rel, fort amoureux de Mad. la Comteſſe.
» Le brillant de ſes beaux yeux lui avoit
» tellement entouſiaſmé l'ame & tous les
» ſens, qu'il réſolut à quelque prix que ce
» fût de ſe ſatisfaire pour de l'argent, car il
» étoit bien informé qu'il en falloit : Il n'en
» avoit cependant point ; comment faire ?
» N'importe, l'amour ſurmonte toutes les
» difficultez. Autres embarras ; car d'y aller
» comme un Tailleur, ce Titre & un habit
» ſimple n'auroient pas donné trop bonne
» opinion de lui. Que fait notre Ribaud ?
» Il en avoit un galonné qu'un Officier de
» ſes pratiques lui avoit envoyé pour ra-
» commoder. Voila deux difficultez levées,
» il en ſurvint une troiſiéme, & une des
» principales, il avoit envie de paſſer la nuit,
» comment s'y prendre ? Il feignit de porter
» cet habit à quatre à cinq lieuës à la cam-
» pagne, & dit à ſa femme qu'elle ne s'in-
» quiétât point, que ſon voyage ſeroit bien
» court, & que ſans faute il ſeroit de retour
» le lendemain. Il part donc de ſa maiſon,
» va s'habiller dans une autre, ſe met du
» bel air, & vient chez nos Dames, ſe dit
» ami d'un des amis de la maiſon : Il deman-
» de ſans façon bouteille, on lui fait venir,
» & de bouteille en bouteille, il ſe faiſoit
» tard. Il propoſa un chapon, on le fit ap-
» porter, on paſſa inſenſiblement la nuit,
» &

» & le matin venu, notre homme bien éloi-
» gné de s'en aller, pria la compagnie,
» pour de certaines raiſons, de lui permet-
» tre de reſter juſqu'au ſoir. Cette permiſ-
» ſion lui fut accordée, & la journée ſe paſ-
» ſa encore à boire. Le Cabaretier apporta
» ſon Mémoire & s'en retourna chez lui,
» les Dames le préſenterent au Tailleur ca-
» valier, il dit fort naturellement qu'il n'a-
» voit point d'argent, qu'il étoit un fort
» honnête homme, qu'il feroit ſon Billet,
» & que dans vingt-quatre heures ſans fau-
» te il enverroit ou apporteroit l'argent.
» Jamais fondeurs de cloches n'ont été plus
» ſurpris que nos Dames Quel parti pren-
» dre? C'étoit un grand embarras, celui de
» ne faire aucun bruit & ſe confier à ſa bon-
» ne foi, fut où elles s'en tinrent; elles lui
» firent donner un billet, il le donna avec
» la meilleure grace du monde, & au lieu
» de vingt cinq florins, à quoi ſe montoit le
» Mémoire, il l'augmenta juſqu'à quaran-
» te, & la brune étant venuë il s'en retour-
» na chez lui.

» Les vingt-quatre heures paſſées, le fai-
» ſeur de billet ne parut point, & trois mois
» s'écoulerent ſans en entendre aucune
» nouvelle. Elles avoient cependant payé à
» bon compte les vingt-cinq florins; cela
» étoit à la verité fort triſte, & ſurtout après
» avoir couru toutes les ruës, obſervant

» tous

» tous les Cavaliers paſſans, pour voir ſi el-
» les ne reconnoîtroient point le leur. Elles
» le découvrirent cependant par un cas aſ-
» ſez extraordinaire. Madame la Comteſſe
» ſe trouva un jour chez un Chirurgien, je
» ne ſçai pas à quoi faire, elle lui montra
» ce Billet, il en reconnut la ſignature, pour
» celle de ſon frere, & parut ſurpris de le
» voir entre les mains de celle qui le por-
» toit. Il voulut queſtionner Mad. la Com-
» teſſe; mais cette diſcrete Dame ravie de la
» découverte, prit dans le moment congé
» de lui, & s'en alla paſſer à la boutique du
» Tailleur, où elle le fit appeller. Jamais
» homme ne fut plus ſurpris ni confus, il la
» pria inſtamment de ne faire aucun bruit,
» & que dans huit jours ſans faute, il lui fe-
» roit porter ſix bouteilles du meilleur vin.
» *Soit*, dit Madame la Comteſſe, *je vous*
» *attendrai de pied ferme*.

» Les huit jours écoulez point encore de
» nouvelles, elle retourna à la charge, me-
» naça de la Juſtice, deux jours ſeulement
» furent demandez, après quoi elle pourroit
» tout mettre en œuvre pour être payée.
» Tôpe encore à celui-là, dit la Comteſſe;
» mais je ne vous le pardonnerai pas, deux
» jours paſſez, point de vin, point d'ar-
» gent.

» Pour lors la mere & la fille animées
» d'un juſte courroux, firent appeller Mr.
» le

» le Tailleur à la maiſon de Ville; il n'oſa
» comparoître. Les trois jours ſuivans il
» n'en fit rien non-plus. Voici une bonne
» Sentence par défaut; on la fit ſignifier;
» mais l'execution ne s'en ſuivit pas. Mad.
» la Comteſſe apprit qu'un Capitaine de
» Dragons de ſes amis lui avoit commandé
» un habit de quatre cens florins. Elle ſçut
» le ſoir que ce Maître Pique-poux devoit
» venir recevoir ſon argent. Elle ſe fit ac-
» compagner d'un Huiſſier porteur de
» piéces. Ils ſe cacherent tous deux dans la
» chambre, & lorſque Mr. le Tailleur qui
» avoit ſon argent bien rangé & compté ſur
» la table, voulut le rafler : *Alte-là*, dit Ma-
» dame la Comteſſe, *de l'argent ou en priſon.*
» Le pauvre Pique-poux pris au trébuchet,
» compta les quarante florins, mit au plû-
» tôt le reſte dans ſon ſac, prit la poudre deſ-
» campette & laiſſa Madame la Comteſſe
» auprès de ſon ami. De ſçavoir la recon-
» noiſſance qu'elle lui marqua d'un ſi im-
» portant ſervice, c'eſt ce qui n'eſt jamais
» parvenu juſqu'à moi; ainſi je ne vous le
» dirai point.

» Ces deux fameux Procez ne ſont pas
» moins intéreſſans que l'avanture du Bal
» de Bruxelles, & je m'étonne que Madame
» *Deſſoy'rs* n'y ait pas donné quelque jo-
» lie tournure, dont elle auroit pû avec les
» couches de Madame la Comteſſe, de mê-

» me que la perſécution des Huiſſiers qui » étoient dans ſa maiſon, compoſer un ſi- » xiéme Volume, qui n'auroit pas moins » été réjoüiſſant que les cinq premiers. » Il faut eſperer que nous l'aurons quelque » jour.

» Il ne me reſte plus qu'un petit mot à » vous dire de la Quinteſſencé, qui eſt, à » ce que je croi, ce qui a interrompu la ſui- » te de ces magnifiques Mémoires. Tout » tremble en ce Pays à ce nom de Quinteſ- » ſence, Madame *Deſnoyers* s'eſt renduë » redoutable : vous en allez apprendre un » petit échantillon.

» Il y a quelque tems qu'une Dame, dont » l'époux a eu quelques affaires qu'il n'a » point encore terminé, & dont ſes enne- » mis parloient aſſez mal, Madame *Deſ-* » *noyers* a donné Quinteſſentialiſement » deux ou trois fois ſon Apologie. Elle s'i- » magina qu'un tel ſervice méritoit quel- » que reconnoiſſance; elle s'adreſſa à la Da- » me de l'époux abſent, lui fit valoir ce ſi- » gnalé ſervice. Cette Dame qui eſt d'un » mérite infini, n'ayant fait nulle attention » à cette Apologie, n'en fit pas beaucoup » aux réquiſitions de Madame *Deſnoyers*. » Madame *Deſnoyers* ſe ſentit fort piquée » de ce refus, & lui écrivit cette Lettre.

MADAME,

MADAME,

» *Vous n'ignorez pas que les gens publics,*
» *comme nous, ne ſe donnent guéres le mou-*
» *vement de rendre ſervice à perſonne ſans en*
» *attendre quelque récompenſe; c'eſt ce qui me*
» *fait vous écrire que ſi vous n'avez pas fait at-*
» *tention à mes trois Quinteſſences où j'ai*
» *donné une ample juſtification de la conduite*
» *de votre époux, je vous les envoye, afin que*
» *vous les liſiez attentivement, & ſi je n'ai pas*
» *une réponſe comme vous pouvez-vous ima-*
» *giner que je la demande, je ſçaurai bien*
» *renverſer tout ce que j'ai fait. Je ſuis, Ma-*
» *dame, votre très-humble & très-obéiſſante*
» *ſervante.*

DESNOYERS.

» Cette Dame, comme je vous l'ai dit,
» d'un mérite infini, très-charitable, con-
» nut bien à cette lettre, que Madame *Deſ-*
» *noyers* avoit beſoin de quatre piſtoles, les
» lui fit donner, non par appréhenſion;
» mais par cet excès de charité qui lui eſt ſi
» naturel

» Le Congrès, comme vous le ſçavez, eſt
» aſſemblé à Utrecht; Madame *Deſnoyers* s'y
» eſt renduë. Ses Ouvrages lui ont attiré de
» quelques-uns des Miniſtres qui y ſont aſ-
» ſemblez, la curioſité de la voir. Elle a dé-

» buté par des viſites chez ceux de France.
» Elle accompagne ſes pas de quatre petits
» Vers à la loüange de chacun de ces Sei-
» neurs. Mr l'Abbé de Polignac les lui a
» payé un Ducat la piéce, Mr. Meſnager
» autant, Mr. le Maréchal ne s'eſt point
» trouvé ſi liberal, elle n'en a reçu que
» deux. La pauvre France s'en eſt reſſentie
» dans la Quinteſſence ſuivante, il y a eu
» un article fulminant contr'elle. Madame
» *Deſnoyers* a fait la ronde chez la plûpart
» des Miniſtres. Un chacun s'eſt fait plaiſir
» de la voir une fois: ſon Voyage n'a pas été
» mauvais. Ses productions d'eſprit lui ont
» valu quelque choſe; mais il faudroit bien
» des Epigrammes, des Madrigaux & des
» Sonnets pour rembourſer les quatorze
» mille florins de Cavalier, & les frais de
» Nôce de Madame la Comteſſe. *Adieu*,
» mon cher ami, je croi qu'en voilà aſſez
» pour cette fois; je ne vous écrirai pas de
» quelque tems, & même je croi que j'at-
» tendrai au premier jour de l'an; car je ne
» doute nullement que Madame *Deſnoyers*
» ne prépare de magnifiques étrennes pour
» Utrecht; pour lors je marquerai tout ce
» que je pourrai en découvrir. Adieu donc
» encore une fois, je ſuis de tout mon cœur,
» Monſieur, *Votre*, *&c.*

LETTRE

LETTRE III.

» LE Carnaval vient de rappeller Ma-
» dame *Deſnoyers* à Utrecht. Elle eſt
» deſcenduë dans un des plus fameux lieux
» publics (1) de la Ville. Je ne ſçaurois bien
» pénétrer ſes intentions, à moins qu'elle
» ne ſoit du nombre de celles qui dans
» l'impuiſſance ſe plaiſent à voir l'Ouvrage
» d'autrui.

» Sa premiere viſite a été chez les Plé-
» potentiaires de Portugal, qui pour la naiſ-
» ſance du Prince de Brezil ont donné une
» des plus ſuperbesFêtes qu'on puiſſe ima-
» giner. Le deſſein de Madame *Deſnoyers*
» étoit très-bon; mais il a échoüé. Quelques
» Vers qu'elle avoit fait à la loüange de ce
» Prince ne ſe ſont point trouvez du goût
» de ces Seigneurs; ils n'ont point paru: el-
» le n'a pas laiſſé de ſe préſenter à leurs Hô-
» tels pendant les trois jours que la Fête a
» été célébrée.

» Les deux premieres ont été chez Mon-
» ſeigneur le Comte de Tarouca, Premier
» Plenipotentiaire de cette Couronne. Ma-
» dame *Deſnoyers* y a paſſé les deux nuits,
» elle s'y eſt bien bouré le ventre, & a ſoi-
» gneuſement examiné le détail de tout ce

 » qui

(1) *L'Hôtel aux trois Etrilles.*

» qui s'y eſt paſſé, pour en parer ſa Quin-
» teſſence. Elle eſt allée le jour ſuivant
» chez *Don Loüis Dacunha*, où la Fête n'a
» pas été moins brillante. Elle s'y eſt diſtin-
» guée à une table au milieu de trente Ca-
» valiers. Jamais femme ne s'eſt trouvée
» d'une humeur plus gaye, elle y a foüetté
» le Champagne & le Bourgogne, elle a ſoû-
» tenu & fait raiſon aux trente Cavaliers;
» mais, que dis-je elle en a renverſé la plus
» grande partie, & en ſortant de table elle
» a paſſé fierement dans la ſalle du Bal, où
» appuyée ſur ſon petit bâton, aſſiſe dans
» un fauteüil, elle croyoit n'être que ſpecta-
» trice bénevole de la danſe.

» On pria de bonne grace Madame *Deſ-*
» *noyers* de danſer un menuet; elle voulut
» s'en défendre, répréſenter *qu'une femme*
» *de ſon âge, de ſa groſſe & courte corporance,*
» *n'étoit pas en état de danſer. Cela auroit été*
» *bon*, dit-elle, *il y a une vingtaine d'années;*
» *car ſans vanité j'ai ſurpaſſé toutes les De-*
» *moiſelles du Haut & Bas Languedoc, &*
» *lorſque je ſuis venuë à Paris je n'en ai trou-*
» *vé que tres-peu qui puſſent aller de pair avec*
» *moi.* Toutes ces raiſons furent inutiles;
» on lui répliqua que *cela feroit plaiſir à une*
» *auſſi illuſtre Aſſemblée.* Un nombre de Ca-
» valiers ſe jetterent à ſes genoux; un ſe
» chargea du petit bâton, & promit qu'il ne
» ſeroit point égaré; on la pria enfin de ſi

bonne

» bonne grace qu'elle confia le petit bâton,
» préſenta ſa belle main à quelqu'un d'en-
» tre toute la Compagnie, & *pria inſtam-*
» *ment qu'on joüât une Courante.* Soit, *Mad.*
» lui dit-on; la Courante fut entonnée, elle
» danſa avec tous les applaudiſſemens ima-
» ginables : on lui fit mille complimens ſur
» ſon bon air ; on lui dit, *qu'on remarquoit*
» *bien en elle certains airs de Cour qui ne ſont*
» *pas ordinaires au commun.*

» Il ſe trouva un Cavalier qui pouſſa la
» galanterie plus loin; car il alla lui-même
» au buffet, & un genoüil en terre, revint
» lui préſenter un petit verre de rafraîchiſ-
» ſement. Il s'étoit muni d'une ſoucoupe
» chargée de deux verres d'une excellente
» liqueur ; la Quinteſſence en prit un, &
» le Gentilhomme l'autre, & après quel-
» ques complimens, la Quinteſſence y
» reſta pour examiner & communiquer
» dans la ſuite ſes penſées ſur la Relation
» qu'elle devoit donner de cette Fête au Pu-
» blic : Un chacun s'empreſſe à lui donner
» de bons Mémoires, lorſque ceux qui ai-
» moient le plus à rire ſe mirent en tête de
» la faire danſer un menuet. Ils ſe jetterent
» encore une fois au genoux de Madame
» *Deſnoyers*, l'accablerent de complimens,
» & avec tant d'inſtances, *qu'elle ſe rendît*
» *à condition qu'on joüeroit le menuet de* l'Eu-
» rope Galante : *Que c'étoit celui où elle avoit*

» *brillé autrefois avec ſes charmantes filles à* » *la Cour de* France, *& ſurtout lorſque le Roi* » *d'*Eſpagne *paſſoit à* Seaux, *& recommanda* » *aux violons de le joüer.*

» La Quinteſſence donc commençoit » à s'en acquitter à merveille, lorſqu'on la » vit porter ſes mains ſur le ventre, & crier » *Ayhe*, *Ayhe*; mais ni *hue* ni *Ayhe*, elle » fit par toute la Salle. Ce divertiſſement pa- » rut un peu trop puant, ce fut une huée » épouvantable. On la chaſſa de la cham- » bre, les Pages & les Laquais l'accompa- » gnerent, comme font ordinairement ces » ſortes de gens.

» La Quinteſſence ſe ſauva, & ſe traî- » na comme elle put chez elle. La Salle étoit » ſi infectée, que tout le monde fut obligé » de paſſer dans d'autres Appartemens, & » on rit beaucoup du tour qu'on lui avoit » joüé : c'eſt ce que je vais vous expli- » quer.

» Le Gentilhomme qui étoit ſi gracieu- » ſement venu préſenter la ſoucoupe, avoit » rempli le verre de Mad. *Deſnoyers* d'une » certaine liqueur qu'on appelle *Biſtafara*, » liqueur qui dans ce Pays paſſe pour un ex- » cellent purgatif, & qui en peu de tems » opere copieuſement.

» Vous vous attendrez peut-être à voir » partir le lendemain Madame *Deſnoyers*. » Non, mon cher ami, c'étoit la veille des

» Rois

» Rois, la plus grande partie des Miniſtres » étoient venus chez Milord Comte de » *Strafford*; elle ne manqua pas d'y venir. » Son entrée excita une riſée générale, elle » ſoûtint cet aſſaut de l'air du monde le » plus ſerain, répondit à droite & à gauche » d'un air turlupin, aux plaiſanteries qui » lui étoient faites. Elle ne put cependant » retenir ſon courroux, lorſqu'un mauvais » plaiſant lui demanda, *ſi elle vouloit ſe ra-* » *fraichir d'un verre de* Biſtafora. *Je ne ſçai,* » lui répondit-elle d'un ton furieux, *qui vous* » *êtes; mais à une auſſi impertinente queſtion,* » *il me ſemble que vous êtes indigne de la pla-* » *ce que vous occupez; ſi vous étiez homme de* » *condition, vous ne parleriez pas à une fem-* » *me de qualité comme moi dans ces termes.* » *Vous devez avoir obligation à la maiſon du* » *Mylord, que je reſpecte, autrement je vous* » *apprendrois à vivre.*

» Un autre éclat de rire ſur la replique, » qui la jetta dans une ſi terrible confu- » ſion, qu'elle paſſa dans la chambre des » Dames. Elles connurent bien que la ré- » joüiſſance qu'elles venoient d'entendre » provenoit de ſa préſence. Elles l'appelle- » rent, lui dirent mille bonnes choſes pour » la conſoler. Elles lui firent dreſſer une pe- » tite table ſur une chaiſe, & chacune s'em- » preſſa de la ſervir. Elle mangea beaucoup » & de très-bon appetit. On lui porta de

» fréquentes ſantez ; elle y fit raiſon , on
» la fit chanter, elle en donna des meil-
» leures, & lorſque toutes les Dames la vi-
» rent en train, on ne lui donna point de
» Biſtafora ; mais tant de ſortes de Liqueurs,
» que le haut fit l'office dont le bas s'étoit
» acquitté le jour précédent, & ces Dames
» fort charitables & reconnoiſſantes du
» plaiſir qu'elle leur avoit donné, la firent
» remener en carroſſe chez elle.

» Ne ſoyez pas aſſez téméraire de pen-
» ſer que cette ſeconde ſcene l'ait ren-
» voyée à la Haye. Elle eſt allée au con-
» traire le lendemain chez Madame la
» Comteſſe de Denhof, lui a détaché un
» magnifique compliment, & lui a pré-
» ſenté quelques vers à ſa loüange. Une
» jolie tabatiere doublée d'une piece de
» quatre Piſtoles, en a été la récompenſe,
» qui lui fit trouver place dans la Quin-
» teſſence ſuivante par quatre autres vers.
» Elle crut faire la ronde auprès des au-
» tres Dames. Elle s'eſt trompée, pas une
» depuis ces deux belles ſcenes n'a voulu
» recevoir ſa figure, & la Comteſſe s'en eſt
» trouvée ſi fatiguée, qu'elle réſolut de
» s'en débarraſſer. Elle avoit eu la bonté de
» lui faire quelquefois l'honneur de l'ad-
» mettre à ſa table, Madame Deſnoyers y
» prenoit tant de goût, qu'inſenſiblement
» elle en faiſoit ſon ordinaire. Cette Dame

» n'oſoit

» n'oſoit lui témoigner ouvertement que
» ſa préſence ne lui faiſoit nul plaiſir. Elle
» eut recours aux Gentilhommes de ſa
» Maiſon, elle les pria de lui joüer quel-
» que tour, qui l'en délivrât une bonne
» fois; ce qu'ils exécuterent un jour qu'elle
» vint ſe planter à table ſans y être priée.
» Toute la table fut ſervie hors Madame
» Deſnoyers, & les aſſiettes étoient rem-
» plies lorſque la ſienne étoit fort propre;
» mais elle ne ſe déconcerta point pour
» cela, elle prit une grande cuilliere, gar-
» nit très-bien la ſienne, & de rage, la
» bourra mieux que pas un de la compa-
» gnie. Elle s'étoit bien apperçuë que c'é-
» toit une choſe faite exprès, elle n'oſa
» cependant en marquer ſon reſſentiment;
» mais au ſecond ſervice elle ne put le
» retenir; tout le monde ayant également
» été ſervi, elle s'adreſſa à Madame la
» Comteſſe, & lui dit que *les Meſſieurs qui*
» *avoient l'honneur d'être à ſa table n'étoient*
» *guéres polis, que la Nobleſſe de* France
» *ſçavoit incomparablement mieux vivre.*
» Elle auroit continué ſi elle n'eût pas été
» interrompuë par l'entrée d'un Secretai-
» re, vêtu d'une longue robbe à la Moſco-
» vite, une grande perruque noire, cou-
» verte d'un gros bonnet fourré, botté
» éperonné, un foüet à la main, ſuivi de
» trois ou quatre marmitons, habillez

 » d'auſſi

» d'auſſi groteſque maniere. Il alla ſe jet-
» ter aux pieds de Madame la Comteſſe,
» lui fit une longue harangue en Alle-
» mand; prononça ſouvent les noms de
» *Thomaſſeau*, d'*Alikruk* & *Garmaut*. Je
» vous ai déja marqué que c'étoit les ſobri-
» quets qu'on lui a donné ici.

» Je ne vous dirai point que le vermil-
» lon ſe répandit à ce moment ſur le vi-
» ſage de Madame Deſnoyers; mais bien
» une bile ſur toute ſa face. Les yeux lui
» roulerent dans la tête, le nez lui fronça,
» les babines lui remuerent, & on voyoit
» une eſpece de fureur s'allumer ſur tou-
» te ſa figure, qui fit que Madame la
» Comteſſe ordonna de ceſſer la plaiſan-
» terie.

» La converſation roula enſuite ſur une
» Comédie (1), qui ſe fabriquoit ſur Ma-
» dame *Alikruk*, de même que ſur plu-
» ſieurs Satires que l'on fait tous les jours
» ſur elle; mais comme c'étoit en Alle-
» mand, la langue de Madame Deſnoyers
» ne put point entrer en lice; elle fût donc
» obligée de concentrer ſa petite colere,
» prendre ſon petit bâton, enfiler ſon pe-
» tit chemin vers ſon petit Taudium,
» avec ſa petite & courte honte, & ne pen-
» ſer plus à revenir à l'Hôtel de Madame

(1) *Intitulée* le Mariage Précipité, *miſe à la fin de ſes Mémoires.*

» la

„ la Comteſſe, qui lui fit dire par le même
„ Secretaire, de ne ſe plus donner les pe-
„ tits ſoins de retourner chez elle.

„ Le bruit de la Comédie qui ſe fabri-
„ quoit lui donna tellement martel en tê-
„ te, que dès la pointe du jour elle alla le
„ lendemain trouver le Secretaire; elle lui
„ demanda ce que c'étoit de cette Comé-
„ die. Elle le pria inſtamment de lui nom-
„ mer l'inſolent qui ſeroit aſſez hardi pour
„ entreprendre de la faire joüer ſur un
„ Théâtre, lui proteſta qu'elle le feroit re-
„ pentir de la ſeule volonté; car pour l'ef-
„ fet, lui dit-elle, je me flatte d'un aſſez
„ grand crédit dans les ſept Provinces,
„ pour qu'une femme comme moi ne ſoit
„ point le joüet du Public. Quel ſujet,
„ continua-t'elle, pourrois-je avoir don-
„ né à quelqu'un d'écrire contre moi? Je
„ ſuis une femme de condition; j'ai eu au-
„ trefois un rang dans le monde, j'ai tout
„ abandonné pour ma Religion, je n'ai
„ jamais dit ni fait mal à perſonne, & gra-
„ ces à Dieu, je me repoſe ſur ma conſcien-
„ ce ſans reproche, ſur mon pouvoir &
„ celui de mes amis.

„ Je ne ſçai, Madame, lui répartit le Se-
„ cretaire, ſi vous avez bien ou mal fait à
„ celui qui en eſt l'Auteur; mais il eſt
„ conſtant que la Comédie eſt achevée,
„ qu'elle eſt chez l'Imprimeur, & que tout

„ ce

» ce qu'il y a de perſonne de conſidéra-
» tion en cette Ville, ſont dans la dernie-
» impatience de vous voir ſur un Théâ-
» tre. J'étois même il y a quelques jours
» chez un de mes amis, qui parmi les gens
» de bon ſens paſſe pour un homme d'eſ-
» prit. L'Auteur voulut bien nous en faire
» la lecture. Je demandai à mon ami ſon
» ſentiment. Je n'y trouve, me répondit-
» il, qu'un ſeul défaut. Vous êtes des amis
» de Madame Deſnoyers, vous pourriez
» facilement y ſupléer. Je ne veux point
» vous laiſſer en ſuſpens, je vais vous l'ap-
» prendre : C'eſt, continuat-t'il, que vous
» ſçavez que Madame Deſnoyers a, pour
» avoir de l'argent, joüé dans le monde
» toutes ſortes de perſonnages, il ne lui
» manque que celui de Comédienne, vous
» devriez lui perſuader de joüer ſon rôle;
» il n'y auroit rien de plus divertiſſant;
» car je ne croi pas qu'il y ait Comédien
» ſur la terre qui puiſſe contrefaire un ſi
» parfait Original. Vous jugez bien, Ma-
» dame, qu'étant de vos amis j'ai pris
» chaudement votre parti. Je n'ai pû ce-
» pendant m'empêcher de rendre juſtice
» à l'Auteur. Il vous dépeint au naturel :
» ce n'eſt pas que j'applaudiſſe ni ſouhaite
» que votre caractere paroiſſe en Public.
» Non, Dieu me ſauve, un très-bon & ſa-
» lutaire avis que je voudrois vous don-

» ner

„ ner, ce ſeroit, d'aller trouver l'Auteur
„ & le Libraire, payer les frais de l'un &
„ les prétentions de l'autre, & les prier
„ de jetter l'Original au feu. Vous vous
„ ſouvenez de ce petit Libelle diffamatoi-
„ re qu'il y a quelques années que vous
„ aviez fait contre le vieux Baron du Saint
„ Ordre ; il eut cette précaution, le Li-
„ braire vous avoit payé le Manuſcrit, il
„ dédommagea gracieuſement le Libraire,
„ & eut l'agrément de ne point ſe voir
„ rimpaniſé.

„ Ceci eſt un cas bien différent, repartit
„ Madame Deſnoyers, il s'agit ici de di-
„ vertir à mes dépens ce grand nombre de
„ Seigneurs qui ſont ici. Si la Piéce ſe trou-
„ ve du goût de quelques-uns, je prévois
„ malheureuſement que mon crédit ne
„ pourra point empêcher qu'on la joüe
„ chez eux : mais j'ai peine à ajoûter foi à
„ ce que vous me dites, & je ne puis
„ m'imaginer qu'il y ait dans tout le
„ monde un homme aſſez téméraire pour
„ oſer m'attaquer. Avez-vous lû hier la
„ Quinteſſence ? Y avez-vous remarqué
„ la tournure avec laquelle j'ai turlupiné
„ ce *Néine déjrequé* qui a eu l'audace de
„ rimailler contre moi ? Avoüez qu'en qua-
„ tre petits Vers je lui donne ſon petit fait
„ à propos.

„ *Vous*

Vous dont les Chanſons ſont ſi fades,
Inſecte du Sacré vallon,
Vous ne ſçauriez par vos Boutades
Trouver accès chez Appollon.

„ Hem, qu'en dites-vous? Les avez-vous
„ bien entendu? Je ne parle qu'à demi-
„ mot; mais ſans vanité cela eſt intelligi-
„ ble, mes petits traits portent loin & vi-
„ vement. Que je ſçache donc une fois le
„ nom de ce téméraire Auteur Comique,
„ il ſe reſſentira de la cruelle vengeance
„ que je lui prépare; envoyez-moi ſeule-
„ ment un des premiers Exemplaires lorſ-
„ qu'ils paroîtront, & vous verrez beau
„ jeu.

„ Vous ferez, Madame, ce qu'il vous
„ plaira, *répartit le Secretaire*, je vous en-
„ verrai le premier Exemplaire qui me
„ tombera entre les mains. Je ſuis très-fâ-
„ ché d'avoir une autre mauvaiſe nouvelle
„ à vous annoncer, & très-chagrin que
„ mon devoir m'ait obligé d'acepter une
„ telle commiſſion. Madame la Comteſſe
„ a les meilleures intentions du monde
„ pour vous, elle ſouhaiteroit de tout ſon
„ cœur vous rendre ſervice; mais elle vous
„ prie de vouloir bien ne plus l'honorer
„ de vos viſites; & moi, Madame, il faut
„ que j'aille à mes affaires; je vous deman-

„ de

» de mille pardons, ſi je ne puis plus long-
» tems vous tenir compagnie. Il ſortit dans
» le moment, & ne voulut point entendre
» les plaintes de Madame Deſnoyers ; la
» rage, & le déſeſpoir la conduiſirent à la
» Barque avec laquelle elle s'en alla dès le
» même jour à la Haye.

» La Comédie a paru peu de jours après,
» ſon ſort pour le Théâtre a été un aſſez
» long-tems à décider ; tout le monde ſou-
» haitoit la voir répréſenter, la terreur de
» la Quinteſſence s'étoit gliſſée chez quel-
» ques Comédiens, une partie des Co-
» médiens avoient la même appréhenſion.
» Le plus fort & l'empreſſement du Public
» l'ont emporté, & la réſolution fut priſe
» de la joüer. Le bruit en parvint aux
» oreilles de Madame Deſnoyers, elle étoit
» à la Haye, elle s'imagina que ſes Let-
» tres auroient beaucoup de crédit auprès
» de ceux à qui elle les écrivit. Les répon-
» ſes qu'elle en a reçu ne furent ſans doute
» point favorables, puiſqu'elle ſe tranſ-
» porta ſur les lieux. Elle y changea d'Au-
» berge ; dès le lendemain de ſon arrivée,
» parée comme la femme d'un Bourreau
» qui va faire ſes Pâques, elle loüa un Fia-
» cre dans lequel elle ſe fit traîner chez
» Monſieur le Maréchal d'Uxelles, ne
» doutant nullement que ſa préſence, de
» même que ſon éloquence, ne fît inter-
» poſer

» poſer le crédit de Son Excellence pour » empêcher ce ſpectacle préparé. Mais » comme il y a long-tems que ſon nom » & ſa perſonne ſont proſcrits dans cet » Hôtel, elle y trouva des Suiſſes entiere- » ment ſourds à ſes prieres, & fut obligée » de faire tourner ſon Fiacre à l'Hôtel de » Monſieur Meſnager, où elle eſſuya le » même refus.

» Il en fut de même chez tous les Sei- » gneurs & Dames où elle oſa ſe préſenter, » & lorſqu'elle vit qu'elle ne pouvoit obte- » nir nulle audience, elle eut recours aux » Placets. Elle en envoya un à Son Excel- » lence Monſieur le Comte de Paſſionéi » Miniſtre du S. Pere. Voici à-peu-près les » termes dont il étoit conçu.

» A

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE PASSIONEI
Miniſtre de Sa Sainteté.

MONSEIGNEUR,

» *ANNE-CATHERINE PETIT,*
» *femme ſéparée de corps, de biens & de Reli-*
» *gion d'avec Monſieur Deſnoyers, cy-de-*
» *vant Grand-Maître des Eaux & Forêts du*
» *Haut & Bas Languedoc, repréſente très-*
» *humblement à VOTRE EXCELLENCE,*
» *qu'elle a été pluſieurs fois à ſon Hôtel ſans*
» *avoir pû obtenir l'honneur de lui faire la*
» *révérence. Le ſujet qui l'y avoit conduit*
» *eſt, MONSEIGNEUR, qu'un témé-*
» *raire, un infâme, a eu aſſez d'inſolence*
» *pour faire une Comédie, intitulée le* Ma-
» riage Précipité, *Comédie diffamatoire con-*
» *tre elle, contre ſon époux & contre toute*
» *ſa famille, qui eſt Catholique Romaine.*
» *Elle ſe flatte, MONSEIGNEUR,*
» *que VOTRE EXCELLENCE ne*
» *ſouffrira jamais que l'on joüe impunément*
» *des*

» *des Catholiques Romains ; & comme elle ne*
» *peut s'expliquer aſſez au long, ſans ennuyer*
» *VOTRE EXCELLENCE, elle la*
» *ſupplie très-humblement, de vouloir bien lui*
» *accorder un petit quart-d'heure d'audience,*
» *ayant des choſes de la derniere importance à*
» *lui communiquer. Elle eſpere cette grace,*
» *MONSEIGNEUR, & elle fera des*
» *vœux pour la ſanté & proſperité de VOTRE*
» *EXCELLENCE.*

Anne Catherine Petit.

» Ce Placet eut tout le ſuccès qu'en at-
» tendoit Madame Deſnoyers ; elle obtint
» une audience, où elle étala toute ſa Rhé-
» torique, & ſe mit en devoir d'avancer,
» *que ſi ſes inſtantes prieres étoient exaucées,*
» *qu'une telle grace lui fût accordée, & ſur-*
» *tout par les bontez du Miniſtre du St. Pere,*
» *cela ſeroit capable de lui faire changer*
» *pour la cinquiéme fois de Religion, & re-*
» *tourner au ſein de l'Egliſe.* Elle dora le
» mieux qu'il lui fut poſſible la pilule ; mais
» ce Seigneur ne jugea pas à propos de
» l'avaler ; ainſi elle fut obligée de s'en re-
» tourner chez elle comme elle étoit ve-
» nuë.

» Elle en dreſſa un autre le même jour
» pour Madame la Ducheſſe *de St. Pierre.*
» Elle en eut également audience ; elle ſe
» jetta à ſes genoux, fondante en larmes ;

» ſes

» ſes larmes & ſes prieres attendrirent cet-
» te Dame, qui envoya chercher l'*Arle-*
» *quin* de la Comédie. Elle ſe jetta auſſi à
» ſes genoux, le ſupplia très-humblement
» de vouloir bien lui accorder la grace de
» ne point la joüer. *Vous vous ſouvenez bien*,
» lui dit-elle, *de l'Eloge que j'ai fait dans*
» *ma Quinteſſence de vous & de votre épou-*
» *ſe. Nous avons été & nous ſommes d'an-*
» *ciens amis ; au nom de Dieu, au nom de*
» *Madame la Ducheſſe, ne faites pas un*
» *tel affront à ma réputation. Que peut-il*
» *vous en revenir ? Je ſuis prête de vous de-*
» *dommager de vos prétentions. Je ſouhaite-*
» *rois, Madame*, lui répondit l'Arlequin,
» *pouvoir vous rendre ce ſervice ; mais vous*
» *ſçavez qu'une Troupe comme la nôtre eſt*
» *une charrue mal attelée, où la pluralité des*
» *voix l'emporte. On a conclu de joüer la*
» *Piéce, elle nous eſt autoriſée du Magiſ-*
» *trat, tout le monde nous la demande ; l'ar-*
» *gent flatte mes Camarades ; je n'ignore point*
» *les honnêtetez que vous avez eu pour mon*
» *épouſe & pour moi ; je n'ai pas voulu par*
» *reconnoiſſance joüer le premier rôle qui*
» *m'étoit deſtiné, & je vous aſſure que j'en*
» *ſuis très-mortifié ; mais je n'ai point aſſez de*
» *pouvoir dans la Troupe pour l'empêcher. Il*
» *me faut donc*, dit Madame Deſnoyers, *al-*
» *ler me jetter aux pieds du Magiſtrat. Ah !*
» *Madame la Ducheſſe, s'écria-t'elle, ſans*

» *votre*

» *votre ſecours, ſans votre protection, je ſuis*
» *une femme perdue ; je vous ſupplie ne m'a-*
» *bandonnez pas. Nous ſommes*, interrom-
» pit la Ducheſſe, *dans un Pays où je n'ai*
» *nulle autorité, je me ferois un plaiſir de*
» *vous obliger. J'ai, comme vous l'avez ſou-*
» *haité, envoyé chercher* Arlequin, *je ne*
» *puis rien autre choſe ; mais vous voulez bien*
» *que je vous diſe, qu'il eſt quelquefois dange-*
» *reux d'être bel eſprit, & d'attaquer mal-à-*
» *propos les gens. Il court un bruit que vous*
» *avez très-mal parlé de l'Auteur dans*
» *vos Mémoires, un chacun l'applaudit, &*
» *trouve ſa vengeance digne d'un galant*
» *homme. Quoi ! Madame la Ducheſſe*, re-
» prit Madame Deſnoyers, *mes larmes,*
» *mon honneur, celui de ma famille, rien*
» *au monde ne peut toucher* VOTRE EXCEL-
» LENCE ? *Ah, je vais mourir de déſeſpoir !*
» *Faites vos efforts*, dit Madame la Du-
» cheſſe, *allez ſolliciter les Magiſtrats, &*
» *d'ailleurs pourquoi en femme d'eſprit n'a-*
» *vez-vous pas ignoré que cette Piece fût pour*
» *vous ? C'étoit le meilleur parti à prendre :*
» *vous n'y êtes point nommée, & je m'éton-*
» *ne qu'un génie ſuperieur comme le vôtre,*
» *ſe ſoit tellement égaré.* Quelques viſites
» ſurvinrent à Madame la Ducheſſe, qui
» interrompirent cette langoureuſe con-
» verſation. Madame Deſnoyers ſortit avec
» *Arlequin*, lui avoüa *qu'elle avoit écrit*

» *de*

» *de la* Haye *au Magiſtrat, qu'elle avoit été* » *ſe jetter à ſes pieds, & qu'elle n'avoit pû* » *rien obtenir. Je n'ai recours qu'à vous, lui* » *répéta-t'elle encore; mais enfin ſi votre* » *Troupe joüe cette infâme Piece, attendez-* » *vous tous généralement à être rudement* » *Quinteſſenciez, & redoutez une femme en* » *courroux.* Elle lui tourna en même-tems » le dos, & le quitta.

» Elle fut malgré ſa fauſſe expérience ſi » prévenuë de ſon crédit imaginaire, » qu'elle ne put jamais ſe mettre dans la » cervelle que la Piece ſeroit executée le » lendemain. On joüoit ce jour *le Malade* » *imaginaire*, elle vint à la Comédie, ſon » entrée attira les yeux de tous les ſpecta- » teurs. Je n'oſerois vous dire cette fois, » qu'elle ſoutint ces regards avec fermeté, » non-plus que lorſqu'à la fin de la Piece » on vint annoncer pour le lendemain *le* » *Mariage Précipité*, ce fut une joye, un » cliquetis de mains, & un applaudiſſe- » ment général.

» La bonne Dame confuſe au dernier » point, ſortit de ſa loge, traîna ſa chagri- » ne figure à la porte, où elle pria un Gen- » tilhomme de Son Excellence Monſei- » gneur le Comte de *Zinzendorf*, de vou- » loir bien avoir la bonté de la conduire » chez elle. Il le fit avec plaiſir. Ils mon- » terent enſemble en carroſſe. *Je ſuis*, dit-

» elle

» elle à ce Gentilhomme, *la femme du mon-*
» *de la plus malheureuſe. Je ne puis plus dou-*
» *ter que l'on ne me joüe demain. Je ſuis une*
» *femme ruinée d'honneur & de réputation ;*
» *mais je m'en vengerai.*

» Le Gentilhomme, qui ne la connoiſ-
» ſoit pas fort particulierement, ne parut
» pas beaucoup s'intéreſſer à ſes plaintes,
» & s'en alla ſans lui donner aucune con-
» ſolation. Celles qu'elle prit furent quel-
» ques verres de *Genevre*, liqueur ordi-
» naire dans ſes plaiſirs ; & comme elle ap-
» préhendoit quelques fâcheuſes réfléxions
» nocturnes, elle s'en étoit munie d'un
» grand verre qu'elle mit en ſe couchant
» dans ſon pot de chambre. Il ſe trouva
» par hazard quelqu'un couché dans la
» même chambre, qui ſe trouva preſſé.
» La ſervante de l'Auberge ne lui en avoit
» point mis ſous ſon lit. Il ſe leva & fut à
» tâtons prendre celui de Madame Deſ-
» noyers. Le bruit qu'il fit en urinant la
» réveilla en ſurſaut. *Que faites-vous,*
» *Monſieur*, dit-elle à cet homme ? *Il y*
» *avoit un verre dans le pot que vous avez*
» *renverſé. Je vous demande bien pardon,*
» lui répondit cet homme, *je ne croyois pas*
» *qu'un pot de chambre fut un réſervoir à*
» Genevre, *je ſens bien que ce qui eſt ici ré-*
» *pandu en eſt, le verre n'eſt point caſſé. Si*
» *vous ſouhaitez, j'appellerai qu'on vous en*
» *apporte*

» *apporte une autre. Ce n'eſt pas ce que vous* » *penſez*, repartit Madame Deſnoyers, » *c'étoit quelque choſe dont j'avois beſoin*; » *mais recouchez-vous, Monſieur recouchez-* » *vous, ce n'eſt qu'une bagatelle.*

» Les pas, les démarches, les ſoumiſ- » ſions, les baſſeſſes, & les menaces de » Madame Deſnoyers, ont été inutiles. *Le* » *Mariage Précipité* a été joüé, jamais » ſpectacle ne fut plus complet & plus ap- » plaudi. Un chacun y a reconnu ſon ca- » ractere. Ce ne fut depuis le commence- » ment juſqu'à la fin qu'exclamations.

» Les Comédiens l'ont précédée d'un » Prologue, pas moins riſible; depuis le » Congrès que la Comédie ſe joüe à Utrecht, » il ne s'y eſt jamais trouvé compagnie ſi » nombreuſe.

» Les Comédiens Flamans de la Haye » ne l'ont pas ſi-tôt euë entre leurs mains, » qu'ils l'ont traduite, & joüée. Ils ont » même précédé ceux-ci de quelques jours. » Leur jeu a été ſi rempli, qu'ils en ont ou- » vert les portes à deux battans, pour faire » voir qu'il étoit impoſſible de laiſſer en- » trer perſonne. Cette Piece eſt la conver- » ſation générale des aſſemblées. On n'en- » tend parler d'autre choſe dans tous les » lieux publics. Les petits enfans s'en ſont » mêlez, & le jour Madame Deſnoyers » eſt partie, un nombre infini l'accompa- » gna

» gna juſqu'au bateau, avec un Adieu, bon
» voyage, Madame Alikruk.

» Je vous envoye cette Comédie, il n'y
» aura rien pour vous de nouveau. Je ſou-
» haite que la lecture vous donne quel-
» ques momens de plaiſir. Je vous ai mar-
» qué aſſez fidellement tout ce que j'ai
» juſqu'à préſent pû découvrir ſur ſon ſu-
» jet. Que je vous trouve heureux, mon
» cher ami, d'être délivré d'une telle fem-
» me ! Vous devez être bien ſatisfait que
» toutes ces Scenes ſe paſſent éloignées de
» vous, & qu'elle ait mis tout en uſage
» pour ſe bannir de l'eſperance de pou-
» voir jamais retourner en France, à moins
» que ce ne fût pour y être miſe aux Peti-
» tites Maiſons. Je ne ſouhaite cependant
» point cela ; car malgré votre juſte colere
» & le mépris que vous devriez reſſentir
» pour elle, pour ſa mauvaiſe conduite &
» les mauvais tours qu'elle vous a joüé,
» ce ne ſeroit pas un agrément pour vous,
» ſi ce n'eſt que vous vouliez en attribuer
» un de la voir hors d'état de ne jamais
» plus ſcandaliſer ſon prochain. Mais,
» croyez-moi, abandonnez-la comme
» vous avez fait, dans ſon aveuglement.
» Conſervez ce noble mépris, qui eſt l'a-
» panage des gens de bon ſens, & ne pen-
» ſez plus à elle que pour n'y plus pen-
» ſer. Adieu, mon cher ami ; lorſque je
pourrai

» pourrai découvrir quelque choſe de
» nouveau ſur ſon ſujet, je me ferai toû-
» jours un ſenſible plaiſir de vous en don-
» ner part avec la même affection avec la-
» quelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LE MARIAGE PRECIPITÉ.

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

*Miſe au Théâtre par M***. & répréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens & François le vingtieme Mars 1713. à Utrecht.*

ACTEURS.

Madame KURKILA, *Arlequin.*
ETEPNIP, *Fille de Madame Kurkila.*
Mademoiſelle LA FORRTUNE, *Amante de Mitronet.*
Madame RIVALET.
La Marquiſe de la GRILLE-BAUDAIS.
MITRONET, *ci-devant Amant d'Etepnip, & Amant de Mlle la Fortune.*
BAUDARINET, *Oncle de Madame Kurkila.*
BARILLET, *Epouſeur précipité, faux Comte de Waverfelt, Amant d'Etepnip.*
Le Chevalier PLUME-VIEILLE, *Favori de Madame Kurkila.*
SCARAMOUCHE, *Valet de Mitronet.*
PIERROT, *Valet de Madame Kurkila.*
Un BOHEMIEN *&* *une* BOHEMIENNE (*c'eſt Scaramouche & Colombine*).
L'AMBASSADEUR DU MOGOL.
Un LIBRAIRE.
Un ABBÉ.
Un CAPITAINE.
Deux Garçons Bouchers.
Un SAVETIER.
Un BRANDEVINIER, *Frere de Barillet.*
Pluſieurs Domeſtiques.

La Scene eſt à *Pantin le vieil.*

AVIS

AVIS
AU
LECTEUR.

AMI Lecteur, reçois, je te prie, ce Pucelage comique, comme je te le donne, ne t'attens pas de voir Scarron, Moliere, Corneille, & tant de Grands reſſuſcitez. Ne t'amuſe point non-plus à chercher les régles de la Comédie; car en conſcience je n'ai jamais fréquenté Ariſtote, ni aucun de ſa ſequelle réglifique : Ainſi tu aurois grand tort de ne pas te rendre un peu traitable. Mais ſi abſolument tu ne le veux pas être, non-plus que rire dans quelques endroits où je m'imagine que l'on peut rire, ne te fâche pas non-plus; prens ce pauvre Pucelage, & en allume le premier fagot que tu

mettras au feu. Au-ſurplus, Ami, ne jette les yeux ſur perſonne pour trouver l'Original de cette Piéce, car *neminem lædere volui*, & la ſeule intention que j'ai euë a été de me réjoüir. Adieu, ami Lecteur, je ſouhaite que la lecture que tu en feras, ou la repréſentation que tu en verras, ayent le même effet ſur toi.

LE

LE MARIAGE PRECIPITÉ,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

MITRONET, SCARAMOUCHE.

MITRONET.

AH ! mon pauvre Scaramouche, je ſuis au déſeſpoir, je ſuis dans le plus grand embarras qu'on puiſſe imaginer; enfin je ſuis prêt de me.....

SCARAMOUCHE.

De vous pendre peut-être ?

MITRONET.

Non pas, s'il vous plaît, ce n'eſt pas la ſaiſon de ſe pendre pour les filles. Ecou-

te, mon pauvre Scaramonche, toute ma reſſource eſt en toit.

SCARAMOUCHE.

Ho, çà, voyons, dequoi s'agit-il? Vous ſçavez que ce n'eſt pas la premiere fois que je vous ai tiré d'affaire, je comprens à-peu-près ce qui vous donne martel en tête. Depuis un tems je vous vois certaine blonde; vous n'avez plus, ce me ſemble, les mêmes empreſſemens pour Mademoiſelle Etepnip, vous avez ſans doute envie de vous en dépetrer; & à vous parler naturellement, Madame Kurkila ne s'acommode guéres de votre négligence pour ſa fille.

MITRONET.

Ma foi tu l'as deviné, entre toi & moi, je ſuis terriblement rebuté de Madame Kurkila, ſa fille depuis un tems ſe conforme à toutes ſes manieres; je ſçai d'ailleurs comme elle en a uſé avec le premier, & franchement ce ſont deux éveillées trop rafinées pour moi.

SCARAMOUCHE.

Je vous entens, Monſieur, je vous entens, vous êtes las de la brune, vous en voulez à la blonde; Madame Kurkila vous promet beaucoup, vous appréhendez qu'elle

qu'elle ne vous manque de parole; laiſſez-moi faire. Mais, Monſieur, connoiſſez-vous cette blonde? Je ne ſçai, il court un certain bruit qu'c'eſt une fille d'une vertu un peu délabrée; ſi je ne me trompe, c'eſt Mademoiſelle la Fortune dont je prétens parler.

MITRONET.

Ce ſeroit Mademoiſelle du Diable, je me jetterois à corps perdu entre ſes bras.

SCARAMOUCHE.

Monſieur, vous allez vîte en beſogne; comment ſi promptement vous réſoudre à épouſer Mademoiſelle la Fortune? Vous avez ſoupirez deux ans pour Mademoiſelle Etepnip ſans ſçavoir à quoi vous déterminer.

MITRONET.

C'eſt juſtement ce qui m'engage à prendre ce parti: car tant que j'aurois ma liberté, la mere & la fille ſeront toûjours à mes trouſſes, & je veux abſolument rompre tout commerce avec elles.

SCARAMOUCHE.

Je ne vois point de meilleur moyen, Monſieur, que de n'y plus retourner, & pour en être tout-à-fait débarraſſé, il n'y

a qu'à lever le piquet & nous en aller.

MITRONET.

Ce n'eſt pas comme cela que je l'entens, Etepnip a entre ſes mains une belle & bonne promeſſe de mariage bien ſignée, Madame Kurkila eſt un Diable en procès, on ne voit tous les jours qu'elle ſur la Maiſon de Ville; en un mot, je n'aime point la chicane.

SCARAMOUCHE.

Attendez, Monſieur, voici un bon moyen.

MITRONET.

Voyons, quel eſt-il?

SCARAMOUCHE.

Ecoutez, non, cela n'eſt pas bien.

MITRONET.

Ecoute toi-même, j'en ai un très-ſûr, mais je t'en laiſſe l'exécution; je ſonge qu'il faudroit trouver un moyen de marier Etepnip, Madame Kurkila eſt une femme qui eſt l'ambition même, ne pourrois-tu pas raccrocher un joli garçon? Nous lui ferions accroire que c'eſt un homme de la premiere qualité, & lorſqu'une fois Etepnip ſera mariée, ma promeſſe eſt nulle.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Tout beau, Monſieur, tout beau, n'allons pas ſi vîte; quoi, vous croiriez Madame Kurkila capable de donner dans un tel panneau ? Madame Kurkila a trop d'eſprit, vous me le repetez cent fois par jour.

MITRONET.

Pas tant que tu pourrois te l'imaginer: Madame Kurkila a de l'eſprit *concedo*; mais ſi borné pour ſes intérêts & ſa conduite, qu'en verité je ne connois pas au monde une plus grande bête.

SCARAMOUCHE.

Il eſt vrai, Monſieur que ſi elle en avoit eu infiniment, vous ne l'auriez pas ruïnée, non-plus que le Chevalier Plume-Vieille, ſon charmant petit adorateur. Ce projet eſt des mieux entendus, il s'agit donc de l'exécution. Je connois un jeune drôle fort propre à conditionner : Qui croyez-vous convenir le mieux à Madame Kurkila, un Prince, un Marquis, un Comte, un Baron ? Parlez, je lui donnerai le titre qu'il vous plaira.

MITRONET.

Un de Comte ſuffira, je te laiſſe le ſoin de tout, va-t'en chez elle, fais-lui mes complimens,

complimens, dis-lui que j'ai encore des affaires, & que je ne puis la voir aujourd'hui.

SCARAMOUCHE.

Fort-bien, Monſieur; mais ce n'eſt pas le tout, lorſque j'aurai fait un Comte, qui l'habillera, l'ajuſtera, lui donnera les airs de Comte? Vous m'entendez bien?

MITRONET.

Tiens voilà ma bourſe, fais comme ſi c'étoit pour toi-même.

SCARAMOUCHE *s'en va, il revient.*

Monſieur,

MITRONET.

N'es-tu pas content? Qu'y a-t'il encore?

SCARAMOUCHE.

N'eſt-ce pas aujoutd'hui que vous deviez les accompagner chez ces fameux Tireurs d'horoſcope?

MITRONET.

Oüi.

SCARAMOUCHE.

Elles ne les ont jamais vûs?

MITRONET.

MITRONET.

Non, pourquoi ?

SCARAMOUCHE.

Laiſſez-moi faire, je vais les horoſcoper.

SCENE II.

MADEMOISELLE LA FORTUNE, MITRONET.

MLLE LA FORTUNE.

HA ! Monſieur Mitronet, je tremble, il vient de me prendre un ſaiſiſſement par tout le corps, j'ai rencontré à ce moment Madame Kurkila ; elle m'a lancé un regard tout des plus affreux ; je crains fort qu'elle ne ſe doute de quelque choſe.

MITRONET.

Remettez-vous, Mademoiſelle, ce n'eſt qu'une fauſſe allarme : elle ne vous connoît pas, elle ne vous a jamais vûë.

MLLE LA FORTUNE.

N'importe, je ne puis la regarder ſans frayeur,

frayeur, elle a un visage si hideux ; mais ne vous y trompez pas, si elle sçavoit le dessein où vous êtes de m'épouser, nous serions dès le lendemain la risée du Public ; ce seroit un des meilleurs Articles de la Pasquinade, & je vous l'avoüe naturellement, je n'aimerois pas à être turlupinée de Madame Kurkila ; c'est un Diable quand elle veut mal à quelqu'un.

MITRONET.

Tranquillisez-vous l'esprit, je dois appréhender plus que vous ; au-surplus qu'en pourroit-il arriver ? Madame Kurkila s'emportera, pestera, dira que je suis un traître, un scélerat, un perfide, un infâme ; hé bien ! je suis ravi de lui donner matiere d'écrire & de parler : voici Pierrot, il en veut à moi sans doute.

Pierrot paroît.

Mlle LA FORTUNE.

Je vais vous quitter, je ne veux pas qu'il me voye avec vous.

MITRONET.

Ne vous éloignez pas, Pierrot est un bon innocent, feignez être une Lingere qui vient m'offrir de la toile.

Mlle

MLLE LA FORTUNE.

Je vous assure, Mr. que vous ne sçauriez prendre une meilleure toile, ni à un prix plus raisonnable, souhaitez-vous que je vous l'envoye?

PIERROT *un peu éloigné.*

Je n'entends rien à tout-çà; Mad. Kurkila m'envoye chercher partout M. Mitronet, il n'est point venu hier de toute la journée, & elle veut qu'il épouse aujourd'hui Mademoiselle Etepnip. (*Lorsqu'il est proche.*) Pardienne, Mr. Mitronet, je vous ai cherché partout les coins & recoins de la Ville, je croyois d'abord vous trouver dans ce petit Cabaret où vous buviez l'autre jour du Genevre avec la famille. A propos, Mr. Mitronet, Madame Kurkila m'a dit comme-çà de vous dire que vous veniez tout-à-l'heure lui parler: Elle jure comme tous les Diables. Mademoiselle Etepnip se débat comme une ame damnée, votre grand barboüillé de Valet est venu leur dire que vous ne viendriez pas; on est venu je ne sçai quoi leur ravauder aux oreilles, que vous alliez vous marier ailleurs. Par hazard, Mr. Mitronet, ne seroit-ce point-là la Prétenduë? Par ma foi je l'aimerois bien autant comme votre Brunette; malpeste comme elle a les yeux émerillonnez!

MITRONET.

MITRONET.

Tu te trompes, Mademoiſelle eſt une Lingere chez laquelle je ſuis allé pour faire des emplettes; nous n'avons pû convenir de prix, & tu la vois ici pour me prendre au mot.

MLLE LA FORTUNE.

Cela eſt ſi vrai, que, Monſieur, je ſuis votre très humble ſervante, vous enverrai-je la toile, ou ſi je ferai vos chemiſes & les cravates?

MITRONET.

Je paſſerai chez vous, Mademoiſelle, nous conclurons toutes nos affaires.

(Il la conduit un peu, lui parle à l'oreille & revient ſur ſes pas.)

Tu dis donc, Pierrot, que tu es bien las de Madame Kurkila.

PIERROT.

Si je le ſuis, hé! qui ne le ſeroit pas? Mais, Mr Mitronet, là, qu'en penſez-vous? Je ne ſuis qu'un ſot; mais croyez-moi, je ne ſuis point ſi tant niais; car voyez-vous, quoique vous veniez de me dire que cette Demoiſelle étoit une Lingere: hem! regardez-moi, j'ai pourtant bien compris

que

que c'étoit celle pour qui Mad. Kurkila venoit de vous donner à tous les diables, & elle dit qu'elle déchirera plûtôt tous ſes Brimborions de papier, ſi dès aujourd'hui vous n'épouſez pas ſa fille.

MITRONET.

Elle pourroit ſe tromper.

PIERROT.

Ne vous y joüez pas, au moins, elle dit que vous y veniez ; mais, moi, je ne vous le conſeille pas ; car pardienne elle vous déviſageroit. Si vous l'aviez vûë, elle avoit deux gros tampons d'écume aux deux côtez de la bouche. Le chien, diſoit-elle, il ne viendra pas, le coquin, le maraut, le fripon ; va-t'en, Pierrot, me le chercher, amene-le moi mort ou vif.

MITRONET.

Ses ordres ſeront mal executez, vas lui dire que je ſuis malade.

PIERROT.

Oh ! pour celui-là, je n'ai pas la hardieſſe de mentir ſi effrontément.

MITRONET.

Hé bien, dis-lui que j'ai des affaires.

PIERROT.

PIERROT.

Monſieur, vos affaires ſont faites ; vous venez de renvoyer la Lingere.

MITRONET.

Oh ! parbleu dis-lui tout ce qu'il te plaira.

PIERROT.

Je m'en vais donc lui dire que vous avez une fiévre de cheval, & que vous êtes ſorti pour vos affaires.

MITRONET.

Tout comme tu l'entendras, tu peux y ajoûter que je ne les verrai de ma vie ni l'une ni l'autre.

PIERROT.

Vous ne voulez donc pas y venir ni mort ni vif, Monſieur. Ah ! Jarnicoton, je vais être battu comme plâtre.

SCENE

SCENE III.

MADAME KURKILA, PIERROT.

MAD. KURKILA.

VOilà un franc petit coquin ; quoi, miſérable, ce ſera toûjours de même ? Tu ne reviendra jamais ? Où eſt Mr. Mitronet ?

PIERROT.

Madame....

MAD. KURKILA.

Hé bien ! Madame. Où as-tu été, dis, parle, l'as-tu trouvé ? Viendra-t'il bien-tôt ? Répons-moi ?

PIERROT.

Madame....

MAD. KURKILA.

Toûjours, Madame, le ſot animal ! Où eſt-il ? Parleras-tu, miſérable ?

PIERROT.

PIERROT.

Oüi, Madame, il dit qu'il a la fiévre chaude, qu'il tombe du haut mal, il eſt ſorti pour ſes affaires; qu'au-ſurplus il vous donne votre fille & vous à tous les diables.

MAD. KURKILA.

Quelle bête! Quel raiſonnement! Il a la fiévre chaude; il tombe du haut mal, il eſt ſorti pour ſes affaires.

PIERROT.

Pardienne, Madame, ſi vous n'entendez pas ce que je dis, vous comprendrez peut-être mieux ce que je penſe.

MAD. KURKILA.

Que peux-tu penſer, animal?

PIERROT.

Ce que je penſe? *Primò*, Que Monſieur Mitronet veut planter-là votre fille pour reverdir. *Secundò*, Que Monſieur Mitronet ne peut plus vous ſouffrir; & finalement m'a-t'il dit, que Mad. Kurkila & ſa fille aillent à tous les Diables, je ne veux de ma vie les revoir.

MAD.

MAD. KURKILA.

Tu rêve, mon pauvre garçon, tes imaginations ſont extravagantes, & Mr. Mitronet épouſera ma fille aujourd'hui, ou le Diable emportera l'un de nous deux.

PIERROT *tournant la tête.*

Non, ce n'eſt pas là ſont compte, du moins à ce que j'en ai vû, à ce qu'il m'en a dit; car je m'en ſouviens bien encore, & il m'a dit....

MAD. KURKILA.

Et il t'a dit que tu étois une bête; ſi ce n'eſt pas ſon compte, c'eſt bien le mien; tu ne me connois pas encore, ni lui non-plus, & quand je me ſuis une fois fourré quelque choſe dans la cervelle, je n'en démordrois pas pour l'enfer.

PIERROT.

Oh! pour le coup vous avez bien l'air d'y perdre votre Latin; car par la Morguenne, je le croi déja marié; mais, tenez, Madame, ne vous fâchez point, voici ces fameux Bohémiens que je vois là-bas; vous devez aller les voir; vous ſçavez que ce ſont les plus habiles gens du monde; allez les conſulter, ſi je ſuis une bête, je parie qu'ils vous en diront plus que vous n'en voudrez ſçavoir.

MAD.

MAD. KURKILA.

Tais-toi, vas dire à ma fille qu'elle vienne; ramaſſe tous les papiers qui ſont ſur ma table, porte-les chez l'Imprimeur, & ſurtout dis-lui, que dans deux heures ſans faute j'aye cette Paſquinade.

PIERROT.

J'aurois bien voulu vous dire quelque choſe, Madame.

MAD. KURKILA.

Point de raiſonnement, fais ce que je te dis.

SCENE IV.

MAD. KURKILA, LE BOHEMIEN & LA BOHEMIENNE *s'approchent.*

MAD. KURKILA.

IL faut que je parle à ces gens-ci, Pierrot n'eſt qu'un innocent; mais ſouvent ces ſortes de bêtes ont plus de bon ſens que bien d'habiles gens. (*Près d'eux.*) Vous êtes, à ce que je vois, les fameux Tireurs d'horoſcope

d'horoſcope qui ſatisfaites la curioſité du Public, je devois aller chez vous pour vous conſulter ſur un cas aſſez extraordinaire: Ne pourriez-vous pas me dire ſi un traître qui a promis mariage à ma fille, que l'on dit être promis à un autre, l'épouſera.

Elle s'adreſſe à l'homme.

LE BOHEMIEN, *vîte & d'un accent Gaſcon.*

Ce n'eſt point à moi à qui il faut s'adreſſer, nous avons chacun notre petit talent; je laiſſe à ma femme la devinomentie, pour moi je ſuis un Médecin ambulant, je guéris la Galle, la Tigne, la Vérole, la Rougeole, le Scorbut, l'Apoplexie, la Diſſenterie, l'Epilepſie, la Souflomentie, l'Etiſie, la Paralyſie. C'eſt moi, Madame, qui ai donné le dernier lavement au Cheval de bronze, & qui l'ai tiré de cette grande colique dont il a été fait mention dans la derniere Paſquinade. C'eſt moi, Madame, qui tous les ans au premier jour de Mai me rends en Flandres pour y purger les Suiſſes des deux Armées; & plût à Dieu, Madame, que vous fuſſiez attaquée de toutes ces maladies que je viens de vous nommer, je vous appliquerois ſur le corps un mien cataplaſme, qui, en moins de vingt-quatre heures, vous guériroit ou vous enverroit à tous les diables.

Mais, par hazard, qui êtes-vous? Je croirois avec votre face enfumée que vous seriez quelque échappée de nos bandes; vous avez tout l'air du Capitaine de la Rapiere, un de nos anciens amis, qui malheureusement fut pendu il y a trois ans à Toulouse; vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau. Qu'en dis-tu Lisette?

LA BOHEMIENNE.

Diou me danne, c'est la vérité toute pure, si nous ne lui avions pas rendu les derniers devoirs, je me serois dans un tems de Carnaval imaginée que ce seroit lui-même.

LE BOHEMIEN & LA BOHEMIENNE.

Permettez qu'en mémoire de notre ami nous ayions le plaisir de vous embrasser.

MAD. KURKILA.

Fi, fi, retirez-vous, insolens.

Tous les deux.

Comment, nous sommes des Insolens?

MAD. KURKILA.

Je ne dis pas cela; je dis que la Justice a été bien insolente de faire pendre Mr. le Capitaine de la Rapiere.

Tournant

Tournant la tête.

Il ne faut pas les fâcher, j'ai beſoin d'eux.

A la Bohemiene.

C'eſt donc vous, qui ſçavez prédire l'avenir.

LA BOHEMIENNE.

Moi-même, je prédis tout ce qui eſt paſſé, & ne ſçai pas un mot de l'avenir.

MAD. KURKILA.

Vous voulez dire ſans doute que vous prophétiſez l'avenir, & ne dites pas un mot du paſſé.

LA BOHEMIENNE.

Cela va ſans dire, quelle eſt la premiere lettre de votre nom? Je vois bien des choſes ſur votre maronne face.

MAD. KURKILA.

La premiere lettre de mon nom eſt un K.

LA BOHEMIENNE.

Un K, tenez-vous droite, ouvrez les yeux, regardez-moi-là; je veux de ma vie ne dire aucune verité, ſi vous n'êtes pas cette femme qui a de ſi beaux talens, celle qui *totaliter atque generaliter* poſſede *excel-*

lentiſſimam artem turlupinandi, ſatyrandi, deshonorandi, dechirandi, diffamandi, & maſſacrandi omnes reputationes. Vous devez être celle qui depuis quelques années faites le diable à quatre, *& pro certo* vous êtes la véritable Mad. Kurkila,

MAD. KURKILA.

Ha ! Madame, vous me faites cent fois plus d'honneur que je ne mérite. (*A part.*) Diable ! Voici une habile femme, ſur la premiere lettre de mon nom me dire tant de véritez ! Je ne croi pas qu'il y ait au monde une pareille Devinereſſe ; il faut que je la conſulte ſur mon petit Chevalier.

LA BOHEMIENNE.

Ne parlez point arriere de moi : car je ſçai que vous aimez, ou plutôt que vous êtes folle du Chevalier Plume-Vieille, que c'eſt un petit inconſtant, que vous rêvez aux moyens de le ſurprendre avec votre rivale, & que vous avez déja été à la Friperie acheter un habit de livrée pour vous déguiſer.

MAD. KURKILA.

Ho l'habile femme ! (*A part.*) L'habile femme ! Vous croyez donc qu'il ne m'aime plus ?

LA BOHEMIENNE.

Si je le croi ? Il eſt actuellement avec votre rivale, il coupe le derriere de cette veſte de drap d'or que vous lui avez donné, il lui en fait préſent, elle doit en faire un corſet & des ſouliers pour aller au premier bal.

MAD. KURKILA.

Ha ! le petit ſcélérat.

LA BOHEMIENNE.

Que cela ne vous étonne point, exécutez votre deſſein, tout vous réuſſira ; tant que vous lui fournirez aux appointemens il reviendra toûjours.

ETEPNIP *ſurvient.*

Mais, qu'eſt-ce que je vois ? Si vous avez des enfans, cette Belle doit être votre fille. La premiere lettre de ſon nom ?

MAD. KURKILA.

C'eſt un E.

LA BOHEMIENNE.

Un E, c'eſt-à-dire Etepnip, propre fille de Madame Kurkila ; approchez, la Belle, que nous conſidérions votre minois.

ETEPNIP.

Que voulez-vous faire de mon minois?

MAD. KURKILA.

Oüi, ma fille, approchez; voici la plus grande Devinereſſe du monde, elle m'a dit des choſes qui paſſent l'imagination.

ETEPNIP.

Vous êtes bien bonne, ma mere, de vous amuſer à ces bagatelles, j'en ai tant vû, tant conſulté, qui ne m'ont jamais dit un mot de vérité.

MAD. KURKILA.

Ce n'eſt plus de même, ma chere fille; tiens, en lui diſant la premiere lettre de mon nom, elle m'a reconnuë pour Madame Kurkila; elle m'a ſur le champ dit que tu t'appellois Etepnip. Ce n'eſt vraiment pas comme les autres, elle m'a dit des choſes ſurprenantes.

LA BOHEMIENNE.

Oüi, Mademoiſelle, je vois dans votre phiſionomie, une grandeur future & très-prochaine, approchez un peu plus près, tenez-vous droite, ouvrez les yeux, regardez-moi là. Il ne tiendra qu'à vous, avant vingt-quatre heures, de devenir Comteſſe.

ETEPNIP.

ETEPNIP.

Ne voilà-t'il pas, ma chere mere ? Comment cela ſe pourroit-il, puiſque ce ſoir je dois épouſer Mr. Mitronet ? Allez, vous n'êtes qu'une diſeuſe de pas vrai.

LA BOHEMIENNE.

Pas vrai vous-même, & voici mon génie qui me ſouffle aux oreilles que Mr. Mitronet, ci-devant votre Amant, vient de puis trois minutes de ſe marier avec Mademoiſelle la Fortune.

ETEPNIP.

Ha ! le traître, voilà donc pourquoi il n'eſt pas venu depuis hier au logis, le perfide, il ne mourra jamais que de ma main.

LA BOHEMIENNE.

Point de déſeſpoir, ou je noyerai mon génie.

MAD. KURKILA.

Qu'en dis-tu, ma fille ? Conſole-toi, tu n'y perdras rien, vingt-quatre heures ſeront bien-tôt paſſées; nous verrons, j'en ſuis ſûre, l'effet de la Prédiction; (*à l'oreille*) car il n'y a que le Diable & moi qui ſçachions ce que je viens d'entendre. Rentrons au plûtôt, ton Comte eſt déja peut-être à

la maiſon. Mais, Monſieur & Madame, il eſt juſte de récompenſer d'auſſi habiles gens que vous.

Elle met la main à la poche.

LA BOHEMIENNE.

Vous vous mocquez, Madame, ne mettez point la main à la bourſe; nous ne ſommes point de ces Coureurs de Bourgs & Bourgades, nous exerçons notre petit talent avec beaucoup d'honneur, nous ſçavons parfaitement diſtinguer les gens de mérite; cela ſe trouvera une autre fois, le premier viſage de contrebande que nous trouverons en chemin, nous vous enverrons un petit mémoire pour le turlupiner.

MAD. KURKILA.

A votre ſervice, très-humble ſervante, je ferai de mon mieux : Allons, ma chere Comteſſe, tu n'en peux plus douter, tu vois que ce ſont des gens d'honneur, ils ne prennent point d'argent.

ETEPNIP.

Dieu le veüille, ma mere, je le ſouhaite du moins autant que vous.

Elles s'en vont.

SCARAMOUCHE.

Parſambleu, Madame Kurkila eſt un drôle

drôle de corps, avec tous ſes beaux talens, elle n'a pas mordu à l'hameçon; j'eſpere que nous lui ferons gober un Comte de la même façon,

COLOMBINE.

Elle ne manquera pas d'aller chez ſa rivale; il faut y faire trouver du monde, & qu'elle ſoit régalée comme il faut; mais ſurtout, que le Chevalier n'en ſçache rien.

SCENE V.

BAUDARINET, ETEPNIP.

BAUDARINET.

VOilà d'étranges nouvelles, ma niéce, quoi! Monſieur Mitronet vous manque de parole? C'eſt un franc ſcélérat; mais votre mere, avec tout ſon eſprit eſt une grande bête; je lui ai ſouvent dit, tant que vous fournirez de l'argent à Monſieur Mitronet, il voudra toûjours épouſer votre fille.

ETEPNIP.

Quel intérêt prenez-vous à cela, mon oncle?

BAUDARINET.

Quel intérêt j'y prends? L'honneur de la famille, ma niéce.

ETEPNIP.

Ha! l'honneur de la famille. Ha! nous allons ſans vanité lui donner le dernier luſtre.

BAUDARINET.

Comment cela, ma niéce?

ETEPNIP.

Hé! ce n'eſt qu'une bagatelle; mais j'eſpere que vous me porterez reſpect, & qu'avant vingt-quatre heures.... mais, vous en jugerez, mon oncle, vous en jugerez.

BAUDARINET.

Vous rêvez, ma niéce, & ſi vous voulez que je vous entende, parlez plus clairement.

ETEPNIP.

Il faut donc vous parler clairement; hé bien, c'eſt qu'avant vingt-quatre heures, je ſerai Comteſſe, mon oncle, je ſerai Comteſſe.

BAUDARINET.

BAUDARINET.

Je le croi, ma niéce, je le croi; vous ferez apparemment quelque partie de ſouper avec Monſieur le Comte, & le reſte de la nuit vous ſerez Comteſſe, ma niéce, vous ſerez Comteſſe.

ETEPNIP.

Que dites-vous, mon oncle?

BAUDARINET.

Je dis que vous me ferez plaiſir, ma niéce, & votre mere auſſi, de ne me plus importuner de toutes vos ſottiſes.

ETEPNIP.

J'eſpere, mon cher oncle, que dans vingt-quatre heures vous parlerez autrement.

BAUDARINET.

A la bonne heure, ma niéce. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

ETEPNIP, PIERROT *ſurvient.*

ETEPNIP.

OU vas-tu, Pierrot?

PIERROT.

Où je vais? Acheter un balai tout neuf.

ETEPNIP.

Un balai tout neuf, as-tu encore fâché ma mere? Elle veut peut-être te donner le foüet.

PIERROT.

Ho! morguienne, pour cette fois, elle m'a penſé déviſager, elle veut abſolument que je lui trouve Monſieur Mitronet; elle veut à toute force que je lui amene ſon Chevalier Plume-Vieille, elle jette tout cul par-deſſus tête; elle m'a, je ne ſçai quoi, baragouiné, qu'elle avoit parlé à des Sorciers; qu'il falloit fournir la maiſon depuis les pieds juſqu'à la tête, & encore que vous alliez être Madame la Comteſſe. Pierrot, m'a-t'elle dit, va acheter un balai

balai tout neuf, & reviens vîte. Mais non, a-t'elle repris, tu iras prendre Etepnip qui eſt allée chez ſon oncle.

ETEPNIP.

Vas acheter ton balai.

PIERROT.

Ça ne preſſe pas ; car je voudrois bien vous dire quelque choſe.

ETEPNIP.

Qu'aurois-tu à me dire, Pierrot ? Parle, mon pauvre garçon.

PIERROT.

Mais peut-être que ça vous fâchera.

ETEPNIP.

C'eſt ſelon ; mais dépêche-toi, tu ſçais que je ſuis bonne perſonne, & que difficilement je me fâche.

PIERROT.

C'eſt qu'il court je ne ſçai quel bruit, que Mr. Mitronet s'eſt marié avec une autre. Ah ! ſi vous ſçaviez, Mademoiſelle, comme j'en ſuis bien-aiſe, tenez depuis ce bruit-là, je me ſens tout hors de moi-même.

ETEPNIP.

ETEPNIP.

Je ne vois rien qui doive tant te réjoüir, dis-moi quelque bonne raiſon ?

PIERROT.

Quelque bonne raiſon ? Ecoutez ; Monſieur Mitronet ayant pris une femme, vous ne ſerez point mariée avec, & ſi vous n'êtes pas mariée avec lui, vous avez beſoin d'un autre mari, & comme vous aurez beſoin d'un autre mari...

ETEPNIP.

Il faut écouter Pierrot juſqu'au bout. Hé bien, Pierrot, ſi j'avois beſoin d'un mari, en as-tu quelqu'un prêt pour moi ?

PIERROT.

Oüi, j'en ai un, & un bon enfant, qui mardienne vous aimera : Mais tenez, ſans marchander, c'eſt moi.

ETEPNIP.

Quoi ! Tu voudrois bien m'épouſer ?

PIERROT.

Hé ! Mais pourquoi non ? Si vous le voulez bien, je ſuis tout prêt.

ETEPNIP.

ETEPNIP.

Tu n'y penſes pas, Pierrot : Comment, cela t'a pris tout-d'un coup ? Mais dis-moi, je te prie ? Si nous étions mariez, que ferions-nous enſemble ?

PIERROT.

Ce que nous ferions ? Tenez, Mademoiſelle, vous croyez donc que je n'y ai pas penſé : J'ai de l'eſprit une fois, je ſçai déja le chemin de chez le Libraire, & quand Madame votre mere ſera crevée, ce ſera moi qui ferai la Paſquinade.

ETEPNIP.

Tu feras, dis-tu, la Paſquinade ? Comment cela ? Tu ne ſçais ni lire ni écrire.

PIERROT.

Ne le ſçavez-vous pas ?

ETEPNIP.

Oüi.

PIERROT.

Hé bien : Je dicterai & vous écrirez ; mardienne ne ſemble-t'il pas qu'il faille avoir tant d'eſprit pour cela ? Croyez-moi, j'y fourrerai du moins autant de ſottiſes que Madame votre mere.

ETEPNIP.

ETEPNIP.

Oh ! Pour le coup, Monſieur Pierrot, vous pouſſez la galanterie un peu trop loin, il faut vous en récompenſer ſelon vos mérites. *Elle lui donne des coups de bâton.*

SCENE VII.

MADAME KURKILA
déguiſée en Laquais.

OH cruel amour ! Oh funeſte amour ! à quel déſeſpoir me réduis-tu ? Me perſécuteras-tu juſqu'au tombeau ? Oh ingrat Chevalier ! Oüi de tous les hommes le plus ingrat. Voilà donc le fruit de toutes les bontez que j'ai euës pour toi : Voilà donc la reconnoiſſance de tous les bienfaits dont je t'ai accablé. Quoi ! paſſer les jours & les nuits dans mon Cabinet ? Expoſer ma fille & Pierrot à une faim canine ? M'ôter le morceau de la bouche pour te le donner ? Courir les ruës habillée comme la derniere des ſaloppes pour te revêtir comme un Prince ? Et perfide que tu es, tu me ſacrifie à ma rivale, & quelle rivale ? Une miſérable qui n'eſt pas en état de t'aſſiſter d'un ſeul verre de genevre. Mais voici à-peu-

près

près l'heure où je pourrois les ſurprendre : Il faut me cacher dans cette écurie.

Elle ſe cache dans un coin du Théâtre, le Chevalier Plume-Vieille & Madame Rivalet ſurviennent.

LE CHEVALIER.

Seroit-il poſſible, Madame, que vous me cruſſiez capable d'aimer Madame Kurkila ? J'ai pour elle, il eſt vrai, quelques complaiſances ; vous ſçavez la mauvaiſe fortune qui me perſécute, elle me fournit de tems en tems dequoi ſoutenir ma dépenſe : Voilà, par exemple, ce chapeau, ce plumet, ces bas de ſoye, ces gands à franges, il n'y a que deux jours qu'elle me les a envoyez. Mais, plûtôt que de vous déplaire, je renoncerai à tous ces préſens, & je vous proteſte que je ne la verrai de mes jours.

MAD. RIVALET.

Non, Chevalier, je vous aime aſſez pour n'être point jalouſe de votre bonne fortune. Mon Epoux, comme vous le ſçavez, n'eſt point aſſez libéral pour laiſſer entre mes mains de quoi réparer les préſens de Madame Kurkila : Continuez à la voir ; mais ſurtout, Chevalier, conſervez-moi votre cœur.

LE

LE CHEVALIER.

Que je vous ſuis obligé, Madame. Mais quel bruit ! Quel vacarme eſt ceci ? (*Un Valet entre.*) Tout eſt perdu, Madame, tout eſt perdu, la maiſon eſt pleine de voleurs, j'en tiens un enfermé dans l'écurie, je l'ai vu entrer, il s'eſt caché derriere la paille : J'ai aſſemblé tous les voiſins, j'ai fermé toutes les portes.

Le Chevalier met l'épée à la main, jure, tempête, il fait retirer Madame Rivalet ; il va à la tête de gens armez de bâtons, de broches & de fourches vers l'endroit où Madame Kurkila s'eſt cachée ; on lui donne force coups, elle ſe fait connoître : On la met dans un fauteüil, le Chevalier lui déboutonne ſon habit, il paroit deux veſſies de cochon, ridées, pour tetons : On lui jette du brandevin de genevre ſur le viſage : Elle ouvre les yeux, & dit :

Retirez-vous, Chevalier.

LE CHEVALIR.

Quoi, Madame, c'eſt vous, & c'eſt moi qui ſuis aſſez malheureux de m'être mis à la tête de vos aſſaſſins ?

MAD. KURKILA.

Retire-toi, infâme. (*Aux perſonnes qui ſont*

ſont auprès.) Mes enfans, conduiſez-moi dans ma maiſon.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, perſonne n'aura ſoin de vous que moi.

MAD. KURKILA.

Retire-toi te dis-je, gueux que j'ai tant de fois revêtu, retire-toi ſcélérat, viens chercher des habits galonnez, des veſtes d'or, des plumets & tous tes beſoins; va crever à l'Hôpital; c'eſt ton ſort, miſerable; ne me touche point, j'ai encore aſſez de force pour fuir ces lieux, & t'écraſer, monſtre que tu es: (*D'un ton radouci*) mais ſeroit-il poſſible, Chevalier, que vous ne m'ayïez pas reconnuë?

LE CHEVALIER.

Moi, Madame, vous avoir connuë! me croire capable d'une telle bévuë! que je meure plûtôt mille fois que d'avoir commis une ſemblable faute.

MAD. KURKILA.

Seroit-il bien vrai, Chevalier? J'ai encore aſſez de foibleſſe pour vous croire; mais que veniez-vous faire ici après vous l'avoir défendu?

LE

LE CHEVALIER.

Madame, je pourrois vous trouver quelque menſonge ; mais j'aime beaucoup mieux vous avouer que j'ai tort, & vous promettre de n'y remettre jamais les pieds.

MAD. KURKILA.

Votre franchiſe me plaît, Chevalier, je vous le pardonne, je me ſens un peu bleſſée dans le corps, n'auriez-vous point encore une goutte de genévre ?

LE CHEVALIER.

Venez, Madame, nous vous porterons ſur votre lit ; on vous donnera tout ce que vous ſouhaiterez.

MAD. KURKILA.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Madame.

MAD. KURKILA.

Ayez ſoin que cette avanture ne ſoit pas publique, autrement je ſerois dans l'obligation de me Paſquiniſer.

LE

LE CHEVALIER.

Vous pouvez, Madame, compter ſur ma diſcrétion.

ACTE II.

SCENE I.

MITRONET, SCARA. MOUCHE.

SCARAMOUCHE.

NOn, Monſieur, je ne me mêle plus de vos affaires.

MITRONET.

Mon pauvre Scaramouche, écoute un petit mot.

SCARAMOUCHE.

Il n'y a point de mon pauvre Scaramouche, je n'écoute rien du tout.

MITRONET.

Je n'ai qu'un ſeul mot.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Je ne veux rien entendre, vous dis je, ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir épouſé Mademoiſelle la Fortune, moi qui abſolument vous l'avois défendu? Une fille ſans naiſſance, ſans protection, qui n'a d'autre fortune que celle de ſon nom, & dont la ſeule qualité eſt d'avoir ſçu plaire au Public.

MITRONET.

Ne te l'ai-je pas repeté cent fois, je me ſerois plûtôt jetté entre les bras du Diable que de tomber entre ceux de Madame Kurkila : mais finiſſons la correction, car cela commence à m'échauffer les oreilles. Mademoiſelle la Fortune eſt Madame Mitronet, par conſéquent ta maîtreſſe, porte-lui reſpect, autrement.....

SCARAMOUCHE.

Mr. cela eſt fini, je n'en parlerai plus; y a-t'il encore quelque choſe pour votre ſervice? Mais, Mademoiſelle la Fortune.....

MITRONET.

Comment, maraut, je t'entens encore?

SCARAMOUCHE.

Non, Monſieur, je dis que; mais, (*à part.* (Diable, il faut ſonger à ce que je dis,

dis, mes épaules pourroient s'en reſſentir. Parlez, Monſieur, je vous écoute.

MITRONET.

Te voilà donc enfin raiſonnable : Ecoute, ta maſcarade a fort bien réüſſi, as-tu trouvé un Comte pour Etepnip ?

SCARAMOUCHE.

Vous me prenez peut-être pour quelque innocent, ſuis-je un garçon à faire les choſes à demi ? Le Comte eſt tout fabriqué, dans le moment il ſera ici : Tenez le voilà.

Barillet entre.

MITRONET.

Comment, c'eſt le petit Barillet !

SCARAMOUCHE.

N'eſt-ce pas un joli garçon ? Laiſſez-le faire, il jouëra ſon rôle auſſi-bien qu'aucun Comte du monde.

MITRONET *à Barillet.*

Quoi c'eſt toi ?

BARILLET.

Moi-même, Monſieur, prêt à recevoir vos ordres.

MITRONET.

MITRONET.

Scaramouche t'a informé de quoi il eſt queſtion, tu ſçais de quelle maniere il faut s'y prendre, ſi tu peux gagner le cœur & l'eſprit de la fille, ta fortune eſt faite.

BARILLET.

Monſieur, le cœur & l'intérêt ſont de la partie, je n'épargnerai rien pour plaire à l'un & à l'autre.

MITRONET.

Qu'appelle-tu le cœur intéreſſé? Tu ſerois amoureux d'Etepnip?

BARILLET.

Long-tems avant que vous le fuſſiez.

MITRONET.

Tu la connois-donc?

BARILLET.

Il y a plus de cinq ans.

MITRONET.

Tant pis de par tous les Diables; & ſi tu la connois, il eſt inutile de rien entreprendre.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Hé ! ne vous amuſez point à tant babiller, je le déguiſerai ſi bien que le diable ne le reconnoîtroit pas : je vais chercher l'habit que je lui ai deſtiné, je vous répons d'en faire un Comte, & un Archicomte s'il le faut.

MITRONET.

Fais comme tu l'entendras. (*Scaramouche s'en va.*) (*A Barillet.*) Tu peux bien la connoître, mais je ne crois pas que tu lui aye jamais parlé.

BARILLET.

Plus de cent fois en ma vie, l'amour ſeul que j'avois pour elle m'a fait quitter ce pays.

MITRONET.

Quoi tu lui aurois déclaré ton amour ?

BARILLET.

Oui, Monſieur, & en bonne conſcience la mere & la fille m'en doivent encore plus de quarante cinq ſols.

MITRONET.

Je te croyois homme à faire notre affaire, mais tu as la cervelle timbrée ; il faut

que tu ſois fou. Tu aime Etepnip, tu le lui as déclaré, & elle t'en doit encore plus de quarante-cinq ſols.

BARILLET.

Un petit moment, Monſieur, & vous verrez ſi je ſuis fou : il y a environ quatre à cinq ans que je portois une petite manette, où j'avois quelques bouteilles de Brandevin de genévre & un peu de tabac : je faiſois tous les matins ma ronde dans leur quartier; ſi-tôt qu'elles m'entendoient crier, Brandevin, Brandevin, d'abord l'une ou l'autre, la tête à la fenêtre, m'appelloit: je me trouvai épris des beaux yeux de Mademoiſelle Etepnip; mais moi, pauvre Brandevinier, je me doutois que ce ne ſeroit pas viande pour mes oiſeaux; je m'hazardai cependant un jour de lui dire que je l'aimois. Inſolent, me dit-elle, ſors d'ici. Elle appella auſſi-tôt ſa mere, elles ſe jetterent ſur moi, me firent ſauter les dégrez, mes pauvres bouteilles furent caſſées, & j'en fus pour plus de cinquante ſols, & non pas pour quarante cinq. Ne vous embarraſſez point; car depuis ce tems là je ſuis fort changé, je ſuis grandi, j'ai pris l'air du monde, j'ai fait deux campagnes en Flandres où j'ai vendu du Brandevin & du Tabac au Quartier du Roi. De-là je me ſuis enrôlé avec des Vendeurs d'Orvietan.

vietan. J'ai joüé les premiers rôles dans leurs farces, & ſans prévention, s'il falloit joüer celui d'un Roi, d'un Prince, & non pas d'un ſimple Comte, je m'en acquitterois à merveilles.

SCARAMOUCHE *revient & apporte un habit.*

Ho ça, ça, voici dequoi comtifialiſer Monſieur de Barillet; allons, quittez-moi ce juſte-au corps, (*il l'habille.*) Cela ne va pas mal, mettez cette perruque, le chapeau ſous le bras, prenez ce peigne, tirez les cheveux en-devant; que cela vous accompagne le viſage.

BARILLET.

Ote-toi animal, tu veux apprendre à ton pere à faire des enfans.

Il s'accommode, ſe plante de bon air, il marche.

MITRONET.

Cela va fort bien, voilà une démarche toutes des plus Petits-Maîtres, il ne manque plus que le nom, & ſçavoir le compliment que tu feras à Madame Kurkila.

SCARAMOUCHE.

Ho, Meſſieurs, c'eſt moi qui l'ai com-

tifialiſé; c'eſt à moi de le nommaliſer, attendez, tu, tu, tu, ta, ta, ta.

MITRONET.

Oüi, il s'appellera le Comte de tu, tu, tu, ta, ta, ta.

SCARAMOUCHE.

Laiſſez-moi donc rêver un moment; je le tiens, il s'appellera le Comte de Krabe.

BARILLET.

Optime, je ſerai le Comte de Krabe, j'épouſerai Mademoiſelle l'Eſcargot, ne te tuë point tant la cervelle. (*A Mitronet.*) Monſieur, je m'appellerai le Comte de Wavrefelt.

MITRONET.

Ce nom eſt fort bon, il a quelque choſe d'étranger.

SCARAMOUCHE.

Je le trouve merveilleux; avec votre permiſſion, Monſieur le Comte de Wavrefelt, un petit mot de répétition.

BARILLET.

Volontiers.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Monſieur, mettez-vous-là, vous ſerez Madame Kurkila, & moi je ſuis Etepnip.

MITRONET.

Cela n'eſt pas néceſſaire, j'ai trop bonne opinion de lui.

SCARAMOUCHE.

Seulement un petit compliment.

BARILLET *fait des révérences à l'un & à l'autre, il s'adreſſe à Mitronet.*

Madame, la haute & fameuſe réputation que vous ont acquis vos Ouvrages; votre mérite perſonnel, la beauté, le grand air, les belles & rares qualitez de Mademoiſelle votre fille; le tout enfin.....

MITRONET.

Ne perdons point de tems, je vois que Monſieur le Comte joüera ſon perſonnage comme il faut; allons-nous-en, crainte que quelqu'un ne nous ſurprenne.

SCENE II.

MADAME KURKILA, SINCERE, *qui eſt Libraire.*

MADAME KURKILA.

VOus n'avez pas toûjours parlé de même, & franchement Monſieur Sincere, vous avez des ſcrupules qui ſont hors de ſaiſon ; nous ſommes dans un mauvais tems, il eſt vrai ; l'argent, dites-vous, eſt rare ; on en trouve toûjours pour la bagatelle, & ſans vanité, Monſieur Sincere, mes petits Ouvrages vous ont un peu engraiſſé.

SINCERE.

Tout cela eſt vrai, Madame ; mais je crains pour mes épaules, & d'ailleurs vous outré ſi cruellement la matiere, qu'en vérité je n'oſerois plus m'y riſquer. Voilà, par exemple, ce jeune Abbé que vous avez traité d'échapé de Biſsêtre, il ſort de ma Boutique, il peſte, il jure, & me proteſte que je lui payerai & vous auſſi.

MADAME KURKILA.

Quoi ce petit éventé qui veut faire le bel eſprit, qui en plein Caffé dit que je n'écris que des ſottiſes, que je ſuis folle, qu'on

qu'on en met de plus ſages au Petites Maiſons ? Il convient bien à ce petit Dariolet de ſe donner des airs de faire l'homme de condition, pendant que dans Paris ſon pere étoit mon Patiſſier ordinaire.

SINCERE.

Vous y voilà encore, votre Patiſſier ordinaire, je parie que vous n'avez jamais connu ni lui ni ſon pere.

MAD. KURKILA.

Je ne le connois pas, ſi vous voulez; mais on me l'a dit.

SINCERE.

Il en eſt de même de tout ce que vous dites & écrivez; vous forgez de jolis menſonges, vous deshonorez je ne ſçai combien d'honnêtes gens, & puis on vous l'a dit. Si vous continuez, vous aurez des affaires : pour moi, Madame, je romps dès à préſent toute ſocieté.

MAD. KURKILA.

Fort bien, Monſieur Sincere, fort bien, nous en trouverons mille & mille; ſi... Mais écoutez, il faut nous quitter bons amis; je n'ai jamais rien eu de caché pour vous. J'ai conſulté ce matin la plus habile femme qu'il y ait au monde; elle m'a

dit des choſes ſurprenantes, elle m'a aſſuré qu'avant vingt-quatre heures ma fille épouſeroit un Comte. Je vous avouë, Monſieur Sincere, que pour peu que ce ſoit un homme raiſonnable, j'irai paſſer le reſte de mes jours avec ma fille, je veux auſſi-bien me retirer du monde; je fais de fréquentes réfléxions ſur mes Satires, je ne ſuis point à couvert de la crainte; mais comme femme, je me ſens un peu plus raſſurée que vous.

SINCERE.

Comment, Madame, un Comte pour votre fille? Que deviendra donc Monſieur Mitronet?

MAD. KURKILA.

Ce qu'il lui plaira, le brillant des Emplois qu'il a eus m'avoit fait donner dans ce mariage; mais ſa réputation eſt ſi tombée, qu'en vérité j'aurois peine à y conſentir.

SINCERE.

Ce ne ſont que des bruits de Ville, & même il en court un, qu'il a donné congé à votre fille.

MAD.

MAD. KURKILA.

Un plaiſant faquin, pour donner congé à ma fille.

SINCERE.

Il eſt bon d'avoir de l'eſprit, Madame Kurkila, je vous entens, je vous dirai deplus, que je le croi marié avec une autre. (*Mitronet paroît.*) Le voilà, il vous en dira des nouvelles.

Madame Kurkila court deſſus, le prend par la cravatte, crie à la Juſtice. Quoi! il n'y a point de Juſtice. Il ſurvient des paſſans, elle crie plus fort : Juſtice, Meſſieurs, voyez ce fripon, qui ſous promeſſe de mariage a couché deux ans de ſuite avec ma fille, & vient d'en épouſer une autre. Mitronet ſe débat, la perruque d'un côté, la coëffure de l'autre, ils ſe chantent injure, Sincere les ſépare.

MITRONET.

Retirez-vous, vieille folle; je ne veux de vous ni de votre fille, allez à tous les Diables.

MAD. KURKILA.

Qu'il t'emporte, vilain coquin, gueux revêtu; trop d'honneur auroit-ce été pour toi, infâme ſuborneur de filles. (*Lorſqu'il eſt éloigné.*) Avoüez, Monſieur Sincere,

que je l'ai étrillé comme il faut, je lui ai bien dit ſon petit fait à propos; n'eſt-il pas vrai, ſi ma fille ne devoit point épouſer un Comte, que je lui donnerois du fil à tordre? Adieu, Monſieur Sincere, encore deux ou trois jours, & j'eſpere que nous nous quitterons bons amis.

SINCERE.

Je le ſouhaite, Madame, & pour vous & pour votre charmante fille.

Il s'en va, Etepnip ſurvient.

ETEPNIP.

Hé, mon Dieu, ma mere, comme vous voilà! racommodez votre coëffure.

MAD. KURKILA.

C'eſt ton coquin de Mitronet, mon enfant, qui vient de paſſer ici, je l'ai gouſpillé comme il faut.

ETEPNIP.

Pourquoi vous compromettre avec ce miſérable?

MAD. KURKILA.

Comment, ma fille? On vient de m'aſſurer qu'il eſt marié.

ETEPNIP.

ETEPNIP.

Avez-vous changé de ſentiment? Ne ſuis-je plus Comteſſe? Les vingt-quatre heures ne ſont point paſſées, & mon cœur me dit à tout moment que le Comte doit venir.

PIERROT *entre.*

Madame, c'eſt Monſieur le Comte de.... attendez je vais lui demander ſon nom; oh! je m'en ſouviens Monſieur le Comte de Wa, Wa. *Il rêve*, Wavrefelt, oüi, Madame, le voilà, il demande à vous faire la révérence.

MAD. KURKILA.

Faites entrer. Hem, Madame l'horoſcope eſt-ce une diſeuſe de pas vrai? Vas vîte t'accommoder & reviens.

SCENE III.

BARILLET *faux Comte de Wavrefelt, entre.* MAD. KURKILA, PIERROT.

LE COMTE.

MAdame, la haute & fameuſe réputation que vous vous êtes acquiſe par les beaux Ouvrages que depuis quelques années vous avez mis au jour, votre mérite perſonnel, la beauté de Mademoiſelle votre fille, tant de belles & rares qualitez qu'on voit briller ſur l'une & ſur l'autre, m'ont tiré de ma ſolitude, pour avoir l'honneur de venir vous faire la révérence & vous offrir un gendre.

MAD. KURKILA.

Si j'étois femme à me piquer de vaine gloire, votre compliment, Monſieur le Comte, me jetteroit un peu en déſordre : On connoît à votre grand air & à vos belles manieres qu'un tel compliment ne peut partir que d'une perſonne de la premiere qualité.

LE

LE COMTE.

Ma langue naturelle, Madame, n'eſt point la Françoiſe, & ſi j'ai commis quelque faute je vous prie de me pardonner.

MAD. KURKILA.

En vérité, Monſieur le Comte, pour un Etranger on ne peut mieux parler François.

LE COMTE.

Votre Nation eſt ſi polie, qu'elle excuſe légerement les fautes d'autrui. Si vous vouliez me faire l'honneur, Madame, de m'accepter pour gendre, Mademoiſelle votre fille pourroit me donner de bonnes leçons.

MAD. KURKILA.

A vous entendre, Monſieur le Comte, elle apprendroit beaucoup de vous. Sans trop de curioſité, Monſieur le Comte, oſerois-je vous demander depuis quand vous êtes en cette Ville? Vous y avez apparemment quelque affaire?

LE COMTE.

Depuis deux jours ſeulement, & la ſeule qui

qui m'y ait conduit eſt, Madame, celle dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler.

MAD. KURKILA.

C'en ſeroit un infini, Monſieur le Comte, pour ma fille & pour moi, nous ne ſommes point aſſez vaines l'une & l'autre pour nous flatter d'un tel honneur.

LE COMTE.

Je ſouhaiterois, Madame, avoir quelque talent particulier, pour mieux vous perſuader que je ſuis un homme franc, ſincere, ſans aucun fard, & je vous dirai que me trouvant à un de mes châteaux, aſſez déſœuvré, n'ayant pour toute compagnie qu'une douzaine de Gentillâtres, de ces maſſacreurs de gibier, qui m'étourdiſſent les oreilles de leurs termes de chaſſe, je ſuis la plûpart du tems obligé de me cacher pour les éviter, le ſeul plaiſir que j'aye eſt la lecture. Un de mes amis m'a envoyé une partie de vos Ouvrages, j'en ai été charmé, je me ſuis informé de l'Auteur : On m'a mandé que c'étoit le premier eſprit du ſiecle, que vous aviez une fille adorable. (*Etepnip ſurvient.*) Mais on ne peut voir tant de graces raſſemblées ſans croire que ce ne ſoit Mademoiſelle.

MAD.

MAD. KURKILA.

Vous lui faites beaucoup d'honneur, Monſieur le Comte, (*à Etepnip*) Approchez, ma fille, voilà, Monſieur le Comte qui vient de bien loin pour vous épouſer.

ETEPNIP.

Vous vous mocquez de moi, ma mere, je n'ai jamais eu l'honneur de voir Monſieur, que vous parlez d'épouſer!

MAD. KURKILA.

Que dites-vous, ma fille? Il ſemble que vous faites la petite difficile.

ETEPNIP.

Je dis, ma mere, que dans une premiere entrevûë je ne me ſens point aſſez de mérite pour avoir l'honneur de plaire à Monſieur le Comte.

MAD. KURKILA.

Point tant de complimens. (*Au Comte.*) Monſieur le Comte, ma fille vous plaît-elle?

LE COMTE.

Je ſerois au déſeſpoir de contraindre l'inclination de Mademoiſelle; il ſemble qu'elle a quelque répugnance, elle me plaît

plaît infiniment, Madame, & je trouve Mademoiſelle, (*à Etepnip.*) que l'idée qu'on m'avoit donnée de votre perſonne, n'eſt rien en comparaiſon de tout ce qui brille à mes yeux.

MAD. KURKILA.

Hé bien, ma fille, aurez-vous bien de la peine à vous réſoudre ? (*A l'oreille.*) Ne manquons pas l'occaſion ; il faut qu'il ne nous connoiſſe point.

ETEPNIP.

Je ſuis prête de vous obéïr ; mais ſi nous en parlions un mot à mon oncle ?

MAD. KURKILA.

A votre oncle, ma fille ? Votre oncle eſt un plaiſant original, il ſçait bien ce qu'il vous faut, vous n'avez qu'à le conſulter, avez-vous oublié qu'il avoit marié ſes trois filles pour ſes beſoins ? Tenez, Monſieur le Comte, c'eſt un plaiſant homme que cet oncle, c'eſt une eſpece de malade imaginaire. Il avoit trois filles ; la premiere il l'a donnée à un Médecin, la ſeconde à un Chirurgien, & la troiſiéme à un Apoticaire. C'eſt dommage qu'il n'en ai pas eu une quatriéme ; car je croi qu'il l'auroit donnée à un Maréchal pour avoir ſoin de ſon écurie.

PIERROT.

PIERROT *tire Madame Kurkila.*

Madame, je ne ſçai; mais vous baillez-là votre fille un peu légerement, connoiſſez-vous bien Monſieur le Comte? C'eſt la premiere fois que je le vois, vous devriez un petit peu vous informer ſi c'eſt un véritable Comte.

MAD. KURKILA.

Vas, vas, mon pauvre Pierrot, je ſuis trop habile femme pour me tromper en Phyſionomie; je ne négligerai pourtant pas tes conſeils, tiens voilà pour le Conſeiller. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) (*Au Comte.*) Monſieur le Comte, quand il vous plaira vous n'avez qu'à dire oüi, ma fille eſt à vous.

ETEPNIP.

Mais! ma mere,

MAD. KURKILA.

Mais, ma fille, Monſieur le Comte vous fait trop d'honneur.

ETEPNIP.

J'en ſuis perſuadée. Monſieur le Comte, au moins ne vous fâchez pas, je ne doute nullement que vous ne ſoyïez homme de la premiere qualité; mais on voit tous

tous les jours tant d'avanturiers qui ſe qualifient de Marquis, de Comte; ſi j'oſois, comme il s'agit d'un bail à vie, je vous prierois de me nommer quelqu'un dans la ville qui vous connût.

LE COMTE.

De mes égaux, Mademoiſelle, cela me ſeroit un peu difficile, le peu de ſéjour que j'ai fait ne m'a pas encore permis de m'y faire connoître; & pour preuve de ma bonne foi, je vous avoüerai naturellement, qu'hors un tout des plus petits Bourgeois, qui autrefois à ſervi dans la maiſon de mon pere, je n'y connois perſonne.

MAD. KURKILA.

Cela ſuffit, Monſieur le Comte, ayez la bonté de le faire venir.

LE COMTE.

Vous voulez bien me permettre de faire appeller mon Valet.

MAD. KURKILA

Pierrot, dis au Valet de Monſieur le Comte qu'il vienne lui parler.

Le Valet paroît.

LE

LE COMTE.

Allez dire à ce petit Bourgeois, à qui vous m'avez vû parler hier, qu'il vienne ici tout à l'heure.

MAD. KURKILA.

Je vous ſupplie, Monſieur le Comte, de ne point prendre cela en mauvaiſe part; s'il ne dépendoit que de moi vous ſeriez déja marié.

LE VALET *rentre, & dit:*

Je n'ai pas été bien loin, Monſieur, je l'ai trouvé à la porte avec une paire de Souliers reſſemelez qu'il apporte à Madame.

Le Savetier entre.

MAD. KURKILA.

Hé quoi! c'eſt maître Tirepied, le meilleur de nos amis: Hé! Monſieur le Comte, c'eſt le compere de ma fille. Ha que j'en ſuis ravie! (*A Etepnip.*) Tu n'auras plus à préſent aucun ſcrupule, le compere eſt un honnête homme, tu le ſçais. (*Tirepied.*) Compere Tirepied, vous connoiſſez donc Monſieur le Comte?

TIREPIED.

Si je le connois, Madame! j'ai paſſé les premieres

premieres années de ma jeuneſſe au ſervice de Monſieur le Comte ſon pere. Ha ! Madame Kurkila, que c'étoit un grand homme de bonne mine ; c'étoit dans le tems qu'on portoit des mouſtaches : morbleu, Madame, qu'il en avoit une belle !

LE COMTE.

Pere Tirepied, laiſſez la bonne mine & la mouſtache de mon pere ; je viens pour avoir l'honneur de demander votre charmante Commere en mariage ; j'ai dit à Madame que vous me connoiſſez, Mademoiſelle s'imaginoit que j'étois quelque avanturier, je ſuis bien aiſe que vous certifiez qui je ſuis.

ETEPNIP.

Moi, Monſieur le Comte, je vous demande bien pardon, j'ai pris la liberté de vous prier de ne le point trouver mauvais, & puiſque mon Compere m'aſſure qu'il a eu l'honneur de ſervir Monſieur le Comte votre pere, je ſuis prête de ſuivre les ordres de ma mere

TIREPIED.

Ma foi, Monſieur le Comte, vous faites une très-bonne emplette ; ma petite Commere eſt une des plus jolies filles du quartier, ſa mere a un eſprit enragé. Mais

à

à propos, Monſieur le Comte, je reçus il y a quelque tems des nouvelles du Pays : on me mandoit que vous deviez épouſer Son Alteſſe Madame la Princeſſe de Starrafichoni.

LE COMTE.

Ma mere avoit bien pris quelque engagement avec ſa famille; mais la mort qui les a enlevé l'une & l'autre a tompu tous les engagemens; mon oncle le Marcgrave avoit jetté les yeux ſur une jeune Ducheſſe qui tout-au-plus avoit vêcu ſix ſemaines avec le Duc ſon époux; je ne ſçai, cette qualité de veuve que j'ai euë toute ma vie en horreur me l'a fait refuſer. C'étoit d'ailleurs un parti fort conſidérable, outre un gros doüaire & de très-grands biens elle m'auroit apporté la Grandeſſe d'*Eſpagne*. Au ſurplus, c'étoit une précieuſe auprès de laquelle je me figure qu'un homme de condition auroit eu très-peu d'agrément, & préſentement que je ſuis mon maître je veux me marier à ma fantaiſie; je ne trouve rien au monde de plus aimable que Mademoiſelle, j'aime la bonne compagnie. Madame eſt le premier eſprit de l'*Europe*, & n'ambitionne rien plus que de vivre & mourir avec elle.

M. KURKILA & ETEPNIP *enſemble.*

Bien de l'honneur à nous, Monſieur le Comte.

TIREPIED *à l'oreille de Madame Kurkila.*

Ne manquez pas le coup, & vous aurez ſoin de notre petite famille.

MAD. KURKILA.

Voilà qui eſt bien, compere Tirepied, venez de main nous voir, j'aurai ſoin de vous, je vous recommanderai à Monſieur le Comte.

TIREPIED.

Trop de graces, Madame, Monſieur le Comte ſçait de quelle maniere j'ai ſervi ſa maiſon, je vous ſouhaite toutes ſortes de bonheurs dans votre mariage, & je ſuis votre très-humble Serviteur.

MAD. KURKILA.

Vos ſcrupules ſont-ils levez, ma fille?

ETEPNIP.

Perſuadée, comme je la ſuis, de la probité de mon compere, vous en devez juger, ma mere.

MAD.

MAD. KURKILA

Allez-vous-en avec Pierrot, préparez le dîner, faites venir un Notaire, j'ai quelque choſe à dire à Monſieur le Comte.

SCENE IV.

MAD. KURKILA, MR. LE COMTE.

MAD. KURKILA.

VOus m'avez parlé de ſi bonne foi, Monſieur le Comte, que je ſerois la derniere des femmes ſi je n'en uſois pas de même à votre égard. Je vous dirai que pour toute dot ma fille a beaucoup d'eſperances; ſi vous recherchez du bien, quant à préſent je ne puis rien faire; vous êtes un homme de la premiere conſidération, c'eſt à vous de vous conſulter, ſi vous êtes en état de ſoutenir l'éclat où j'eſpere que vous allez la faire paroître. Vous m'obligerez, Monſieur le Comte, de vouloir bien me faire un petit détail de vos biens, & même le lieu de votre naiſſance.

LE COMTE.

Pour vous répondre à tout ce que vous me faites l'honneur de me demander, j'aurai celui de vous dire, Madame, premierement, que l'intérêt n'a jamais été mon guide, le bonheur de poſſeder votre charmante fille eſt toute mon ambition. A l'égard de mes biens, j'ai quatre des plus beaux Châteaux qui ſoient dans toutes l'*Allemagne*; celui de *Wavrefelt* entr'autres eſt le lieu de ma naiſſance, c'eſt ma Souveraineté, où je fait battre monnoye; j'ai mon Miniſtre à Ratiſbonne, je donne mon contingent à l'Empire, & en tems de Paix j'ai toûjours deux cens hommes de garde tant à pied qu'à cheval; il eſt ſitué dans la Souabe, c'eſt un lieu connu de tout le monde; les trois autres ſont à dix ou douze milles aux environs. J'eſpere Madame, que dans peu vous me ferez l'honneur de nous y accompagner; car je vous l'avouë franchement, en épouſant Mademoiſelle votre fille je veux épouſer votre eſprit. Vous m'avez fait plaiſir d'ordonner de faire venir un Notaire, mon deſſein eſt, avant de rien conclure, de donner tous mes biens en cas de mort à Mademoiſelle votre fille.

MAD. KIRKULA.

Vivez, Monſieur le Comte, vivez; il eſt vrai que le deſtin eſt maître de toutes choſes. Je ſouhaite de tout mon cœur cette précaution inutile, & que cent ans vous puiſſiez vivre heureux enſemble; que vous ayïez une poſterité digne de vos Ancêtres, & moi que je puiſſe le reſte de mes jours me dire votre très-humble ſervante. Entrons, Monſieur le Comte, allons accomplir nos deſirs.

SCENE V.

MITRONET, LE CHEVALIER PLUME-VIEILLE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

OUi, Monſieur, tout a réüſſi comme nous nous l'étions propoſé, Madame Kurkila a gobé ſon Comte.

MITRONET.

Et ils ſont mariez?

SCARAMOUCHE.

Ils le ſont, ou peu s'en faut. Mais nous n'avions pas ſongé au principal, & ſans vanité j'ai fait le plus important.

MITRONET.

Tu fais toûjours l'habile homme. Sçachons donc ce que tu as fait d'important.

SCARAMOUCHE.

Monſieur le Chevalier mettez-vous là, vous là, & moi ici. Vous êtes Etepnip; vous, Monſieur le Comte, & moi Madame Kurkila. Allons, venez faire un compliment, demandez-moi ma fille en mariage.

MITRONET.

Voyons, Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur, je ſuis le Comte Wavrefelt, qui vient pour avoir l'honneur de vous faire la révérence, & vous demander Mademoiſelle en mariage.

SCARAMOUCHE.

En voilà aſſez, je vais vous répondre, (*Il contrefait ſa voix.*) Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante. Une perſonne de votre qualité fait infiniment d'honneur à ma fille & à moi auſſi; mais, Monſieur le

Comte

Comte, on voit tous les jours tant d'avanturiers, de voleurs & de fripons qui ſe diſent gens de condition ; donnez-moi du moins quelque caution Bourgeoiſe que vous êtes véritablement Comte. (*Il reprend ſon ton.*) Répondez, donnez caution. Ho ça, mettez-vous en ma place, & vous allez voir ce coup important.

Mitronet prenant ſa place

SCARAMOUCHE *continuë ainſi.*

Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur ; je viens pour avoir l'honneur de vous voir, je ſuis le Comte de Wavrefelt, qui vous prie de me donner Mademoiſelle en mariage. Répondez comme j'ai fait.

MITRONET.

Vous nous faites à ma fille & à moi bien de l'honneur, Monſieur le Comte ; mais on voit tous les jours tant d'avanturiers ſe qualifier, faites-vous connoître, ma fille eſt à vous.

SCARAMOUCHE.

Voilà où je vous attens, & voici ce coup important : Ecoutez, Madame, le peu de tems qu'il y a que je ſuis en cette Ville ne m'a pas encore permis de faire nulle connoiſſance, la ſeule que j'aye eſt d'un des

plus petits Bourgeois qui a ſervi dans la maiſon de mon pere. Auſſi-tôt Madame Kurkila a répondu, faites-le venir, cela ſuffit, ma fille eſt à vous.

Vous ſçavez ce Savetier avec qui j'allois fumer pipette en vous attendant, là, le Compere de Mademoiſelle Etepnip; je l'ai mis dans nos intérêts, & ma foi, Monſieur, c'eſt lui qui eſt le héros de la Piéce, ſans lui Mademoiſelle Etepnip ne ſeroit point Comtifialiſée.

LE CHEVALIER.

Vous avez fait tous les deux un beau chef-d'œuvre, je n'ai plus qu'à prendre une beſace, un bâton & une écuelle à mon côté, & aller demander l'aumône.

SCARAMOUCHE.

Non, non, Monſieur le Chevalier, vous êtes des amis de la mere, Monſieur le Comte a une douzaine de Châteaux, toute la famille doit partir au premier jour, vous les ſuivrez, Monſieur le Comte vous donnera quelque bon Gouvernement dans ſes Etats.

LE CHEVALIER.

Vas-t'en au diable toi & ton Gouvernement.

MITRONET.

MITRONET.

Ne t'afflige pas, mon pauvre Chevalier, tant que j'aurai une piſtole je la partagerai toûjours avec toi; mais ſurtout ne donne point encore le dénouëment de la Comédie.

LE CHEVALIER.

Non, je le veux bien; je vais au contraire les féliciter, & ſurtout demander la protection de de Madame la Comteſſe.

SCENE VI.

SCARAMOUCHE, PIERROT.

SCARAMOUCHE.

OU vas-tu, Pierrot?

PIERROT.

Je ne vais pas, je viens.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, d'où viens-tu?

PIERROT.

Otez votre bonnet, mon ami.

SCARAMOUCHE.

Y a-t'il quelque choſe ſur mon bonnet?

PIERROT.

Nenni; mais portez reſpect à qui il eſt dû.

SCARAMOUCHE *jette les yeux de côté & d'autre, & ne voit rien.*

A qui du reſpect?

PIERROT.

Au Maître-d'Hôtel de Madame la Comteſſe de Wavrefelt.

SCARAMOUCHE.

Où eſt-il?

PIERROT.

Le voilà, *en ſe frapant ſur la poitrine*; c'eſt moi, qui ſi-tôt que nous ſerons dans les Etats de Monſeigneur le Comte mon maître, ſerai Intendant Général.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Tu ne veux donc plus quitter Madame Kurkila.

PIERROT.

Quelque niais, morguenne, à préſent nenni, ma fortune eſt faite, aga, tiens notre Etepnip vient d'épouſer un des grands Seigneurs de toutes les Allemagnes, ils m'ont déja fait leur Maître-d'Hôtel, & je viens de la proviſion.

SCARAMOUCHE.

Je t'en félicite de tout mon cœur; où eſt-elle cette proviſion ? Tu as apparemment deux ou trois porteurs qui te ſuivent.

PIERROT.

Non, non, tout eſt trop cher, je n'ai rien acheté, j'aimerois bien mieux être tout d'un coup Monſieur l'Intendant Général; car je n'entends point toutes ces acheteries-là: Pardienne je croyois acheter tout le marché; car Madame Kurkila m'a dit: Pierrot, vas au marché, achete tout ce qu'il y a de meilleur, c'eſt pour faire la Nôce de Monſieur le Comte; voilà trois eſcalins, marchande bien au moins, & ſurtout n'apporte que des petits-pieds.

SCARAMOUCHE.

Trois eſcalins pour la nôce de Monſieur le Comte, & tu n'as rien acheté ? Il faut que tu ſois une grande bête. Elle t'a demandé des petits-pieds, que ne lui as-tu apporté une jolie petite couple de pieds de bœuf ?

PIERROT.

Vraiment j'y ai bien penſé; mais comme c'eſt un morceau délicat, tout étoit déja enlevé. Adieu, Scaramouche, il faut que je m'en aille ; car Madame Kurkila ſera obligée d'aller elle-même à la Boucherie ſi elle veut faire la nôce.

SCENE VII.

UN ABBÉ, DEUX GARÇONS BOUCHERS.

L'ABBÉ.

HE bien mes enfans il faut il vous donner le reſte de votre argent ?

1. GARÇON.

Pas encore, Monſieur. Elle n'eſt pas venuë d'aujourd'hui.

2. GARÇON.

Son Valet ſort d'ici, nous lui avons ſurfait nôtre viande afin qu'elle vienne elle-même. Je ſuis trompé ſi ce n'eſt elle que je vois au coin de la ruë, cachez-vous & vous allez voir beau jeu.

MAD. KURKILA *&* PIERROT *ſurviennent.*

Vous êtes une grande bête, Monſieur le Maître, vous courez grand riſque d'être bien-tôt caſſé aux gages. N'avez vous pas l'eſprit d'aller au marché?

PIERROT.

Pardienne, Madame, ça ne s'apprend pas tout d'un coup, & la premiere fois que j'ai été chez votre Libraire vous avez bien pris la peine de me montrer le chemin.

MAD. KURKILA.

Je vais te montrer celui du marché & la maniere de bien acheter; mais retiens-le bien, retiens-le bien.

PIERROT.

Laiſſez-moi faire, Madame, je m'en ſouviendrai à merveilles.

MAD. KURKILA *au Garçon Boucher.*

Bon jour, mon ami, avez-vous quelque choſe de bon ? Je vous avois envoyé mon Maître-d'Hôtel ; mais il dit que tout eſt bien cher aujourd'hui. Qu'eſt-ce que cette viande-là ? N'avez-vous rien de meilleur, mon ami ?

LE GARÇON.

Cela eſt encore trop bon pour vous, ne maniez point tant cette viande.

MAD. KURKILA.

Vous êtes bien rude aux pauvres gens, Combien ce morceau-là ?

LE GARÇON.

Trois francs.

MAD. KURKILA.

Trois francs, mon ami ? Vous riez, je vous en donnerai huit ſols.

LE GARÇON.

Portez vos huit ſols aux tripes, vous aurez du mou.

MAD. KURKILA.

Vous êtes bien inſolent, mon ami.

LE

LE GARÇON.

Que dis-tu, vieille puante ? Je te donnerai de la viande par la gueule.

MAD. KURKILA.

De la viande par la gueule ! je voudrois bien le voir, à qui croit parler ce maraut ? Pierrot, allez chercher les gens de Monſieur le Comte, mon gendre, que je faſſe étriller ce coquin.

Deux ou trois Garçons Bouchers l'environnent, lui diſant ſottiſes ; la lient dans une peau de Vache, lâchent quelques chiens après elle, & font une huée épouvantable : Ce qui finit le ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MAD. KURKILA, ETEPNIP *Comteſſe.*

MAD. KURKILA.

VOus voyez, ma fille, que tôt ou tard le mérite eſt récompenſé; par vous, ma fille, par vôtre beauté, par la bonne éducation que je vous ai donnée, par votre ſoumiſſion aveugle à mes volontez. Vous voyez, ma fille, que ſi vous euſſiez ſuivi votre ſœur, vous ne ſeriez jamais parvenuë à un ſi haut dégré de fortune, & tout-au-plus dans Paris euſſiez-vous épouſé quelque Sousfermier. Par moi, enfin, ma fille, le mérite eſt récompenſé, puiſque ſans mes Ouvrages, dont la réputation s'eſt étenduë par toute la terre, vous n'auriez jamais vû ni connu Monſieur le Comte. Je vous ai pris en particulier pour vous aſſiſter de mes conſeils: Vous allez, ma chere fille, dans un Pays Etranger, vous allez

lez dans un Pays où la Nobleſſe ſoûtient le rang où la nature l'a élevée plus que dans aucun autre endroit du monde. Elle eſt fiere & ne rend aucuns devoirs, ſi ce n'eſt aux perſonnes qu'elle ſçait parfaitement le mériter. Vous ne pouvez pas vous vanter de ſortir d'illuſtres Ayeux: Mais je me flatte que lorſque cette fiere Nobleſſe ſera bien informée que vous êtes la propre fille de Madame Kurkila, ma réputation ſuppléera au défaut de votre naiſſance. Les conſeils que je veux vous donner, ma fille, ſont premierement; à l'égard de vos Superieurs, vous n'en aurez point, car au récit de Monſieur le Comte, vous ſerez Souveraine dans vos Etats; ainſi je paſſerai légerement ſur ce premier article. Lorſque vous vous trouverez à quelque Cour, ſoyez polie & civile avec vos égaux; mais conſervez toûjours une certaine fierté honnête, qui convient parfaitement bien aux perſonnes de votre qualité. Secondement, ma fille, point de faction, point de pratique & point de diſtinction entre les Sujets de votre époux; lorſqu'il y aura quelque gouvernement, quelque Emploi conſidérable, attachez-vous à connoître ces mêmes Sujets, & ne donnez jamais votre avis que pour ceux de la capacité deſquels vous ſerez bien perſuadée. Vous en uſerez de même à l'égard des Emplois de Juſtice; vous ſerez

douce

MAD. KURKILA.

N'en dites pas davantage, Chevalier, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis perſuadée de la diſtinction que vous ſçavez faire des gens de qualité : Vous m'avez fait plaiſir, Chevalier, il ne tiendra qu'à vous qu'on ait ſoin de votre fortune.

LE PAGE *rentre.*

Madame, c'eſt l'Ambaſſadeur du Grand Mogol qui demande à vous voir.

MAD. KURKILA.

Je ſçai de quoi il s'agit, il vient trop tard, n'importe, faites-le entrer.

Le Chevalier fait une révérence & ſe retire.

SCENE

SCENE II.

L'AMBASSADEUR *survient.*

MAdame, le Grand Mogol mon Maître, le premier Potentat de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, & en un mot, de tout le monde connu ou inconnu, ayant été informé qu'en cette partie du monde il y avoit une femme avec un fonds de science & des talens extraordinaires, a jugé, Madame, qu'il ne pouvoit faire une meilleure emplette pour l'éducation de trois ou quatre douzaines de petits Princes bâtards & autant de Perroquets auſquels il veut apprendre à parler François. Votre réputation de bien babiller a volé juſques dans ſes Etats: C'eſt pourquoi, Madame, il m'envoye vers vous, vous prier de venir au plûtôt: Vous ſerez défrayée, logée, nourrie, blanchie, chauffée, levée & couchée comme l'enfant de la maiſon; mais que dis-je, Madame? Vous ſerez regardée, conſidérée & dorlotée comme la mere de tous ces petits bâtards & Perroquets.

IMAD.

MAD. KURKILA.

Je ſuis très-obligée à Sa Majeſté Mogolique de l'honneur qu'il m'avoit deſtiné : Je rends graces à Votre Excellence de la peine qu'elle s'eſt donnée de venir de ſi loin me chercher ; vingt-quatre heures plûtôt, Monſieur l'Ambaſſadeur, j'aurois accepté avec plaiſir cet honneur : mais je viens de marier ma fille avec un Souverain de l'Empire, dont à la verité les Etats ne ſont pas à comparer à ceux de Sa Majeſté Mogolique, &c....

L'AMBASSADEUR.

Et vous ne voulez point venir ? Vous allez ſans doute ſuivre votre Souveraine dans ſes Etats ? Je vous y ſouhaite, Madame, beaucoup de plaiſir. C'eſt apparemment là votre Souveraine. (*A la Comteſſe.*) Permettez, Madame, que j'aye l'honneur de baiſer la main de Votre Alteſſe.

LA COMTESSE *préſentant la main.*

On ne peut rien de plus poli que Votre Excellence.

L'AMBASSADEUR.

Je ſçai trop, Madame, ce qui eſt dû aux perſonnes de votre rang.

LA

LA COMTESSE.

Je vous prie, Monſieur l'Ambaſſadeur, de me dire une choſe, vous auriez voulu emmener ma mere dans les Etats de Sa Majeſté Mogolique, je croi que c'eſt un Pays fort éloigné: Ya-t'il des François pour lui tenir compagnie ?

L'AMBASSADEUR.

Des François, Madame, de ma vie je n'y en ai vû que trois, & ſi nous avons été obligé de les faire ſortir du Royaume.

LA COMTESSE.

Pourquoi cela, Monſieur l'Ambaſſadeur ?

L'AMBASSADEUR.

C'eſt une Nation qui ne ſauroit jamais ſe tenir en repos, ils étoient tous trois fort bien ; mais ils ne pouvoient ſe ſouffrir, deux des trois ſe déchiroient dans tous les Caffez, Cabarets & lieu publics de la Ville; le troiſiéme ne parloit point, mais il avoit toûjours ſes poches farcies de Paſquinades contre les deux autres, qu'il diſtribuoit à tout le monde.

LA

LA COMTESSE.

Je comprends que c'eſt comme par tous les Pays Etrangers où ils ſont éparts, dans aucun endroit du monde ils ne peuvent ſe ſupporter. Lorſque je ſerai dans mes Etats, Monſieur l'Ambaſſadeur je vous aſſure que je ſuivrai l'exemple de Sa Majeſté Mogolique.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai rien à preſcrire à Votre Alteſſe, Madame. (*A Madame Kurkila.*) Le Grand Mogol mon Maître, Madame, ſera très-ſenſible au chagrin de ne point vous voir briller dans ſes Etats : Je ſuis votre très-humble ſerviteur, Meſdames.

MAD. KURKILA.

Les raiſons que j'ai données à Votre Excellence ſont trop ſolides pour me laiſſer entraîner dans un Pays ſi lointain. Je vous ſouhaite un bon voyage, Monſieur l'Ambaſſadeur.

SCENE

SCENE III.

LE COMTE DE WAVREFELT *ſurvient.*

LE COMTE.

VOici, Madame, toutes mes dépêches finies, & j'eſpere que les réponſes fixeront le jour de notre départ.

MAD. KURKILA.

Vous nous avez fait le détail, Monſieur le Comte, d'un trop grand équipage; ſi vous vouliez me le permettre j'aurois l'honneur de vous repréſenter qu'une bonne Berline avec ſix bons chevaux ſera ſuffiſante.

LE COMTE.

Comment voulez-vous, Madame, conduire tout notre équipage? Je veux bien pour vous faire plaiſir diminuer quelque choſe : mais à commencer par vous, un Valet, une Femme de chambre, pouvez-vous vous paſſer à moins?

MAD.

MAD. KURKILA.

Une femme de Chambre pour moi, c'eſt aſſez, Monſieur le Comte, je ne veux pas même de Valet-de-pied que je ne ſois arrivée dans vos Etats.

LE COMTE.

Soit, Madame : Il en faut autant à Madame la Comteſſe : J'ai mon Valet de Chambre, vous avez votre Maître-d'Hôtel.

PIERROT.

Oüi, je ſuis Monſieur le Maître, & bien-tôt l'Intendant Général : il me faut un Caroſſe à trente chevaux. N'eſt-il pas vrai, Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Tais-toi, ſot.

LE COMTE.

Vous dites vous-même, Madame, que vous ne pouvez vous accommoder de la cuiſine Allemande ; quand je ne prendrois qu'un Chef & deux Aides François, il me ſemble que ce n'eſt pas trop. Il faut quelques Valets-de-pied que vous puiſſiez entendre. Je veux donc avec cette Berline faire

faire faire de ces grands Caroſſes de voiture où nous fourrerons tout ce train.

SCENE IV.

UN BRANDEVINIER *entre,*

& chante.

LA vie, la vie, Brandevin, Brandevin, la vie, la vie, hé du Coco, à mon petit Cabaret, la vie, Ha! parbleu, Madame Kurkila, j'en ai du bon ce matin; allons, une petite goutte, Mademoiſelle, un petit doigt, cela vous réjoüira le cœur.

MAD. KURKILA.

Quel inſolent! Des perſonnes comme nous du Brandevin! Retirez-vous, mon ami.

LE BRANDEVINIER.

Hé, comment donc, Madame Kurkila, avez-vous la berluë ce matin? Ne reconnoiſſez-vous pas votre Brandevinier ordinaire?

MAD. KURKILA

Mon Brandevinier ordinaire? Pourquoi nous

nous prend donc ce maraut ? Monſieur le Comte, faites chaſſer cet yvrogne.

LE COMTE.

Retirez-vous. mon ami, vous ne connoiſſez pas ces Dames; ce n'eſt point pratique pour vous.

LE BRANDEVINIER *regarde le Comte.*

Mais que vois-je? Non, je ne me trompe pas, c'eſt toi, *Broeder !* C'eſt lui-même. *Il ôte ſon panier & lui ſaute au cou.* Ha! cher *Broeder*, depuis quand as-tu fait fortune? Comment, tu es Monſieur le Comte? Et que fais-tu avec ces Carognes-ci?

MAD. KURKILA

Comment? Monſieur le Comte, cet homme eſt yvre.

LE BRANDEVINIER.

Ma foi, Madame Kurkila, c'eſt vous-même, il faut que vous en ayïez diablement avalé, puiſque vous n'en voulez pas goûter ; mais vous ne débaucherez pas mon frere.

LA COMTESSE.

Ce fripon vous traite de frere, vous ſouffrez cela, Monſieur le Comte?

LE

LE COMTE *ſe jette à genoux devant Mad. Kurkila.*

Ce n'eſt point un fripon, c'eſt mon veritable frere, Madame; je vous ai ſurpris, il eſt vrai, vous ſçavez qu'en amour comme à la Guerre, toutes ſortes de ruſes ſont permiſes, je ne ſuis plus Comte de Wavrefelt, je ſuis le petit Barillet qui il y a près de cinq ans tous les matins vous apportoit le Génévre; je ſuis ce petit Garçon à qui vous fîtes ſauter les dégrez pour avoir été aſſez téméraire de déclarer ſa paſſion à Mademoiſelle. Ne m'en voulez aucun mal, je ferai mes efforts pour....

MAD. KURKILA

Que vois-je, Grands Dieux! Qu'entends-je! Eſt-ce illuſion? Suis-je moi-même? Eſt-ce bien toi, ma fille? Sommes-nous nous-mêmes? Comte, vous vous abuſez, vous êtes ſans doute ſujet aux vapeurs, rentrez dans votre bon ſens. Ma fille, il ne dit rien. Seroit-ce donc toi, malheureux? Serois-tu cet infâme? Mais non, tu es indigne de ma colere. Ma fille, retirons-nous. (*Barillet décomtifié.*) Ne parois jamais à mes yeux, ne ſois jamais aſſez hardi d'approcher de ma fille. (*A Etepnip.*) C'eſt moi, ma chere enfant, qui ſuis cauſe de ce malheur, je n'en peu plus, ſoutiens-moi, je

je vais mourir de douleur. *Elles s'en vont.*

PIERROT.

Ah ! ah ! Monſieur le Comte, vous n'êtes donc plus Monſieur le Comte, & par conſéquent plus d'Intendant Général ? Ah ! je n'en peux plus, je me meurs, dites au *Broëder* qu'il m'en donne une petite goutte.

BARILLET.

Retire-toi, maraut, ſinon je t'étrillerai.
Il court après Pierrot.

LE BRANDEVINIER.

Qu'eſt-ce donc que toute cette Comédie, *Broeder ?*

BARILLET.

Je vais te l'expliquer en quatre mots. J'étois amoureux de la fille de Madame Kurkila, Mr. Mitronet lui avoit promis mariage, il a épouſé Mademoiſelle la Fortune, il craignoit d'avoir quelques Procez, il m'a offert cinquante piſtoles, & cet habit, ſi je voulois épouſer Etepnip ; je me ſuis fait Comte de l'Empire, Madame Kurkila a donné dans le panneau, & en un mot je ſuis marié. Adieu, je vais tâcher de raccommoder tout ce que tu viens de gâter.

LE BRANDEVINIER.

Adieu, bon voyage. Parbleu, le *Broüder* a fait là une belle emplette! Voyons un peu plus loin. *Il crie, Brandevin, Brandevin, & s'en va.*

SCENE V.

PIERROT *avec un panier rempli de Livres.*

LA Gazette, Paſquinades, Lettres Galantes & Hiſtoriques, les Mémoires de Madame Kurkila, Satires & Turlupinades de la même main.

SCARAMOUCHE *entre.*

He! qu'eſt-ce, Monſieur le Maître? Allez-vous à la proviſion?

PIERROT.

Bon, bon, la proviſion; ma foi voire, il y a bien du changement.

SCARAmOUCHE.

Comment donc, Monſieur le Maître?

PIERROT.

PIERROT.

Ne te fagotte point tant de moi avec ton Monſieur le Maître, je l'ai été une fois, & près de l'Intendance Générale; mais ....

SCARAMOUCHE.

Hé quoi ! mais ?

PIERROT.

Mais je ne le ſuis plus; laiſſe-moi aller vendre mes Brimborions de papier; car Madame Kurkila a tant dépenſé d'argent pour la Noce de Mr. le Comte, qu'elle n'a pas un ſou pour avoir de quoi dîner.

SCARAMOUCHE.

Cela eſt vrai, elle t'avoit donné trois eſcalins pour faire la Nôce : on ſe met en dépenſe pour un Comte de l'Empire.

PIERROT.

Ah ! vraiment, je t'en réponds, un Comte de l'Empire; mardienne, je perds une bonne fortune, mais je ne puis m'empêcher d'en rire, aga tiens le Comte de notre Etepnip, ha, ha, ha. *Il rit.*

SCARAMOUCHE.

Hé bien ?

PIERROT.

C'eſt le petit Barillet, qui tous les matins, il y a quatre ou cinq ans, leur vendoit le Genévre; mais ne va pas leur dire que je m'en ris.

SCARAMOUCHE.

Combien ta Paſquinade?

PIERROT.

Je ne les vends qu'un ſol; mais comme tu es de mes amis, je te la donnerai pour un Doubleke.

SCARAMOUCHE.

Bien obligé de l'amitié. *Il donne un ſou, prend la Quinteſſence, marmotte entre ſes dents; il lit tout haut.* JE DONNE AVIS AU PUBLIC QUE LE NOMMÉ MITRONET EST LE PLUS GRAND SCELERAT, ET LE PLUS GRAND FRIPON QU'IL Y AIT AU MONDE. Oh parbleu! Madame Kurkila, nous avions réſolu de vous laiſſer en repos; mais nous allons encore vous tailler de la beſogue: Adieu Pierrot.

PIERROT.

Adieu. *Il crie.* La Gazette, &c.

LE

LE CAPITAINE *La Ruïne entre.*

Garçon, la Paſquinade.

PIERROT.

Je m'en vais, Monſieur, je m'en vais.

LE CAPITAINE.

Combien, mon ami?

PIERROT.

Ce n'eſt qu'un ſol.

Le CAPITAINE *lit entre ſes dents, & & à ſon article.*

Le Capitaine la Ruïne, jaloux de n'être pas la ruine d'effet & de nom, s'eſt ruïné pendant le quartier d'hyver auprès d'une Belle; deſorte qu'il a été obligé de vendre ſa Compagnie pour payer ſes dettes. Quoi! ne ſuis-je pas aſſez malheureux d'avoir un ſi triſte ſort? Ne ſuis-je pas aſſez puni moi-même, ſans être turlupiné en Public? Vous me la payerez, Madame Kurkila.

PIERROT.

Qu'avez-vous, Monſieur? N'êtes-vous pas content? La Paſquinade eſt curieuſe

aujourd'hui. Mais que diable ai-je fait!

LE CAPITAINE.

Oüi, mon ami, oüi : Adieu.

PIERROT.

La Gazette, la, &c.

UNE DAME *avec un petit Laquais.*

Petit Garçon, allez acheter la Paſquinade.

PIERROT.

Tenez, petit bonhomme. Ah, qu'il eſt joli! *Il crie toûjours un peu éloigné.*

LA DAME *lit.*

Madame la Marquiſe de Guilbaudais, nouvellement arrivée dans cette Ville, n'eſt autre choſe qu'une Blanchiſſeuſe de Paris, qui a ſoin de redreſſer les Marchands dans les Villes où elle paſſe.

Le Prince Mirabolan, auſſi gracieux, civil, honnête, poli, qu'il y ait Prince au monde, a ordonné à un de ſes Couriers de ſe détourner de vingt lieües pour venir me faire un million de complimens.

Les Sçavans ſe plaignent tous les jours, que le mérite n'eſt pas récompenſé ; pour moi je viens d'éprouver le contraire, puiſque haut

& puiſſant Seigneur Jean-Adolphe-Louis, Comte de Wavrefelt, Souverain de l'Empire Romain, vient d'épouſer Etepnif ma fille; honneur qui ſe trouve aſſez rare dans le ſiecle où nous ſommes. Comme je dois aller paſſer le reſte de mes jours dans les Etats de Monſieur le Comte mon Gendre, je croi que ce ſera la derniere Paſquinade que je donnerai au Public. Le Public ne feroit pas une grande perte, Madame Kurkila : vous deviez bien attendre pour mettre cette nouvelle au jour ; car toute le monde ſçait que votre fille eſt décomtifiée. Vous êtes une méchante carogne, Madame Kurkila, vous me la payerez.

PIERROT.

La Gazette, la, &c. Perſonne ne vient, ma foi je m'en vais d'un autre côté.

SCENE VI.

MAD. KURKILA, ETEPNIP.

ETEPNIP.

JE vous dis, ma mere, que vous n'en viendrez point à bout.

MAD. KURKILA.

Je vous dis moi, que vous êtes une ſotte ma fille, une véritable bête, & que ce n'eſt pas la premiere fois qu'un fripon ſe ſoit gliſſé dans des familles de diſtinction, & qu'il n'y a nulle difficulté pour rompre ces ſortes de mariages.

ETEPNIP.

Cela ſeroit bon, ma mere, ſi...; mais je me trouve mal, je ſuis prête de vomir.

MAD. KURKILA.

Comment diable, ma fille, vous y avez été de bon cœur !

ETEPNIP.

Mais qu'en penſez-vous, ma mere ? Quand on a un joli homme à ſes côtez, & qu'on eſt dans la bonne foi d'être Souveraine, je croi que toute femme feroit ſes efforts pour avoir des Succeſſeurs.

MAD.

MAD. KURKILA.

Vous vous êtes diablement preſſée; n'importe, je veux faire caſſer le mariage.

ETEPNIP.

Voulez-vous me faire paſſer dans le monde pour une Guenippe?

MAD. KURKILA.

Je vous entends, ma fille, je vous entends, vous avez goûté du Barillet, il vous le faudra toûjours pendu au côté; mais nous y mettrons bon ordre, ma fille, nous y mettrons bon ordre.

ETEPNIP.

Et moi auſſi, ma mere, & moi auſſi.

MAD. KURKILA

Que dites-vous, impertinente?

ETEPNIP.

Je dis, ma mere, que puiſque vous avez fait la faute, je ſuis diſpoſée à la boire.

MAD. KURKILA.

Vous n'en boirez plus, ma fille, & je me donne à un million de diables, je briſera ce mariage.

ETEPNIP.

Et moi, je ferai tout pour mettre mon honneur à couvert.

MAD. KURKILA.

Et moi tout pour vous débariller, je vois votre deſſein.

ETEPNIP.

En verité, vous prenez les choſes ſi fort de travers qu'il n'y a pas moyen de vous parler.

MAD. KURKILA.

Faites ce que je vous dis, je les prendrai droites.

ETEPNIP.

Je ne l'ai que trop fait, dont bien m'en chaud.

MAD. KURKILA.

Que dites-vous, impertinente ? Il m'en chaud bien plus qu'à vous, puiſque je me ſuis ruïnée pour votre chien de Comte & pour vous. Ne me raiſonnez pas davantage. Voilà votre oncle fort à propos. (*Baudarinet ſurvient.*) Il faut le conſulter là-deſſus.

ETEPNIP.

Conſulter mon Oncle, il vous enverra promener.

MAD. LURLILA.

Hé, taiſez-vous donc une fois, vous ne dites que des ſottiſes. (*A l'Oncle.*) Vous voilà à propos, mon Oncle, nous vous prions de nous donner un petit mot d'avis.

BAUDARINET.

Je ſçai à-peu-près ce dont il s'agit, c'eſt ſans doute de faire rompre ce mariage.

Toutes

Toutes les deux.

Oüi, mon Oncle.

BAUDARINET.

De tout mon cœur, mes cheres Niéces. Il faut premierement préſenter une Requête. La Requête répondüe, vous ferez donner aſſignation; je vous mettrai entre les mains d'un bon Procureur & d'un bon Avocat, je leur recommandrai de vous expedier promptement: il ne ſera pas dit qu'on faſſe de tels affronts à une famille comme la nôtre.

Toutes les deux.

Cela n'eſt pas vrai, mon Oncle.

ETEPNIP.

Hé bien, il nous enverra promener.

MAD. KURKILA.

Vous êtes une franche étourdie.

BAUDARINET.

Ne la grondez pas, cette pauvre Enfant, ce n'eſt pas ſa faute. Il faut, vous dis-je, lorſque toutes les cérémonies de la Juſtice ſeront faites, aller vous-même à l'Audience, tenir votre fille d'une main, la promeſſe de l'autre, & je ſuis ſûr qu'on vous fera bonne & brieve juſtice.

ETEPNIP.

Que dites-vous, mon Oncle? Je ne vous entends poin.

BAUDARINET.

Je parle cependant assez clairement.

ETEPNIP.

Non, mon Oncle, c'est que . . .

MAD. KURKILA.

Taisez-vous, j'expliquerai bien mieux le fait.

BAUDARINET.

Quoi ! ce n'est pas du mariage de Mitronet !

Toutes les deux.

Hé non, mon Oncle.

BAUDARINET.

Parlez, expliquez-vous, de quoi s'agit-il ?

MAD. KURKILA.

C'est, mon Oncle, qu'hier environ à cette heure un fripon qui s'est qualifié de Comte de l'Empire, est venu me demander ma fille en mariage.

BAUDARINET.

Hé bien ?

MAD. KURKILA.

Je lui ai donnée, & nous voulions vous dire que nous avons découvert que ce n'est qu'un gueux, sans bien, sans naissance, & vous consulter pour faire rompre ce mariage.

BAUDARINET.

Vous avez marié votre fille, vous en avez cru

cru faire une Comteſſe ? Qui avez-vous conſulté ?

MAD. KURKILA.

J'ai cru l'occaſion ſi favorable, mon Oncle, que je n'ai pas voulu la manquer.

BAUDARINET.

C'eſt donc vous ſeule qui l'avez Comtifiée ?

MAD. KURKILA.

Oüi, mon Oncle.

BAUDARINET.

Décomtifiez-la.

MAD. KURKILA.

Mais, mon Oncle !

BAUDARINET.

Décomtifiez-la.

MAD. KURKILA.

Oüi, vieux fou, je la décomtifierai. Allons, ma fille, conſulter quelque habile Avocat.

SCENE DERNIERE.

MITRONET, SCARAMOUCHE.

MITRONET.

TU dis donc que Madame Kurkila dans ſa Paſquinade me traite de fripon ?

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Ma foi, Monſieur, vous n'avez qu'à la lire vous-même.

MITRONET.

Je t'en croi ſur ta parole : Ce qui me conſole, c'eſt que les rieurs ne ſont pas de ſon côté. Je ſuis débarraſſé de ſes pattes, & je n'ai plus rien à diſcuter avec ſa fille; mais me faire mouler en ſi beaux caracteres! J'ai donné rendez-vous à la Marquiſe & au Capitaine, qu'elle a également régalez; nous devons concerter quelque vengeance digne de ſes mérites.

LA MARQUISE *ſurvient.*

Non, Monſieur, je ſuis outrée, je ne rentre de ma vie ſous aucun toît, ſi je ne me venge. Moi qui ſuis venuë en droiture de Paris, je ſuis une Blanchiſſeuſe, une redreſſeuſe. Où eſt Monſieur le Capitaine?

MITRONET.

Il ſera ici dans un moment. (*Le Capitaine ſurvient.*) Tenez le voilà. Soyez le bien venu. Voyons à préſent de quelle maniere nous nous y prendrons.

LA MARQUISE.

Moi je la veux jetter dans un canal avec une pierre au coup.

LE CAPITAINE.

Cela eſt un peu violent, Madame, les ſuites en pourroient devenir dangereuſes; ce

ce n'eſt pas qu'elle ne le mérite. Pour moi je ſuis d'avis de la faire prendre par quatre coupe-jarets, la dépoüiller toute nuë, & avec de bonnes verges la faire étriller comme il faut.

MITRONET.

Vous allez un peu à l'excès l'un & l'autre, mon Jugement ne ſera point ſi vif; mais il ſera du moins auſſi honteux. Je conclus donc, avec votre permiſſion, que nous allions la chercher, & qu'en échange de réparation, nous lui déchirions ſes habits, & la laiſſions en chemiſe au beau milieu de la ruë.

LA MARQUISE *&* *le* CAPITAINE.

Vous n'en ſerez pas dédit.

MITRONET.

Nous n'irons pas loin; elle paroît au coin de la ruë avec Pierrot.

MAD. KURKILA *ſurvient en habit de papier.*

LA MARQUISE.

C'eſt donc vous, infâme gueuſe, qui deshonorez tous les jours tant d'honnêtes gens; & qui avez eu l'inſolence de me traiter dans votre Paſquinade de blanchiſſeuſe & de redreſſeuſe?

MAD. KURKILA.

Vous, ma mie, je ne vous connois point.

Je

Je ſuis une femme qui ne met que ce que je reçois dans mes lettres.

MITRONET.

Vous avez donc eu l'audace d'écrire publiquement que je ſuis un fripon ?

LE CAPITAINE.

Je ſuis donc la Ruïne, de nom & d'effet ?

Ils ſe jettent tous les trois ſur elle, lui déchirent ſes habits, elle reſte en chemiſe.

SCARAMOUCHE *d'un autre côté dépoüille Pierrot.*

Ils font une Scene d'injure enſemble.

ARLEQUIN *en chemiſe.*

Si Madame Kurkila étoit une fois auſſi-bien gouſpillée d'effet, comme elle le vient d'être en effigie, elle ceſſeroit bien-tôt ſes Paſquinades.

Fin du Tome cinquiéme.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Alicruc. Explication de ce mot, Page 152
Amour. (l') Ses effets tyranniques, 104. & *ſuiv.* 116. & *ſuiv.* Déclaration d'amour, 133
Annoucha. (la belle) Commencement de ſon amour pour Don Ignatio, 105. Comment elle le lui déclare, 105. & *ſuiv.* Ses entretiens avec ce jeune homme, 108. & *ſuiv.* 116. & *ſuiv.* Sa fidelité, 114. & *ſuiv.* Sa joye à la ſeule voix de ſon amant, 115. Epouſe Don Ignatio, 117. & *ſuiv.* Eſt aimée de Don Joſeph, 118. qu'elle chaſſe de ſa maiſon; pourquoi, 119. & *ſuiv.* Force de ſes charmes, 123. 125. Sa triſteſſe à la mort de ſon époux, 125. Epouſe un Gentilhomme de chez le Viceroi, 226

B

Baville, (Mr. de) Intendant de la Province de Montpellier, 185. & *ſuiv.*
Bien. Bien mal acquis ne fait nul profit; application de ce Proverbe, 82
Boileau. (le fameux) Ses épaules cruellement affligées; application de ce paſſage de ſon hiſtoire, 4. & *ſuiv.*
Bonnet; (Madame) ſujet de ſon Procès avec une Couturiere; à quoi elle fut condamnée, 250
Bonzi (le Cardinal de) Archevêque de Narbonne, & Préſident des Etats, 196. Son eſtime pour Mr. du Noyer, *ibid.*
Boulanger (Mr.) poſſede une des plus femmes de Paris, 210. Sa banqueroute, 232
Bourlie. (l'Abbé de la) Nom qu'il portoit dans le Pays Etranger, 23. & *ſuivan.* Paſſe à la Cour de Londres; penſion qu'il reçoit de Sa Majeſté Britannique, 24. Sa généroſité, 26. Comment déclaré Lieutenant Général, 27. & *ſuiv.* Sa ſurpriſe à la réponſe de Milord Duc de Marlborough, 29. Comment il perd l'amitié & l'eſtime de Sa Majeſté, *ibid.* & *ſuiv.* Son diſcours au Colonel Rufié, 31. & *ſuiv.*

ſuivan. Pourquoi arrêté par ordre de Sa Majeſté, 33. Sa mort tragique, 34. Ses trois défauts principaux, 37. Ses revenus, *ibid.*

Boutrave; (Mlle.) ſon ardeur pour le jeu, 221. *& ſuiv.* De qui fille, 223. Son bonheur au jeu, 224. Ses manieres gracieuſes, 226

C

CHanſe; (la Marquiſe de la) ſa réſidence à Paris, 204. *& ſui.* ſon goût pour les Belles Lettres, 205. Pourquoi elle défend ſa maiſon à Mad. du Noyer, 208

Colinet; (Mlle.) ſa gayeté, 39. Cauſe de ſa fureur contre Mr. du Noyer, 40. *& ſuiv.* Comment ſa colere fut deſarmée, 42. *& ſuiv.*

Confident (un) Ce qu'il fait pour déſunir deux cœurs, 9. *& ſuiv.* Succès de ſa fourberie, 12. *& ſuivan.* Epouſe la maîtreſſe de celui dont il étoit le confident, 13. La perd, *ibid.* Sa ſurpriſe à la vûë de ſa femme qu'il avoit enterrée, 20. Procès qu'il intente à ſon ami, *ibid. & ſuiv.* Eſt condamné, 21

Conſtantin (Madame) Sa propoſition à ſa mere, 84. Comment traitée par ſa mere, 101. Son Memoire contre elle, 256. *& ſuiv.* 259. *& ſuiv.* 263. *& ſuiv.* 267. *& ſuiv.* 271. *& ſuiv.* 275. 279. Comment ſe range à ſon devoir, 281

Coron, (Mr.) riche vieillard. A qui il veut donner ſa niece, 166. Son diſcours à ſa niéce, 169. *& ſuiv.* Fidele Mercure des amours du Maréchal de Lorge avec Mlle. Frémont, 178. Sa mort, 193. *& ſuiv.*

D

DAmes. (les) Quelles ſont leurs armes, 53. En Italie elles font les premieres avances en amour, 105

Dancourt. Sa Comédie des Vacances; quel en eſt le Héros, 45

Demoiſelle; comment devint amoureuſe d'un Gentilhomme de Poitiers, 7. Sa douleur à la ſéparation de ſon amant; meſures qu'elle prend avec ſon amant pour la ſureté de leurs lettres, *ibid.* Sa confiance au confident de leurs lettres, 8. Comment elle en fut duppée, 11. *& ſuiv.* Epouſe ſon confident, 14. Sa mort & ſes funérailles, *ibid.* Comment elle reſſuſcite, 14. *& ſuiv.* Ce qu'elle dit à ſon amant après ſa prétenduë réſurrection, 15. 17. & à ſon époux, 20. Epouſe le Gentilhomme

homme de Poitiers, 21
Dialogues de Madame D. & sa fille Pimpette, 141. & *suiv.* 148. & *suiv.*
Dupe (la) Marchand Drapier, à qui il veut donner sa fille, 88. La maladie de son gendre futur l'en détourne, 90. & *suivan.* Discours qu'il tient au Marquis de la Grise, 91. & *suiv.* Comment il resta Dupe, 92. & *suiv.*

E

Espagnols. (les) Leur amour est constant, 126

F

François. (les) Leur curiosité pour les Livres défendus, 3

G

Gentilhomme (un) épouse une Actrice de l'Opera; son caractere, 132. Pourquoi il va trouver d'Herville; ce qu'il lui dit, 136. & *suiv.* Maniere dont il traite d'Herville, 138. & *suiv.*
Gigotin. Son avanture, 154. & *suiv.* 157. & *suiv.*
Grande Bretagne. (la Reine de la) Sa générosité à l'égard du Marquis de Guiscard, 24. & *suiv.*
Grimaudin; (Madame) de qui femme; elle étoit le Rendez-vous de toute la Clericature chicanneuse, 46. Son air de jeunesse qui attiroit tous les jeunes gens malgré le nombre de ses années, *ibid.* & *suiv.* Son adresse à rendre service à son prochain comme à elle, 47
Grise. (le Marquis de la) Son libertinage, 85. Comment réchappé à la mort, 86. & *suiv.*
Grise, (le Marquis de la) fils du précédent; son extraction, 87. & 87. Fait l'amour à la fille de Mr. la Dupe, comment & pourquoi, 88. & *suiv.* Maladie qu'il feint devant elle, 89. Discours qu'il fait tenir à son prétendu beaupere par son laquais, 90. Comment il en tire mille pistoles, 92. & *suiv.* Son entretien avec Mr. Maisonfort & une autre Dame, 94. Se rend chez cette Dame en qualité d'époux, 95. & *suivan.* Comment duppé de celui qu'il vouloit faire tomber dans ses pieges, 99. Est mis à la Bastille, *ibid.*
Guillaume. (le Roi) Sa mort, 259
Guiscard, (le Comte de) frere de l'Abbé de la Bourlie; faveur qu'il reçoit de Sa Majesté, 38

H

Histoire Italienne, 103. & *suiv.* Son titre, 103

Hollande. (un Marchand de) Livres qu'il vend en cachette, & pourquoi, 3

I

Ignatio. (Don) Sa naiſſance, & à quel état il étoit deſtiné, 103. *& ſuiv.* Ses belles qualitez, 104. Ambaſſade qui lui fut envoyée, 105. *& ſuiv.* Comment il a entrée chez la belle Annoucha, 107. *& ſuivan.* Son amour pour cette Demoiſelle, 111. *& ſuiv.* Canonicat qui lui eſt accordé, 113. Son départ, *ibid. & ſuiv.* Se rend à la maiſon de ſa Belle, & comment, 115. *& ſui.* Son entretien avec elle, 116. Son mariage avec Annoucha, 117. *& ſuiv.* Pourquoi abandonné & mépriſé de tout le monde, excepté d'une ſeule perſonne, 118. Meurtre qu'il commet, 122. Obtient un petit Gouvernement, 123. Pourquoi il eſt obligé de ſe ſauver, *ibid. & ſuiv.* Sa mort funeſte, 124. *& ſuiv.*

Jordan (Mr.) entreprend un Armement ſur la mer du Sud, 209. Cauſe de ſa banqueroute, 210

Joſeph, (Don) Gentilhomme; de qui Domeſtique ci-devant, 118. Son refuge chez Don Ignatio, *ibid.* Son amour pour Annoucha, *ibid. & ſuivan.* Comment il eſt chaſſé de chez Don Ignatio, 119. *& ſuiv.* Son inſolence à l'égard de ſon ancien protecteur, 121. *& ſuiv.* Sa mort tragique, 122

Jourdain, (Mr.) Bourgeois Gentilhomme; ſon grand plaiſir, 88

L

Lanſquenet, (le jeu de) jeu à la mode, 222

M

Margot (la ſœur de) de Namur; ſon commerce & ſes voyages avec le Comte de la Motte d'Hervilliers, 52. *& ſuiv.* Comment, & pourquoi elle demeure chez le Maréchal de Montrevel, 60. *& ſuiv.* Comment, & par qui reconnuë, 61. *& ſuiv.*

Mariage (le) précipité, Comédie, 341. *& ſuiv.* Noms des Acteurs de cette Comédie, 342

Marlborough (Milord Duc de) détrompe le Marquis de Guiſcard, 29

Montauban; (l'Evêque de) pourquoi député à Verſailles, 198

Montpellier; charmes de cette Ville, 187

Motthe d'Hervilliers. (le Comte de la) Mauvais termes dans leſquels il parle du Roi & de ſon Miniſtre,

Miniſtre, 36. De qui fils, 45. Comment il fit connoiſſance avec une des amies de Mr. le Chevalier de Froulai, 47. Propoſitions qu'il fait à cette Dame, 48. & ſuiv. 50. & ſui. Ses anciennes Dignitez, *ibid.* & ſuiv. Son orgueil, 51. Pourquoi cite devant les Maréchaux de France, & par qui, 53. Comment, & pourquoi dépoſé, *ibid.* & ſuiv. Réponſe qu'il reçut du Marquis de Grigny, 54. Comment il gagna les faveurs du Maréchal de Noailles, 56. Ses friponneries, *ibid.* Réponſe qu'il reçut de Mr. le Marquis de Torcy, 58. Eſt bien reçu du Maréchal de Montrevel, 59. & ſuiv. Son emploi, 60. & ſuiv. Comment il ſe jette dans le parti ennemi, 65. & ſuiv. Se dit parent du Marquis de Grigny, 77. Ses diſcours arrogans & vains, *ibid.* & ſuiv.

Motte, (le Comte de la) Sousfermier des fourages, devient amoureux d'une Actrice de l'Opera, 132. Billet qu'il lui envoye, 133. Contrat qu'il fait avec elle, 134. Apprend quel eſt ſon rival, *ibid.* Tour qu'il jouë à ſa maîtreſſe, 135. Sa feinte paſſion, *ibid.* Son diſcours au mari de ſa belle, 136. & ſuiv. Religieux à tenir ſa parole, 137. & ſuiv. Comment pris au tribuchet, 138. Va chez un Commiſſaire, pourquoi. 139. Ce qui lui reſte de cette avanture, *ibid.*

Motte. (Madame de la) Sa figure peu revenante, 65. Sa converſation avec une Dame, 66. Ses bons ſentimens, *ibid.* & ſuiv.

N

Nangi. (le Marquis de) Son amour pour une Actrice de l'Opera, 134. Conſeil qu'il donne à ſa belle & à ſon époux, qui eſt ſuivi, 138

Noyer. (Mr. du) Sa retraite au Temple, 2. 236. & ſuiv. Pourquoi, 2. (1) Cas qu'il fait des lettres de ſon épouſe, 2. & ſuiv. Son penchant pour le ſexe, comment reconnu, 39. & ſuiv. Son emportement, 41. & ſuiv. A quoi condamné par le Maréchal d'Etrées, 42. Effet que produit ſur lui cette condamnation, 43. Ses amours avec Mad. Boulanger, 70. & ſuiv. Comment reconnu, 72. & ſuiv. Ses Memoires, 163. Comment il fait connoiſſance avec ſon beaupere, 166. & ſuiv. Sa converſation avec ſon épouſe, & où elle ſe tient, 170. & ſuiv. Articles qu'il lui jure d'executer, 175. & ſuiv. Pourquoi il va à Verſailles, 176.

176. 179. 180. Son mariage, 176. Sujet de ſon voyage à Nîmes, 185. Cauſe de ſon chagrin, 186. Comment il devient Conſul, 192. & *ſuivan.* Honneur qu'il reçoit, 193. Pourquoi il va a Paris, 194. 197. Emplois qu'il obtient, 194. & *ſuiv.* Devient Grand-Maitre des Eaux & Forêts du Languedoc, 197. Comment il ſe défait de cette Charge, 203. Sa réſidence à Paris, 204. Perte qu'il fait, 210. Fait connoiſſance avec Mr. Boulanger, *ibid.* & *ſuiv.* Sujet de ſon diſcours à ſon épouſe, 219. & *ſuiv.* Sa nouvelle paſſion pour le jeu, 221. Accepte l'offre de Mlle. Boutrave, 226. Sa lettre à ſon épouſe, 239. Comment il devient Général des Vivres, 244. Lettres qu'il reçoit, 245. & *ſui.* 246. & *ſuiv.* 282. & *ſuiv.* 300. & *ſuiv.* 317. & *ſuiv.*

Voyer (Madame du) Comment elle apprend les amours de ſon mari avec une Boulangere, 71. Son déguiſement, *ibid.* & *ſuiv.* 218. & *ſuiv.* Ses emprunts, 73. & *ſuiv.* 234. & *ſuiv.* Sa réputation en Province, 74. & *ſuiv.* Sa propoſition à ſon mari, 102. Reproches qu'elle reçoit, 127. Nom qu'on lui donne, 130. Son domicile avant ſon mariage, 168. Son nom de fille, 169. Articles qu'elle avoit juré à ſon mari d'executer, 175. & *ſuiv.* Comment elle ſort du Couvent; ſon abjuration; ſon mariage, 176. & *ſuiv.* Sa hardieſſe; ſobriquet qu'on lui donne, 180. Son diſcours au Roi, 183. Pourquoi elle va à Nimes, 185. Ce qu'elle fait pour obtenir le Conſulat à ſon mari, 190. Son orgueil & ſon ambition, 195. 200. & *ſuiv.* Extrait d'une de ſes lettres à ſon mari, 198. & *ſuiv.* Elle s'attire la haine de tout le monde, 200. Bruits de la Ville à ſon ſujet, 202. & *ſuiv.* ſon entrée chez Madame la Marquiſe de la Chanſe, 205. ſon avanture chez cette Dame, *ibid.* & *ſuiv.* Pourquoi ne va point aux Spectacles, 211. & *ſuiv.* ſa feinte dévotion, 214. & *ſuiv.* ſa maladie, 216. & *ſuiv.* Mauvais traitemens qu'elle reçoit; pourquoi; comment, 227. & *ſuiv.* Spectacle riſible qu'elle donne à l'Opera, 230. & *ſuiv.* ſa priere à ſon mari, 232. feint un voyage à Nîmes, 233. ſa lettre à ſon mari, 237. & *ſuiv.* Nom qui lui eſt donné par ſon mari, 254. & *ſuiv.* ſon occupation, 265. ſon diſcours à ſa fille, 273. & *ſuiv.* ſurnom qui lui eſt donné, 292. Vers à ce ſujet, 293. ſon extravagance, 295. & *ſuiv.* ſon

ſon avanture à un bal, 304. & ſuiv. ſon Proces avec un Arracheur de dents, 305. & ſuiv. & avec un Tailleur, 310. & ſui. Inſolence qu'elle fait dans un bal, 319. & ſuiv. ſes Placets, 331. & ſuiv. 333. & ſuiv. ſa liqueur ordinaire dans ſes plaiſirs, 336. eſt repréſentée dans une Comedie, 345. & ſuiv.

O

Opera. (les Actrices de l') ne ſont pas d'un difficile acces, 133

Opera (une Actrice de) épouſe un Gentilhomme, 132. ſon caractere, *ibid.* Billet qu'elle reçoit, 133. ſa réponſe, *ibid.* Contrat qu'elle ſigne, 134. ſon dégoût pour ſon amant, *ibid.* ſa ſurpriſe lorſqu'elle ſe vit emmener chez d'Herville, 135. Eſt duppée, & comment, *ibid.* ſon accouchement, 136

P

Paris; (la ville de) centre des bons amis, 215

Paris de Bellesbat; (Mr.) ſes lettres à Mr. du Noyer, 245. & ſuiv. 246. & ſuiv. Qui il eſt, 248. & ſuiv. Eſt au Fort-l'Evêque, 249. Pourquoi, 251. & ſuiv. Eſt condamné aux Galeres; comment délivré, 253

Pâtez. C'eſt un prix fait comme les petits pâtez de deux liards; application de ce Dicton, 78

Petit. (Mad.) Plaiſir que l'on trouve dans ſa maiſon, 258. & ſuiv.

Pharaon, (le jeu du) fort à la mode parmi les Dames, 223

Phœnix. (le) Le Phœnix des amours; à qui ce nom eſt donné, 23

Pimpette; (Mlle.) ſes dialogues avec ſa mere, 141. & ſui. 145. & ſui. 149. & ſui. 153. & ſui. 157. & ſui. ſa naiſſance, 193. ſon autre nom, *ibid.* Combien ſon pucelage vendu, 297. & ſuiv. A qui mariée, 301. Affront qu'elle reçoit dans un bal, 304. & ſuiv. ſon avanture, 306. & ſui.

Plaidoyé (fameux) qui n'a jamais été, & qui ne ſera jamais, 6. & ſuiv.

Poitiers. (un Gentilhomme de) Pourquoi il vient à Paris, 6. Comment il devient amoureux; ſa déclaration à la Demoiſelle, 7. Ce qui l'oblige de retourner en ſa Province; meſures qu'il prend avec ſa maîtreſſe pour la ſureté de leurs lettres, *ibi.* Comment il eſt trompé de ſon ami le plus fidele en apparence, 9. & ſuiv. & apprend le mariage de ſon confident avec ſa maîtreſſe, 13. Son voyage à Paris; premier objet qui ſe

ſe préſente à ſes yeux à Paris, *ibid.* Comment il reſſuſcite ſa maîtreſſe, 14. Procès que lui intente l'époux de ſa maîtreſſe, 20. *& ſuiv.* Son mariage avec elle, 21

Q

Queſne, (Mr. du) Officier de Marine; ſes amours, 166. *& ſuiv.* 169

R

Regiment. L'art d'en lever un, 77. *& ſuiv.*
Riotéleri. (le Cardinal) Son eſtime pour Don Ignatio, 104. Remontrances qu'il fait à ce jeune homme, & lui fait avoir un Canonicat, 113. Gagné par les charmes d'Annoucha, 123
Riqueti (l'Abbé de) Italien. Sa perte au jeu, 205. Malheur qui lui arrive, *ibid. & ſuiv.*
Roi. (le) Exemple de ſa clémence, 253
Roſſignol. (Mad.) Extrême diſette où elle eſt réduite, & par qui, 88
Rouillé (Mr.) va chez une Dame qu'il aimoit, 94. ſon avanture dans cette maiſon, 95. *& ſuiv.* Propoſition qu'il fait au Marquis de la Griſe, 97. *& ſuiv.* Comment il duppa ce Marquis qui vouloit le faire tomber dans ſes pieges, 99
Ruſié, François refugié; ſa mauvaiſe phiſionomie, 25 Comment il trompe le Marquis de Guiſcard, 26. *& ſuiv.* & eſt déclaré Colonel, 28. Sa fureur contre ce Marquis, & pourquoi, 31. *& ſuiv.* Detruit la réputation du Marquis, 33

S

Saporta. (Mad.) Comment elle s'eſt retirée du Couvent, 179. Sa mort, 203. Bruit à ſa mort, *ibid.*

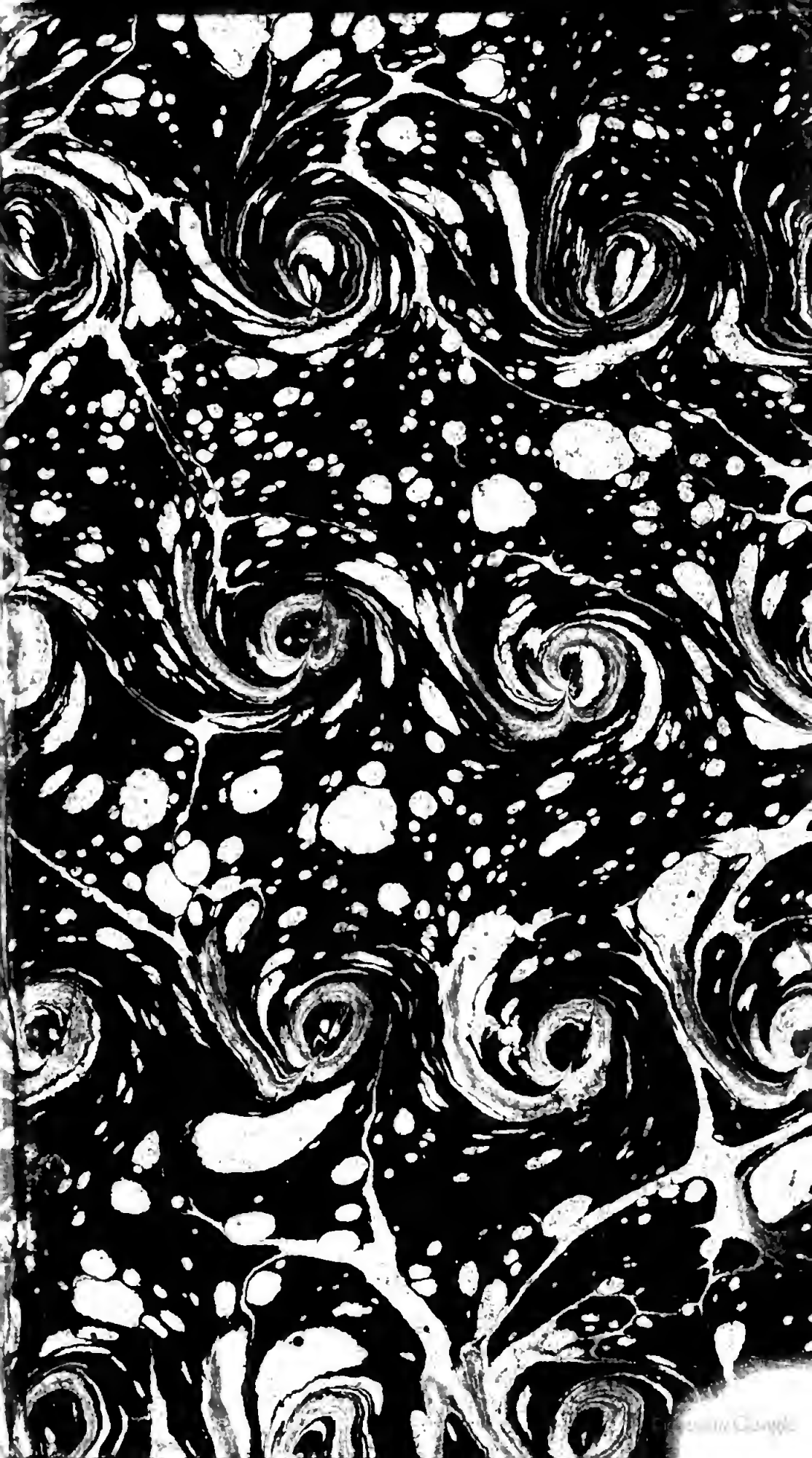
T

Tambour. (ce qui vient de la flutte retourne au) Application de ce Proverbe, 178
Thomas Procureur. Nom qui lui eſt donné dans une Comédie de Dancourt, 45. Ses friponneries, 48. Comment démis de ſa Charge, *ibid.* Sa retraite au Château de Gaillardin, *ibid.*

W

Winterfelt (le Comte de) épouſe Mlle. Pimpette, 301. Affront qu'il reçoit dans un bal, 304. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres.

BIBLIOTECA CENTRAL

341607